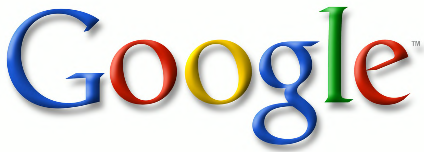


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

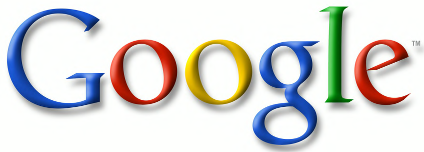
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

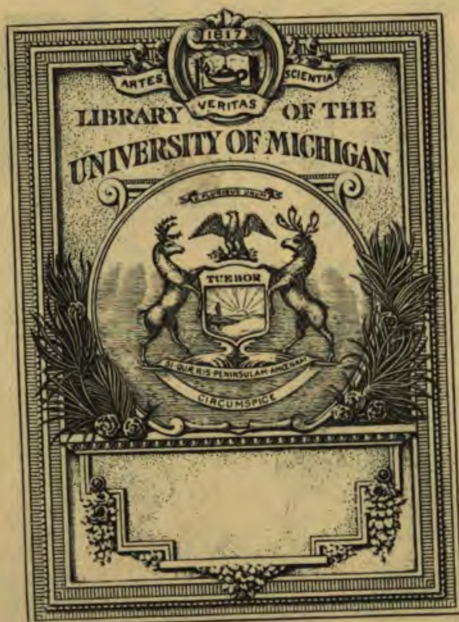
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,465,711


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE





LE SPECTATEUR

FRANÇAIS

AU XIXme. SIÈCLE.

Se trouve à Paris,

A la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE, place St.-Sulpice.
FANTIN, quai des Augustins, n°. 55.
LENORMANT, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois.
SAINT-MICHEL et BEAUCÉ, rue des Fossés St.-Germain-des-Prés, n°. 14.

A Rouen,

Chez RENAULT, Libraire, rue Ganterie.

A Lyon,

Chez RUSAND, Imprimeur-Libraire.

LE SPECTATEUR
FRANÇAIS
AU XIXme. SIÈCLE,
OU
VARIÉTÉS MORALES
ET LITTÉRAIRES,
RECUEILLIES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES.

Vis unita fortior.

DIXIÈME ANNÉE.



A PARIS,

Chez J.-J. BLAISE, Libraire, quai des Augustins, n°. 61, près le Pont-Neuf.

M. DCCC. X.

AP
20
.S74
v.10

Pag.	Lettres qui servent de signatures aux articles.	Noms des Auteurs des articles de ce Recueil.
90, 145, 326, 336, 367.	A.	M. de Feletz.
55, 150.	B....d.	M. de Bonald.
375.	M. B.	M. Boutard.
278.	B...x.	M. Berchoux.
210.	D.	M. Janin.
110, 333.	F.	M. Fiévée.
121, 176, 307	G.	M. Geofroy.
14, 31	B. G.	M. Grosier.
317.	L.	M. de Fontanes.
192.	P. M.	M. Gueneau de Mussi.
271.	M.	M. Maltebrun.
232.	N.	M. St. Victor.
243	P...t.	M. Petitot.
65.	P.	M. Picot.
101.	P...s.	M. Portalis.
288, 383.	S.	M. Guairard.
	J. A. S.	M. de Segur.
	B. V.	M. de Vauxelles.
6.	X.	M. de Boullogne.
79, 147, 153, 216, 225, 253, 282, 388.	Y.	M. Dussault.
282, 388, 129.	Z.	M. Delatot.
160, 204.	Ω.	M. Boissonade.

141. De B....e.
145. Mad. de ***.
1. V...

} *désignent les Auteurs anonymes.*

TABLE

DES MATIÈRES.

(*N. B.* La date mise à chaque article indique l'époque où il a paru.)

PHILOSOPHIE.

HISTOIRE ET VOYAGES.

SCIENCES,
LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

FIN DE LA TABLE.

LE SPECTATEUR
FRANÇAIS
AU XIXme. SIÈCLE,
OU
VARIÉTÉS MORALES
ET LITTÉRAIRES,
RECUEILLIES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES.



PHILOSOPHIE.

I.

PENSÉES DE LEIBNITZ, SUR LA RELIGION ET LA MORALE. *Grands hommes qui ont honoré le christianisme, vengés des attaques du philosophisme.*

QUELS puissans génies que Bacon, Pascal, Descartes, Bossuet, Fénélon, Newton et Leibnitz ! Ce sont là de ces esprits sublimes qui font *honneur à l'homme*, et que Dieu fait *comme il a fait le soleil pour la décoration de l'univers et l'ornement du siècle présent.* Et quel est l'athée de nos jours qui ne disparoisse devant ces écrivains immortels ?

Certes, quand on voit ces esprits créateurs entourés de tant de grands hommes de ces derniers âges qui

ont comme eux professé hautement le christianisme, ou l'ont défendu par leurs écrits, ou l'ont honoré par les vertus les plus pures, on ne s'inquiète guère de la prétendue autorité des sophistes plus ou moins connus qui se déclarent contre la religion; nous pouvons dire que *nous croyons en bonne compagnie.* Et que nous importent quelques idéologues qui sont les *alchimistes* de la métaphysique, plus barbares que le *docteur subtil* ou le *docteur irréfragable*, et qui, dans ce qu'ils ont d'intelligible, ont été d'avance si victorieusement réfutés ? Que nous importent quelques érudits en opposition avec ce qu'il y a eu et ce qu'il y a encore de plus savant en Europe; qui ont le chaos de la science et n'en ont pas la lumière; qui nous débitent des paradoxes bien plus risibles que ceux du père Hardouin, dont tout le monde se moque, et qui bientôt, sans doute, découvriront que César et Charlemagne sont des êtres fabuleux, des astres du firmament? Que nous importent quelques géologues qui ne s'accordent pas entre eux, et se trouvent combattus par des savans du premier ordre, dont les systèmes pourroient bien, par quelques endroits, avoir le sort du zodiaque de Dendera, et dont les argumens contre la Genèse, s'ils étoient fondés, pourroient être mis en déroute par une supposition que comporteroit le récit de Moïse. On sait que M. Bayen, membre de l'Institut, et savant chimiste, regrettoit que son grand âge ne lui permît pas de démontrer l'accord des découvertes modernes avec la Genèse, et qu'il apprît avec une sensible joie que le célèbre M. de Luc avoit entrepris ce travail. Enfin, que nous importeroient quelques écrivains légers, prosateurs ou poètes, qui croiroient parler mieux que Racine et Massillon, en corrompant leur langue, ou se croiroient modestement

des Voltaire, parce qu'ils auroient son cynisme et son impiété, et qui pourroient bien être d'autant plus étrangers à l'étude de la religion, qu'ils seroient plus hardis à la combattre. Honneur à M. Delille qui a la gloire bien pure de n'avoir pas prostitué son talent au vice et au mensonge !

Le philosophisme moderne a bien senti combien étoit accablante pour lui l'autorité de tant de beaux génies qui l'écrasoient de tout le poids de leur savoir, de leurs talens et de leurs vertus ; aussi a-t-il cherché à rendre leur foi suspecte, ou à corrompre leurs écrits. Il importe de rappeler ici ses attentats pour mettre en garde une jeunesse facile à égarer : en vain, les ouvrages de Bacon sont empreints des témoignages de son profond attachement au christianisme, on en a pas moins essayé d'en faire une espèce d'impie ; et si l'on veut savoir jusqu'où a été ici l'audace, et avec quelle évidence il a été vengé, on n'a qu'à lire *le Christianisme de Bacon*, ouvrage du même auteur que *les Pensées de Leibnitz*. On ne peut douter que Bossuet n'ait pour lui et sa vie toute entière, et l'estime de son siècle, et ses écrits immortels où règne ce ton de vérité, de force, de conviction intime, que l'hypocrisie ne peut contrefaire : n'importe, il a plû à celui qui a donné le ton au dix-huitième siècle, d'écrire ces mots : *On a prétendu que ce grand homme avoit des sentimens philosophiques différens de sa théologie;* la calomnie est impudente sans doute ; mais elle pouvoit être utile au parti. Dès que le *grand maître* de la philosophie eut donné le signal de se jouer des grands hommes, *les chevaliers de l'ordre* se crurent permis ce manège. Quelle candeur dans Fénélon ! quelle piété jusqu'au dernier soupir ! et combien une ame aussi pure, aussi sublime étoit loin des bas-

sesses du plus vil de tous les vices ! Quelle horreur de faire de Fénélon un *tartuffe !* Cependant, qu'est-il arrivé ? dans un cantique, Fénélon peint l'abandon du chrétien qui se repose avec la confiance d'un enfant sur le soin de la Providence, et voilà que dans ces sentimens, Voltaire affecte de voir *l'indifférence philosophique.*

Ce n'est pas tout : tout le monde peut lire dans les *Lettres spirituelles* de Fénélon, une lettre pleine de sagesse et de lumière à l'évêque d'Arras, *sur la lecture de l'Écriture sainte en langue vulgaire ;* il ne dissimule pas qu'elle a des choses obscures, singulières, difficiles à expliquer, qui peuvent être un objet de dérision et de scandale pour les superbes ; *le meilleur aliment se tourne en poison dans les estomacs corrompus :* il expose ces difficultés avec toute la franchise d'un homme qui sait qu'elles *s'évanouissent sans peine dès qu'on a l'esprit guéri de présomption ;* et à ce sujet, il apprend dans quel esprit il faut lire les livres saints. Eh bien ! voilà qu'un philosophe à barbe grise vient, dans certains *mémoires,* de transcrire le passage de Fénélon, touchant les difficultés de l'Écriture, et semble le donner comme une découverte précieuse, disant, avec le ton d'un vieux aigrefin, que *la maligne intention* de Voltaire *eût été mieux servie* par ce passage que par le couplet d'une chanson. Les malheureux ! est-ce qu'ils ne croient pas à la vertu de Fénélon ? Et s'il avoit caché une ame impie sous les dehors de la piété, qu'eût-il été autre chose qu'un scélérat d'autant plus vil, qu'il eût été plus profondément hypocrite ? Poursuivons : on sait qu'Euler a été le premier géomètre du dix-huitième siècle ; et l'on sait bien aussi que sa vie, comme ses écrits, attestent son attachement à la religion ; on peut en lire les

preuves dans ses *Lettres à une princesse d'Allemagne*, tome 2, édition de 1770. Eh bien! pour anéantir, s'il étoit possible, ce monument de sa religion, on n'a pas craint de le faire disparoître dans une certaine édition. Dans ce genre de manèges philosophiques, rien ne doit étonner, depuis que par une impudence, qui heureusement n'a pu que servir la cause de la religion, on a imaginé un *Dictionnaire des athées*, dans lequel, tronquant et dénaturant tout, on a inscrit même ce qu'il y a de plus révéré dans l'église chrétienne. Quelle indignité, d'outrager ainsi la mémoire des grands hommes et de fouler aux pieds ce qu'il y a de plus vénérable sur la terre, le savoir et le talent unis à la vertu! Nous étions donc réservés à voir de nos jours profaner, tout ensemble, et le génie et les tombeaux, insulter au zèle de Bossuet et aux cendres de Louis-le-Grand, à la piété de Fénélon et aux vertus de Henri IV. On sait ce qui se passa à Saint-Denis. Le grand Henri et ses successeurs sont tirés du sombre séjour de la mort; le vainqueur d'Ivry, le plus aimable des héros, le plus populaire des rois, est placé de bout sur une pierre; tant de gloire et tant de bonté contient, pour un temps, la fureur de la multitude; bientôt une femme s'avance, lui donne un soufflet et le fait tomber par terre; ce monstre femelle, s'il ne descendoit pas de Ravaillac, étoit digne d'en descendre; et qu'avoit fait ce bon Henri? hélas! il vouloit, disoit-il dans son langage naïf, qu'il n'y eût pas un paysan en France qui *ne pût mettre la poule au pot le dimanche.*

Il nous faut, pour notre bonheur, des lois garanties par les mœurs et des mœurs garanties par la religion; mais *la religion n'est rien pour les hommes quand ils n'y croient pas.* Que veulent-ils donc, ces *amis de*

l'humanité, qui, pour nous rendre heureux, cherchent à nous corrompre, dont la plume ne répand qu'obcénités et blasphêmes, et qui triomphent de tous les coups qu'ils portent à la croyance religieuse? De tous les métiers, le plus méprisable comme le plus facile, c'est de faire l'impie ou le libertin dans un livre.

Les *Pensées* ne sont que la seconde édition, mais augmentée de *l'Esprit de Leibnitz*, qui parut en 1772. Cet ouvrage fut très-favorablement accueilli du public: entre autres suffrages honorables, on peut citer celui d'un savant distingué, de Charles Bonnet, qui le trouva fait avec *autant de goût que d'intelligence*. On trouve à la tête des *Pensées*, un discours préliminaire qui décèle un écrivain plein de connoissances, de sagesse et de sagacité. V.

II.

Défense de la Révélation contre les objections des esprits forts; par M. Euler; *suivie des Pensées de cet auteur sur la religion, supprimées dans la dernière édition de ses lettres à une princesse d'Allemagne.*

Il n'est personne dans le monde littéraire à qui le nom d'Euler, mort seulement en 1783, soit inconnu. Physicien, et sur-tout géomètre du premier ordre, il a tenu pendant long-temps le sceptre des hautes sciences dans le Nord. « C'étoit, dit M. de Condorcet dans l'éloge d'Euler lu à l'Académie des Sciences, un des hommes les plus grands et les plus extraordinaires que la nature ait jamais produits, qui multi-

plia les productions au-delà de ce qu'on eût osé attendre des forces humaines, et qui cependant fut original dans chacune ». Ce grand homme, trente ou quarante ans avant sa mort, c'est-à-dire, dans toute la force de son âge et de son génie, publia en allemand l'opuscule dont il s'agit; et il rend le zèle d'Euler, pour la religion, d'autant plus remarquable, que ces prétendus esprits forts contre lesquels il s'élève, dominoient alors, et donnoient le ton dans la capitale de la Prusse où il faisoit sa résidence.

L'éditeur de cet écrit nous apprend qu'il étoit devenu si rare, qu'il en a fait chercher inutilement un exemplaire en Allemagne; mais qu'ayant su heureusement que peu de temps après qu'il eut paru, on l'avoit traduit en français, et que cette traduction avoit été rendue publique dans un ancien journal étranger, qui s'imprimoit à Gottingue et à Leyde, sous le nom de *Bibliothèque impartiale*, il employa tous ses soins pour découvrir un exemplaire de ce journal, qui enfin lui est tombé entre les mains, sous la date des mois de juin et d'octobre 1755.

On ne peut donc qu'applaudir au zèle du savant respectable qui nous fait connoître cet opuscule, après nous avoir donné l'*Esprit de Leibnitz et le Christianisme de Bacon*. C'est un nouveau service qu'il rend à la religion, en ressuscitant, pour ainsi dire, un monument qui lui est si honorable, et en redonnant au public un écrit d'autant plus précieux qu'il aura pour toutes les classes de lecteurs le mérite de la nouveauté.

Ce qui distingue particulièrement les réflexions d'Euler, c'est la clarté réunie à la précision : c'est une certaine simplicité qui accompagne presque toujours les pensées véritablement profondes. Celles sur-tout

où il fait tourner ses connoissances astronomiques en preuves de la religion, sont singulièrement remarquables, et nos lecteurs nous sauront sans doute d'autant plus de gré de les citer, qu'elles pourront servir de leçon à certains astronomes du jour, qui se font une triste gloire de chercher dans les merveilles du ciel, des raisons pour se passer d'un créateur; comme certains naturalistes ne rougissent pas de chercher, dans les merveilles de la terre, des preuves du néant dont ils veulent nous gratifier.

« Presque tout ce que les esprits forts trouvent dans l'Écriture, est pour eux une pierre d'achoppement, tandis que les récits les plus dénués de fondement, que leur fournissent d'autres livres, leur paroissent très-croyables, dès qu'ils sont en opposition avec la Bible. Une chose sur-tout qui leur semble entièrement indigne de croyance, c'est que le monde ait eu un commencement, et encore plus qu'il doive avoir une fin. Ils craignent, en admettant ces vérités, de reconnoître une action immédiate de Dieu sur l'univers et sur notre état présent, qu'il seroit impossible de concilier avec le reste de leurs opinions. Tant qu'à leur avis, tout peut être conçu comme un effet des forces ordinaires de la nature, ils croient avoir gain de cause, et ils s'imaginent pouvoir alors se passer tout-à-fait de l'opération immédiate de Dieu.

» Mais, grâces à Dieu, on se trouve à présent en état de confondre pleinement cette erreur, quand même il n'existeroit là-dessus aucune révélation. Le grand astronome Halley a déjà remarqué que la lune décrit à présent sa révolution autour de la terre en moins de temps qu'elle ne le faisoit autrefois. Et si l'on compare exactement toutes les observations du soleil qui ont été faites depuis les temps les plus an-

ciens, jusqu'à nos jours, on s'apercevra que l'année est plus courte aujourd'hui qu'elle ne l'étoit anciennement. On est même en état de déterminer de combien la longueur de l'année diminue en chaque siècle; et cette diminution peut être évaluée à quelques secondes. Il n'y a non plus aucun doute que la même chose n'ait lieu par rapport au temps que les autres planètes emploient à faire leur révolution autour du soleil : et cette circonstance se manifeste encore distinctement dans toute comète que l'on a déjà eu le bonheur d'observer diverses fois.

» On peut se fier d'autant plus sûrement à ces conséquences déduites des observations, qu'elles s'accordent parfaitement avec les causes naturelles qui nous sont le plus distinctement connues. Car, comme la terre et les autres planètes se meuvent dans l'air subtil et délié du ciel, il faut par-là même qu'elles éprouvent une petite résistance dans leur mouvement. Or, il est décidé que les planètes, si cette résistance n'existoit pas, décriroient toujours les mêmes orbitres autour du soleil; mais leur mouvement étant un peu ralenti par cette résistance de l'éther, elles sont moins en état de résister à la cause qui les attire vers le soleil, et doivent par conséquent s'approcher de cet astre. C'est de là que procède la diminution des orbitres des planètes, qui arrive d'une manière conforme aux lois du mouvement, et qui s'accorde en même temps avec les observations.

» Il en résulte évidemment que la terre doit s'approcher toujours davantage du soleil. A moins donc que quelque miracle n'opère un changement dans l'état actuel du monde, il faut qu'à la fin la terre se trouve si près du soleil, que ni hommes ni animaux ne pourront plus y subsister; et ainsi il est impossible

que le monde persiste constamment dans son état présent, et il viendra nécessairement un temps où la terre perdra tous ses habitans. Lorsque l'Écriture nous parle donc de la destruction de la terre, et des changemens qui doivent arriver dans la structure actuelle de l'univers, il n'y a rien là dedans qui répugne à la raison, comme le prétendent les esprits forts, et tout au contraire, cela s'accorde de la manière la plus exacte, avec les causes naturelles que nous sommes à portée de connoître.

» De plus, la terre et les planètes ayant été, dans les temps qui ont précédé, placées à un plus grand éloignement du soleil, qu'on ne les observe aujourd'hui, il faudroit, si le monde avoit existé de toute éternité, qu'elles aient été à des distances dix fois, cent fois, mille fois plus grandes de cet astre, qu'elles ne sont actuellement. Il y aura donc eu des temps où elles se seront trouvées plus près d'une autre étoile fixe que du soleil; mais alors, suivant les lois de l'astronomie, il faut qu'elles aient décrit leur cercle autour de cette étoile fixe, et, cela posé, il est impossible qu'elles soient jamais parvenues à la région du soleil. Cela fournit une preuve incontestable que la structure présente du monde ne sauroit être éternelle, mais qu'il faut qu'elle ait été produite dans un temps déterminé par l'opération immédiate de Dieu.

» Si l'on vouloit encore objecter que peut-être, dans les temps qui ont précédé, les étoiles fixes ont toujours été proportionnellement plus éloignées du soleil, en sorte que les planètes n'ont jamais pu être plus voisines d'une autre étoile fixe que de cet astre, on sera pourtant toujours obligé de convenir que la terre a dû se trouver une fois à un tel éloignement du

soleil, que, faute de chaleur suffisante, elle n'a pu être le séjour des hommes ou des animaux. Or, aucune cause naturelle n'ayant pu dans aucun temps faire naître ces habitans sur la terre, il en résulte incontestablement qu'ils sont l'ouvrage de Dieu, par lequel ils ont été créés dans un temps déterminé. Mais dès là qu'on a conduit les esprits forts au point de reconnoître la création et la destruction future du genre humain, toutes les entreprises qu'ils peuvent former contre la religion tombent d'elles-mêmes ».

L'éditeur a cru devoir mettre à la suite de cet opuscule les différens morceaux sur la religion, qui se trouvent dans les *Lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne*, lesquels morceaux ont été scandaleusement supprimés par Condorcet, dans la nouvelle édition qu'il en a donnée, sous le prétexte mensonger que *ces retranchemens portent presque tous sur des réflexions qui appartiennent moins aux sciences et à la philosophie, qu'à la théologie, et souvent même aux dogmes particuliers de la communion dans laquelle M. Euler a vécu* (c'est-à-dire l'église prétendue réformée); comme si, dans cette supposition même, il eût été permis à Condorcet de manquer ainsi à la mémoire d'Euler, en tronquant indignement son édition originale, et en supprimant les endroits qui sans doute étoient les plus chers à son cœur. Mais l'éditeur de l'écrit que nous annonçons, lui prouve parfaitement par la citation de ces différens endroits retranchés, 1°. que parmi ces retranchemens, il n'y en a aucun qui *appartienne à la théologie*, c'est-à-dire, à cette science qui tire ses conclusions des principes révélés, et pour laquelle nos sophistes voudroient inspirer tant de mépris; mais qu'ils sont tous du ressort de la philosophie naturelle, et

ne présentent que de simples témoignages du christianisme d'Euler; 2°. qu'il n'est absolument aucune des réflexions supprimées, qui appartienne aux dogmes particuliers de la religion protestante, d'où l'éditeur tire ces deux conséquences : la première, que Condorcet a donc voulu faire illusion au public sur le genre de retranchement qu'il s'est permis; et la seconde, qu'il n'a eu d'autre but dans ces suppressions que de laisser ignorer le christianisme d'Euler, et soulager les incrédules du poids de son autorité qui les accable, parce qu'il n'est pas possible de renouveler ici leur accusation ordinaire de foiblesse, de petitesse d'esprit, et que l'exemple de cet illustre géomètre, joint à celui de tant de savans du premier ordre, montre avec évidence qu'on peut donc allier la conviction la plus profonde des vérités révélées, avec le génie le plus pénétrant et les plus vastes connoissances.

Cependant quelle honte pour des hommes si fiers de leurs lumières, que d'être ainsi réduits, pour la défense de leur cause, à user de semblables supercheries, aussi contraires à l'honnêteté qu'à la bonne foi! Et combien ces ruses indignes décèlent le peu de confiance qu'ils ont dans leurs moyens! Les œuvres d'Euler ne sont pas les seules d'où ils aient essayé de faire disparoître toutes les traces du christianisme, ou de les affoiblir. Celles de Linnæus, de Newton et de Bacon, nouvellement travesti en incrédule, en offrent des exemples aussi scandaleux. Il n'y a pas même jusqu'à Pascal que Condorcet n'ait eu l'audace de dénaturer en plus d'une manière dans la dernière édition qu'il a donnée de ses œuvres. Tant de pareils noms les écrasent, tant ils se jouent du public et de la vérité!

Au reste, ce n'est qu'aux personnes qui ne connoissent Euler que par ses ouvrages de physique et de géométrie, qu'on auroit pu faire ignorer sa religion et son christianisme. Les personnes qui ont quelque connoissance de sa vie privée, en ont une pleine certitude; et Condorcet lui-même, dans l'éloge académique qu'il en a fait, et qu'il a rendu public quelques années avant la nouvelle édition des Lettres, avoit été forcé d'en rendre témoignage. « M. Euler, dit-il, étoit très-religieux; tandis qu'il a conservé sa vue, il rassembloit tous les soirs, pour la prière commune, ses petits-enfans, ses domestiques, et ceux de ses élèves qui logeoient chez lui; il leur lisoit un chapitre de la Bible, et quelquefois accompagnoit cette lecture d'une exhortation ».

La première édition des Lettres d'Euler, est épuisée, et l'on en chercheroit vainement un exemplaire chez tous les libraires d'Allemagne et de France. Il n'en est pas ainsi de celle qu'a donnée Condorcet. Les retranchemens que l'auteur s'y étoit permis ne tardèrent pas à la décréditer. L'opuscule que nous annonçons, et qui renferme tous les morceaux qu'on n'y trouve plus, pourroit lui servir de supplément, et en le joignant à cette édition il la rendroit semblable à l'original. Il arriveroit de là qu'un ouvrage si intéressant pour les sciences, et même pour la religion, ne seroit plus dédaigné par les littérateurs qui aiment les ouvrages tels qu'ils sont sortis des mains de leurs auteurs. D'ailleurs, la *Défense de la Révélation*, qui est à la tête de cette espèce de supplément, éclaircit et confirme admirablement les témoignages honorables à la religion, qu'Euler s'est plu à répandre dans ses lettres.

X.

III.

La Vérité et la Sainteté du Christianisme, vengées contre les blasphêmes et les folles erreurs d'un Livre intitulé: ORIGINE DE TOUS LES CULTES, OU RELIGION UNIVERSELLE, par DUPUIS, citoyen français; *par l'auteur de l'*APOLOGIE DE LA RELIGION.

RAGE ET DÉMENCE; c'est tout ce que présente l'inconcevable ouvrage de *Dupuis* sur l'origine des cultes. Depuis le siècle des Celse et des Porphyre jusqu'au nôtre, il n'a point paru d'écrit plus violent et plus atroce contre le christianisme; et depuis que les philosophes déraisonnent, jamais aucun d'eux ne s'étoit permis de débiter plus de sottises et d'extravagances. Ce rare chef-d'œuvre de folie et de fureur ne trouve de modèle dans aucun siècle ni chez aucun peuple: il semble donner la mesure et poser les bornes de l'égarement dont est capable l'esprit humain. Aussi cet ouvrage affreux est-il né au sein de notre révolution, déjà si féconde en tant d'autres monstres. C'est sous les auspices de l'anarchie, et à la faveur de l'impunité que lui assuroit ce temps de licence, qu'un professeur obscur, et dont on n'avoit dit jusqu'alors ni bien ni mal, se lève tout-à-coup, et s'entourant de tout l'appareil de l'érudition, annonce et promet de *démontrer* que l'univers est Dieu, que la matière est éternelle, intelligente, et la création une chimère; que l'ame humaine n'est autre chose qu'une étincelle de feu céleste, dont le soleil est l'indestructible foyer; que c'est de là que toutes les ames arrivent sur la terre; que la religion chrétienne n'est qu'un tissu de fables

absurdes ; que Jésus-Christ n'a jamais existé ; que l'histoire de sa vie ; son ministère, ses miracles, sa résurrection, ne sont que des allégories astronomiques, de purs emblêmes du soleil parcourant les douze signes du zodiaque, et que les premiers chrétiens, sous le nom du Christ, n'ont jamais réellement adoré que cet astre ; qu'il n'y aura point de vie à venir, que les récompenses futures promises aux justes, et la menace de supplices réservés aux méchans, ne sont que des impostures sacerdotales, etc., etc.

Il est bon de faire connoître où ces visions ont été puisées, et d'où est partie l'étincelle électrique qui a illuminé la tête de *Dupuis*. Nonnus, mauvais poète grec, qui vivoit dans le cinquième siècle, est l'auteur d'un poëme en quarante-huit chants, intitulé : les *Dionysiaques*, dans lequel il décrit toutes les circonstances de l'Histoire de Bacchus. *Dupuis* a lu ce poëme, et il s'est imaginé que la naissance de ce prétendu dieu, ses aventures, ses voyages, ses combats, ses conquêtes, son apothéose, n'étoient que des emblêmes, sous le voile desquels le poète Nonnus avoit voulu représenter la marche du soleil dans le zodiaque, et tous les phénomènes de sa révolution annuelle. Son imagination frappée crut apercevoir les mêmes fictions allégoriques dans le poëme des *Argonautes*, et dans ce qui nous reste de celui sur les *Douze travaux d'Hercule*, travaux imaginaires, par lesquels on n'a pu vouloir signifier que le passage et le séjour du soleil dans les douze signes du zodiaque. Les fictions de la plupart des poètes, selon *Dupuis*, ont eu ce même but ; et leurs ouvrages ne sont, à ses yeux, que de simples éphémérides solaires. Il en a conclu que le soleil avoit été le Dieu universel : les Egyptiens, dit-il, l'ont adoré sous le nom d'Osiris, les

Phéniciens sous le nom d'Hercule, les Chaldéens sous le nom de Bel, les anciens Perses sous le nom de Mithra, les Grecs sous celui de Bacchus, les Romains, les Celtes, les Germains, sous divers autres noms. Les Arabes, les Scytes, les Tartares, les peuples du Mexique et du Pérou; ceux de l'Afrique et de l'Inde, ont été également les adorateurs du soleil. Ce n'est donc, selon *Dupuis*, qu'en recourant au culte du soleil, qu'on peut expliquer toutes les religions. C'est ce qu'il a tenté d'exécuter dans son ouvrage : il y passe en revue toutes les théogonies et tous les cultes, et ne voit dans leurs initiations, leurs rits, leurs cérémonies, leurs mystères, que l'histoire astronomique du ciel, et des emblêmes de la course du soleil. Il s'étoit d'abord borné aux religions payennes; la prudence, sous notre ancien Gouvernement, lui imposoit cette réserve. Mais la révolution ayant brisé tous les freins qui contenoient la licence, *Dupuis* a voulu généraliser son système, et en faire l'application au christianisme même. Dès-lors Jésus-Christ n'a plus été que le soleil, l'agneau pascal que le bélier de l'équinoxe, et la résurrection du sauveur que la renaissance de la nature, opérée par les douces influence et le retour du soleil sur notre hémisphère. Tous les dogmes et les mystères de la religion chrétienne furent expliqués par des allégories solaires; et, sans que nous nous en doutions, nous nous trouvons, comme tous les autres peuples, métamorphosés tout-à-coup en dévots adorateurs du soleil.

J'ai cru qu'il étoit à propos de donner à mes lecteurs cet aperçu général du système de *Dupuis*, avant de passer à l'ouvrage que j'annonce, dans lequel on ne s'attache qu'à repousser les attaques livrées par ce visionnaire à la religion chrétienne.

Tout ce que *Dupuis* avance contre le christianisme, se rapporte à cet argument fondamental, qu'il appelle une *démonstration rigoureuse*. « Toute la religion chrétienne, dit-il, est appuyée sur l'allégorie du second chapitre de la Genèse. L'incarnation du Christ n'est devenue nécessaire, qu'afin de réparer le mal introduit dans l'univers par le serpent, qui séduisit la première femme et le premier homme. L'existence du Christ réparateur ne peut être admise, comme fait historique, qu'autant que l'introduction du mal sera un fait réel et historique. Si, au contraire, cette aventure prétendue n'est qu'une allégorie, la réparation du Christ et sa mission ne peuvent être une réalité. On ne peut séparer ces deux dogmes l'un de l'autre : point de péché, point de réparation ; point de coupable, point de réparateur. La chute de l'homme n'est qu'une chimère : donc le réparateur n'est plus qu'un être imaginaire ». Telle est la base des raisonnemens et de toutes les assertions de *Dupuis*, qu'on peut réduire à trois ou quatre chefs.

1°. C'est, dit-il, de la philosophie orientale, et de celle de Zoroastre sur-tout, que les Juifs ont emprunté leurs dogmes de la création du monde, de la chute de l'homme, de la promesse d'un réparateur, leurs rits, leurs cérémonies, etc. ; d'où il résulte que la religion judaïque n'est qu'une fable, une pure allégorie, copiée sur les fictions sacrées des Orientaux.

2°. La religion judaïque étant la source et le fondement de la religion chrétienne, la *réalité historique du Christ*, et le christianisme tout entier, dépendent de la vérité des trois premiers chapitres de la Genèse ; mais tout ce qu'on y raconte de la création du monde, du tentateur, de la chute de nos premiers parens, de la promesse d'un réparateur, n'est qu'un tissu de fic-

tions ou d'allégories. Le Christ ne peut donc être aussi qu'un personnage imaginaire, et la religion chrétienne qu'une pure fiction.

3°. *Dupuis* prétend que les plus illustres chrétiens, en effet, et les plus profondément instruits de leur religion, ont toujours cru, sous le nom du Christ, adorer le soleil, et qu'ils ont reconnu que tous les mystères et les événemens de sa vie, tels que l'Évangile les rapporte, n'étoient que des emblêmes des divers phénomènes que présente le soleil dans sa course annuelle.

4°. Il pense enfin, que le christianisme, considéré en lui-même, et pris dans le sens que lui donne le vulgaire des Chrétiens, est *une institution bizarre, folle, révoltante, affreuse*, qu'il est de l'intérêt de tous les hommes de proscrire, et de faire au plutôt disparoître de dessus la terre.

Telles sont les assertions capitales que le philosophe *Dupuis* cherche à établir dans son livre, relativement à la religion chrétienne. Le nom et la célébrité de Moïse, auteur de la Genèse, l'embarrassent : il seroit bien tenté de l'*allégoriser* et de le reléguer parmi les personnages imaginaires ; il appelle quelquefois le *prétendu Moïse*, et insinue même, dans un endroit, qu'il n'a pas plus *existé que le fabuleux Mercure*. Mais, en d'autres endroits de son ouvrage, il semble supposer son existence, et alors il se réduit à nous le présenter comme un imposteur habile qui, à l'aide de ses prestiges, s'est joué de la crédulité du peuple qu'il conduisoit.

Il est bien humiliant pour les philosophes, d'exiger qu'on leur prouve encore l'existence de Moïse, et d'affecter le doute sur un fait, qui depuis plus de trente siècles, et qui a eu l'assentiment de toutes les nations

dont il nous est resté quelques monumens historiques. Si *Dupuis* étoit plus conséquent et meilleur logicien, il me semble qu'il auroit dû pousser son pyrrhonisme plus loin, et douter même si les Juifs existent et ont jamais existé, s'ils ne sont pas aussi un peuple allégorique et imaginaire : car enfin, c'est par Moïse que les Juifs existent comme peuple; ils le reconnoissent unanimement pour leur législateur; ils attestent que c'est de lui qu'ils ont reçu leur religion, leurs dogmes, leurs fêtes, leurs cérémonies, leur jurisprudence, leurs coutumes. Le témoignage constant et invariable qu'ils rendent à Moïse, résulte, de leur part, de la persuasion la plus intime, d'une conviction que rien n'a jamais pu ébranler. A ce témoignage, ils joignent les preuves qu'ils ont entre les mains : c'est un corps d'histoire, plus ancien que tous les monumens écrits des autres peuples, où tous les événemens se succèdent et se développent sans embarras, où tout est lié et se soutient par un admirable enchaînement. Dans l'immense intervalle de temps qui les a séparés de Moïse, la Providence a placé, à différentes distances, un grand nombre d'historiens et de prophètes qui, avec une simplicité, une candeur et une bonne foi que l'imposture tenteroit vainement de contrefaire, se sont transmis, comme de main en main, le dépôt des lois, du culte, de la morale, de la jurisprudence civile et sacrée, qu'ils avoient reçu du premier législateur. Quel témoignage plus imposant, plus recevable, que celui que se rend à lui-même et à ses premiers conducteurs un peuple toujours subsistant, et qui se présente avec des titres et des monumens aussi respectables?

Les Juifs, en effet, forment une nation unique et singulière : des caractères extraordinaires la distin-

guent de tous les autres peuples. Par-tout ailleurs, dès qu'on remonte au-delà de quelque époque un peu ancienne, on ne rencontre plus dans l'histoire qu'obscurité, incertitude et confusion. Les Juifs, quoique dispersés aujourd'hui dans tous les lieux de la terre, quoique sans établissement, sans chef commun, sans aucune forme de Gouvernement civil ou politique, ne composent encore, après tant de siècles écoulés depuis leur origine, qu'une seule famille qui, par une filiation incontestable et jamais interrompue, remonte jusqu'à Moïse, son législateur; et de là, jusqu'à Abraham, sa tige et son chef. On ne découvre dans cette chaîne traditionnelle, unique dans l'univers, ni lacune, ni incertitude, ni obscurité. Tout y est lié, suivi; tous les temps y sont marqués par des événemens et des faits historiques, que le plus audacieux pyrrhonisme est forcé de respecter. Ce peuple si extraordinaire, si sottement dédaigné par les philosophes, et néanmoins si digne des regards et de l'attention de la philosophie, remonte, en tenant une marche ferme et sûre, jusqu'au renversement de son temple, de sa capitale et de son Gouvernement par les Romains, sous la conduite de Titus; jusqu'aux guerres des Machabées et à la persécution des rois de Syrie, jusqu'au retour de la captivité de Babylone, sous Cyrus, jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, jusqu'à la ruine du royaume d'Israël et à la dispersion des dix tribus sous le règne de Salmanasar, jusqu'aux guerres, aux alliances et aux traités des rois de Juda et d'Israël, jusqu'à la scission des dix tribus, jusqu'aux règnes éclatans de Salomon et de David, qui monte sur le trône plus de mille ans avant notre ère, ensuite jusqu'à Samuel, à Josué, à Moïse, qui jette les fondemens de la

république des Hébreux, l'an 1490 avant Jésus-Christ. Que le philosophe *Dupuis* nous montre, chez quelque autre nation, une histoire plus ancienne, mieux suivie, une tradition plus constante; enfin, un fait plus indubitable que l'existence de Moïse!

Les trois premiers chapitres de la Genèse sont vigoureusement défendus, dans cet ouvrage, contre les frivoles attaques de *Dupuis*, qui ne veut y voir que des allégories. Son censeur lui prouve que ce ne sont point de misérables fictions astronomiques que ces chapitres renferment, mais des faits historiques de la plus grande importance, de hautes vérités, des révélations précieuses, que les églises chrétienne et judaïque n'ont jamais cessé d'y révérer. Les dogmes de la création du monde, de la chute de l'homme, de la corruption et des désordres qui en sont résultés, de la promesse d'un divin réparateur, sont solidement établis par le censeur, qui montre que ces faits et ces dogmes sont intimement liés à notre destinée; et que, loin de révolter la raison, ils pouvoient seuls dissiper ses ténèbres, et l'instruire de ce qu'il lui importoit le plus de savoir. Mais comme tous ces points de doctrine se trouvent déjà traités et développés dans mille ouvrages, je passe à l'examen des merveilleuses allégories, que l'œil perçant de *Dupuis* découvre dans les premiers chapitres de la Genèse, et qu'il voudroit substituer aux faits historiques rapportés par Moïse.

« C'est, dit-il, dans la Perse et dans les livres de Zoroastre, que nous trouvons la clef des allégories des Hébreux. Le législateur des Perses, comme celui des Juifs, place l'homme dans un jardin de délices, et y fait introduire le mal par un serpent : en sorte que ces deux cosmogonies, aux termes près, n'en font qu'une. Mais celle des Perses, comme originale, nous donne

le mot de l'énigme, qui a été supprimé dans celle des Hébreux : le mal, introduit par le serpent, n'est autre chose que l'hiver, considéré comme l'ouvrage du principe du mal et des ténèbres.... Le mal, produit par la prétendue tentation du serpent et la chute allégorique de l'homme, est donc l'hiver et le ravage qu'il porte dans la nature sublunaire. Ce mal n'est pas sans remède. L'homme doit en attendre la réparation ; comme elle lui fut effectivement promise au moment de son prétendu péché. Le mal est le froid qui suit la retraite du soleil vers les régions australes ; le bien sera la chaleur végétative que rapportera le soleil, lorsqu'il repassera vers nos régions septentrionales. Voilà à quoi se réduit toute cette allégorie, dans laquelle le serpent est mis en jeu, comme ennemi du bonheur de l'homme. C'est sur ce phénomène annuel, qui se renouvelle tous les ans dans nos climats septentrionaux, qu'est établie la fable cosmique du mal introduit dans le monde par le serpent ».

Ainsi, selon *Dupuis*, la chute de l'homme et tous les désordres qui ont suivi sa désobéissance, ne sont que l'hiver, qui, pendant six mois, dans nos climats, attriste et désole la nature; et le Messie, le réparateur promis, n'est autre chose que le soleil qui, en se rapprochant de nous au printemps, rend à nos champs engourdis la vie et la fécondité. Voilà donc le mot merveilleux de toutes les énigmes sacrées, le secret de tous les mystères, de toutes les cosmogonies, de toutes les religions anciennes et modernes, que *Dupuis* vient enfin de nous révéler ! Mais ce secret étoit-il assez important pour mériter les frais et l'appareil de tant d'allégories et de symboles, de tant de dogmes et de formes de culte, destinés à le cacher? Dans les anciens mystères, dans les initiations si cé-

lèbres des Égyptiens, des Grecs et des Romains le but qu'on se proposoit étoit de conserver certains articles majeurs de doctrine, quelques grandes vérités, telles que pouvoient être l'existence d'un Dieu unique, la création du monde, la chute de l'homme et sa dégradation, vérités dont on vouloit dérober la connoissance à tous les profanes, et qu'on ne communiquoit aux initiés qu'après leur avoir fait subir de rigoureuses épreuves. Mais de quoi s'agit-il dans la révélation que nous fait *Dupuis?* De savoir que le soleil, dans sa révolution annuelle, passe alternativement d'un hémisphère à l'autre; que son absence, pendant six mois, produit dans nos contrées le froid, des jours courts et de longues nuits; et qu'à son retour, pendant six autres mois, il nous dispense la chaleur et des jours plus longs. Cette doctrine étoit-elle donc si précieuse, qu'il fallût la dérober au peuple, ou si relevée et si sublime, que ne pouvant la comprendre, il étoit à craindre qu'il n'en fît le sujet de ses profanes risées? Mais où est l'idiot, l'homme du peuple, la simple servante, qui ne sachent que nous avons alternativement l'hiver et l'été; que les hivers sont froids et que les étés sont chauds? C'est donc là l'auguste mystère pour lequel il a fallu multiplier les voiles, les types, les symboles, pour le soustraire à tous les regards et empêcher qu'il ne fût exposé à la profanation! C'est donc pour cacher cette connoissance bouffonne, que Moïse a imaginé ses dogmes allégoriques de la chute de l'homme et de la promesse d'un réparateur; que Zoroastre a créé ses deux principes du bien et du mal, son *Ormuzd* et son *Ahriman;* et que chez tous les peuples, ont été combinés tant de cultes divers, tant de révélations, d'oracles, d'expiations, d'initiations! Quoi! les anciens légis-

lateurs, les fondateurs des religions auront mis un si grand appareil dans leur ministère; ils auront cherché les plus augustes symboles; ils se seront dits les confidens et les interprètes de la Divinité, pour apprendre aux sociétés dont ils étoient les chefs, que le soleil, en s'éloignant de nos climats, donne lieu au froid de l'hiver, et que son retour, au printemps, en fait disparoître les rigueurs! Quoi! lorsque l'initié, après tant d'instances, de préparations et d'épreuves, étoit enfin admis à la connoissance des mystères, et que l'hiérophante, soulevant respectueusement le voile de l'allégorie, montroit à ses regards avides ce qu'on cachoit avec tant de soin aux profanes, il apprenoit..... qui le croira? que l'hiver et l'été se succèdent, qu'il fait froid pendant l'hiver, et chaud pendant l'été! ah! monsieur *Dupuis*, vous êtes par trop visionnaire!

Il n'est pas vrai, comme l'avance *Dupuis*, que par *Ahriman*, dont il est si souvent parlé dans leurs livres sacrés, les Perses n'entendent que les ténèbres qui couvrent notre hémisphère, lorsque le soleil éclaire l'hémisphère opposé; et que, par le péché et les désordres que cet *Ahriman* a introduits parmi les hommes et dans toute la nature, ils n'entendent également que l'hiver et les rigueurs qui l'accompagnent. *Ahriman*, dans la Théologie des mages, est un être réel, génie du mal, opposé à *Ormuzd*, génie du bien; et ces mages enseignent que le péché, dans lequel cet *Ahriman* a entraîné nos premiers parens, est, non une *faute allégorique*, selon l'assertion de *Dupuis*, mais un vrai crime, un péché proprement dit, qui a été la source de tous les fléaux qui se sont répandus sur la terre. *Ormuzd* dit à Zoroastre : « Après avoir fait ce lieu pur, dont la lumière se montroit au loin,

je marchois dans ma grandeur ; alors la couleuvre m'aperçut..... Alors, sous la forme d'une couleuvre, *Ahriman* sauta du ciel sur la terre (1) ». Ce qui prouve encore que jamais les Perses, sous le nom d'*Ahriman*, n'ont entendu l'hiver et ses rigueurs, c'est que parmi les ravages que cause ce génie mal-faisant dans la nature, leur théologie met particulièrement les chaleurs brûlantes qui sèchent et dévorent tout. « Cet *Ahriman*, dit-elle, alla dans les nuées, il alla sur le feu..... Il brûla tout jusqu'à la racine ; il versa une eau brûlante sur les arbres, et les fit sécher sur-le-champ...... *Kaïomorts* (le premier homme), vit la terre comme brûlée par les productions d'*Ahriman* (2) ». *Dupuis* doit se trouver ici fort loin de compte ; il veut qu'*Ahriman* ne soit que le symbole de l'hiver, et les écrits des mages nous le représentent comme un génie environné de flammes, qui brûle et dessèche tout dans sa marche.

Revenons à Moïse. Une preuve singulière, employée par *Dupuis*, pour montrer que le mal ou le péché, introduit par le serpent, n'est, dans la pensée de ce législateur, que *le froid de l'hiver* : « C'est, dit-il, qu'*aussitôt après l'introduction du mal, l'homme sentit le besoin de se couvrir, et s'aperçut qu'il étoit nud* ». Quoi ! le premier hiver arrive, et nos bons parens, pour s'en garantir, ont recours à une ceinture de feuillage ! *Dupuis* pense-t-il donc qu'une jupe et une culotte de feuilles de figuier soient des vêtemens bien chauds et une armure suffisante pour défendre du froid et de la gelée ? Il sait bien que cette ceinture, dont se couvrirent nos premiers

(1) Zend. T. 1, p. 428, et T. 2, p. 351.
(2) Zend. T. 2, p. 354.

parens, avoit un tout autre objet que celui de se prémunir contre la froidure.

Quelque folle et absurde que soit l'idée de ne voir dans le récit de Moïse que de simples allégories, *Dupuis* ne craint pas d'avancer qu'il l'a trouvée établie jusque dans l'église chrétienne. « Plusieurs docteurs chrétiens, assure-t-il, conviennent que les livres attribués à Moïse sont écrits dans le style allégorique; qu'ils renferment un tout autre sens que celui que la lettre présente. C'est sur-tout dans le premier chapitre de la Genèse, et dans la fable d'Adam et d'Ève, qu'ils ont reconnu un sens caché et allégorique, dont on doit bien se garder, disent-ils, de donner la clef au vulgaire ». Le censeur s'indigne ici, avec raison, de la témérité de *Dupuis*: « On le défie, dit-il, de produire un seul *docteur*, avoué de l'église chrétienne, qui ait jamais dit que la création du monde, que l'innocence et le bonheur du premier état de l'homme, que sa chute et les malheurs qui l'ont suivie, que la promesse d'un réparateur ne sont que des *fables* et des allégories. S'il est dans l'impuissance de nommer un seul auteur, qui, avec l'approbation expresse ou présumée de la société chrétienne, ait enseigné une seule de ces erreurs, qu'il demeure convaincu de ne pas plus respecter la bonne foi que la religion, et de recourir, pour l'attaquer, à des moyens dont l'honneur, ainsi que la justice, s'indigne ».

Dupuis ramasse fièrement le gant, et accepte le défi. S'il faut l'en croire, Saint Augustin est garant de son système. « Ce docteur, dit-il, cède la victoire aux Manichéens, qui s'inscrivoient en faux contre les trois premiers chapitres de la Genèse; et il avoue qu'il n'y a pas moyen de conserver le sens littéral des trois premiers chapitres, sans attribuer à Dieu des choses

indignes de lui ; qu'il faut absolument, pour sauver Moïse et son histoire, y voir une allégorie ». Cette assertion est nette, tranchante, positive : seroit-il donc possible que Saint Augustin eût été le précurseur de *Dupuis*; qu'il l'eût enhardi, par son exemple, à ne voir dans la chute de l'homme, dans la promesse d'un réparateur, que de pures allégories ; lui qui a tant écrit, soutenu tant de combats, pour prouver la vérité et les suites désastreuses du péché originel ! Recourons aux ouvrages de ce saint docteur, et voyons ce qu'il pense des allégories qu'on peut se permettre dans l'interprétation des saintes Écritures. Il en admet l'usage, mais il le règle, et veut que le sens littéral en soit toujours regardé comme le fondement nécessaire. « On peut fort bien, dit-il, donner un sens spirituel à ce que dit l'Écriture, du paradis terrestre, pourvu qu'on conserve LA VÉRITÉ DE L'HISTOIRE. Quelques-uns expliquent allégoriquement tout ce paradis...... ; mais il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pu y avoir un paradis terrestre, parce qu'il peut figurer un paradis spirituel. C'est comme si l'on vouloit dire qu'il n'y a point eu deux femmes d'Abraham, dont l'une se nommoit Agar et l'autre Sara, parce que l'apôtre dit que cela figuroit les deux Testamens ; ou qu'il ne sortit point d'eau de la pierre que Moïse frappa de sa baguète, parce que cette pierre peut figurer Jésus-Christ, selon le même apôtre. Ces explications allégoriques du paradis terrestre, et autres semblables, sont très-bonnes, pourvu qu'on croie en même temps que TOUT CELA A ÉTÉ EN EFFET, comme l'Écriture le rapporte ». En rapprochant ce passage de l'assertion de *Dupuis*, on est tenté, sans doute, de s'indigner de l'intrépide effronterie avec laquelle il ose associer un Saint Augustin à la folie de ses

parens, avoit un tout autre objet que celui de se prémunir contre la froidure.

Quelque folle et absurde que soit l'idée de ne voir dans le récit de Moïse que de simples allégories, *Dupuis* ne craint pas d'avancer qu'il l'a trouvée établie jusque dans l'église chrétienne. « Plusieurs docteurs chrétiens, assure-t-il, conviennent que les livres attribués à Moïse sont écrits dans le style allégorique; qu'ils renferment un tout autre sens que celui que la lettre présente. C'est sur-tout dans le premier chapitre de la Genèse, et dans la fable d'Adam et d'Ève, qu'ils ont reconnu un sens caché et allégorique; dont on doit bien se garder, disent-ils, de donner la clef au vulgaire ». Le censeur s'indigne ici, avec raison, de la témérité de *Dupuis*: « On le défie, dit-il, de produire un seul *docteur*, avoué de l'église chrétienne, qui ait jamais dit que la création du monde, que l'innocence et le bonheur du premier état de l'homme, que sa chute et les malheurs qui l'ont suivie, que la promesse d'un réparateur ne sont que des *fables* et des allégories. S'il est dans l'impuissance de nommer un seul auteur, qui, avec l'approbation expresse ou présumée de la société chrétienne, ait enseigné une seule de ces erreurs, qu'il demeure convaincu de ne pas plus respecter la bonne foi que la religion, et de recourir, pour l'attaquer, à des moyens dont l'honneur, ainsi que la justice, s'indigne ».

Dupuis ramasse fièrement le gant, et accepte le défi. S'il faut l'en croire, Saint Augustin est garant de son système. « Ce docteur, dit-il, cède la victoire aux Manichéens, qui s'inscrivoient en faux contre les trois premiers chapitres de la Genèse; et il avoue qu'il n'y a pas moyen de conserver le sens littéral des trois premiers chapitres, sans attribuer à Dieu des choses

indignes de lui; qu'il faut absolument, pour sauver Moïse et son histoire, y voir une allégorie ». Cette assertion est nette, tranchante, positive : seroit-il donc possible que Saint Augustin eût été le précurseur de *Dupuis*; qu'il l'eût enhardi, par son exemple, à ne voir dans la chute de l'homme, dans la promesse d'un réparateur, que de pures allégories; lui qui a tant écrit, soutenu tant de combats, pour prouver la vérité et les suites désastreuses du péché originel! Recourons aux ouvrages de ce saint docteur, et voyons ce qu'il pense des allégories qu'on peut se permettre dans l'interprétation des saintes Écritures. Il en admet l'usage, mais il le règle, et veut que le sens littéral en soit toujours regardé comme le fondement nécessaire. « On peut fort bien, dit-il, donner un sens spirituel à ce que dit l'Écriture, du paradis terrestre, pourvu qu'on conserve LA VÉRITÉ DE L'HISTOIRE. Quelques-uns expliquent allégoriquement tout ce paradis.....; mais il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pu y avoir un paradis terrestre, parce qu'il peut figurer un paradis spirituel. C'est comme si l'on vouloit dire qu'il n'y a point eu deux femmes d'Abraham, dont l'une se nommoit Agar et l'autre Sara, parce que l'apôtre dit que cela figuroit les deux Testamens; ou qu'il ne sortit point d'eau de la pierre que Moïse frappa de sa baguète, parce que cette pierre peut figurer Jésus-Christ, selon le même apôtre. Ces explications allégoriques du paradis terrestre, et autres semblables, sont très-bonnes, pourvu qu'on croie en même temps que TOUT CELA A ÉTÉ EN EFFET, comme l'Écriture le rapporte ». En rapprochant ce passage de l'assertion de *Dupuis*, on est tenté, sans doute, de s'indigner de l'intrépide effronterie avec laquelle il ose associer un Saint Augustin à la folie de ses

parens, avoit un tout autre objet que celui de se prémunir contre la froidure.

Quelque folle et absurde que soit l'idée de ne voir dans le récit de Moïse que de simples allégories, *Dupuis* ne craint pas d'avancer qu'il l'a trouvée établie jusque dans l'église chrétienne. « Plusieurs docteurs chrétiens, assure-t-il, conviennent que les livres attribués à Moïse sont écrits dans le style allégorique; qu'ils renferment un tout autre sens que celui que la lettre présente. C'est sur-tout dans le premier chapitre de la Genèse, et dans la fable d'Adam et d'Ève, qu'ils ont reconnu un sens caché et allégorique; dont on doit bien se garder, disent-ils, de donner la clef au vulgaire ». Le censeur s'indigne ici, avec raison, de la témérité de *Dupuis*: « On le défie, dit-il, de produire un seul *docteur*, avoué de l'église chrétienne, qui ait jamais dit que la création du monde, que l'innocence et le bonheur du premier état de l'homme, que sa chute et les malheurs qui l'ont suivie, que la promesse d'un réparateur ne sont que des *fables* et des allégories. S'il est dans l'impuissance de nommer un seul auteur, qui, avec l'approbation expresse ou présumée de la société chrétienne, ait enseigné une seule de ces erreurs, qu'il demeure convaincu de ne pas plus respecter la bonne foi que la religion, et de recourir, pour l'attaquer, à des moyens dont l'honneur, ainsi que la justice, s'indigne ».

Dupuis ramasse fièrement le gant, et accepte le défi. S'il faut l'en croire, Saint Augustin est garant de son système. « Ce docteur, dit-il, cède la victoire aux Manichéens, qui s'inscrivoient en faux contre les trois premiers chapitres de la Genèse; et il avoue qu'il n'y a pas moyen de conserver le sens littéral des trois premiers chapitres, sans attribuer à Dieu des choses

indignes de lui; qu'il faut absolument, pour sauver Moïse et son histoire, y voir une allégorie ». Cette assertion est nette, tranchante, positive : seroit-il donc possible que Saint Augustin eût été le précurseur de *Dupuis*; qu'il l'eût enhardi, par son exemple, à ne voir dans la chute de l'homme, dans la promesse d'un réparateur, que de pures allégories; lui qui a tant écrit, soutenu tant de combats, pour prouver la vérité et les suites désastreuses du péché originel! Recourons aux ouvrages de ce saint docteur, et voyons ce qu'il pense des allégories qu'on peut se permettre dans l'interprétation des saintes Écritures. Il en admet l'usage, mais il le règle, et veut que le sens littéral en soit toujours regardé comme le fondement nécessaire. « On peut fort bien, dit-il, donner un sens spirituel à ce que dit l'Écriture, du paradis terrestre, pourvu qu'on conserve LA VÉRITÉ DE L'HISTOIRE. Quelques-uns expliquent allégoriquement tout ce paradis..... mais il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pu y avoir un paradis terrestre, parce qu'il peut figurer un paradis spirituel. C'est comme si l'on vouloit dire qu'il n'y a point eu deux femmes d'Abraham, dont l'une se nommoit Agar et l'autre Sara, parce que l'apôtre dit que cela figuroit les deux Testamens; ou qu'il ne sortit point d'eau de la pierre que Moïse frappa de sa baguète, parce que cette pierre peut figurer Jésus-Christ, selon le même apôtre. Ces explications allégoriques du paradis terrestre, et autres semblables, sont très-bonnes, pourvu qu'on croie en même temps que TOUT CELA A ÉTÉ EN EFFET, comme l'Écriture le rapporte ». En rapprochant ce passage de l'assertion de *Dupuis*, on est tenté, sans doute, de s'indigner de l'intrépide effronterie avec laquelle il ose associer un Saint Augustin à la folie de ses

parens, avoit un tout autre objet que celui de se prémunir contre la froidure.

Quelque folle et absurde que soit l'idée de ne voir dans le récit de Moïse que de simples allégories, *Dupuis* ne craint pas d'avancer qu'il l'a trouvée établie jusque dans l'église chrétienne. « Plusieurs docteurs chrétiens, assure-t-il, conviennent que les livres attribués à Moïse sont écrits dans le style allégorique ; qu'ils renferment un tout autre sens que celui que la lettre présente. C'est sur-tout dans le premier chapitre de la Genèse, et dans la fable d'Adam et d'Ève, qu'ils ont reconnu un sens caché et allégorique ; dont on doit bien se garder, disent-ils, de donner la clef au vulgaire ». Le censeur s'indigne ici, avec raison, de la témérité de *Dupuis* : « On le défie, dit-il, de produire un seul *docteur*, avoué de l'église chrétienne, qui ait jamais dit que la création du monde, que l'innocence et le bonheur du premier état de l'homme, que sa chute et les malheurs qui l'ont suivie, que la promesse d'un réparateur ne sont que des *fables* et des allégories. S'il est dans l'impuissance de nommer un seul auteur, qui, avec l'approbation expresse ou présumée de la société chrétienne, ait enseigné une seule de ces erreurs, qu'il demeure convaincu de ne pas plus respecter la bonne foi que la religion, et de recourir, pour l'attaquer, à des moyens dont l'honneur, ainsi que la justice, s'indigne ».

Dupuis ramasse fièrement le gant, et accepte le défi. S'il faut l'en croire, Saint Augustin est garant de son système. « Ce docteur, dit-il, cède la victoire aux Manichéens, qui s'inscrivoient en faux contre les trois premiers chapitres de la Genèse ; et il avoue qu'il n'y a pas moyen de conserver le sens littéral des trois premiers chapitres, sans attribuer à Dieu des choses

indignes de lui ; qu'il faut absolument, pour sauver Moïse et son histoire, y voir une allégorie ». Cette assertion est nette, tranchante, positive : seroit-il donc possible que Saint Augustin eût été le précurseur de *Dupuis* ; qu'il l'eût enhardi, par son exemple, à ne voir dans la chute de l'homme, dans la promesse d'un réparateur, que de pures allégories ; lui qui a tant écrit, soutenu tant de combats, pour prouver la vérité et les suites désastreuses du péché originel ! Recourons aux ouvrages de ce saint docteur, et voyons ce qu'il pense des allégories qu'on peut se permettre dans l'interprétation des saintes Écritures. Il en admet l'usage, mais il le règle, et veut que le sens littéral en soit toujours regardé comme le fondement nécessaire. « On peut fort bien, dit-il, donner un sens spirituel à ce que dit l'Écriture, du paradis terrestre, pourvu qu'on conserve LA VÉRITÉ DE L'HISTOIRE. Quelques-uns expliquent allégoriquement tout ce paradis...... ; mais il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pu y avoir un paradis terrestre, parce qu'il peut figurer un paradis spirituel. C'est comme si l'on vouloit dire qu'il n'y a point eu deux femmes d'Abraham, dont l'une se nommoit Agar et l'autre Sara, parce que l'apôtre dit que cela figuroit les deux Testamens ; ou qu'il ne sortit point d'eau de la pierre que Moïse frappa de sa baguète, parce que cette pierre peut figurer Jésus-Christ, selon le même apôtre. Ces explications allégoriques du paradis terrestre, et autres semblables, sont très-bonnes, pourvu qu'on croie en même temps que TOUT CELA A ÉTÉ EN EFFET, comme l'Écriture le rapporte ». En rapprochant ce passage de l'assertion de *Dupuis*, on est tenté, sans doute, de s'indigner de l'intrépide effronterie avec laquelle il ose associer un Saint Augustin à la folie de ses

systèmes; mais il y a si long-temps que les philosophes nous abreuvent de leurs mensonges, qu'on ne s'étonne et ne s'indigne plus.

Autre imposture de *Dupuis*, autre imputation calomnieuse faite à la théologie des Hébreux : « Il est encore, dit-il, un trait de ressemblance entre la cosmogonie de Zoroastre et celle des Juifs : c'est que le dogme de deux principes, qui faisoit essentiellement le caractère des Perses, se retrouve aussi dans la Genèse, et qu'il est comme la base de ces deux fictions cosmogoniques ». Est-ce que *Dupuis*, dans le cours de ses études sacerdotales, n'auroit jamais lu la Bible? ou a-t-il assez peu de mémoire, pour avoir oublié que Moïse établit par-tout, pour premier fondement de sa religion, l'unité *d'un Dieu créateur du ciel et de la terre;* que le peuple Hébreu a fait profession de croire dans tous les temps que le démon n'est qu'une pure et simple créature; qu'il ne peut rien par lui-même et n'agit que par la permission du Dieu suprême dont il est l'ouvrage, et à l'empire duquel il ne peut se soustraire; que cet esprit de ténèbres avoit été d'abord un ange de lumière, et qu'il n'est déchu du rang et des prérogatives de son premier état, que par l'abus qu'il a fait de sa liberté? Ces notions, si conformes à l'idée que la religion doit nous inspirer de la grandeur et de la majesté d'un premier être, se trouvent répandues dans tous nos livres saints : devoient-elles permettre d'imputer à la législation de Moïse d'admettre, comme celle de Zoroastre, deux principes indépendans, co-éternels, d'une égale puissance, et toujours rivaux ?

Nous avons vu que *Dupuis* suppose, dans tout son ouvrage, et répète avec une imperturbable sécurité, « que la cosmogonie des Hébreux n'est qu'une

copie de celle des Perses, que la religion juive et celle des chrétiens sont une émanation de la théologie de Zoroastre ». Cette assertion est vraiment singulière : si elle est due à l'ignorance, on ne peut commettre une plus énorme bévue ; si elle est le fruit de l'audace à en imposer, *Dupuis* peut se flatter d'avoir été plus loin que tous les philosophes, ses devanciers. Il ne s'agit que d'un léger anachronisme de dix siècles. Comment Moïse auroit-il pu puiser sa cosmogonie dans celle de Zoroastre, puisqu'il a vécu près de mille ans avant que ce fondateur de la religion des Perses eût paru dans le monde ? C'est à peu près comme si l'on disoit que Grégoire de Tours a puisé les faits de son histoire dans celle de Mézerai ou de l'abbé Velly. Moïse florissoit dans le seizième siècle, avant l'ère chrétienne, et Zoroastre dans le sixième. Celui-ci a été le contemporain de Pythagore, qui mourut l'an 495 avant la naissance de Jésus-Christ. Pline, Diogène Laërce, Suidas, Hyde, Prideaux, Beausobre, et tous les historiens s'accordent à faire vivre Zoroastre vers le règne de Darius, fils d'Histape. « De quel front, dit le censeur de *Dupuis*, ne faut-il pas être armé, pour dire froidement que *la cosmogonie judaïque descend de la religion de Zoroastre*, tandis que nous savons, par les plus indubitables monumens, par la tradition la plus constante, qu'il y avoit, quand Zoroastre commença d'écrire, près de mille ans que les Hébreux, réunis en corps de nation, avoient reçu de ce saint législateur les dogmes, les rites et la religion qu'ils conservent encore ? *Dupuis* n'a pu hasarder ce ridicule paradoxe, sans supposer en même temps que, jusqu'à l'époque de Zoroastre, le Pentateuque fut pour les Hébreux un livre inconnu, aussi bien que les pseaumes de David, les

livres de Salomon, les prophéties d'Isaïe ; que tous ces ouvrages sont des livres apocryphes, inventés après le siècle de Zoroastre. *Dupuis* est très-hardi ; mais le sera-t-il assez pour dévorer une si grande absurdité, et s'immoler ainsi à la risée de tous les savans ».

Cet anachronisme n'est pas le seul que se permette *Dupuis*. Il n'est pas ferme sur la chronologie ; la confusion des dates, qui se brouillent dans sa tête, le conduit, sans qu'il s'en aperçoive, aux plus impertinentes conclusions. Pour étayer son système, il dit encore, en parlant de la transmigration des Juifs : « *Les Perses, les Chaldéens et les Assyriens, au milieu desquels vivoit la horde juive, ont dû influer beaucoup sur les opinions religieuses des écrivains Juifs* ». Mais long-temps avant la dispersion des Hébreux, leur religion étoit fixée, leur culte réglé ; ils avoient leurs lois, leurs dogmes, leurs cérémonies. Il y avoit sept ou huit cents ans que Moïse étoit mort, et que son Pentateuque existoit entre les mains des Juifs, lorsqu'ils furent transportés, par Salmanasar et Nabuchodonosor, dans les empires d'Assyrie et de Babylone. Leur séjour chez ces peuples orientaux avoit-il donc aussi *influé sur les opinions religieuses* de Salomon, de David, d'Isaïe, morts plusieurs siècles avant la captivité d'Israël et de Juda, et dont les écrits se trouvoient répandus dans toutes les tribus ? Loin d'adopter les cosmogonies des nations étrangères, parmi lesquelles ils vivoient, ces respectables captifs avoient donc dès-lors entre leurs mains tout ce qu'il falloit pour réformer eux-mêmes les opinions religieuses de leurs maîtres.

En exposant le système de *Dupuis*, nous avons

fait remarquer quelques-uns de ses paradoxes absurdes sur Moïse et la religion juive. Nous rendrons compte, dans le numéro suivant, de ses visions et de ses extravagances sur Jésus-Christ et la religion dont il est l'auteur. J. B. G. A. G.

IV.

Suite du même sujet.

LA législation de Moïse n'a point cédé aux frivoles efforts qu'a fait *Dupuis*, pour la saper et l'anéantir; l'antique majesté de la religion juive, ses caractères divins, ses dogmes, ses oracles, ses promesses, subsistent, et continuent de servir d'inébranlables fondemens à la religion chrétienne : voyons si les attaques qu'il livre à celle-ci seront plus redoutables. Voici l'étrange résultat de tout son système sur Jésus-Christ. « Nous dépouillons le Christ, dit-il, de ses deux natures en même temps. Le peuple en fait un Dieu et un homme tout ensemble. Le philosophe, aujourd'hui, n'en fait plus qu'un homme. Pour nous, nous n'en ferons point un Dieu, et encore moins un homme qu'un Dieu; car le soleil est plus loin de la nature humaine, qu'il ne l'est de la Divinité.... Quoi! parce qu'il y a une légende (l'Évangile) qui fait du Christ un homme, et des sots qui le croient, comme le peuple d'Égypte croyoit à la légende d'Osiris, nous nous obstinerons à faire un homme réel du héros de la secte des chrétiens? L'existence du Christ, comme homme réel, est une erreur que croyoient les ignorans il y a seize cents ans, qu'ils croient encore aujourd'hui, et qu'ils croiront long-temps, quoique jamais le Christ

n'ait existé que dans le soleil.... L'analyse de la théologie chrétienne nous montre le soleil dans Christ avec tous ses traits ; donc Christ n'est que le soleil ; donc Christ n'a jamais existé que dans le soleil, non plus que le cortége des douze apôtres n'a jamais existé que dans les douze signes du zodiaque et les douze mois que parcourt le soleil ; ni sa mère n'a jamais existé ailleurs que dans le ciel astronomique. Donc toute l'histoire d'Adam, d'Eve et du serpent ; donc celle de l'incarnation du Christ au sein d'une vierge, n'est qu'une allégorie sur le soleil ; donc les chrétiens ne sont, comme le disoient les payens, que les adorateurs du soleil, etc., etc. ». Ce n'est pas dans un seul endroit, mais presqu'à chaque page de son livre, que *Depuis* répète, avec une audace et une sécurité qui étonnent, que tout ce que l'Evangile nous raconte de la naissance, de la mort, de la résurrection du Christ, n'est qu'une suite de fictions mystiques, d'allégories sur le soleil ; que le Christ n'exista jamais ; qu'il n'est, non plus que ses apôtres, qu'un vain nom, qu'un personnage imaginaire. Quand on parcourt, d'un œil surpris, ce ramas de blasphêmes et de folies, on est vingt fois tenté de demander : De quelle loge des Petites-Maisons s'est donc échappé ce visionnaire ? Le premier mouvement porte à plaindre l'infortuné, dans lequel on remarque un aussi déplorable renversement de l'esprit. On se tromperoit cependant sur l'objet de sa pitié. *Dupuis* n'est le transfuge d'aucun hospice de santé ; il n'est point sous la surveillance des médecins. *Dupuis* se promène librement dans Paris, est répandu dans la société, a des amis, des prôneurs même, siége dans nos nouvelles Académies, et occupe des places honorables dans l'institution publique ! Ce n'est plus alors

l'individu qu'on plaint, mais le siècle où nous sommes forcés de vivre avec lui.

En reléguant Jésus-Christ dans la classe des personnages fictifs et imaginaires, *Dupuis* songe-t-il qu'il anéantit tous les témoignages de la foi humaine; qu'il détruit toute certitude historique parmi les hommes; qu'il isole tous les siècles, et les rend désormais étrangers les uns aux autres? Qui pourra m'attester que Scipion ait détruit Carthage, que César ait conquis les Gaules; qu'il ait existé un Auguste, un Marc-Antoine, un Caton, un Brutus; que les batailles d'Actium, de Pharsale et de Philippes, ne soient pas des événemens imaginaires et supposés? Qui m'assurera que la tradition et l'histoire, qui nous ont transmis ces faits, ne sont pas une pure illusion, des réminiscences d'anciens rêves, des contes de bonnes femmes, dont on aura bercé notre enfance? Tous ces faits que nous croyons, et que la démence seule peut révoquer en doute, sont-ils mieux attestés que ne le sont ceux rapportés dans les Évangiles? Peuvent-ils même, à cet égard, être comparés? J'ose avancer qu'il n'est pas un seul fait humain aussi rigoureusement établi, environné d'autant de preuves, ni qui réunît autant de caractères de certitude que l'apparition, le séjour et le ministère de Jésus-Christ parmi les hommes. Que les savans, les plus profondément versés dans la connoissance de l'Histoire, passent en revue tous les temps et tous les peuples; qu'ils compulsent tous les monumens écrits, et qu'ils essaient de produire un seul fait qui puisse soutenir le parallèle que je propose. Une circonstance extraordinaire, qui n'appartient qu'à l'histoire seule de Jésus-Christ, et qu'on chercheroit vainement dans toutes les Annales profanes, c'est qu'elle a été écrite

par huit historiens contemporains (1), la plupart témoins oculaires, qui ont raconté *ce qu'ils ont vu de leurs yeux, ce qu'ils ont ouï de leurs oreilles, ce qu'ils ont touché de leurs mains* (2). Quoique la raison nous force d'admettre, comme incontestables, les faits et l'existence des hommes célèbres de l'ancienne Rome que nous venons de rappeler, cependant, sur plusieurs d'entre eux, il ne nous reste pas un seul historien contemporain. Nous croyons à l'histoire d'Alexandre, vainqueur de l'Asie, quoique les faits qu'elle présente ne soient attestés par aucun écrivain qui ait vécu de son temps. La plupart des monumens écrits, qui nous viennent de l'antiquité, sont postérieurs de plusieurs siècles aux événemens qu'ils transmettent.

La gloire de l'ancienne Rome n'existe plus que dans l'Histoire : il ne reste rien de ses conquêtes, ni du vaste empire qu'elle s'étoit formé : les Romains eux-mêmes ont disparu. Il n'en est pas de même des monumens qu'a laissés Jésus-Christ. L'établissement de la société chrétienne, objet de sa mission, subsiste toujours, et il suffit d'ouvrir les yeux, pour apercevoir et découvrir par-tout des chrétiens. Ils existent depuis lui ; ils sont répandus dans toutes les contrées de la terre, et tous nous apprennent le temps et le lieu

(1) Les quatre évangélistes : saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean; saint Pierre, saint Paul, saint Jacques et saint Jude. On ne trouve pas, dans les écrits de ces quatre derniers, le détail de tous les événemens de la vie de Jésus-Christ; mais tous annoncent son incarnation, sa mission, son ministère, ses miracles, sa mort, l'établissement de son Église; tous parlent des principaux faits de sa vie, comme d'événemens récens, publics, connus de toute la Judée, et avoués de tout le monde.

(2) Saint Jean. Ép. I. v. I. 3.

où a paru leur divin Législateur. Que les philosophes fouillent dans toutes les Histoires profanes, et nous citent un fait ancien aussi invinciblement attesté, un fait revêtu de preuves aussi irréfragables que l'est celui de l'existence de Jésus-Christ. Et c'est cependant ce point d'Histoire que *Dupuis* traite de chimère, de fiction, de fable absurde! Son robuste pyrrhonisme est à l'épreuve de toutes les démonstrations : il ne s'en étonne pas moins que les chrétiens soient assez *sots*, pour croire que le Christ ait jamais été un personnage réel.

Si, comme *Dupuis* a l'extravagance de l'avancer, le christianisme ne fut, dans sa première origine, qu'une secte de Mithriaques ; si ces prétendus sectaires ont commencé par n'adorer, sous le nom de Christ, que le soleil ; si tout ce qu'on nous raconte aujourd'hui de sa naissance, de sa mission, de son ministère, de sa mort, n'étoit alors pour eux qu'une histoire inconnue, fabriquée postérieurement, qu'on nous dise du moins quand et comment toutes ces fables se sont métamorphosées, dans leur esprit, en une croyance sérieuse, ferme, constante, pour laquelle ils furent prêts à sacrifier, et sacrifièrent en effet tout ce que les hommes ont de plus cher, leurs biens, leur repos, leur liberté, leur vie même. Un si prodigieux changement dans l'opinion de tous les chrétiens de l'univers, s'est-il opéré à-la-fois par une inspiration soudaine, ensorte que n'ayant vu long-temps, dans la personne du Christ, qu'une simple allégorie solaire, ils aient tout-à-coup commencé à le révérer comme un être réel, un vrai Législateur ? Indique-t-on l'époque de ce changement ? Produit-on des preuves, des monumens, quelque trace de cette in-

croyable révolution dans les idées religieuses sur la personne et le ministère du Christ ?

Dupuis ne répond à aucune de ces questions. Il se contente d'établir comme un fait certain, que *les ridicules légendes du Christ* (les Evangiles) *ont paru environ cent ans après Auguste, et sont de nouvelle fabrique*. Ailleurs, il donne à l'Histoire évangélique une époque encore plus récente et plus rapprochée. Tout ce qu'elle raconte, dit-il, est *une suite d'événemens supposés, que l'imposture a voulu lier, non-seulement à un lieu particulier, tel que la Judée, mais encore à une époque et à des noms connus, tels que le siècle d'Auguste et de Tibère, et le nom de Ponce-Pilate. Tous ces personnages ont été mis en scène, près de cent ans après la mort prétendue du Christ.* Auguste est mort l'an quatorze de l'ère chrétienne. Si les Evangiles n'ont paru que *cent ans après*, il faut renvoyer leur publication au second siècle, et même jusqu'à l'an 133, puisqu'*il s'étoit écoulé près de cent ans depuis la mort du Christ*. On ne peut s'empêcher d'admirer ici la maladresse de *Dupuis* à choisir les dates, lorsqu'il veut les appliquer aux faits qu'il invente et qu'il suppose. Nous ne lui opposerons pas la tradition constante dans l'église chrétienne, suivant laquelle saint Mathieu écrivit son Evangile, environ six ans après la mort du Sauveur ; saint Marc, dix ans après, et saint Luc, vingt ans après la même époque : saint Jean n'a écrit le sien que vers la fin du premier siècle. Peut-être *Dupuis* n'admettroit-il pas cette tradition. Mais que répondra-t-il au témoignage que rendent les Lettres, adressées par saint Paul, dans le premier siècle, aux diverses églises ? niera-t-il que,

dans toutes ses Epîtres, cet apôtre ne parle de Jésus-Christ comme d'un personnage réel; qu'il ne suppose par-tout la mission, le ministère, les miracles, la mort, la résurrection du Christ, comme autant de faits indubitables, généralement reconnus, non seulement par l'église de Jérusalem, mais par toutes celles des Gentils, auxquelles ces Lettres sont adressées? Or, saint Paul a terminé son apostolat par le martyre, à Rome, sous Néron, vers l'an 66 de notre ère. Comment concevoir l'étourderie et l'inconséquence de *Dupuis*, qui ose prétendre que les événemens de la vie du Christ étoient inconnus avant le second siècle, et que l'Evangile, qui les rapporte, est *une légende de nouvelle fabrique, inventée cent ans après Auguste?*

Pour se tirer d'embarras et masquer cette humiliante balourdise, *Dupuis* dira-t-il que ces Epîtres de saint Paul ne sont aussi qu'un ouvrage imaginaire, supposé, *de nouvelle fabrique?* Mais ces Lettres ont été adressées, dans le premier siècle, aux Romains, aux Hébreux, aux Corinthiens, aux Galates, aux Ephésiens, etc., et c'est de leurs mains que les autres églises les ont reçues. Il falloit donc qu'il existât réellement chez ces peuples des écrits sous le nom de saint Paul, et dont on pût produire les originaux. Il faut opter entre deux conclusions : ou ces écrits étoient véritablement authentiques, ou il faudra supposer que ces différens peuples de Rome, de Corinthe, d'Ephèse, de Philippes, réunis par un même esprit d'imposture, se sont accordés, quoique sans motif et sans intérêt connus, à fabriquer des écrits sous le nom de saint Paul; et que le secret sur cette fraude, qui devoit admettre tant de milliers de complices placés à de si grandes distances les unes des autres, a

été si exactement gardé, qu'aucune des autres églises n'a eu le moindre soupçon de ce coupable artifice. L'absurdité même de cette supposition dispense d'y répondre.

« D'ailleurs, dit le censeur de *Dupuis*, n'est-il pas constant, pour tous ceux qui ont la moindre notion de l'Histoire ecclésiastique ou profane, que Néron persécuta les chrétiens, dès l'an 64 de notre ère; que voulant donner le change à la haine publique, qu'il avoit méritée par tant de forfaits, il accusa les chrétiens de l'incendie de Rome, et en fit périr un grand nombre par les plus horribles supplices? n'est-il pas également certain qu'en l'année 95, Domitien excita une autre persécution contre les disciples de Jésus-Christ? que, dans les premières années du second siècle, Trajan flétrit ses grandes qualités par sa cruauté contre les chrétiens, et par la persécution, qui, sous son règne, en fit périr beaucoup à Rome et dans les provinces? Il y avoit donc plus de soixante ans que les chrétiens mouroient pour Jésus-Christ, c'est-à-dire, pour rendre témoignage à sa Divinité, à l'époque où *Dupuis* a, par un monstrueux anachronisme, placé la première origine de la prétendue fable du Christ. Quoi! *Dupuis*, sous Trajan, mort en 117, on n'avoit pas encore entendu parler de Jésus-Christ dans le monde? Ouvres donc la lettre de Pline, gouverneur de Bythinie, à ce même prince, et la lettre qu'il en reçut. L'une et l'autre supposent, comme un fait public, que la religion du Christ est dès-lors établie dans tout l'empire romain; que les chrétiens le révèrent comme leur législateur, leur sauveur et leur Dieu. Quoi! sous Domitien et sous Néron, le prétendu roman du Christ n'étoit pas encore *fabriqué?* et toutefois sous

le règne de ces deux monstres, les chrétiens sont envoyés par milliers à la mort; et ils versent leur sang pour attester sa divinité, aussi bien que la vérité de sa mission! »

Disons un mot d'un autre genre de preuves, que nous fournissent les anciens apologistes de la religion. « C'étoit, dit M. Fleury, la coutume chez les Romains, que les gouverneurs des provinces fissent leur rapport à l'empereur des exécutions remarquables. Ainsi Pilate écrivit à Tibère tout ce qui s'étoit passé à l'égard de Jésus-Christ, et lui envoya les actes de son procès. L'empereur, persuadé de sa divinité, proposa au sénat de le recevoir au nombre des dieux, etc. ». Il falloit que les faits qui concernoient le Christ, fussent alors bien publics et bien avérés, pour que nos apologistes, en adressant la parole aux empereurs, au sénat, au peuple romain, en appelassent aux actes envoyés à Tibère, et conservés dans les archives de l'Empire. « Que notre Christ, dit saint Justin, ait guéri les malades, ressuscité les morts, rendu l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, c'est ce dont vous pouvez aisément vous convaincre, en jetant les yeux sur les actes du procès, qui ont été faits sous Ponce-Pilate ». Tertullien en appelle avec la même confiance, à ce qui s'est passé sous Tibère, relativement à Jésus-Christ. « Pilate, dit-il, rendit compte à l'empereur Tibère de tout ce que je viens de dire (sur la mission et les miracles du Christ). Tibère, sous le règne de qui le nom chrétien commença à être connu dans le monde, rendit compte au sénat des preuves de la divinité de Jésus-Christ, qu'il avoit reçues de la Palestine, et les appuya de son suffrage. Il y avoit un ancien décret qui défendoit aux empereurs de consacrer aucun Dieu, sans l'approbation du sénat. La pro-

position de Tibère fut rejetée par cette compagnie ; mais l'empereur persista dans son sentiment, et menaça des plus grands châtimens quiconque accuseroit les chrétiens ». Il faudroit supposer que les anciens apologistes eussent été frappés de démence, pour se hasarder, en parlant à des persécuteurs et à des tyrans, d'en appeler ainsi aux archives publiques, *consulite commentarios vestros,* si les faits, dont ils retraçoient le souvenir, eussent été faux ou douteux. A qui *Dupuis* persuadera-t-il que le Législateur des chrétiens, dont la vie, le ministère, les actions éclatantes, la mort extraordinaire, se trouvoient consignés, dès le règne de Tibère, dans les archives même de l'Empire, n'étoit cependant qu'un personnage fantastique, idéal, un simple type solaire? L'Histoire du Christ, déposée dans ces archives, n'étoit donc pas un roman long-temps inconnu, *fabriqué* postérieurement à l'an 133.

Il n'est pas de chimères que n'enfante l'imagination délirante de *Dupuis*; et jamais écrivain n'a moins fait usage de sa faculté de raisonner. Il nous apprend sérieusement que les premiers chrétiens *n'ayant adoré d'autre Dieu que le soleil, ont fort cultivé l'astronomie.* C'est une découverte pour l'Histoire des Sciences. Les premiers chrétiens furent ceux qui formèrent d'abord l'église de Jérusalem, et parmi lesquels les apôtres tenoient sans doute le premier rang. Il est assez plaisant que *Dupuis* transforme en *astronomes* de pauvres pêcheurs du lac de Génésareth, et les premiers fidèles, la plupart aussi simples qu'eux, qui crurent à leur parole. Est-ce en raccommodant leurs filets, que ces savans de Galilée s'occupoient du zodiaque, calculoient la route des astres, et suivoient le soleil dans ses divers domiciles? Seroit-ce d'après

l'observation des phénomènes célestes, qu'ils auroient conçu et fait connoître au monde le plus sage et le plus sublime système religieux qui eût jamais été offert à l'esprit humain? Si *Dupuis* avoit lu le livre des Actes des Apôtres, il auroit su que les premiers chrétiens s'occupoient de toute autre chose que de l'astronomie. Il y auroit vu encore que ces premiers fidèles ne connoissoient point le culte du soleil : le Christ, qu'ils adoroient, est celui par qui tout a été fait, qui, après s'être uni à la nature humaine, et s'être offert en sacrifice pour l'expiation du péché, doit un jour juger les vivans et les morts. *Dupuis* pense-t-il qu'il ait jamais pu se rencontrer, parmi ces chrétiens, un esprit assez pervers, assez extravagant, pour prostituer au soleil ces incommunicables caractères, pour croire sérieusement que le soleil a créé le ciel et la terre; que le soleil doit juger un jour tous les hommes; que le soleil nous a rachetés par sa mort, purifiés par son sang? Il n'y a que le cerveau d'un *Dupuis* dans lequel puissent germer d'aussi dégoûtantes folies.

Égayons au moins nos lecteurs, en exposant quelques-unes des preuves que produit ce visionnaire, pour établir son système sur la personne du Christ, dont il a fait un dieu Soleil. Selon *Dupuis*, la naissance de Jésus-Christ n'est qu'une fiction moderne, copiée sur une allégorie des anciens peuples payens. Ceux-ci, dit-il, célébroient la naissance de leur dieu Soleil, le 25 décembre, et lui donnoient pour mère la déesse Isis ou Minerve; ils le faisoient naître sous l'ascendant de la vierge céleste, ou de la constellation qui en porte le nom. Donc, conclut-il, la naissance du Christ qu'adorent les chrétiens, n'est aussi, comme la naissance du dieu Soleil chez les payens, qu'une fiction astronomique, destinée à signifier le retour de l'astre du jour

vers nos régions septentrionales. On voit que *Dupuis* suppose que, du moment où les chrétiens ont transformé en faits historiques la fable du Christ, ils ont aussi célébré la fête de sa naissance. Mais pour déconcerter cet admirable raisonnement de *Dupuis*, il suffit de lui faire une légère observation : c'est qu'il y avoit déjà près de quatre cents ans que la religion chrétienne étoit établie et répandue dans l'univers, quand on a songé, pour la première fois, à célébrer la fête de Noël. Saint Chrysostôme, prêchant à Antioche, remarquoit qu'il y avoit alors moins de dix ans que cette fête avoit été établie dans les églises d'Orient (1). L'opinion, sur le jour où Jésus-Christ est venu au monde, n'avoit d'abord rien de fixe et d'uniforme dans les églises. Dans les unes, on croyoit que le Christ étoit né le 25 de mai (2) ; dans les autres, on mettoit cette naissance au 20 ou 21 du mois d'avril (3) ; suivant une autre opinion, Jésus-Christ étoit né le 6 du mois de janvier (4) ; et Cassien nous assure qu'en Égypte on célébroit aussi le 6 janvier la naissance du Sauveur.

Si les peuples payens, en instituant une fête en l'honneur de Bacchus enfant, n'ont eu d'autre vue, comme *Dupuis* l'imagine, que de célébrer le retour du soleil vers nos climats, pourquoi cette solennité avoit-elle toujours lieu le 25 décembre, tandis que le retour du soleil, ou sa renaissance pour nous, est invariablement fixé par la nature au solstice d'hiver, ou à l'instant qui le suit, et que jamais ce solstice ne s'est trouvé au 25 décembre ? Sur quels titres se fonde *Dupuis* pour donner cette interprétation à la fête de

(1) Saint Chrys. Tom. V. Serm. 31.
(2) Clem. Alex. Ep. 118.
(3) *Idem*. Strom. L. 1.
(4) Epiph. Hœr. 51.

Bacchus enfant? Belle question! La raison qui le décide est l'intérêt de son système : ses yeux fascinés ne voient dans toutes les solennités payennes que le culte du soleil, et c'est par ce culte qu'il veut expliquer toutes les religions.

Quoique la religion chrétienne ait foudroyé, dans *Manès*, le détestable dogme des deux principes, point fondamental de la doctrine des mages; quoiqu'elle n'admette qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, et n'adore ni le soleil, ni les astres, ni l'élément du feu; *Dupuis* ne s'en obstine pas moins à confondre les deux cultes, et à soutenir qu'il y a *identité de religion* entre les chrétiens et les Perses. Cette assertion, de sa part, n'excite que la pitié; mais ce dont on s'indigne, c'est qu'il ose avancer que les *pères de l'Église et les docteurs chrétiens ont eux-mêmes fait ce rapprochement, et qu'il est autorisé par eux à faire voir la filiation et l'identité des deux cultes*. Et quels sont donc les étranges docteurs capables d'un pareil aveu? C'est, répond *Dupuis*, saint Justin, Tertullien et bien d'autres. D'après saint Justin, dit-il, les Perses faisoient naître Mithra dans une grotte, comme les chrétiens ont fait naître le Christ dans une étable ». Le saint docteur ne fait point ce rapprochement; il dit seulement : « Mithra, suivant l'opinion de ses sectateurs, a été engendré d'une pierre; et ils donnent le nom de caverne au lieu où se fait l'initiation de ceux qui croient en lui (1) ». Est-ce donc là reconnoître l'identité de culte et de religion entre les chrétiens et les Perses? « Saint Justin, continue-t-il, un des plus grands défenseurs du culte des chrétiens, ne manque pas de faire voir la ressemblance avec

(1) Saint Just. Dial. Cum Tryph. p. 168.

le culte de Mithra, soit pour les traditions sur la naissance de Mithra et sur celle du Christ, soit pour les consécrations mystiques des deux religions ». Et où saint Justin débite-t-il donc cette étonnante doctrine ? Dans sa seconde apologie, répond *Dupuis*. Jeunes lecteurs, que l'inconsidération de votre âge rend encore enthousiastes des écrits de nos philosophes, apprenez à connoître la bonne foi et la candeur de ces hommes qui se donnent pour les réformateurs des religions et des sociétés : ouvrez, feuilletez cette seconde apologie de saint Justin, et vous n'y trouverez pas un mot de tout ce que *Dupuis* lui attribue. « Mithra, dit-il encore, naissoit dans une grotte, et le Christ dans une étable ; c'est un parallèle que faisoit saint Justin lui-même, dont voici les paroles : *Il naissoit le jour où le soleil prenoit naissance,* IN STABULO AUGIÆ, *autrement dans la station du bouc céleste* (le capricorne) ». C'est au dialogue avec Tryphon que *Dupuis* renvoie pour y lire ces paroles. Lecteurs, ouvrez et parcourez encore ce dialogue, et vous n'y découvrirez pas la plus légère trace du passage cité.

« Tertullien, dit *Dupuis*, rapporte tous les caractères de ressemblance qu'il y avoit entre les opinions et les pratiques religieuses de ces deux sectes, savoir de celle de Mithra et de celle du Christ ». Et à l'appui de cette assertion, il cite l'apologie de Tertullien. Dans cet ouvrage, Tertullien se moque de ces stupides payens qui croyoient ou feignoient de croire que le Dieu des chrétiens *étoit une tête d'âne ;* après quoi il ajoute : « D'autres, moins grossiers, pensent que le soleil est notre Dieu. Il faudroit alors nous ranger parmi les Perses, quoique nous n'adorions pas comme eux le soleil, dont ils portent l'image peinte sur leurs

boucliers. Le fondement de ce soupçon est apparemment que nous nous tournons vers l'orient pour prier. Si nous célébrons le dimanche, qui est le jour du soleil, c'est par un autre motif que celui d'adorer cet astre.... Nous faisons profession d'adorer un seul Dieu qui, par sa parole, sa sagesse et sa puissance, a tiré du néant le monde avec les élémens, les corps et les esprits, etc. (1) ». Ce passage de Tertullien est précisément celui qu'on auroit choisi pour réfuter *Dupuis*, puisqu'il dément formellement son assertion : comment se fait-il qu'il le cite en sa faveur?

Selon *Dupuis*, la naissance de Mithra et celle du Christ *étoit fixée par les Perses et les chrétiens au solstice d'hiver, au moment où le soleil commençoit à revenir vers nous, et à accroître la durée des jours;* et il cite Hyde comme garant de ce qu'il avance. Autant d'erreurs que de mots dans cet énoncé. 1°. Il est faux, comme nous l'avons déjà vu, que les chrétiens aient toujours et uniformément célébré la naissance de Jésus-Christ le 25 décembre : l'institution de la fête de Noël ne date que du quatrième siècle; 2°. il est faux que le solstice d'hiver tombe au 25 décembre; 3°. il est encore faux que les Perses célèbrent la prétendue naissance de leur Mithra à cette même époque du 25 décembre; 4°. il est faux enfin que Hyde confirme l'assertion de *Dupuis*. Voici ce que rapporte le docteur anglais : « La fête du solstice d'hiver, qui se célébroit le 11 décembre, n'a pas été instituée par Zerdusth, puisqu'elle ne s'accorde pas avec l'ancienne année. C'est une imagination postérieure; et les orientaux ne s'accordent nullement ni sur la nuit du jour, ni sur le mois où elle a été fixée : ce qui ne doit pas

(1) Tertul. Apolog. Ch. 16 et 17.

nous surprendre, puisque les Persans modernes ne savent ni la raison, ni le motif de cette fête. Les uns la placent au mois de janvier, les autres au mois d'octobre, les autres à la dernière nuit de novembre, les autres au premier jour de décembre, les autres au douze du même mois (1) ». Si *Dupuis* donne jamais une nouvelle édition de son livre, il faudra bien qu'il cherche une autre caution de ce qu'il avance ici, puisque Hyde refuse nettement d'être la sienne.

Mais voici une *démonstration* qui, selon *Dupuis*, doit convaincre et mettre à ses pieds les plus incrédules: « Au solstice d'hiver, le premier signe du zodiaque, qui se trouve alors monter sur l'horizon à l'orient, et fixer l'heure du moment natal du dieu Soleil (le Christ ou Mithra), c'est le signe de la vierge, laquelle, dans les anciennes sphères, porte un jeune enfant dans ses bras ». Après avoir lancé ce formidable argument dans le camp des chrétiens, le radieux *Dupuis* ne se possède plus de joie; il s'écrie avec transport : « Que manque-t-il à tant de rapports réunis, pour prouver aux plus difficiles que c'est le dieu Soleil, ou le jeune Christ, qu'on a voulu désigner et peindre dans les bras de sa mère ? » Ce qu'il y manque? la vérité, du bon sens, de la critique. Si la fête du solstice, dont les Persans eux-mêmes ignorent le motif et l'objet, se célèbre parmi eux à des époques variables et dans des mois différens, comme nous l'apprend le docteur Hyde; si pareillement chez les chrétiens, la fête de Noël n'a pas toujours eu lieu, et ne s'est fixée que très-tard au 25 décembre, que deviennent ces prétendus rapports entre la célébration de ces fêtes, et l'ascension du signe de la vierge sur l'horizon? Com-

(1) Hyde de Vet. Rel. Pers. C. 19.

ment s'y prendra *Dupuis* pour faire quadrer cette ascension, toujours sensiblement la même, avec la naissance de son dieu Soleil, chomée plutôt par les uns, plus tard par les autres?

Cette sphère, que *Dupuis* compte parmi les plus anciennes, est citée par un docteur arabe, Abulmazar, qui ajoute que cet enfant, placé entre les bras de la vierge, est appelé par quelques-uns *Jésus* ou le *Christ*. On sait que tous les auteurs arabes ou persans, dont il nous reste des écrits, sont très-récens, et ne remontent pas au-delà du treizième siècle de notre ère (1). Dans ces temps plus pieux qu'éclairés, quelqu'astronome ou quelque peintre de sphères se seront avisés de donner un enfant à la vierge céleste, comme on en voit dans la plupart des *Madones* : est-ce à dire pour cela que, dans leur pensée, Jésus-Christ n'ait jamais été qu'un personnage fabuleux, qu'une simple figure astronomique? Se seroient-ils jamais imaginés qu'un jour un professeur de Paris seroit assez extravagant pour tirer, d'un ornement de fantaisie ajouté à une sphère, une aussi absurde conclusion?

Jésus-Christ n'étant plus un être réel, il falloit bien que ses apôtres eussent le même sort, et changeassent de nature sous la puissante baguette du magicien *Dupuis* : des bords du lac de Génésareth, il les enlève et les place dans le ciel, où, de pauvres pêcheurs, ils deviennent les hôtes et les grands officiers de l'astre du jour. « Les douze apôtres de l'agneau, dit-il, ne sont que des emblêmes relatifs aux douze signes du zodiaque; ils ne sont autre chose que les douze compagnons du dieu Soleil ». La manière de raisonner de *Dupuis* est admirable, quoique très-expéditive. Le

(1) Voyez l'abbé Foucher. Prem. Mém. sur la Relig. des Perses.

moindre trait de ressemblance, la plus légère trace d'analogie lui suffisent pour transformer les faits en fables, et les fables en faits. Cette voie est moins lente que celle de la discussion ; il la préfère souvent, et arrive sur-le-champ à ce qu'il appelle une *démonstration.* Veut-on savoir, par exemple, pourquoi les douze apôtres du Christ ne peuvent être que des personnages imaginaires ? C'est que *les Romains avoient douze grands dieux, chacun desquels présidoit à chaque mois ;* c'est que *les Grecs, les Égyptiens et les Perses adoroient aussi douze grands dieux, qui n'étoient au fond que les douze signes du zodiaque.* Comment se dispenser de conclure que les douze apôtres puissent être autre chose que ces mêmes signes du zodiaque ?

Dupuis dispose des soixante et douze disciples comme des douze apôtres : il ne convenoit pas que tout ce cortége restât sur la terre, séparé de son ancien maître. L'habile magicien se rappelle que *le nombre soixante-douze est consacré dans les allégories du soleil :* donc les soixante et douze disciples, mentionnés dans la légende du Christ, ne sont aussi que des fictions solaires. *Dupuis* ne nous apprend cependant pas ce qu'ils deviennent, ni à quels grades célestes il les destine ; mais ce n'est pas une petite affaire que d'imaginer sur-le-champ soixante et douze allégories : laissons au moins à *Dupuis* le temps d'y penser.

Autres exemples de la force du raisonnement par analogie. *Il y a sept planètes au ciel,* dit *Dupuis;* donc la société chrétienne, qui admet sept sacremens, sept péchés capitaux, sept dons du Saint-Esprit, n'est qu'*une religion mithriaque, une religion solaire.* Il assigne encore aux sept dons du Saint-Esprit une origine particulière. Devineroit-on où il la trouve? dans une flûte ! Ces sept dons du Saint-Esprit, dit-il, viennent

tout uniment *de la flûte aux sept tuyaux, que la Fable met entre les mains du dieu Pan.* Ces sept dons se partageoient entre les chrétiens, *comme le souffle du dieu Pan se divisoit en sept souffles*, pour passer par les sept tuyaux. C'est en l'honneur de ces sept tuyaux, de cet admirable septénaire, que les *chrétiens*, dit Dupuis, *chantent tous les jours le* MUNUS SEPTIFORME *et le* SACRUM SEPTENARIUM, *dans l'hymne et la prose du Saint-Esprit.* Tout ce que les Chrétiens nous racontent de leur Saint-Esprit et des sept dons, n'est donc que la fable du dieu Pan et de sa flûte (1).

Il existe dans le zodiaque un signe qu'il a plu aux astronomes de nommer *la Vierge.* Voilà la mère du Christ toute trouvée : selon *Dupuis*, elle ne fut jamais autre chose. Veut-on connoître l'origine des fêtes de l'Assomption et de la Nativité? Dupuis va nous la donner encore : l'explication en est simple et naturelle. « Vers le milieu d'août, dit-il, le signe de la vierge est absorbé dans les feux du soleil, et disparoît au milieu de ses rayons lumineux. Ce phénomène, qui se renouvelle tous les ans, donna lieu à une fête dans laquelle on suppose que la mère du Christ, dépouillée de sa vie mortelle, est associée à la gloire de son fils : c'est la fête de l'Assomption. Au bout de trois semaines ou environ, le milieu de la vierge se lève : les chrétiens fixent à cette époque la Nativité de la mère du Christ ». Cette explication allégorique est, sans doute, très-séduisante; sa vraisemblance, sa justesse sautent aux yeux, et l'on pourroit croire que les chrétiens, en effet, ont em-

(1) Relig. univers. par *Dupuis*. T. 3. pag. 101 et suiv. Il faut citer : car peut-être seroit-on tenté de croire que ce que je rapporte est une plaisanterie.

prunté de l'astronomie la connoissance de la mère du Christ, et l'idée des deux solennités dont il s'agit. Une seule chose fait peine dans cette explication, c'est que *Dupuis* semble ignorer que ces fêtes sont modernes, et qu'elles n'ont été connues dans l'église, l'une que plus de neuf cents ans, l'autre que plus de dix siècles après l'établissement du christianisme (1). Cependant, avant l'institution de ces solennités, il paroît assez certain, par l'Histoire, que tous les chrétiens de l'univers connoissoient la mère de leur Dieu, et croyoient que cette éminente créature avoit vécu dans la Judée. Comment se persuader encore que toute l'Église se soit assemblée avec tant d'éclat à Ephèse, pour y prononcer anathême contre Nestorius, si celui-ci avoit pu objecter aux pères de ce concile que la mère du Christ, à laquelle il refusoit les honneurs de la maternité divine, n'avoit même jamais existé? Comment tant de sages évêques ne se seroient-ils jamais douté que celle dont ils défendoient avec tant de chaleur les augustes prérogatives, n'étoit qu'un simple signe astronomique, qu'une vierge en peinture dans le zodiaque? L'inflexible histoire ne se prête pas toujours au génie allégorique de *Dupuis;* les faits qu'elle oppose dérangent quelquefois ses savantes combinaisons. Mais, qu'a-t-on besoin de faire intervenir l'Histoire, lorsqu'il s'agit de métamorphoses? La cherche-t-on dans celles d'Ovide, d'Apulée, de l'Arioste? Pourquoi *Dupuis* ne participeroit-il pas au privilége dont jouissent tous ses confrères, les auteurs de Contes de fées?

Laissons la plaisanterie, et préparons-nous à repousser une attaque nouvelle, mais terrible, que ce

(1) Thomassin. Traité des Fêtes. L. 2. Ch. 20.

fier paladin, ce pourfendeur de faits historiques, se dispose à livrer encore au christianisme. C'en est fait, selon lui, du Christ et de sa religion, s'il parvient à prouver que long-temps avant l'époque de son établissement, ses principaux mystères étoient connus et déjà pratiqués par les peuples payens. Pour établir ce fait, *Dupuis* nous apprend que bien des siècles avant l'ère chrétienne, on révéroit en Égypte une vierge nommée Isis, qui avoit mis au monde un fils, et que ce fils y étoit exposé dans une crêche à l'adoration du peuple. C'est dans la chronique d'Alexandrie, dans l'ouvrage même non-seulement d'un chrétien, mais d'un diacre, qui vivoit sous le règne d'Héraclius, que l'heureux *Dupuis* a fait cette découverte. « La chronique d'Alexandrie nous a conservé, dit-il, la tradition de cet usage consacré dans les mystères de l'Égypte, et cela dès la plus haute antiquité : *Jusqu'aujourd'hui*, dit l'auteur de la chronique, *l'Égypte a consacré les couches d'une vierge et la naissance de son fils, qu'on expose dans une crêche à l'adoration du peuple. Le roi Ptolémée ayant demandé la raison de cet usage, les Égyptiens lui répondirent que c'étoit un mystère enseigné à leurs pères par un prophète respectable.* On sait, ajoute *Dupuis*, que le prophète chez eux étoit un chef d'initiation ». *Dupuis* ne doute plus de sa victoire, et, nouvel Hercule, se repose sur sa massue, en insultant au christianisme qu'il croit voir à ses pieds. Pour rappeler ce triomphateur à la modestie, n'ayons que l'innocente malice de rapporter le véritable texte de la chronique, qui ne présente d'ailleurs qu'une historiette pieuse, non autorisée dans l'église. Voici ce texte : « Le prophète Jérémie mourut en Egypte, où il fut lapidé : il se fit plusieurs miracles au lieu

où fut enterré ce saint prophète. Ce même Jérémie prédit aux prêtres de l'Egypte, qu'un jour à venir toutes leurs idoles seroient renversées par un tremblement de terre, et que ce prodige arriveroit lorsque l'auteur du salut seroit né d'une vierge et couché dans une crêche. C'est pourquoi, depuis-lors, ils font des images représentant une Vierge qui a enfanté, et adorent son fils posé dans une crêche. Le roi Ptolémée ayant demandé la raison de cet usage, les prêtres lui répondirent que c'étoit un mystère enseigné jadis à leurs ancêtres par le vénérable prophète Jérémie ».

Eh bien! que devient le triomphe de *Dupuis?* les airs victorieux peuvent-ils lui convenir encore? On voit que sous sa baguette magique, la Vierge de Juda, annoncée par les prophètes, la véritable mère du Christ, se métamorphose en une *Isis égyptienne,* et que le prophète Jérémie n'est plus qu'un hiérophante, un *chef d'initiation.* Est-il donc vrai que le diacre Georges, en rapportant cette anecdote, ait prétendu faire l'aveu que la religion chrétienne a emprunté ses dogmes et ses mystères des anciens cultes idolâtres? Sur quelles inébranlables bases repose donc cette religion, et quelle force divine doit unir toutes ses parties, puisque ses ennemis, pour l'attaquer, sont forcés de recourir à la vile tactique des faussaires, et ne peuvent lui opposer ou que de vains sophismes, ou que des faits supposés!

La résurrection du Christ, ou notre fête de Pâques, selon *Dupuis,* n'est autre chose que le fameux passage du dieu Soleil par l'équinoxe du printemps, moment où il triomphe des noirs frimats et des longues nuits de l'hiver. Si le Christ est désigné sous le nom

d'Agneau pascal, c'est que le dieu Soleil entre alors au signe du bélier, qui est appelé le *signe de l'agneau* dans l'astronomie des Perses : « Toutes les cérémonies du samedi-saint, et sur-tout celles du nouveau feu et du cierge pascal, n'ont été instituées qu'en l'honneur du triomphe du dieu Lumière ou du dieu Soleil, au moment où il s'élève au-dessus des signes inférieurs. Une bonne preuve de la justesse et de la vérité de toutes ces allégories, c'est que la résurrection du Christ est nécessairement fixée à l'équinoxe du printemps et au 25 mars, jour où les Romains célébroient le triomphe du dieu Soleil sur les ténèbres de l'hiver ». Passons à *Dupuis* toutes ses folies mystagogiques; mais peut-on ne pas s'étonner de l'ignorance, réelle ou affectée, avec laquelle il avance que notre fête de Pâques est nécessairement fixée au 25 mars et à l'équinoxe du printemps ? Est-il possible que *Dupuis* n'ait jamais ouvert un almanach, et qu'il ignore ce que sait le dernier des enfans chrétiens, que la fête de Pâques se célèbre aussi souvent en avril qu'en mars, et quelquefois même un mois après l'équinoxe ? On ne peut le supposer; mais cette dernière circonstance dérangeoit un peu son système : la fête de Pâques, solennisée un mois plus tard, ne pouvoit plus signifier le passage du dieu Soleil par l'équinoxe; l'agneau pascal n'étoit plus l'agneau équinoxial, le bélier du zodiaque. Pour faire cadrer la résurrection du Christ avec l'équinoxe, il falloit donc nous persuader que nous la célébrons le 25 mars. Mais le mensonge est notoire ! et que fait à *Dupuis* un mensonge, même notoire, ajouté aux mille et un mensonges, aux mille et une impertinences qui farcissent déjà son livre ? L'agneau pascal, selon ce visionnaire, n'est donc encore que le dieu Soleil : « Lorsque, dit-il, on présente au

peuple (dans les mystères chrétiens), le pain mystique, qu'on dit contenir le Christ, on dit à l'initié : *voici l'agneau de Dieu, qui répare les péchés du monde.... Cet agneau*, observe Dupuis, *c'est le soleil; ces péchés sont les longues nuits et le froid de l'hiver; cette réparation des péchés, c'est le retour du soleil qui ramène les longs jours et la chaleur du printemps* ». Ainsi, lorsque le saint précurseur vit venir à lui le Sauveur des hommes, et s'écria : *voici l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde;* il auroit dû dire, pour parler congrûment selon *Dupuis : Voici le dieu Soleil qui ôte le froid et les longues nuits de l'hiver. — Risum! risum, teneatis amici!*

Il resteroit à examiner le commentaire de *Dupuis* sur l'apocalypse et le jugement insensé qu'il ose porter de la morale du christianisme. Mais je me lasse de transcrire tant d'extravagances, et j'ennuie peut-être mes lecteurs en les entretenant si long-temps des rêves d'un fébricitant (1). J. B. G. A. G.

(1) Il semble, en effet, que de pareils blasphêmes sont plus dignes d'exécration que de réfutation. Pour reposer l'imagination du lecteur, flétrie par de telles horreurs, nous mettrons sous ses yeux une pensée de Bossuet sur « les athées et les libertins qui disent ouvertement que les choses vont au hasard et à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! La terre porte peu de tels monstres! les idolâtres même et les infidèles les ont en horreur! Et lorsque dans la lumière du christianisme on en découvre quelques-uns, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable ».

Remarquons, en passant, que l'athéisme a fait, depuis peu, de grandes pertes : quatre de ses colonnes sont tombées avec Lalande, Dupuis, Cabanis et Naigeon.

V.

PRIX DÉCENNAUX. — *Catéchisme universel de Saint-Lambert.*

LE jury de l'Institut, revêtu de l'auguste fonction de désigner à l'autorité les ouvrages qui seront admis au concours, a tout-à-coup, au grand étonnement de tout le monde, et sur-tout des libraires, proclamé, comme un ouvrage *supérieur,* le Catéchisme universel de Saint-Lambert, oublié depuis sa naissance, et révélé à l'Europe le mérite prodigieux de cette morale philosophique du dix-huitième siècle, qui peut remplacer, dans l'enseignement des enfans, la morale chrétienne de dix-huit siècles, et *suffire aux hommes de tous les états de la société, et dans tous les âges de la vie.*

On a cherché dans ses souvenirs quels pouvoient être les titres politiques et littéraires de quelques hommes de lettres, pour imposer, avec tant de confiance, à toute une nation, une nouvelle morale; et véritablement si les novateurs en morale doivent prouver l'authenticité de leur mission par des œuvres surnaturelles, il faut convenir que ces juges n'ont jusqu'ici rien fait de merveilleux, et que, dans un concours littéraire, ils sont personnellement tout-à-fait désintéressés.

Les Œuvres philosophiques de M. de Saint-Lambert, contenant *l'analyse de l'Homme* et *celle de la Femme,* ce *Catéchisme universel*, *l'analyse de la Société, l'Essai sur la Vie de Bolingbroke* et *sur celle d'Helvétius*, parurent en l'an 9, en cinq volumes. Les

auteurs du rapport nous apprennent que cet ouvrage a été le fruit de *soixante ans d'étude et de méditation.* A la vérité, nous savons, par la correspondance de Voltaire, et par les mémoires du temps, que Saint-Lambert s'étoit permis dans l'intervalle quelques distractions un peu moins philosophiques; mais enfin, un temps si long, tant de *méditation* et *d'étude* employés à composer un ouvrage sans *originalité, sans profondeur,* suivant le rapport lui-même, et dont tout le mérite est de rendre avec clarté les pensées d'autrui, ne prouvent autre chose que la lutte pénible et longue d'un esprit naturellement droit, contre une idée fausse dont il est préoccupé. Quand on tient une fois le fil de la vérité, il *suit* et se déroule plus facilement. La vérité est d'un abord difficile peut-être, mais d'un commerce aisé. L'erreur, au contraire, ressemble à ces hommes qui vous accablent de prévenances, et avec qui l'on ne peut vivre. Au reste, c'étoit le temps de ces laborieuses futilités : *nugæ difficiles.* Nous avons vu un autre académicien qui auroit composé, dans cinq ou six ans, une excellente histoire de la Grèce, en consumer trente, et employer un travail prodigieux, une érudition immense, un talent distingué, à la tourner en roman; et Saint-Lambert lui-même, poète sans inspiration, travailla trente ans entiers, suivant Laharpe, sur son petit et médiocre poëme des Saisons.

Le *Mercure* du 1er. floréal de l'an 9, a rendu compte *des Œuvres philosophiques* de Saint-Lambert. L'extrait qu'il en donna fut généralement attribué à un homme qui tient actuellement un des premiers rangs dans la littérature et dans l'État, et qui, en jugeant un ouvrage qu'on propose aujourd'hui pour l'instruction publique, sembloit préluder aux fonctions impor-

tantes qu'il remplit en ce moment. On crut y reconnoître la sagesse de ses principes, les grâces de son esprit, la modération de son caractère. L'ouvrage de Saint-Lambert n'étoit, à cette époque, recommandé à l'attention publique que par le libraire. L'illustre critique l'auroit traité avec plus de sévérité, s'il eût pu penser que dans quelques années, ce code prétendu de morale, bon tout au plus pour les théophilantropes, seroit proposé à la nation par une commission du premier corps littéraire de l'Europe. Véritablement on ne pouvoit pas le prévoir.

Les morts, après dix ans, sortent-ils du tombeau !

Il faut citer ici le rapport.

« Nous avons dans notre langue un assez grand nombre d'ouvrages sur la morale, depuis Montaigne jusqu'à Duclos; mais ils ne contiennent que des maximes générales, des observations critiques sur les mœurs ».

Des observations sur les mœurs ne sont ni des ouvrages de morale, ni des ouvrages sur la morale, et peuvent même être des ouvrages très-contraires à la morale.

« Nicole, *dans ses Essais de Morale,* ouvrage d'ailleurs *estimable,* n'a pas prétendu faire un système. Ce pieux écrivain a fondé ses préceptes sur une base plus respectable que celle de la simple raison humaine, sur une révélation divine. La religion tire les préceptes de sa morale d'une source sur-humaine, et leur donne une force incomparablement plus imposante par la sanction redoutable qu'elle imprime à ses lois ».

Nicole n'a pas prétendu faire un système de mo-

rale, parce que ce système, c'est-à-dire l'ordre et l'enchaînement des vérités morales, de leurs principes et de leurs conséquences, se trouve tout fait par la religion ou dans la religion, et il n'a eu garde de proposer une morale sans base et sans sanction, lorsqu'il en reconnoissoit, qu'il en exposoit une *tirée d'une source sur-humaine, d'une force incomparablement plus imposante, fondée sur la base la plus respectable et la sanction la plus redoutable;* mais continuons.

« Mais il y a une morale *toute humaine*, qui n'est fondée que sur la nature de l'homme et ses rapports inaltérables avec ses semblables, et qui par-là lui convient dans tous les temps, dans tous les lieux, et sous tous les Gouvernemens ».

Jamais il n'y a eu dans la société de morale purement humaine et séparée de tout dogme religieux, puisque la morale *naturelle* n'est autre chose que les préceptes de la loi naturelle, et suppose, par conséquent, un législateur; et il est d'autant plus étonnant que cette morale, toute humaine, puisse convenir dans tous les temps, dans tous les climats, sous tous les Gouvernemens; que dans aucun temps, dans aucun lieu, sous aucun Gouvernement, même payen, on n'a proposé une morale publique, purement humaine et indépendante de tout dogme, au moins du dogme de l'existence de la Divinité.

« Un seul écrivain parmi nous a tenté de composer un ouvrage de ce dernier genre. C'est Saint-Lambert qui, après soixante ans d'étude et de méditation, a publié, sur la fin de sa carrière, l'ouvrage intitulé: *Principes de Morale chez toutes les Nations*, ou *Catéchisme universel.* C'est un ouvrage *supérieur* par les divers genres de mérite qu'il réunit, et par l'univer-

salité des applications qu'on peut en faire par-tout à l'enseignement de la morale. L'auteur fait sortir les principes de morale, avec beaucoup de simplicité et d'évidence, de la nature même de l'homme. Il commence par une *Analyse de l'Homme*, suivie *de celle de la Femme*. Ces deux morceaux sont dictés par la raison la plus saine. Le premier est une discussion purement philosophique. Le second est un traité, en forme de dialogue, entre le philosophe *Bernier* et *Ninon de l'Enclos*. Saint-Lambert a réduit tout le corps de la morale en questions simples qui se présentent comme d'elles-mêmes, et en réponses dont la netteté et l'évidence seules forment une espèce de démonstration. C'est un vrai *Catéchisme ;* il peut être enseigné aux enfans *qui le comprendront*, et il suffira aux hommes de tous les états, dans la société, et dans tous les âges de la vie. L'ouvrage ne se distingue pas par l'originalité ni même par la profondeur des vues. Le style en est propre à former le goût en éclairant la raison. Aucun ouvrage ne fait mieux sentir la vérité de cette maxime : *La clarté est l'ornement des pensées profondes*. Le jury *ne peut hésiter* à regarder cet ouvrage comme *très-digne* du prix, et comme le seul qui puisse y prétendre ».

Est-ce assez d'éloges, et à l'éloquence près ? Jean-Jacques Rousseau parle-t-il de l'Evangile en termes plus magnifiques ? Il est seulement fâcheux, pour l'honneur d'une nation spirituelle et lettrée, qu'avec tant d'écrits sur la morale et tant de *moralité* dans les personnes, on n'ait pu trouver rien de plus moral, au moins dans la forme, que l'entretien d'un épicurien avec une courtisane. Quoi qu'il en soit, une haute et véritable philosophie ne croit pas à cette morale *toute humaine*, et absolument indépendante de toute révé-

lation. Elle pense que la Divinité a dévoilé à l'homme toutes les vertus morales nécessaires à son bonheur et à l'ordre des sociétés, et ne voit, dans cette morale *naturelle*, que la tradition perpétuelle et ineffaçable des premières lois *orales* données aux premières familles ; lois fixées plus tard, pour un peuple, par l'*écriture* de la loi mosaïque, et enfin perfectionnées dans les derniers temps pour toutes les sociétés, ou plutôt accomplies dans les préceptes du christianisme.

Cependant on pourroit, sans danger, employer l'expression de morale *humaine*, si les auteurs du rapport s'étoient contentés de proposer cette morale humaine (supposé qu'il en existe de telle) comme un secours de plus pour faire observer la morale divine et porter les hommes à la vertu. Mais la morale humaine de Saint-Lambert est exclusive de toute autre morale, et si purement humaine « que nulle part, dit l'extrait déjà cité du *Mercure*, elle n'indique les rapports de l'homme avec ce législateur éternel que tous les peuples ont mis à leur tête, et dont tous les sages ont inscrit le nom sur les tables de leurs lois ». Cette morale si humaine est très-peu humaine, et ne sauroit convenir aux hommes, puisqu'elle établit des principes aussi favorables à l'athée qu'au déiste, et qu'elle ne renverse pas moins les preuves de la religion naturelle que celles d'une religion révélée ; et elle est très-peu morale, puisque l'auteur avoue n'en avoir pu mettre les leçons que dans la bouche d'une courtisane.

Dès-lors, tout ce que dit le rapport sur l'ouvrage *estimable* de Nicole, sur la *révélation divine, base de la morale plus respectable que celle de la simple raison humaine ; sur cette source sur-humaine d'où la religion tire les préceptes de la morale, et cette sanc-*

tion redoutable et incomparablement plus imposante qu'elle imprime à ses lois, etc., etc., ne peut être regardé que comme une dérision; et s'il falloit prendre au sérieux ces éloges ou ces aveux, il seroit aussi trop absurde de prétendre qu'une morale humaine, dont la base est dans nos passions et la sanction dans notre raison, peut suffire à un peuple à qui une morale incomparablement plus imposante, fondée sur la base respectable de la suprême sagesse et la sanction redoutable de la suprême justice, ne suffit pas; et que ces opinions vagues, métaphysiques, jamais clairement définies, de *nature* et de *rapports*, inaccessibles à la raison et aux connoissances du plus grand nombre des hommes, et sur lesquelles deux philosophes peuvent à peine s'entendre, sont préférables, pour l'enseignement des enfans et la direction de tous les hommes, à ces croyances positives, usuelles, universelles, de l'existence d'un Être suprême, législateur des sociétés, rémunérateur de l'observation des lois morales, vengeur de leur infraction; croyances reçues chez tous les peuples, exprimées dans toutes les langues, entendues de tous les esprits, *réalisées* dans le culte de toutes les religions, et dont les lois de tous les Gouvernemens ne sont que l'application; croyances qui, nous montrant dans la royauté la paternité de Dieu créateur, législateur, rémunérateur et vengeur, la raison et le type de tout pouvoir public et domestique, d'ordonner, de gouverner, de punir ou de récompenser, règlent le monde en faisant l'ordre particulier des êtres *semblables* en tout à l'ordre général; règlent nos esprits en faisant de l'ordre intellectuel de nos idées la représentation de l'ordre extérieur et réel des choses; et constituant ainsi, comme le dit admirablement Leibnitz: « Le monde moral dans le monde

physique, et l'état le plus parfait sous le plus parfait des monarques ».

Ces idées, je le crois, sont un peu hautes pour l'imagination d'un poète de vendanges, et ne se trouvent pas dans le catéchisme de *Ninon;* mais elles se trouvent dans le catéchisme de Bossuet, et éclairent la raison même de nos enfans; et lorsque des hommes qui se disent philosophes, qui le croient peut-être, proposent, *et sans hésiter,* de mettre à la place pour l'enseignement des enfans et la conduite des hommes *de tous les* États de la société *et de tous les âges de la vie*, les notions abstraites de *nature* et de *rapports*, et le babil *graveleux* d'un homme de plaisir et d'une fille publique, c'est, en vérité, une gageure de leur part ou un songe de la nôtre, et l'on ne trouveroit dans aucun temps ni chez aucun peuple un pareil exemple d'un oubli si complet de toute décence et de toute morale.

Le catéchisme de Saint-Lambert ne peut être athée sans être matérialiste, ni méconnoître Dieu sans défigurer l'homme. « L'homme, dit-il, en entrant dans le monde, n'est qu'une masse organisée et sensible; il reçoit de tout ce qui l'environne et de ses besoins cet esprit qui sera peut-être celui d'un Locke ou d'un Montesquieu ». Définition abjecte et grossièrement exprimée, qui fait de l'homme tout entier un morceau de matière, et de son intelligence une qualité *adventive,* et non un être *natif;* définition qui, dans les opinions des naturalistes modernes, convient au chien comme à l'homme, puisqu'elle ne met entre eux que la différence du *plus au moins*, et qu'elle les fait *semblables* si elle ne les fait pas *égaux*. Cependant, depuis la publication de l'ouvrage de Saint-Lambert, il a paru une définition de l'homme plus philosophique, et la

seule peut-être qui convienne aujourd'hui à l'état des esprits, au progrès des connoissances, aux besoins même de la morale. On l'a appelé « une intelligence servie par des organes », et l'on a renfermé sous cette définition noble et précise, qui dit peut-être plus que de longs traités de morale, l'être tout entier de l'homme avec ses deux natures et leurs rapports.

La seconde partie du *Catéchisme Universel* est *l'analyse de l'homme et celle de la femme : deux morceaux*, nous dit le rapport, *dictés par la raison la plus saine; le premier est une discusion purement philosophique*, et d'une philosophie fausse, indécente et superficielle. Le second, présenté sous une forme dramatique, est un dialogue entre un philosophe peu connu et une femme qui l'est beaucoup trop; rapprochement dont les philosophes auroient été les premiers à se plaindre comme d'un sarcasme, si tout autre qu'un philosophe se le fût permis. Les instituteurs mettront sans doute *l'analyse de l'homme* dans les mains des jeunes personnes et *l'analyse de la femme* dans celles des jeunes gens. Le luxe des gravures, si commun aujourd'hui pour les livres destinés aux enfans, sera vraisemblablement employé à leur faciliter l'intelligence d'un texte *qu'ils comprendroient* fort bien sans ce secours : et si nous en venons à ce point de *perfectilité* et de *philosophie*, de réunir les enfans des deux sexes dans une éducation commune, on pourra jouer le drame et mettre l'instruction en action. Saint-Lambert a tout disposé pour la représentation, et jusqu'au lieu de la scène. « J'avois besoin, dit-il avec une inconcevable naïveté, d'une femme d'esprit qui n'eût pas conservé cette retenue et cette dissimulation que les mœurs imposent à son sexe. *Il me falloit* une femme qui eût beaucoup pensé, beaucoup vu, et qui

osât tout dire ». « Les acteurs sont bien avertis que *Ninon*, dans cet entretien, dit l'extrait du *Mercure*, peint mieux *ses émotions* que ses sentimens », et que son jeu « doit exprimer ce qu'il y a de plus vif et non ce qu'il y a de plus doux dans son sexe ». C'est aux pieds de la statue de Vénus que les deux personnages s'entretiennent, et *Ninon* parle de philosophie en attendant le jeune *Candale*, qui a reçu d'elle un rendez-vous pour le soir même.

C'est ce dialogue, ce sont ces préceptes, véritable cours de morale, mais de *morale lubrique*, que l'auteur veut que *l'officier de morale explique en détail* à son auditoire; et, en vérité, ce texte est si clair et si *détaillé*, qu'il n'a pas besoin de commentaire; et que dans l'assemblée qui écouteroit de pareilles leçons de morale, l'officier de morale seroit bien moins nécessaire que l'officier de police. Je ne peux que renvoyer le lecteur à l'ouvrage lui-même, et je ne suis pas heureusement chargé de le lui expliquer (1).

« Quand les premiers volumes des Œuvres philosophiques de Saint-Lambert parurent, dit l'illustre rédacteur de l'extrait déjà cité, j'habitois un pays dont les voyageurs ont admiré le système social. Là, tout

(1) Il est assez plaisant que les auteurs du Rapport, blâment, et certes avec raison, les nudités de certains tableaux, jugés pourtant dignes du prix, et qu'ils proposent à la jeunesse, comme un code de morale, un ouvrage dans lequel on trouve entre autres choses : «Le lit est le trône de la femme.» Avec plus de connoissance des hommes, et sur-tout de décence, La Bruyère a dit: « Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent; les hommes s'en détachent par les mêmes faveurs; » ce qui dit à peu près le contraire, et signifie que ce prétendu trône des femmes est tout autant le tombeau de leur domination. Le trône des femmes, chez un peuple civilisé, est le salon : et un

ce qui est utile est vrai ; là, c'est l'intérêt et non la sensibilité qui défend la religion ; elle obtient plus de respect que d'amour. On lut devant des hommes d'État, très-éloignés de tout fanatisme, les premières lignes de *cette analyse de l'homme.....* Ce début étonna d'abord. On chercha si l'idée d'un Dieu se mêloit quelque part au plan d'éducation que promettoit l'auteur ; on vit qu'elle en étoit totalement bannie. Ceux qui écoutoient s'écrièrent, comme Fabricius devant le philosophe Cynéas : *Puissent nos ennemis adopter de pareilles doctrines !* »

B...d.

VI.

Même sujet.

Et nous aussi nous parlerons du rapport du jury chargé de donner son avis sur les ouvrages qui ont droit aux prix décennanx. Et nous aussi nous témoignerons notre étonnement, sur les jugemens de cette commission littéraire. Comment en effet se défendre de quelque surprise, quand on la voit préconiser un ouvrage, non-seulement ignoré, mais digne de l'être ? C'est bien

homme qui se mêle d'écrire sur la morale, ne devroit pas ignorer que par-tout où les femmes sont plus considérées comme êtres physiques, elles sont, comme personnes morales, plus avilies, plus opprimées ; et qu'elles sont esclaves et non pas reines. En Turquie, on *estime* les femmes pour les vendre, les acheter et les parquer comme un troupeau. En France, on les estimoit pour leur rendre une espèce de culte ; et les Germains, nos ancêtres, chez qui la virginité étoit en honneur, et le mariage sévère, *severa illi matrimonia*, croyoient aux femmes quelque chose de divin.

(Note de l'auteur).

mal répondre à la confiance dont l'honore le souverain, et au but qu'il s'est proposé dans le décret d'institution des prix décennaux. En interrogeant une réunion d'hommes de lettres, il avoit le droit de compter qu'elle se respecteroit assez elle-même, et qu'elle respecteroit assez le public pour n'accorder son suffrage qu'à des productions estimées et estimables. Combien donc n'a-t-on pas eu lieu de s'étonner, quand on l'a vue accorder de si pompeux éloges à un livre misérable, enfoui dans la poussière des magasins? Depuis huit jours que le fameux rapport est venu à notre connoissance, nous demandons à tous ceux que nous rencontrons, s'ils connoissent le *Catéchisme universel*. Nous n'avions encore trouvé personne qui pût nous donner quelques renseignemens sur ce chef-d'œuvre, quand hier un ami à qui nous faisions part de notre embarras, nous dit, après quelqu'hésitation, qu'il croyoit posséder ce livre précieux. Effectivement, vérification faite, le livre se trouva dans sa bibliothèque. Il nous confia de plus qu'il n'avoit jamais eu l'intention de l'acheter. Une méprise de libraire lui avoit seule procuré l'avantage de posséder cet ouvrage, et il ne l'avoit pas ouvert, comme nous nous en aperçûmes bientôt. Nous le priâmes instamment de se dessaisir pour quelque temps, en notre faveur, de son exemplaire. Nous nous mîmes donc à dévorer ce livre *supérieur par les divers genres de mérite qu'il réunit*, et notre étonnement s'accrut à chaque page, quand nous eûmes le malheur de ne rien rencontrer qui répondît à cette fastueuse annonce. Nous poursuivîmes néanmoins notre lecture, ne pouvant croire que le jury se fût moqué du public en louant un écrit qui n'eût rien offert d'estimable, et nous flattant toujours que nous trouverions en avançant de quoi nous dédommager de ce que

le commencement présentoit de singulier et de choquant. Mais, il faut le dire, nous avons perdu notre peine. Tout dans ce catéchisme est marqué au même coin. On va s'en convaincre par les détails où nous allons entrer.

L'ouvrage entier est composé de plusieurs ouvrages séparés, qui se rattachent néanmoins tous au but principal de l'auteur, et où l'on retrouve toujours la même doctrine. Le tout compose les *Principes des mœurs ou le Catéchisme universel.* Voici les différens morceaux qui entrent dans cette collection, et qui forment ce Catéchisme.

1°. *Analyse de l'homme ;*

2°. *Analyse de la femme ;*

3°. *De la raison, ou Ponthiamas :* ces trois écrits composent le Ier. volume.

4°. *Le Catéchisme universel ;*

5°. *Commentaire sur le Catéchisme ;*

6°. *Analyse historique de la société :* ces trois derniers écrits remplissent les volumes II, III et IV.

7°. *Essai sur la vie de Bolingbroke ;*

8°. *Essai sur la vie d'Helvétius ;*

9°. *Deux-Amis, conte iroquois :* ces trois écrits forment le Ve. et dernier volume.

On pensera peut-être que ces différentes pièces sont étrangères aux *Principes des mœurs*, et celles qui composent le Ve. volume ne s'y rapportent en effet pas beaucoup. Mais toutes les autres sont, dans l'intention de l'auteur, des matériaux essentiels de son édifice. *L'analyse de l'homme et celle de la femme*, par exemple, devoient, suivant lui, être comme l'introduction de son ouvrage. Aussi le jury les a-t-il considérés comme faisant partie des *Principes des mœurs. L'auteur*, dit-il, *fait sortir les principes de morale avec beaucoup de*

simplicité et d'évidence de la nature même de l'homme. Il commmence par une analyse de l'homme, suivie de celle de la femme. Ces deux morceaux sont dictés par la raison la plus saine. Nous sommes donc autorisés à compter tous ces écrits au nombre de ceux qui doivent faire le *Catéchisme de toutes les nations*. Nous allons examiner ce *Catéchisme*. Que sur ce mot on ne s'attende pas à des dogmes théologiques. Le *Catéchisme* de Saint-Lambert ne ressemble à rien moins que cela. Il n'étoit pas assez ami de la théologie pour la faire entrer dans ses méditations. Rendons d'abord compte de son plan.

L'auteur le développe dans un discours préliminaire, où il nous apprend qu'il avoit travaillé à cet ouvrage dès sa jeunesse. Les philosophes, ses amis, avoient approuvé son dessein, et l'avoient unanimement engagé à l'exécuter. Il y a plus; quelques-uns avoient même *porté jusqu'à l'importunité leur empressement à l'exhorter à ce travail.* Nous n'en sommes pas surpris. Nous savions en effet que c'étoit l'ambition des philosophes d'avoir un code de morale qu'ils pussent opposer à l'Évangile, un *Catéchisme* qu'ils pussent substituer au *Catéchisme* de l'Église. D'Alembert s'en explique formellement, et c'est vraisemblablement lui qui exhortait avec tant *d'importunité* Saint-Lambert à finir son ouvrage. Ces messieurs étoient honteux de n'avoir rien à mettre à la place de la foi chrétienne. Ils ont été long-temps à produire quelque chose. Voyons s'ils ont si fort lieu de s'applaudir de l'exécution de leur plan.

Une idée principale perce dans ce discours préliminaire; c'est que la morale a été long-temps dans l'enfance, et qu'elle ne fait que commencer à sortir des ténèbres où elle étoit plongée. Tant qu'elle a été unie

aux idées religieuses, elle a pu être bonne pour des hommes ignorans; mais elle ne pourroit convenir dans cet état à des peuples éclairés. *La religion a fait reculer l'esprit humain. Le clergé propagea toutes les erreurs,* abusa par de vains prestiges, et *corrompit la morale comme la politique.* Il fallut à la naissance des lumières que des esprits sages songeassent à réédifier la morale sur des bases plus fortes et sur des motifs plus purs. Ce fut à quoi songèrent, en Angleterre, Bacon, Hobbes, Lockes et Shaftesbury; en France, Montesquieu, Helvétius, les auteurs de l'Encyclopédie et Voltaire. Saint-Lambert discute avec beaucoup d'impartialité les différens services que ces écrivains ont rendus à la morale, et il donne, entre autres, de justes éloges à Voltaire, dont les écrits respirent, en effet, comme chacun sait, l'amour de la vertu et la morale la plus pure. Par un tel début, vous pouvez juger de ce que sera la suite de l'ouvrage. Voilà le plan de l'auteur tout tracé. Il isole entièrement la religion de la morale. Il rougit pour celle-ci des secours qu'elle emprunte à celle-là. Il dit hardiment que *la science de la morale a, comme toutes les autres, fait des progrès dans ces derniers temps par le secours d'une multitude de faits long-temps ignorés,* comme si la morale reposoit sur des faits, comme si l'on n'avoit pas connu jusqu'à ce jour les principes de la morale, comme s'il étoit permis de parler des progrès de la morale dans un temps où tout parle, au contraire, des progrès de la démoralisation. Les progrès de la morale! Eh! qu'a-t-on donc appris dans ce genre de nouveau? Quelles sont les découvertes qu'ont faites et Locke et Shaftesbury, et Helvétius et Voltaire? Ont-ils enseigné aux hommes quelque vertu qu'on n'eût pas pratiquée avant eux? Ils ont prêché l'amour

de nos semblables. Mais l'Évangile ne l'avoit-il pas inculqué avant eux d'une manière plus éloquente et plus persuasive. Ont-ils réussi à réaliser chez leurs contemporains les mêmes effets qu'on vit à la naissance du christianisme, lorsque les premiers fidèles n'avoient qu'un cœur et qu'une ame? Ont-ils produit ces actes éclatans d'héroïsme, de courage et de dévoûment dont tous les siècles de l'Église nous offrent de si éclatans modèles? Avant qu'ils eussent trouvé dans leurs savantes analyses qu'on doit se sacrifier pour ses concitoyens, saint Charles Borromée s'étoit dévoué au service des pestiférés. Avant qu'à force de recherches ils eussent démontré les charmes de la bienfaisance, saint Vincent de Paul, qui ne dissertoit pas, mais qui agissoit, saint Vincent de Paul s'étoit fait le consolateur de toutes les disgrâces, l'appui de tous les foibles, le protecteur généreux de toutes les infortunes. Ces beaux diseurs de morale ont-ils réussi à fonder un Hôtel-Dieu, tandis que la religion en a créé des milliers? Ces profonds investigateurs ont-ils rien trouvé qui approchât d'un établissement merveilleux dans son genre : de ces Sœurs de la Charité, qui, sous différens noms, assistent le malade, pansent le blessé, soulagent le pauvre, consolent le souffrant? Avant de réfuter leurs systèmes, nous sommes en droit de les arrêter tout court, et de leur demander qu'ils nous présentent de ces grands résultats, de ces services importans rendus à l'humanité.

Entrons néanmoins dans la discussion. Cédons de nos avantages, et consentons à descendre dans la lice avec ces raisonneurs si méthodiques. Examinons ces idées si neuves, ces aperçus si heureux dont ils se vantent. Ce sera pour nous une nouvelle raison de bénir la source où nous avons puisé notre morale, et

de reconnoître la foiblesse du motif sur lequel la leur est fondée.

L'analyse de l'homme commence par une proposition qui ne déplairoit pas au matérialiste le plus décidé. *L'homme,* dit Saint-Lambert, *est sensible au plaisir et à la douleur. Ces sentimens sont la source de ses connoissances et de ses actions. Plaisir, douleur, voilà ses maîtres, et l'emploi de sa vie sera de chercher l'un et d'éviter l'autre.* Ainsi on nous réduit au seul physique. On ne reconnoît d'autre mobile à nos actions qu'un instinct matériel. On ne voit plus en nous que des animaux qui suivent aveuglément un penchant corporel, et qui n'obéissent qu'à des sensations grossières. Cette métaphysique-là fut autrefois celle d'Helvétius; mais elle n'en est pour cela ni plus noble ni plus vraie.

Nous passons exprès ce que l'auteur dit de nos sens. Nous ne sommes pas encore assez avancés dans la morale pour oser répéter les propositions scandaleuses que l'auteur n'a pas craint d'insérer dans un ouvrage destiné à tracer *les principes des mœurs.* Nous aurons d'ailleurs assez d'absurdités à remarquer, sans nous arrêter à remuer toutes les immondices dont cet ouvrage est rempli. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur quelques-uns des passages de cette savante analyse de l'homme.

« Nous devons au sens du goût une grande partie de nos connoissances, de nos passions, de nos lois, de notre caractère, de notre industrie, de notre activité ».

« Lorsque l'homme n'est tourmenté ni par des sensations douloureuses, ni par la crainte de les éprouver; lorsqu'il n'est vivement agité ni par une jouissance, ni par un désir, il est occupé de deux sentimens qui se modifient en lui de mille manières.

L'un est le besoin de sentir vivement son existence.... L'autre sentiment qui occupe encore plus l'homme, est le besoin de sentir ses forces... C'est son principal mobile, et la source de la plupart de ses passions ».

« Les premiers objets qui ont frappé nos sens nous ont donné nos premières idées, et nos besoins nous y ont fait faire attention. Ces idées répétées, et de nouveaux besoins, ont fait naître nos sentimens et nos pensées. C'est ainsi que la nature crée notre ame ».

Ces différens passages ont assez de conformité avec le commencement de l'*analyse de l'homme*, et respirent le matérialisme. Quelle absurdité d'attribuer au sens du goût *une grande partie de nos connoissances!* quelle absurdité d'attribuer *la plupart de nos passions au besoin de sentir notre existence et nos forces!* Comment un philosophe peut-il raisonner ainsi dans une analyse?

Loin de nous l'idée de disséquer cette étrange *analyse de la femme* qui suit celle de l'homme. Loin de nous l'idée de rapporter seulement la moindre partie des assertions folles ou des images indécentes qui remplissent cet écrit. On doit s'attendre à de tels résultats, quand on voit l'auteur choisir pour l'un de ses interlocuteurs dans un dialogue la fameuse Ninon, et il en rend naïvement la raison. *Il me falloit*, dit-il, *une femme qui osât tout dire.* Et pourquoi lui falloit-il cela? Etoit-il donc absolument nécessaire, pour bien expliquer les *Principes des mœurs*, de se traîner dans des détails immondes? Ne pouvoit-on tracer une morale pour les femmes, sans lever tous les voiles de la pudeur? N'est-il pas clair que le moraliste a voulu ici égayer la gravité de son sujet, et que le philosophe austère a cherché des images qui se rapprochassent de ses goûts habituels. Il avoue

lui-même qu'il a peut-être trop parlé de ces objets séduisans. Nous félicitons M. le précepteur sur cet excellent moyen d'instruire ses élèves. Nous lui laissons la gloire de débiter du haut de sa chaire les maximes d'Epicure, et même d'afficher le cynisme de Diogène. Nous ne voulons relever que quelques petites calomnies de l'auteur. Le philosophe Bernier, l'autre interlocuteur, ou plutôt le philosophe Saint-Lambert, dit des femmes pieuses : que *la dévotion les tourmente d'ordinaire plus qu'elle ne les console.* Il est probable qu'il n'avoit jamais rencontré de femmes pieuses sur son chemin. Comme beaucoup de gens du monde, il se faisoit de la dévotion une idée effrayante. La religion n'étoit dans son esprit qu'un système, et c'est sous ce rapport qu'il l'envisage, lorsqu'il dit : *C'est sur-tout à leur sexe que la religion peut être utile. La religion peut exalter et même créer dans les femmes les plus belles qualités. Elle peut servir encore à leur consolation, et toujours elles auront besoin d'être consolées. Mais il faudroit que les religions fussent données par la philosophie.* Expliquez, si vous pouvez, toutes ces contradictions. *C'est sur-tout aux femmes que la religion peut être utile*, et cependant *la religion les tourmente plus qu'elle ne les console. Il faudroit que les religions fussent données par la philosophie*, et la philosophie ne veut pas de religion. Vraiment elle seroit belle la religion qui seroit *donnée par la philosophie.* Elle auroit une grande force pour persuader, une grande autorité pour convaincre. Elle varieroit comme ses auteurs ; car pas un philosophe n'a eu absolument le même système de philosophie. Il y auroit donc autant de religions que de philosophes. Quel chaos !

Une autre petite calomnie que l'auteur a semée dans cette analyse de la femme, est celle-ci : *J'ai connu peu de bons pères.* Cette assertion générale est sûrement l'accusation la plus outrageante que l'on puisse faire contre son siècle. Nous osons croire que c'est un mensonge de Saint-Lambert. Si sa proposition étoit vraie, il faudroit sans doute attribuer un si grand désordre, un si grand oubli de la loi de la nature à l'oubli de la loi de Dieu. Cette accusation nous a d'ailleurs d'autant plus surpris sous la plume de Saint-Lambert, que par-tout ailleurs il montre une haute opinion des vertus de son siècle, et paroît fort content des mœurs de ses contemporains. *Prévenez*, dit-il, *vos élèves contre ces sophistes qui prétendent que notre espèce se dégrade de jour en jour, et qui ne voient pas que depuis un siècle elle a peut-être autant gagné par les mœurs que par les lumières.* Que seroit cependant une société où les pères n'aimeroient pas leurs enfans ! Quant à moi, je prendrai précisément le contre-pied de son assertion, et je dirai, je crois, avec plus de vérité : *J'ai connu peu de mauvais pères.*

Le dernier écrit du Ier. volume est intitulé : *De la Raison ou Ponthiamas. Ponthiamas* est un pays où l'on est parfait en suivant la pure morale philosophique, sans religion et sans Dieu. C'est une petite fiction de l'auteur. Les philosophes ne pouvant réaliser leur système nulle part, sont bien obligés de bâtir des chateaux en Espagne. Celui-ci est en Chine ou aux environs de la Chine. L'auteur y trace un modèle de l'éducation physique et morale des enfans. Il veut qu'on les livre à toutes les impressions de l'air extérieur ; ce qui pourroit bien n'être pas du goût de toutes les mères. Vient ensuite un traité de logique, qui sera encore moins du goût des enfans, car il est fort obscur

pour eux, et ils n'en comprendront sûrement pas la moitié.

Nous arrivons au IIe. volume, et au *Catéchisme* proprement dit. C'est là la partie essentielle de l'ouvrage. L'auteur y prélude par une introduction qui commence ainsi : *On sait que l'homme reçoit ses idées morales, comme toutes les autres, par les sens.* Cet *on sait* pourroit donner lieu à quelques observations critiques. C'est décider bien vîte ce qui est encore contesté. Mais il y a tant d'autres choses à reprendre dans le système de Saint-Lambert, que nous n'avons pas le loisir d'insister beaucoup sur celle-là.

Le Catéchisme est divisé en trois parties, *les notions, les préceptes et l'examen de soi-même.* Les notions sont expliquées dans une suite de questions et de réponses. Là encore l'auteur répète ce qu'il avoit dit plus haut, que *l'homme doit chercher le plaisir et éviter la douleur.* C'est la premiere leçon qu'il donne à l'enfance. C'est la première idée morale qu'il lui inculque, ou plutôt c'est la première idée matérielle qu'il lui inspire. L'enfant apprendra de là que le premier usage de sa raison est de chercher le plaisir. Rien n'est sans doute plus propre à le diriger dans le cours de la vie. L'auteur, dans tout ce Catéchisme, parle beaucoup de la raison, et a l'air de faire un grand fond sur elle. Mais il confond perpétuellement deux choses très-différentes, la connoissance de ce qui est bien et la force de le pratiquer. On peut être fort instruit de ses devoirs et ne pas les remblir. Mille exemples le prouvent. *Video meliora proboque*, disait un poète latin, *deteriora sequor.* Les notions que vous me donnez m'apprendront bien que tel acte est une vertu, que tel autre est un vice. Mais elles ne me donneront point le courage d'éviter celui-ci, de suivre celle-là. Elles auront bien

peu de force dans le moment de la tentation et du danger. C'est moins de lumières dont j'ai besoin dans cet instant critique, que de secours et d'appui. Or, ce secours, cet appui le trouvai-je dans vos définitions, dans vos notions, dans vos *oracles*, comme vous les appelez ? ne suis-je pas en droit de vous dire ce que J. J. Rousseau disoit à vos pareils : *Philosophes, vos lois sont belles, mais de grâce montrez-m'en la sanction ?* Et voilà le vice radical de ce système de morale, indépendamment d'une croyance religieuse et même de toute idée de la Divinité. Ces messieurs s'imaginent avoir tout fait parce qu'ils ont enfilé de belles maximes et débité de pompeuses sentences. Il n'ont oublié qu'une chose, c'est le moyen d'inculquer leurs préceptes. Ils parlent peut-être à l'esprit, mais ils ne persuadent point le cœur.

Saint-Lambert fait cette question dans son Catéchisme : *L'envie de nous amuser; celle d'avoir un plaisir, ne peut-elle pas nous rendre moins modérés dans les plaisirs des sens ?* Et il répond hardiment : *Cela n'arrive qu'à l'homme qui n'a pas observé qu'elles sont les bornes de ses besoins, et qui n'est pas attaché au travail et à ses devoirs.* Et vraiment si, cela *arrive encore à l'homme qui a observé les bornes de ses besoins.* Ce ne sont pas *les observations* qu'on a faites précédemment qui peuvent nous garantir de tout excès. Ces *observations* sont bien foibles quand la passion parle bien haut. Ce qu'il faut dans ce moment, c'est un motif plus intime et plus puissant, Ce qu'il faut, c'est ce dont précisément vous ne parlez pas. *L'homme est donc bien foible*, demande-t-on dans le Catéchisme; et on répond : *Il est foible quand il est seul, mais il est fort par la société;* Et je répondrai, moi : *L'homme est toujours foible;* il l'est *quand il est seul*, il l'est en-

core quand il est *en société*. Et j'aurai pour moi l'expérience de chacun.

L'auteur compte *la pusillanimité* au nombre des vices. C'est une exagération. *La pusillanimité* est un défaut, un malheur, mais ne peut être assimilée avec les passions odieuses qui troublent la société. Dans le même dialogue, l'auteur fait cette question : *Ne peut-on haïr ceux qui veulent nous faire du mal?* Et il répond : *Non, il ne faut que se défendre, et avoir pour eux de l'aversion, c'est-à-dire, éviter leur commerce.* Il est inutile de faire observer combien la morale du philosophe le cède ici à celle de l'Evangile, qui veut que nous aimions nos ennemis, et que nous fassions du bien à ceux qui nous haïssent. Il n'y a aucun parallèle à faire entre le langage de l'homme et celui de Dieu. Je ne veux que remarquer l'embarras de la réponse du docteur. Il veut bien interdire *la haine*, et il permet *l'aversion*. Y a-t-il entre ces deux sentimens autant de différence qu'il le suppose ? *L'aversion* signifie-t-elle simplement *éviter le commerce?* Je ne le pense pas, et je crois que *l'oracle* s'est enveloppé à dessein dans une décision amphibologique. Il a voulu garder le milieu entre la juste sévérité de la morale évangélique et le relâchement de la conduite ordinaire des hommes. Il a voulu se préparer un échappatoire. Voici une autre décision qui n'est pas plus franche. Demande. *L'homme doit donc toujours être vrai?* Réponse. *L'homme doit toujours dire à ses semblables les vérités qui peuvent leur être utiles.* N'est-ce pas là ce qu'on appelle une réponse *normande?* Saint-Lambert n'a pas osé proscrire absolument le mensonge : et s'est mis à côté de la question. Si le pro-

fesseur hésite ainsi dans la théorie, que feront ses écoliers dans la pratique?

Voici néanmoins un *oracle* très-clair. *Qu'est-ce que la superstition? la crainte des puissances invisibles*. Pour le coup il n'y a ici ni entortillage ni obscurité. Ainsi la crainte de Dieu même est une *superstition*. Ce n'est pas tout-à-fait l'idée que l'on avoit de la *superstition*. L'Académie, qui s'y connoissoit aussi un peu, et nous aimons à citer cette autorité à l'auteur, l'Académie définit la superstition : *Une fausse idée de certaines pratiques de religion, auxquelles on s'attache avec trop de crainte ou trop de confiance*. L'académicien me permettra de m'en rapporter à l'Académie : je rends toutefois justice au premier. Sa définition va plus directement au but; elle sape la religion par la base, elle est propre à bien endoctriner l'enfant. Cet avantage mérite d'entrer en ligne de compte.

Dans le dernier dialogue, l'auteur paroît avoir senti toute l'insuffisance des belles maximes qu'il a prêchées. *Croyez-vous*, dit-il, *qu'on soit toujours le maître de résister à ses passions?* Et il répond : *Je crois fort difficile, par exemple, de ne se mettre jamais en colère contre le vice et l'absurdité*. Et plus loin : *Mais avec toutes ces leçons, la raison n'est-elle pas bien foible contre les mouvemens violens des passions? Elle n'est pas toujours sûre de vaincre*. Et pourquoi donc, homme inconséquent, lui ôtez-vous ce qui pourroit la rendre plus forte? pourquoi, puisque vous sentez sa foiblesse, la réduisez-vous à ses propres moyens? pourquoi la privez-vous d'un auxiliaire dont elle a besoin? Hélas! oui, elle est bien foible. Ne la laissez donc pas à elle seule, ne l'affoiblissez donc pas

encore. N'y a-t-il pas dans votre procédé un peu de cette *absurdité* contre laquelle vous croyez qu'*il est difficile de ne se mettre pas en colère?*

La seconde partie du *Catéchisme*, qui traite des *préceptes*, m'a paru la plus longue et la plus ennuyeuse. Saint-Lambert a pourtant abrégé la liste de nos devoirs. Il a rayé, comme de raison, ceux qui regardoient Dieu, dont il n'est pas dit un mot dans le Catéchisme. Mais, avec ce retranchement, il semble qu'il a allongé son sujet. On pourroit dire de lui, comme de La Mothe, qu'en abrégeant l'Iliade, il l'a allongée de moitié.

La troisième partie traite de *l'examen de soi-même*. C'est évidemment un emprunt que le philosophe a fait à la religion, qui recommande cette pratique, et ce n'est pas le seul; mais cet emprunt n'est pas heureux. Autant, en effet, la pratique de l'examen de soi-même est respectable et utile quand elle a la religion pour mobile, autant paroît-elle niaise, j'ai tranché le mot, dans le système de Saint-Lambert. Nous avons déjà eu occasion de nous moquer de cette idée philosophique, en rendant compte de l'*Essai sur l'emploi du temps*, de M. Jullien, qui vouloit que chacun eût deux ou trois registres, pas plus, pour écrire le journal moral, le journal intellectuel et le journal physique de sa vie. Saint-Lambert n'en demande pas tout-à-fait tant. J'ai peur néanmoins qu'il n'en demande encore trop, et je gagerois bien à l'avance que sa méthode ne sera pas plus suivie que celle de M. Jullien, et qu'il n'y aura pas de jeune homme, pas un seul qui, pour l'honneur de la philosophie, s'astreigne à ce qu'on lui prescrit en son nom. Mais écoutons Saint-Lambert : *Au lieu de l'usage de faire répéter à l'enfant, le soir et le matin, de longues prières qu'il ne peut comprendre, qu'après une*

courte invocation, un hommage à l'Être suprême... Ah! Dieu soit loué! Voilà la première fois qu'il est question de lui. Jugez comme l'enfant doit être bien disposé à un *hommage à l'Être suprême*, dont on ne lui parle jamais. L'auteur qui proscrit les prières domestiques, retranche aussi impitoyablement celles du dimanche. *Au lieu*, dit-il (ses formules ne sont pas très-variées), *au lieu d'une multitude de cérémonies religieuses, de discours qu'on lit ou qu'on écoute sans en rien comprendre, je veux que le matin de ce jour on répète deux dialogues, qu'on fasse des retours sur soi-même, qu'on donne quelques momens à la lecture du Dictionnaire de morale, et qu'on lise quelques pages d'un Dictionnaire des substances*.... Cela seroit, sans doute, beaucoup plus gai que le prône; mais cela ne prendra pas. *Le Dictionnaire des substances* ne fera pas fortune. Je crois qu'il feroit bien bâiller les paysans; et s'il venoit après *les dialogues*, après *les retours sur soi-même*, après *le Dictionnaire de morale*, il trouveroit tout l'auditoire endormi. Et ne pensez pas que *ces retours sur soi-même* soient peu de chose. *L'examen* est, au contraire, terriblement long. Les questions, que l'auteur veut qu'on se fasse, sont très-multipliées. Il y en a pour long-temps à y répondre; il y a même de ces questions qui sont sévères. *Voici*, dit Saint-Lambert, *une question qu'il importe beaucoup au jeune homme de faire souvent. N'a-t-il usurpé les momens de personne? a-t-il respecté dans les autres la propriété sacrée du temps? s'est-il bien dit que c'est leur voler une partie de leur vie?*... J'en conclus que le catéchiste n'aimoit pas qu'on le dérangeât quand il travailloit, et il avoit raison. Nous aurions trop perdu si on ne lui avoit pas laissé le temps de débiter sa philosophie.

Elle brille encore plus dans le *Commentaire sur le*

Catéchisme que dans le *Catéchisme* même. C'est-là que l'auteur développe tout-à-fait la vivacité de son zèle et la pureté de sa morale. Celle-ci éclate dès les premières pages. *Si dans le premier âge*, dit-il, *la nature ne faisoit pas éprouver à mon pupille les mouvemens de toutes les passions, je crois que je les exciterois dans son cœur; il en apprendroit plutôt par l'expérience ce qu'elles ont d'utile ou de dangereux.* La recette ne paroîtra pas sans doute merveilleuse à tout le monde. Saint-Lambert la juge immanquable, et pour en montrer l'efficacité, il nous propose pour modèle, dans un conte de sa façon, un père qui envoie son fils passer quelque temps à Sybaris, et qui défend qu'on y contrarie ses penchans. Plus loin, l'auteur, traitant un sujet délicat, dit : *Dans le dialogue de Platon, où Socrate parle de l'amour, il voile à demi son visage. Pourquoi cette simagrée? Elle m'a toujours déplu.* On ne la reprochera point à notre auteur. Il avoit déjà prouvé dans ses entretiens de Bernier avec Ninon qu'il n'aimoit pas les voiles, et il déclare qu'il *se soucie fort peu d'embarrasser la pruderie.* On ne sera donc pas surpris de ce passage : *Ne laissons pas ignorer aux pauvres les plaisirs physiques dont ils peuvent encore jouir : qu'ils les remarquent tous pour n'en perdre aucun;* ni de ce passage plus formel encore : *Les vertus arrivent presque toutes les unes après les autres dans une ame qui a pris l'habitude d'aimer. C'est ce qui me rendroit peu sévère sur l'amour de quelques espèces qu'il pût être.* Cela est positif, et les jeunes gens ne pourront se plaindre d'un Catéchisme si commode. Cette sévérité de morale ne paroît pas moins dans ce que le commentateur dit de la vengeance : *Je veux que mon élève, dans l'âge mûr,*

songe rarement à se venger lui-même. Rarement, notez bien cette circonstance.

C'est sur-tout dans ce commentaire que Saint-Lambert a le moins ménagé la superstition, et il convenoit de la rendre à jamais odieuse dans un temps où elle a tant d'empire, et où ses effets sont si dangereux. Notre philosophe, si indulgent pour les foiblesses de l'humanité, est sans pitié pour celle-là. *Mon élève ne croira pas*, dit-il, *qu'il y a dans les temples des êtres fort instruits et fort puissans qui connoissent l'avenir et qui en disposent. Mais il croira qu'il y a un grand Être qui conduit les hommes par l'attrait du plaisir et par la crainte de la douleur. Ces êtres sont déterminés par le plaisir du moment.* Ainsi l'auteur ne veut point de Dieu, point de *temples*, point de *puissances invisibles;* il n'admet qu'*un grand Être* dont on fait tout ce qu'on veut. Il accuse les chrétiens de manichéisme, parce qu'ils reconnoissent au démon un certain pouvoir. Il tourne en ridicule les dévotes, les religieuses, les prêtres, et il ne prononce jamais ce dernier mot qu'avec une épithète ou dans un sens propre à les faire mépriser ou haïr. Le tout est assaisonné d'historiettes de la façon de l'auteur, et on peut être sûr que dans ces historiettes les sentimens religieux sont toujours baffoués. Ainsi, dans un de ces contes se trouve un prêtre; on ne manque pas d'en faire un scélérat, qui s'entendoit avec les corsaires d'Alger pour leur vendre des chrétiens. Moi, pour rendre la chose plus affreuse encore, j'aurois supposé que ce prêtre étoit religieux de la Merci, et voué par état à la rédemption de captifs. Le trait eût été plus noir. Mais l'auteur avoit probablement ses raisons pour ne pas parler de ces hommes secourables qui alloient chercher leurs semblables dans les cachots, et briser les fers de tant de malheureux.

La philosophie est convenue de ne plus admirer ces actions généreuses quand elles ont la religion pour principe ; et quel autre principe peut les inspirer ? Dans le même conte, on dit à une jeune fille qui parle de se faire religieuse : *Quoi! vous, élevée par un père qui vous apprit à ne rendre à l'Être suprême qu'un culte raisonnable, vous voulez vous renfermer avec une troupe... Songez que si la vie est supportable dans ces tristes asiles, ce n'est que pour quelques filles que le temps, l'exemple et le lieu ont conduites à l'abrutissement.* On pense bien que la jeune fille se rendit à des raisons si fortes exprimées dans un langage si mesuré. Enfin, pour réunir ici tout ce qui regarde cette matière, nous rapporterons le passage suivant, tiré de l'*Analyse historique de la société*, qui suit immédiatement le *Commentaire sur le Catéchisme*, et qui fait aussi partie des *Principes des mœurs*, comme l'auteur le dit à la tête de cet ouvrage.

« Je vais parler de la religion. Je n'examinerai point si, par le mot d'être des êtres, on entend parler d'une substance éternelle et unique dont nous faisons partie, la nature intelligente, enfin le dieu de Spinosa. Sans me jeter dans des questions que l'esprit humain ne décidera jamais (aussi n'est-ce pas l'esprit humain qui a décidé les questions), j'oserai dire que nous voyons dans toute la nature une puissance active, un ordre, des desseins, des qualités qui doivent produire certains effets, etc., et que si nous n'avons pas de la Divinité une connoissance démontrée, nous en avons du moins une croyance que nous devons à un sentiment susceptible de plus ou moins de force, et qui tient beaucoup du sentiment de l'évidence. Nous devons nous dire aussi que dans les objections contre l'existence du grand Être, il y a des probabilités,

jamais de démonstrations. Croyons donc en Dieu; croyons-y comme nous croyons à l'existence de nos penchans, de nos qualités, des causes de nos sentimens, etc. Nous les sentons en nous, et nous sentons aussi l'existence du pouvoir intelligent, qui produit, arrange, conduit et détruit tous les êtres. On regarde ce grand Être à la Chine comme le Père universel qui veille sur nos besoins, à qui rien n'échappe de notre conduite, et qui nous commande les vertus. L'amour filial est celle qu'il nous commande le plus. C'est par ces idées que la religion, chez les Chinois, s'associe au Gouvernement, aux lois, à la morale, aux usages. C'est par la croyance que la Divinité est la raison universelle, agissante; et qu'elle doit toujours être l'appui et le conseil de la nôtre, que le Chinois pense que la conformité de ses mœurs avec les lois du ciel, lui mérite et lui obtient le bonheur ».

Il me semble qu'il n'étoit pas besoin d'aller en Chine pour avoir ces idées de Dieu. Si Saint-Lambert eût été moins prévenu contre la religion de son pays, il eût vu qu'elle nous apprenoit aussi à *regarder Dieu comme le Père universel qui veille sur nos besoins, à qui rien n'échappe de notre conduite, et qui nous commande les vertus*. Il eût vu que cette religion *s'associoit aussi au Gouvernement et à la morale*. Mais il ne vouloit rien voir de tout cela. En Chine, il eût médit de la religion de son pays. En France, il calomnie celle de la France. Remarquons de plus combien cet homme, qui veut bien croire en Dieu, est peu sûr de ce qu'il croît. Il semble que ce soit une grâce qu'il fait à l'Être suprême. Il aura probablement bien senti que le ton indécis avec lequel il parle de Dieu, ne persuadera pas beaucoup les jeunes gens, et qu'ils resteront, à l'égard

de la religion, dans la même indifférence que lui. Il ne leur en a parlé dans ses leçons que pour la rendre ridicule. Il ne leur a pas prescrit un seul devoir à remplir envers Dieu, quoique si Dieu existe, comme il le reconnoît ensuite, nous soyons sans doute obligés à quelque chose envers lui. Le mot de *Dieu* n'est même pas prononcé dans le *Catéchisme*. Et on appelle cela un *Traité complet de morale, un vrai Catéchisme,* et l'on dit hardiment que *ce livre suffira aux hommes de tous les états dans la société et dans tous les âges de la vie.* Nous oserons contredire cette décision du jury. Elle atteste trop que ses auteurs font peu d'état de la religion. Si ce livre suffisoit, la religion seroit donc inutile.. Hélas! n'en déplaise au jury, c'est précisément le contraire qu'il devoit dire. C'est ce livre qui est inutile, et c'est la religion qui *suffit pour tous les états et pour tous les âges.* Les hommes seroient bien à plaindre s'ils n'avoient pas de meilleur guide en morale qu'un livre où elle est si sèche et si froide, quand elle n'est pas fausse et perverse. Ainsi ce livre n'est pas seulement inutile, il est dangereux. Non-seulement il ne convient pas *à tous les états et à tous les âges,* mais il peut leur être funeste; il peut l'être sur-tout à l'âge pour lequel Saint-Lambert a spécialement travaillé. Il apprendroit à l'enfance ce qu'elle doit ignorer, et ne lui apprendroit pas ce qu'elle doit savoir. Ce double inconvénient est sans doute très-grave dans un *Catéchisme,* c'est-à-dire, dans l'ouvrage qui exige le plus de réserve et de sagesse. Pères et mères qui ne voulez pas devenir les artisans de la corruption de vos enfans, éloignez de leurs yeux cette production licencieuse, où il semble qu'on a pris à tâche d'allumer l'imagination des enfans par des peintures séduisantes, et dont

l'auteur avoue lui-même, avec une ingénuité que j'oserois presque appeler de l'impudence, qu'il revient peut-être trop souvent sur ces matières, mais qu'il se laisse entraîner par son penchant.

Au surplus, il règne dans tout cet ouvrage un bavardage et une inconséquence qui valent la peine d'être remarqués. Il paroît que l'auteur a senti plus d'une fois que toutes ses idées étoient un peu creuses. Il se fait à lui-même cette question : *Mais l'éducation que j'ai proposée, suffit-elle pour faire de notre ame tout ce que je voudrois en faire?* Et il répond franchement : *Cela est douteux.* Et au même endroit : *Cette éducation peut-elle être employée dans les dernières classes de la société? j'ai de la peine à le croire.* Ainsi Saint-Lambert lui-même a moins de confiance dans sa méthode que le jury. Celui-ci dit qu'elle *suffit dans tous les états*, et Saint-Lambert *a de la peine à croire qu'elle puisse convenir aux dernières classes de la société*, c'est-à-dire, à ce qui en fait la partie la plus nombreuse. Le jury nous permettra d'être de l'avis de Saint-Lambert.

Il ne nous reste plus de place pour examiner l'*Analyse historique de la société*, où l'auteur passe en revue les sociétés anciennes et modernes. Cet ouvrage nous a paru sans méthode et sans liaison. Il y a peut-être quelques bonnes idées, mais elles sont noyées dans des détails insignifians. Ce n'est point un ouvrage : ce sont des lambeaux cousus ensemble.

Nous ne parlerons pas davantage des pièces qui remplissent le Ve. volume. L'*Essai sur la vie de Bolingbroke* n'est pas sans intérêt, et c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans toute cette collection. L'*Essai sur la vie d'Helvétius* est d'une fadeur et d'une partialité qui dégoûtent et indignent. *Les Deux-*

Amis, conte iroquois, est encore un de ces contes libres que l'auteur affectionne beaucoup. Il falloit que ce recueil finit comme il avoit commencé.

Tel est pourtant l'ouvrage qu'une commission littéraire a cru *pouvoir être enseigné aux enfans*. Tel est le livre qu'elle a déclaré *suffire pour tous les états et pour tous les âges*. On seroit fort embarrassé d'expliquer cette préférence donnée à une telle production, si d'autres petites circonstances n'indiquoient, d'une manière assez claire, les motifs qui ont déterminé la décision du jury. Quand on le voit, en effet, réserver ses éloges pour une certaine classe d'écrivains, on a lieu de craindre qu'il ne se soit laissé entraîner par d'autres considérations que par celles du mérite intrinsèque des ouvrages. Or, remarquez que le jury proclame comme très-digne du prix de morale, et même comme le seul qui puisse y prétendre, un livre formellement irréligieux, et, j'oserai dire, immoral. Remarquez qu'il accorde une mention honorable dans le même genre à l'ouvrage de M. Jullien, où il y a aussi absence totale de principes religieux. Remarquez qu'il accorde une mention honorable à l'ouvrage de M. Villers, sur l'Influence de la réformation de Luther, ouvrage que c'étoit déjà bien assez d'avoir couronné une fois, et qu'il ne falloit plus présenter comme *digne d'estime*, sur-tout quand on est forcé de convenir que l'auteur *n'a pas tenu la balance égale entre les deux doctrines dont il expose la lutte*. Remarquez que sous le rapport de la littérature, on ne dit pas un mot du *Cours de littérature* de Laharpe, qui n'est pas, sans doute, un ouvrage parfait, mais qui méritoit au moins que le jury le citât. Remarquez qu'on garde de même le plus profond silence sur les écrits de M. de Bonald et de

M. de Châteaubriand, quoique leurs talens et leur réputation exigeassent qu'on discutât au moins leurs titres aux prix. Remarquez qu'on accorde le prix de la tragédie à une pièce dont le moindre défaut est, dit-on, de n'avoir aucun intérêt. Réunissez toutes ces observations, et vous connoîtrez l'esprit qui a prescrit et ces jugemens et ces omissions. Il est fâcheux qu'on puisse reprocher à une commission chargée d'un travail si important et si honorable, d'avoir été influencée par des motifs aussi petits et aussi répréhensibles. Le jury a manqué une bien bonne occasion. Son rapport pouvoit être un monument de sagesse et de goût. Ses jugemens impartiaux et motivés eussent servi à fixer l'opinion de la postérité sur l'état de notre littérature. On les eût conservés avec soin, étudiés même, comme l'on conserve et comme l'on étudie les arrêts d'une cour éclairée. Le jury étoit aussi investi d'une sorte de magistrature. Il pouvoit se faire un honneur éternel. Il est fâcheux qu'il ne s'en soit pas aperçu.

Il règne dans tout son rapport une sorte de vague et d'indécision, qui étonne de la part d'une commission qu'on devoit croire si éclairée. L'ouvrage pèche même par le style : ce qui n'est pas honorable pour des académiciens. On n'y a pas évité de fortes contradictions. Ainsi, dans le jugement sur Saint-Lambert, vous trouvez ces deux phrases à deux lignes l'une de l'autre : *L'ouvrage ne se distingue point par la profondeur des vues*, et : *aucun ouvrage ne fait mieux sentir la vérité de cette maxime, la clarté est l'ornement des pensées profondes*. Dans le jugement sur l'*Histoire de Pologne*, de Rulhières, il est dit que cet écrivain étoit *partial*, *satyrique*, qu'*il a blessé et altéré la vérité*, qu'il est *exagéré*, et cependant on

donne le prix à un historien convaincu de tous ces défauts. Dans le jugement sur l'*Histoire de France*, de M. Lacretelle, le jury trouve que *les faits y sont présentés avec exactitude*, et qu'*on pourroit relever plusieurs inexactitudes dans les faits*. A l'article de l'*Histoire de Fénélon*, de M. de Bausset, on dit qu'*on reconnoît par-tout l'ami de la vérité*, et qu'*il règne* dans son ouvrage *un ton attachant de sincérité;* puis l'on ajoute, que l'*on rencontre l'évêque et le théologien, quand on voudroit n'apercevoir que l'historien impartial*. Tout cela ne paroît pas très-conséquent, et a donné lieu à des critiques assez vives contre le jury. Ses partisans ont été fort embarrassés à le défendre. La discussion qui a eu lieu à cet égard n'a pas servi, ce semble, à confirmer les jugemens qu'il avoit rendus, et plusieurs ont déjà été cassés par l'opinion publique. Il est à croire que l'Institut achevera d'en faire justice. On sait que cette compagnie s'occupe d'un travail sur le même objet. Déjà il se répand que, pour le bien de la morale et l'honneur de la nation, elle a annulé la sentence du jury en faveur du livre de Saint-Lambert. Étrangère aux intérêts des partis, elle a senti sans doute que cette production devoit être ensevelie à jamais dans la poussière, d'où on avoit prétendu la tirer, et qu'il eût été honteux de répondre à la confiance du prince en lui recommandant, comme un chef-d'œuvre, un ouvrage fait en haine de la religion, et rempli d'une morale tantôt vaine et insuffisante, tantôt dangereuse et même corrompue. P...T

VII.

Séance publique de l'Institut. — Réception de M. DE PARNY.

DEPUIS l'établissement de l'Institut, aucune séance publique n'avoit promis autant d'intérêt, rassemblé autant de spectateurs. L'académie française, objet peut-être d'une prédilection particulière, parce qu'elle est plus nationale, plus réellement *française* que toutes les autres, détruite dans un temps où ce titre en étoit un de proscription, recommençoit, pour ainsi dire, son existence, adoptoit un nouveau membre, donnoit une couronne à la poésie, en proposoit de nouvelles à la poésie et à l'éloquence, et rouvroit solennellement d'intéressantes assemblées littéraires si long-temps suspendues.

Le récipiendaire, M. de Parny, a ouvert la séance par le discours d'usage. La plus noble récompense de l'homme de lettres, a-t-il dit, c'est d'être reçu parmi vous; il ne doit pas s'en croire indigne lorsqu'il y a été appelé par des suffrages aussi éclairés. M. de Parny croit cependant qu'il n'a dû cet honneur qu'au désir de l'académie de protéger tous les genres de poésie, et de là, il se jette assez brusquement sur la poésie et sur les poètes élégiaques dont il essaie de peindre les divers caractères. Properce prodigue trop les détails mythologiques, il met *trop de héros et de dieux entre Cynthie et lui*: très-mauvais système, selon M. de Parny. Tibulle, plus doux, plus naturel, a eu le tort de chanter d'autres maîtresses que Délie; et M. de Parny, qui a été plus fidèle, du moins en

chansons, et qui n'a chanté qu'Éléonore, avoit le droit de faire cette remarque et ce reproche. Enfin, pour donner en un seul trait l'appréciation caractéristique des poètes élégiaques ou érotiques anciens, Anacréon, Horace, Ovide, Catulle furent les chantres du plaisir; Properce et Tibulle, les chantres de l'amour.

Ce morceau fini, M. de Parny en commence tout simplement un autre, s'embarrassant fort peu de l'unité de sujet et de plan, et même des transitions. Il paroît que cela l'arrangeoit en ce moment de nous parler de la décadence des lettres; il nous en a donc parlé : il l'a attribuée *au public;* c'est le public qui est le seul coupable dans cette affaire; c'est lui qui s'applaudit de la chute d'une pièce, comme d'un triomphe sur un ennemi, et qui *décourage* ainsi les auteurs dramatiques; c'est le public enfin qui, par ses jugemens sévères et même injustes, *décourage* tous les écrivains. M. de Parny avoue cependant que bientôt il y aura plus d'auteurs que de lecteurs, ce qui prouveroit que ce sont les lecteurs qui sont *découragés;* et cela me paroît en effet démontré. Les auteurs et les orateurs sont pleins de courage; mais ceux qui n'en ont plus, ce sont ceux qui sont réduits au triste rôle d'écouter les uns et de lire les autres.

Il a été beaucoup question dans tout cela d'Auguste, de Charlemagne et d'Alfred; et quoiqu'il y ait loin d'Auguste, de Charlemagne et d'Alfred à M. Devaines, on peut y arriver. M. de Parny y est arrivé aussi; il en a fait un éloge juste, sage et modéré. En général, chacun des cinq ou six morceaux qui composoient le discours du récipiendaire, pris à part, étoit assez bien fait : son style est pur, simple, et sans affectation; il n'a ni mouvement, ni chaleur, mais il ne court point après le bel esprit, les antithèses et

le faux brillant; enfin, il n'a d'autre défaut que *l'absence de toute beauté*.

Ce discours avoit au moins le mérite d'être court, et c'est un mérite dont la réponse du président nous a bien fait sentir tout le prix. Ce président, c'étoit M. Garat. D'abord il a commencé par ne pas en finir sur l'éloge de M. Devaines : tout le luxe de l'esprit, tout le fracas des antithèses y ont été employés. Il a peint M. Devaines comme financier, comme homme de lettres, comme homme d'état, comme homme du monde ; aimable désœuvré dans la société, infatigable travailleur dans le cabinet, se livrant avec une égale facilité au tourbillon des plaisirs ou à la médiation des travaux de l'esprit et des plus sérieuses affaires ; ressemblant enfin, comme deux gouttes d'eau, à L. Pison, peint du moins en deux lignes par V. Paterculus, traitant avec la plus grande familiarité les gens de la cour, et avec les plus grands égards le mérite dépourvu de titres et de décorations, et préludant ainsi à l'égalité. Le dernier trait de cet éloge, c'est l'attention scrupuleuse que mettoit M. Devaines dans le choix de ses amis. M. Garat s'est donné pour garant, et même à peu près pour preuve de la justice de cet éloge, puisqu'il fut pendant vingt ans le meilleur ami de M. Devaines.

L'orateur se jette aussi sur la poésie élégiaque ; il tient long-temps la couronne suspendue sur la tête des poètes anciens qui s'exercèrent dans ce genre : il la place enfin sur celle de M. de Parny, sans qui l'élégie n'existeroit point en France, et qui sut faire servir ses plaisirs à acquérir l'immortalité : ses amours ont toujours été heureux, et le président qui en fait la confidence au public, en félicite M. de Parny à

plusieurs reprises ; celui-ci ne s'est pas contenté d'être amant fortuné, il a chanté ses amours :

Seigneur, vous savez vaincre et chanter la victoire.

Il a eu raison, poursuit M. Garat, car l'amour est le principe le plus fécond de la littérature. Ce sont ses malheurs que l'on peint dans la tragédie (comme on voit dans tout le théâtre grec et dans plusieurs pièces modernes) ; ses sublimes transports font la base de l'épopée (cela est clair dans l'*Iliade*, le *Paradis Perdu*, etc.) ; la comédie tire ses plus piquans effets de ses jeux et de ses caprices ; l'élégie soupire et se plaint avec lui. L'orateur parle beaucoup des femmes, et les fait prodigieusement bâiller ainsi que les hommes.

M. Garat reprend enfin haleine ; on espérait qu'après avoir parlé de Devaines et de Turgot, de Properce et de Tibulle, de M. de Parny et de lui, il ne parleroit plus de personne, et que son discours étoit fini. Vain espoir ! M. de Parny qui avoit partagé l'espérance commune, étoit descendu de la tribune. M. Garat lui fait signe de remonter, et par la longueur du reste de son discours, par le ton de voix plus élevé qu'il prend, il semble prouver qu'il ne comptoit presque pour rien ce qu'il avoit déjà dit, et qu'il ne faisoit réellement que commencer.

M. Garat vouloit parler à M. de Parny de son infâme poëme de la *Guerre des dieux*. En a-t-il fait l'éloge, en a-t-il fait la censure ? Tel a été son entortillage, que ce point a paru problématique à quelques personnes. Mais ce doute seul décideroit la question, et prouveroit que M. Garat applaudit au poëme le plus monstrueux, le plus révoltant qu'aient produit l'impiété, la corruption et l'immoralité. Il a loué bien clairement M. de Parny de s'être déclaré publiquement

l'auteur de ce scandaleux ouvrage. Il a dû vous en coûter, lui a-t-il dit, d'affliger ceux qui ont soumis leur raison à des croyances religieuses ; mais vous avez dû compter sur les suffrages de ceux qui ne reconnoissent d'autre culte que celui de la raison. M. Garat en releveroit les temples avec plaisir, et son discours étoit une homélie très-digne d'y être prêchée. Comparant les philosophes avec les chrétiens, il pardonne à ceux-ci de fonder leur morale sur des croyances religieuses et sur des espérances éternelles ; mais il loue beaucoup les autres de ne vouloir l'appuyer ni sur des croyances qui s'altèrent, ni sur des espérances qui s'affoiblissent, mais sur un petit nombre de vérités claires et faciles à démontrer. (Qui ne voit, en effet, que *ce petit nombre de vérités* sur lesquelles les philosophes n'ont jamais pu s'accorder, et qui n'ont d'autre sanction, d'autre autorité que leur bon plaisir, doit efficacement arrêter la fougue des passions, persuader le sacrifice de l'intérêt personnel, etc. ?)

L'orateur, jetant un regard de pitié sur ceux qui ont la foiblesse de plier leur raison à une croyance quelconque, les traite cependant avec quelque bonté, pourvu toutefois qu'ils gardent pour eux leur servile crédulité, et qu'ils n'entravent pas la marche rapide de l'esprit humain vers la perfectibilité. Admirez les progrès de cette perfectibilité ! Sous Louis XIV, Lafontaine est long-temps exclus de l'Académie pour ses contes ; lorsqu'enfin il est reçu, le président ne croit pas devoir lui parler de cette production, encore moins lui en faire un sujet de compliment. Aujourd'hui M. Garat n'est pas éloigné d'en faire un à M. de Parny, sur la *Guerre des dieux*, et quelle différence entre les gaîtés un peu libres des contes et la licence effrénée du poëme !

J'abrège beaucoup, et je sens combien les abrégés de M. Garat sont encore longs ; mais voici enfin sa conclusion. Les générations passeront, les tombeaux seront aussitôt remplis que vides, et la perfection arrivera grâce à la philosophie : ceux qui ne croient pas à ses bienfaits doivent être voués à l'horreur des amis de l'humanité. Cependant il y a moyen d'arranger tout le monde, et les chrétiens et les philosophes, avec la tolérance universelle. M. Garat permet même au Gouvernement de protéger les diverses croyances, par égard pour les foibles ; mais c'est sur-tout aux philosophes qu'il doit accorder la plénitude de sa protection : il doit voir en eux ses plus fidèles amis. Je le crois ; je ne veux rien contester à M. Garat ; je lui observerai seulement que plus d'une fois les philosophes firent la même déclaration à l'ancien Gouvernement. Les personnes attachées, à la religion faisoient de leur côté la même protestation : lesquels y furent plus fidèles ? Aux promesses de qui doit-on avoir plus de confiance ? Je prends M. Garat lui-même pour juge.

Les choses les plus longues finissent enfin ; le discours de M. Garat a donc fini. Je voudrois qu'il m'eût laissé plus d'espace pour citer un plus grand nombre des beaux vers contenus dans la pièce couronnée, dont M. de Fontanes a fait la lecture. Le sujet est un discours de Socrate dans le temple d'Aglaure. Voici un fragment de celui qu'il adresse aux magistrats :

O des vrais magistrats autorité puissante !
Leurs exemples sacrés sont une loi vivante ;
Ils deviennent la règle et la leçon des mœurs :
Le marbre parle aux yeux, l'exemple parle aux cœurs.

Magistrats ! que toujours votre conduite austère
Imprime à ce grand peuple un noble caractère :
Ne bornez pas vos soins aux succès des combats ;
La vertu seule assure et maintient les états.
Des peuples conquérans si je parcours l'histoire,
J'y vois la renommée et n'y vois point la gloire ;
Mais quand, sous des revers, un peuple est abattu,
Je trouve encor la gloire où je vois la vertu.

. . . .

Cette vertu suffit au bonheur de la vie :
Les dieux ont un olympe, et nous une patrie.

Ce poëme en général a du mouvement, de la chaleur, de la force et de l'énergie dans les pensées, de la noblesse dans les images ; mais il n'y a pas assez de souplesse, de flexibilité dans les tons ; la phrase poétique n'est pas assez variée. Le discours de Socrate a quelques longueurs et un ton d'autorité qui ne convient pas à un simple particulier. Quelques vers présentent des ellipses un peu forcées ; celui-ci, par exemple :

La gloire de la mort console de la vie.

Le poète sous-entend *qu'on l'a perdue pour la patrie ;* mais cela est un peu fort. Enfin, la manière de M. Reynouard paroît se rapprocher plus de celle de Thomas que de celle de Racine ; mais le poëme par lequel il s'annonce dans la république des lettres, n'en donne pas moins les plus flatteuses espérances.

A quelques fragmens d'un éloge de Boileau, éloge qui a mérité une mention honorable, ont succédé de jolies fables de M. Arnault. La première offroit une critique très-fine de l'éducation actuelle, où l'on met au même rang :

Le latin, la musique, et l'algèbre, et la danse.

M. de Fontanes a fermé la séance par la lecture d'un dithyrambe contre les Anglais, où se faisoit également sentir le feu de la poésie et la chaleur du patriotisme.

A.

VIII.

INSTITUT IMPÉRIAL.

Séance publique du 2 janvier 1806.

PLUSIEURS circonstances ont concouru à répandre de l'éclat sur cette séance : l'assemblée étoit nombreuse et brillante ; l'Académie française, dans ses plus beaux jours, n'a jamais imprimé plus de mouvement à la curiosité des amateurs.

L'éloge de M. Séguier, avocat-général au parlement de Paris, composé par M. Portalis, et lu par M. de Fontanes, a mérité les applaudissemens de l'auditoire par de grandes beautés, en même temps qu'il a fatigué son attention par un peu de longueur ; il étoit impossible qu'un pareil sujet ne fournît pas à M. Portalis l'occasion de développer beaucoup d'idées et beaucoup d'aperçus divers. Il s'agissoit d'un magistrat qui a vécu dans des circonstances importantes, et l'orateur est un homme très-versé dans la science des lois, et qui joint aux détails de la science le rare talent de les dominer par la hauteur et l'étendue des vues. C'est cette fécondité d'un esprit supérieur à sa matière, qui est devenue ici la source de beaucoup de beautés et de quelques défauts. M. Portalis a passé la mesure d'un éloge historique, parce que cette mesure étoit trop étroite pour l'abondance de ses conceptions.

On ne peut dissimuler qu'il a mis beaucoup d'his-

toires dans une histoire. On trouve dans cet éloge historique d'un avocat-général, et l'histoire du ministère public, et l'histoire de l'éloquence du barreau, et celle de la législation, et celle des parlemens, et celle de nos querelles théologiques, et celle de la destruction des Jésuites, etc. Ce sont, à la vérité, des abrégés rapides; mais un grand nombre de morceaux rapides peut composer l'ensemble d'un ouvrage dont la marche paroisse trop lente, et beaucoup d'abrégés à la suite les uns des autres, peuvent constituer une histoire fort longue.

On saisira encore mieux la cause de l'impression un peu pénible que la lecture de cet ouvrage à faite sur l'assemblée, si l'on songe qu'à cette multitude d'histoires se trouve jointe une multitude de réflexions sur les fonctions d'avocat-général, sur le talent de parler sans préparation, sur la nécessité de donner beaucoup d'étendue aux discussions judiciaires, sur la culture des lettres unie à l'étude des lois, sur les propriétés littéraires, etc. Chacun de ces morceaux, pris en lui-même, est excellent; mais tous ces morceaux rassemblés ont formé un discours trop étendu, et donné lieu à une lecture trop peu proportionnée à la patience d'un auditoire qui s'empresse avec chaleur, et qui se lasse avec promptitude : l'ennui est toujours voisin d'une vive curiosité.

Il y a cependant un endroit qui n'a pas paru trop long, quoiqu'il soit très-étendu : c'est celui où M. Portalis a exposé les dangers de l'athéisme, à l'occasion des réquisitoires de M. Séguier contre cette foule d'écrits qui attaquoient journellement la religion, les mœurs et l'État. Ce morceau est en lui-même très-éloquent (1), et il a puisé un nouvel intérêt

(1) *Voyez* l'article suivant.

dans le mérite de l'à-propos et de l'allusion ; tous les yeux se sont alors fixés sur un des membres de l'Institut, qui a cherché à se dédommager par une certaine vogue parmi le peuple, de l'estime dont il n'a jamais joui parmi les savans, et qui a cru ajouter encore à cette espèce de réputation assez peu digne d'envie, en attaquant la base de la morale publique.

L'orateur a parfaitement justifié M. Séguier des reproches qu'ont voulu lui faire quelques séditieux qui se disoient philosophes : il a très-bien montré qu'il n'étoit pas l'ennemi *de la philosophie et des lettres, ni le dénonciateur des gens de lettres et des philosophes*, comme l'appelle M. Marmontel dans ses Mémoires ; mais bien le *surveillant des mœurs et des opinions*. « L'autorité, a dit M. Portalis, ne peut demeurer indifférente à des choses dans lesquelles les fausses doctrines ne sont pas simplement des erreurs, mais des dangers ». Il est sorti de très-salutaires leçons, et en très-grand nombre, de cette partie du discours.

Quelques phrases où M. Portalis paroît un peu sacrifier la justesse de ses principes à l'intérêt de quelques opinions, ne sont sûrement que des précautions oratoires : la fermeté de l'orateur le plus courageux est toujours forcée de se plier un peu aux passions de ceux qui l'écoutent. Les précautions oratoires sont du membre de l'Institut, le reste est du ministre des cultes.

Les éloges historiques ne sont point des panégyriques ni des oraisons funèbres ; la louange ne doit pas y étouffer la vérité, et la vérité est toute entière favorable à M. Séguier. Il résulte de ce discours que M. Séguier fut un magistrat très-instruit, très-éloquent, au niveau des hautes et nobles fonctions qu'il

avoit à remplir. Cet honneur mérité, rendu à la mémoire de M. Séguier, est une conquête faite sur les préjugés philosophiques.

M. Portalis, en parlant de l'humanité qui étoit un des traits du caractère de M. Séguier, a rappelé (ce sont les expressions de l'orateur) que dans la fameuse affaire du général Lalli, « ce magistrat avoit opiné avec courage pour l'absolution de cet intéressant accusé, devenu trop célèbre par ses malheurs, après l'avoir été par tant de bravoure, de services et de générosité; et qu'il développa dans les délibérations du parquet toutes les raisons présentées depuis avec tant d'énergie, de sentiment et d'éloquence par la piété filiale ».

Le style de cet éloge est, en général, pur, clair, nerveux et facile à-la-fois : les longueurs qu'on peut remarquer dans l'ouvrage ne tiennent point à cette prolixité, à cette diffusion qui gâtent ordinairement l'éloquence des hommes accoutumés à parler dans les tribunaux; elles naissent du luxe brillant des idées, d'une surabondance de vues extraordinaires, et non de la langueur d'un style qui s'amollit et s'énerve dans ses développemens. Il y a pourtant quelques taches dans la diction : elle se sent un peu du temps où l'orateur a fait ses études, de cette époque où le goût et la langue commençoient à s'altérer : où l'on préféroit une certaine affectation de finesse et de profondeur aux vraies beautés et aux grâces naturelles de l'éloquence. Je pourrois citer plusieurs phrases à l'appui de cette critique; je n'en citerai qu'une : *L'esprit philosophique*, dit M. Portalis, *est le coup-d'œil d'une raison exercée;* cette pensée est claire et juste, en supposant qu'on n'attache au mot *philosophique* que le sens qu'il doit avoir; mais lorsque l'orateur

ajoute que *cet esprit devient pour l'entendement ce que la conscience est pour le cœur,* qui peut se flatter de le comprendre ?

Ce discours eût donc mérité d'obtenir un succès entier, si l'orateur avoit pu se resserrer davantage; mais sa longueur n'est pas le seul inconvénient qui lui ait nui : il a manqué d'un secours essentiel, c'est-à-dire, d'un lecteur mieux préparé.

M. Arnault a terminé la séance par la lecture de quelques fables; c'est la petite pièce après la grande comédie; mais en recherchant ce genre de l'apologue nouveau pour lui, après en avoir essayé beaucoup d'autres, M. Arnault ne paroît pas encore avoir rencontré son talent. Y.

IX.

De l'Athéisme et de ses effets. — (Extrait de l'Éloge de M. Séguier; *par M.* Portalis, *ministre des cultes).*

Quels avantages la raison, la philosophie et les lettres pourroient-elles retirer de ces faux systèmes dans lesquels on suppose qu'une fatalité aveugle auroit produit des êtres intelligens; que la justice réside uniquement dans les coutumes et les conventions sociales qui ne pourroient elles-mêmes exister sans la justice; que l'homme, dont l'attribut principal est la pensée, n'est qu'une portion organisée de la matière qui ne pense pas; et qu'il faut reléguer dans la classe des simples machines, un être qui a

créé la mécanique, et qui sut découvrir l'admirable mécanisme de l'univers?

De pareils systèmes uniquement propres à dessécher le cœur et à rétrécir l'esprit, sont plus près de la barbarie que l'on ne pense. S'ils pouvoient prévaloir, ils feroient rétrograder les nations vers ces opinions grossières qui n'ont été dominantes que chez les peuples sauvages; qui ont précédé nos véritables connoissances; qui ont été insensiblement minées par les progrès de la civilisation, et qui ne furent plus que le partage d'une multitude ignorante, à mesure qu'on s'éleva à des notions plus intellectuelles.

En effet, à quoi se réduiroit l'idiôme d'un peuple de matérialistes et d'athées, qui aspireroit à mettre son langage en harmonie avec ses systèmes? Quelle pourroit être la littérature de ce peuple rendu étranger à toutes les idées qui impriment le sentiment du sublime et du beau, à toutes celles qui agissent fortement sur l'imagination, ou qui donnent un doux ébranlement à l'ame?

Quel prix attacheroit-on à l'étude de la nature, chez des hommes qui ne verroient par-tout que les tristes jeux du hasard? La terre que nous habitons se transformeroit pour eux en une région de ténèbres et de mort; l'ordre imposant qui règne autour de nous, frapperoit leurs yeux sans parler à leur raison; au milieu même de cet ordre, ils ne découvriroient que des effets sans causes et des abîmes sans fonds; ils erreroient avec une sombre incertitude comme des ombres isolées et flottantes dans l'espace; la nature muette et sans physionomie n'offriroit à leur imagination confondue que le vaste silence, et la nuit éternelle du chaos.

Les Descartes, les Pascal étoient soutenus et

éclairés, dans leurs recherches, par les plus sublimes conceptions ; ils s'élevoient avec la conscience de leur propre dignité et de leur noble destinée, jusqu'à l'Auteur de tout ce qui existe. Le célèbre Newton étoit plein de la présence et de la grandeur de ce premier Être, lorsque son génie, planant dans les cieux, contemploit la marche brillante de ces milliers de globes qui roulent majestueusement sur nos têtes, et nous révéloit le merveilleux système du monde.

Enfin, dans l'hypothèse du matérialiste et de l'athée, que deviendroient les sociétés et les Gouvernemens ? Comment se promettroit-on de former le citoyen avec des opinions qui dégradent l'homme ? L'homme est seul quand il pense, il est seul quand il souffre, il est seul quand il meurt. Sans la grande idée d'un Dieu vengeur et rémunérateur, comment sortiroit-il de cette solitude profonde qui pourroit être si dangereuse pour les autres, et qui seroit toujours si accablante pour lui-même ; qui fixeroit les limites à l'indépendance de ce *moi* intérieur, mystérieux, qui pénètre tout, et sait, quand il le veut, se rendre impénétrable ? Les législateurs n'ont de pouvoir que sur les actions, ils n'en ont aucun sur les affections et sur les pensées ; et dans l'hypothèse dont nous parlons, quelle pourroit être la véritable force des législateurs sur les actions mêmes ? On sentiroit le besoin d'avoir des mœurs, et on ne croiroit point à la morale ; les crimes seroient punis par les lois, et les coupables seroient absous par la doctrine ; on recommanderoit la vertu à des êtres à qui l'on refuseroit la liberté de choisir entre une passion et un principe, entre un penchant et un devoir ; les institutions seroient sans cesse démenties par la croyance ;

on seroit forcé de se montrer inconséquent, pour travailler à se rendre moins malheureux. Quel amas monstreux de contradictions! Quelle source permanente de désordres! Quel spectacle plus affligeant l'homme pourroit-il jamais offrir à l'homme!

Il faut une religion positive pour fixer les opinions, comme il faut des lois positives pour régler les intérêts. J'en atteste ce qui s'est passé dans les premiers âges du christianisme : la tolérance a été un dogme religieux, avant que d'être un principe philosophique. C'est le christianisme qui a notifié la vraie morale à l'univers, qui l'a sanctionnée par ses dogmes, qui l'a rendue populaire par son culte. Cette religion a été le terme des fables du paganisme; elle a dissipé les doctrines superstitieuses, comme la lumière dissipe les ténèbres. Elle n'a pas remplacé des vérités connues par des mystères incompréhensibles; mais elle a prêché des mystères qui nous éclairent et nous consolent, pour remplacer des doutes et même des absurdités qui avilissent l'ame, l'accablent et ne l'éclairent pas. Il lui appartient de faire des croyans, c'est le pyrrhonisme qui fait des crédules. Les siècles de scepticisme ont été les plus féconds en systèmes bizarres et absurdes. Quand la raison nous abandonne et se tait, la religion nous soutient et nous élève. Elle commence où le génie de l'homme finit. Malheur aux peuples chez qui le christianisme viendroit à s'éteindre! En approchant des nations qui ne sont pas chrétiennes, on diroit que l'on s'éloigne de la morale, des sciences, des arts, des lettres, de la philosophie, de la civilisation même. P...s.

X.

La Philosophie en France, anecdote.

LA *philosophie*, d'une maison autrefois souveraine, et qui avoit régné long-temps dans la Grèce, étoit tombée dans l'indigence et le mépris, pour s'être livrée à de vaines et fausses spéculations; et encore, pendant la première moitié du dix-septième siècle, elle étoit dans les colléges, au service d'un certain *Aristote*, occupé à montrer aux enfans, comme la *curiosité*, les *universaux* et les *cathégories*, et à traduire en un latin inintelligible ce que son maître disoit en grec et qui n'étoit pas plus clair.

La *raison*, qui s'étoit rencontrée quelquefois avec elle chez son maître, eut pitié de cette reine déchue du trône dont il avoit fait son esclave, qu'il nourrissoit de subtilités et habilloit de ridicules, ou plutôt qui n'étoit entre ses mains qu'un instrument propre à rendre des sons. Elle la tira de la poussière des classes, et la plaça à l'école de Descartes qui lui apprit à penser avec justesse, à s'exprimer avec clarté, et lui enseigna à affirmer de grandes vérités qu'elle ne connoissoit qu'imparfaitement, et à *douter* prudemment de ce qu'elle affirmoit sans le connoître.

Jusque-là la *philosophie* n'avoit éclairé que la raison de l'homme; il étoit temps qu'elle portât sa lumière sur la raison générale de la société qui est la religion; et quelques disciples ou successeurs de Descartes, tels que Mallebranche, Fénélon et Leibnitz, plus occupés de religion que leurs devanciers, et les deux premiers distingués par leur élocution

brillante, l'initièrent aux plus hautes vérités de la religion et de la morale, lui apprirent à penser avec plus de profondeur, à s'énoncer avec plus d'élégance, et la rendirent à-la-fois d'une utilité plus générale, et d'un commerce plus agréable.

Peut-être il eût été à désirer que la philosophie eût conservé, dans sa nouvelle fortune, l'antique simplicité de ses mœurs, et jusqu'au langage qui la séparoit du vulgaire; mais une fois qu'elle eût fait connoissance avec la *littérature*, séduite par les agrémens de sa conversation, elle se détacha insensiblement de la *religion* qui ne vouloit rien changer à la gravité de ses manières et à l'austérité de son langage. Elles se réfroidissoient tous les jours davantage, l'une par l'autre, par la différence de leur humeur. La *religion* étoit réservée, silencieuse; la *philosophie*, naturellement curieuse, avoit toujours eu ce caractère un peu contentieux; elle fatiguoit la religion de questions souvent fort indiscrètes, et disputoit sans fin et sans terme sur les réponses.

La *littérature* l'entraîna bientôt dans la nouvelle école que *Voltaire* ouvrit au commencement du siècle, et qui, par une succession peu aperçue, avoit remplacé, sous un nouveau nom et des formes plus séduisantes, d'autres écoles qu'on avoit cru fermées.

La *philosophie* y trouva le *bel-esprit* qui cherchoit à s'introduire chez la *littérature*, et même à y dominer.

Dès ce moment, toutes les habitudes de la *philosophie* furent changées. Elle quitta la retraite où elle avoit vécu jusqu'alors. Le *bel-esprit* la produisit dans le grand monde et même dans les cours. Elle encensa le *crédit*, caressa l'*opulence*, fréquenta le *plaisir*, se fit recevoir de toutes les Académies, et

tomba enfin dans les filets de l'*impiété*, aventurière sans véritable esprit, qui cherchoit de tous côtés à faire des dupes, et qui, à force d'hypocrisie ou d'illusions, même en secouant le joug de tous les principes, étoit parvenue à tromper les autres sur sa vertu et peut-être à se tromper elle-même. L'*impiété*, encore fort ignorée dans le monde, pour se donner un peu de considération, attira chez elle la *philosophie* qui y trouva fort mauvaise compagnie, et en particulier l'*athéisme*, sujet dangereux, qui n'osoit se produire, et vivoit à Paris sous un nom emprunté.

L'*athéisme* redoutoit la *philosophie*, autant qu'il haïssoit la *religion*; mais les voyant ouvertement brouillées il s'attacha à la *philosophie*, vanta son mérite, se réclama de son nom, et la *philosophie*, vaine et légère, avide de grossir sa cour, payoit avec usure les avances qu'on lui faisoit.

Cette dernière liaison, long-temps équivoque, et enfin scandaleuse, perdit la *philosophie*; les gens habiles en avoient jugé la nature et pénétré le secret. Ils en annoncèrent même hautement le résultat inévitable. Les gens simples ne voulurent pas le croire, parce que la *philosophie* faisoit sonner fort haut sa vertu et ne parloit que de sa *moralité*.

Enfin le terme fatal arriva; et la *philosophie*, un beau jour, mit au monde..... la révolution. Les couches de la bonne dame furent laborieuses : l'*intrigue* fut appelée et la délivra.

La naissance de l'enfant avoit été tenue fort secrète; mais il fut élevé avec soin. Une étrangère qui se trouvoit alors en France, la *politique*, lui servit de nourrice et on lui donna le *bel-esprit* pour gouverneur.

Grâce aux soins de la *politique* et du *bel-esprit*, l'enfant fit des progrès étonnans au moral comme au

physique. Sa force étoit incroyable et son intelligence très-avancée. Il brisoit tout ce qui étoit à sa portée. On ne pouvoit le retenir dans son berceau, et il se jouoit de tous les obstacles qu'on lui opposoit. Déjà il lisoit couramment l'Encyclopédie, il entendoit jusqu'à *Diderot*, et se faisoit facilement entendre dans toutes les langues de l'Europe, et sur-tout en *allemand*.

Sa mère, enchantée de ses progrès, leva le masque, l'avoua hautement pour son fils, le présenta en cette qualité à toutes ses connoissances, et en reçut les complimens.

Effectivement l'enfant étoit un prodige, et sa *constitution* donnoit les plus grandes espérances. Quelques personnes, il est vrai, lui trouvoient l'esprit faux et la physionomie sinistre. Elles soutenoient que la force de cette *constitution* si vantée n'étoit qu'apparente, et même que l'enfant étoit mal proportionné; mais si elles osoient douter de ses perfections futures, l'*enthousiasme* et la *sottise*, qui étoient au service de la *révolution*, leur disoient des injures, ou leur rioient au nez.

Leurs pressentimens ne tardèrent pas à se vérifier. La *constitution* de l'enfant s'altéra sensiblement. Son esprit même baissa et se déforma comme son corps; il devint hideux et féroce; il étoit insupportable à tout le monde, et ne respectoit pas plus ses maîtres que ses serviteurs; il maltraita même les meilleurs amis de la *philosophie*; il humilia *l'orgueil*, chassa le *plaisir*, déconcerta la *politique*, se moqua du *bel-esprit*. Il parloit assez honorablement de sa mère; mais au fonds il n'aimoit que son père et ne ménagea que lui. Les admirateurs se refroidirent. L'*enthousiasme* avoit été le premier à l'abandonner, et la *sottise* ne concevoit pas qu'elle eût pu s'y tromper.

On nomma, pour le contenir et le diriger, des conseils de famille, tantôt *un*, tantôt *deux;* on finit par lui donner *cinq* gouverneurs. Tout fut inutile. Il exerçoit sur-tout ce qui l'approchoit une influence irrésistible; il falloit le suivre loin de le guider; et même lorsqu'il s'observoit un peu plus, il n'en étoit que plus à craindre.

La *philosophie*, honteuse de tant d'excès, voulut, un peu tard, le renier pour son fils, et le donner à la *politique*, qui se défendit de l'avoir fait, et peut-être se repentoit de l'avoir nourri. Quelques personnes à conseils violens vouloient l'étouffer. De plus modérés proposèrent de l'interdire; et la *philosophie*, crainte de pis, y donna les mains.

Depuis long-temps il avoit été question de l'envoyer chez l'étranger, où l'enfant avoit de proches parens, et sa mère de bons amis, qui le reçurent à bras ouverts, et ne tardèrent pas à le connoître. Depuis ce temps on le croit mort; mais la nature ne perd pas ses droits. Une mère est toujours mère, et quelles sont les fautes que le cœur d'une mère ne pardonne pas? La *philosophie* regrette cet enfant; souvent même on la surprend à le pleurer. Quelquefois elle se flatte qu'il n'est pas mort, et qu'il reviendra; mais raisonnable et corrigé par l'âge, l'expérience et le malheur. Lorsqu'elle ne peut l'excuser, elle dit, pour tromper sa douleur, que cet enfant n'étoit pas le sien, et qu'on l'a changé à la nourrice; et ses amis, pour lui plaire et la consoler, disent comme elle et font semblant de le croire.

B...D.

X I.

Gil-Blas.

De tous les ouvrages de littérature, le plus mince est, sans contredit, un roman. Il est triste pour un auteur de penser, en travaillant, qu'il aura pour premiers juges des garçons de boutique et des cuisinières, des femmes ennuyées et des hommes plus désœuvrés encore; mais le romancier peut se consoler en songeant que le poète dramatique n'est pas aujourd'hui dans une meilleure situation que lui. Plus les spectacles et les spectateurs se multiplient, plus nos pièces de théâtre sont ridicules; de même plus le nombre des librairies et des cabinets littéraires augmente, et plus nos romans deviennent pitoyables. Pour peu que cela continue, il faudra établir de nouveaux principes; et je ne serois pas étonné d'entendre bientôt justifier toutes les absurdités renfermées dans un livre ou dans une comédie, en se contentant de dire qu'ils ont été faits pour le public. On a toujours cru que le régime républicain ne convenoit qu'à une petite nation; la nation littéraire est devenue trop populeuse pour conserver les avantages de la république : ce n'est plus qu'un vieil état dans lequel toutes les maximes sages sont baffouées, tous les rangs confondus; et l'on ne seroit pas embarrassé de prouver que, de nos jours, le titre d'homme de lettres s'est obtenu plus souvent dans le Forum que par l'assentiment des véritables juges.

La lecture, a dit Montesquieu, *n'est qu'une paresse déguisée.* On ne peut mieux expliquer le goût devenu

si général pour les livres qui n'apprennent rien : on lit pour ne pas rester à rien faire, ou plutôt pour faire quelque chose en s'ennuyant ; ce qui empêche de mettre sur le compte de son caractère l'impossibilité où l'on est de s'occuper avec utilité. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'à aucune époque les écrivains n'ont autant montré la prétention d'instruire et de perfectionner l'humanité. Tous nos livres sont moraux : pour s'en convaincre, il suffit de lire les préfaces ; car si on s'avisoit d'observer la société pour connoître le grand résultat de la morale des livres, on seroit fort embarrassé. Il ne faut point s'imaginer cependant que nous n'ayons point fait de progrès : les maximes de bienfaisance, les idées de philantropie, les espérances de perfectibilité ont tellement amélioré le goût, qu'aujourd'hui Gil-Blas est regardé comme un ouvrage sans intérêt parce qu'il est naturel, et comme un roman immoral parce qu'il peint les mœurs.

On l'a dit avant moi, mais j'aime à le répéter : tous les écrivains qui se sont distingués par une profonde connoissance du cœur humain ont été de bonnes gens, dans la véritable acception du mot. Madame de Sévigné disoit de Boileau, qu'il n'étoit en colère que la plume à la main ; Molière, La Bruyère et Le Sage, qui ont pris plaisir à dévoiler le cœur humain, n'ont porté dans la société ni prétentions, ni tracasseries : cependant on les redoutoit, et cela se conçoit. Déclamer contre les vicieux, ce n'est souvent que faire preuve d'éloquence ; mais apercevoir dans le vice ce qu'il y a d'odieux et ce qui est ridicule, c'est faire preuve de génie et d'un grand caractère : aussi je ne doute pas que tel ministre qui, en parlant à un déclamateur, lui faisoit baisser les yeux, ne fût embarrassé de sa propre contenance lorsqu'il avoit à traiter avec ces habiles

peintres du ridicule. Heureusement pour les sots honorés, le talent d'observer a toujours été fort rare. Pour être en état de deviner les autres, il faut d'abord se bien connoître soi-même; et si tous nos grands moralistes ont montré tant de finesse dans leurs écrits, et tant d'indulgence dans leurs relations sociales, c'est qu'ils s'étoient jugés avant tous.

Quoique la facilité de faire des romans ait dégradé cette partie de notre littérature, ce n'est pas une raison pour que le goût les proscrive. Il en est des romans comme des ouvrages dramatiques; ceux qui ne contiennent que des aventures disparoissent pour faire place au récit d'événemens nouveaux; ceux qui saisissent les ridicules passagers de la société, perdent une grande partie de leur mérite lorsque ces ridicules changent de forme; mais les romans qui peignent l'homme dans ses passions, dans ses vices et dans ses foiblesses, intéressent dans tous les temps; et s'ils sont bien écrits, ils classent l'auteur parmi les littérateurs les plus distingués. Pour les hommes de goût, Gil-Blas sera long-temps le premier des ouvrages de ce genre; il est à la Nouvelle-Héloïse ce qu'une comédie de Molière est au plus parfait des drames modernes. Depuis cent ans, il est en possession de faire rire et d'être cité comme proverbe : qui oseroit répondre que dans cent ans on goûtera encore les baisers âcres que Saint-Preux donne à son amante? *J'ai vu les mœurs de mon siècle*, a dit J.-J. Rousseau, *et j'ai publié ces lettres*. Si les mœurs changent, si seulement les bienséances reprennent tout leur empire, il est probable que son bizarre roman perdra beaucoup. Le Sage est entré trop avant dans le cœur de l'homme pour craindre que le temps ternisse l'éclat de ses tableaux; et l'on verra toujours des pères avares, des fils dissipateurs,

des fats, des filoux, des coquettes, des tripots derrière les coulisses, des auteurs qui ne demandent des conseils que pour être loués, des hommes à systèmes qui saignent jusqu'à la mort plutôt que de se dédire, des intrigans qui réussissent, des ministres qui cherchent à se nuire, des administrateurs d'hôpitaux qui font fortune, et des hommes de rien qui oublient leur origine en devenant des hommes de cour. Je sais bien que tout cela ne se voit pas en France; aussi n'est-ce pas en France que Le Sage a pris les personnages qu'il met en scène : il étoit trop habile pour cela.

Il y a dans Gil-Blas une adresse qui jusqu'à présent n'a point été imitée, et qui le sera difficilement; car elle tient au caractère de l'auteur, c'est-à-dire à cette indulgence que nous avons dit exister dans l'ame de tous les grands moralistes. Gil-Blas n'est pas toujours honnête homme, et cependant on ne cesse de s'intéresser à lui : il est vrai qu'il se confesse avec tant de franchise, qu'on est disposé à lui pardonner; mais l'auteur vouloit plus; il prétendoit qu'on prît plaisir à voir son héros tomber dans toutes les fautes qui naissent de sa situation, et il y a réussi. En effet, Gil-Blas ne fait pas une faute nouvelle qu'elle ne lui fournisse une réflexion qui s'applique à ceux qui se sont trouvés dans la même position que lui; et comme il ne parle jamais qu'en son nom, il semble que la malice des applications soit toute entière du côté des lecteurs. Ce mélange de bonhomie et de satire constitue le vrai comique : depuis Molière, aucun de nos écrivains ne l'a porté plus loin que Le Sage. Lorsque Gil-Blas est devenu favori du premier ministre, il ne témoigne sa reconnoissance au bon Joseph Navarro, son premier protecteur, qu'en le payant de belles paroles. « Il me crut de bonne foi, dit-il, et nous nous

quittâmes plus amis que jamais ; mais je crois qu'il découvrit bientôt la vérité, car il ne revint plus chez moi. *J'en fus charmé* ». J'en fus charmé est du naturel le plus parfait : en faisant connoître le parvenu content d'être débarrassé de ses anciens amis, mais qui n'a pas encore le courage de rompre le premier, il annonce l'homme que la fortune éblouira au point de le rendre insensible à la misère de ses parens. « Le matin il y avoit ordinairement dans mon antichambre une foule de personnes qui venoient me faire des propositions ; mais je ne voulois pas qu'on me les fît de vive voix ; et suivant l'usage de la cour, ou plutôt pour faire l'important, je disois à chaque solliciteur : Donnez-moi un mémoire. Je m'étois si bien accoutumé à cela, qu'un jour je répondis ces paroles au propriétaire de mon hôtel qui vint me faire souvenir que je lui devois une année de loyer ». Gil-Blas semble ne parler que des ridicules d'un homme qui fait l'important ; mais par le dernier trait de son récit, il révèle qu'il avoit pris l'habitude d'oublier ses dettes ; et c'est ainsi que, sans avoir l'air d'y songer, il achève le portrait d'un parvenu qui veut trancher du grand seigneur. Il y a dans les détails de cet ouvrage tant de finesse et de vérité, qu'il faut le lire souvent pour en connoître tout le mérite ; et tel est l'avantage des romans de caractère sur les romans d'amour, que plus on lit les premiers, plus on les goûte, tandis qu'on ne peut reprendre les autres une fois qu'on sait l'enchaînement des aventures.

En peignant les ridicules des hommes de cour, Le Sage étoit loin d'avoir cette morosité qu'on reproche, avec raison, à nos philosophes. Les philosophes n'ont crié contre ce qui étoit au-dessus d'eux que par envie ; Le Sage n'envioit le sort de personne ; et c'est pour cela qu'après avoir parlé avec tant de vérité des grands,

il tombe aussitôt sur ceux qui font métier de les blâmer. Gil-Blas disgracié, renfermé à la tour de Ségovie, se prend de passion pour la lecture. Son geolier lui fournit des livres qu'il empruntoit chez un vieux commandeur qui ne savoit pas lire, et qui ne laissoit pas d'avoir une belle bibliothèque pour se donner un air de savant. « J'aimois sur-tout les bons ouvrages de morale, dit notre prisonnier, parce que j'y trouvois à tout moment des passages qui flattoient mon aversion pour la cour ». Je ne connois rien de plus profond que cet aveu, et je crois qu'il n'auroit pas fait rire ceux qui adoptoient toute l'austérité des productions de Port-Royal, par dépit contre Louis XIV. De nos jours, si un romancier mettoit des livres de morale entre les mains d'un favori disgracié, ce seroit pour le corriger; car notre hypocrisie nous fait répéter souvent, sans le croire, qu'on change les caractères par des raisonnemens : c'est pour cela qu'on nous donne de si plaisans traités d'éducation, et que le théâtre nous présente volontiers des monstres au premier acte, qui deviennent des saints au dernier. On étoit plus instruit et plus franc dans le grand siècle : Molière n'a converti aucun de ses personnages; et Le Sage ne donne à Gil-Blas un vif amour pour les livres de morale, que parce qu'il y trouve des passages qui flattent son aversion pour la cour : présage certain qu'il la regrette, qu'il y retournera si l'occasion s'en présente; ce qui arrive en effet. De pareils traits n'appartiennent qu'aux grands maîtres. Si, parmi tant d'aventures, le même homme, dans une si grande variété de situations, paroît toujours agir conséquemment à son caractère, c'est que l'auteur prépare de loin ses moyens de vraisemblance. Quoique cet art ne soit sensible que pour un petit nombre de lecteurs, le charme qui en résulte

n'échappe à personne. Il ne faut pas exiger que chacun soit en état de rendre un compte littéraire du plaisir que lui fait un bon livre; mais on peut désirer que le goût soit assez dominant pour que les ouvrages d'esprit obtiennent l'assentiment général. A cet égard, nous avons encore des progrès à faire; et peut-être ne rendra-t-on toute justice aux auteurs qui n'ont voulu plaire que par le naturel, que si l'on parvient à oublier les jugemens souvent hasardés du philosophe de Ferney, et sa grande maxime de frapper fort sans s'embarrasser de frapper juste.

La manière dont M. de Voltaire a parlé de Gil-Blas prouve qu'il s'y étoit reconnu, et qu'il ne pouvoit pardonner à l'auteur de s'être moqué de l'engoûment du public pour ses drames philosophiques. Gil-Blas, pendant son séjour à Valence, assiste à la première représentation d'une tragédie: « Les applaudissemens, dit-il, commencèrent dès l'exposition; à chaque vers c'étoit un brouhaha, et à la fin de chaque acte un battement de mains à faire croire que la salle s'abîmait. Après la pièce, on me montra l'auteur qui alloit de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers dont les seigneurs et les dames se préparoient à le couronner ». Gil-blas, de retour du spectacle, soupant chez le gouverneur de Valence, écoute les convives exalter le mérite de la pièce nouvelle, et d'une commune voix ils déclarent l'auteur

Vainqueur des deux rivaux qui régnoient sur la scène.

Mais un vieillard s'écrie: « O divin Lopez de Vega (Corneille), rare et sublime génie qui avez laissé un espace immense entre vous et tous les Gabriels (Voltaire) qui voudront vous atteindre! et vous, moelleux

Caldéron (Racine), dont la douceur élégante et purgée d'épique est inimitable, ne craignez point tous deux que vos autels soient abattus par ce nouveau nourrisson des Muses ! Il sera bien heureux si la postérité, dont vous ferez les délices comme vous faites les nôtres, entend parler de lui ». Il faut croire que, malgré l'éclat de ses succès, dont il connoissoit mieux le secret que personne, M. de Voltaire fut frappé de cette prédiction ; car il fit profession de mépriser Gil-Blas, et avec lui tous les romans de caractère. Les philosophes ont cela de commun avec les autres charlatans de ne pas aimer les hommes qui observent, et quoiqu'ils parlent sans cesse au nom de la raison, ils ne craignent rien tant que les esprits raisonnables.

Le Sage, persuadé que les raisonnemens ne changent point les caractères, n'a employé, pour corriger son héros, que le temps et l'expérience ; encore le vieil homme reparoît-il souvent pour l'amusement des lecteurs. C'est ainsi que Gil-Blas, revenant à Oviédo dans l'intention de secourir son père qu'il avoit longtemps oublié, et n'arrivant que pour lui fermer les yeux, lui fait faire des obsèques si magnifiques, que toute la ville en est révoltée. Pour n'être pas obligé de convenir avec sa conscience que la même vanité qui l'a étourdi sur la misère de sa famille a décidé les honneurs extraordinaires qu'il fait rendre aux mânes du pauvre écuyer, Gil-Blas s'emporte contre ses concitoyens ; et c'est la première fois qu'il se montre hypocrite ; mais l'auteur qui vouloit que la vérité conservât tous ses droits, met dans la bouche de la populace ces injures mordantes qui distinguent les gens du commun quand ils se font moralistes ; adresse qu'on ne peut trop admirer, puisqu'elle satisfait à tout sans exposer

le conteur à tomber dans la déclamation. Supposez le même chapitre fait par un romancier philosophe, ou par un romancier allemand (c'est la même école), et vous verrez un bel étalage de lieux communs sur la piété filiale, la modestie, l'égalité, l'ingratitude et les remords. Il y a des gens qui prétendent toujours que nous faisons des progrès; pour moi, plus je lis, plus je crois qu'il y a, entre la morale de nos écrivains et la morale des littérateurs du grand siècle, toute la différence qu'on peut remarquer dans le monde entre un homme fait qui connoît assez l'humanité pour ne mettre à chaque chose que l'intérêt qu'elle comporte, et un nouveau débarqué qui va sans cesse poussant des exclamations sur tout, parce que tout lui est nouveau. Pour donner du poids à cette assertion, il suffiroit peut-être de comparer ensemble deux romans qui se ressemblent pour le fonds, mais qui ont été composés à des époques où le goût n'étoit pas le même: je parle de Gil-Blas et des Confessions de J.-J. Rousseau. Comme Gil-Blas, J.-J. Rousseau a fui dès sa jeunesse la maison paternelle; errant, vagabond, trompant la charité par son hypocrisie; laquais, voleur, vivant des libéralités d'une femme dont il partage les charmes avec un autre domestique; précepteur, musicien, secrétaire d'ambassade, le matin à ses dépêches, le soir chez des courtisanes, auteur, passant de l'antichambre dans le salon, et du service des grands à leur familiarité, humble dans sa fortune pour se conserver le droit d'être insolent dans ses manières, quelle quantité de portraits, de ridicules, d'heureuses plaisanteries lui fournissoient des situations si diverses, s'il avoit su ne donner à ses aventures que le degré d'importance qu'elles méritent! Il a tout pris en sensibilité, et tout présenté d'une manière fausse, ennuyeuse et indé-

cente. (1) Si Le Sage avoit trouvé sous sa main une femme comme Madame de Varens, qui se convertit pour mieux intriguer, et qui offre sa table et son lit aux jeunes voyageurs pour les attirer dans la voie du salut, il y auroit dans Gil-Blas un excellent chapitre de plus : il n'appartenoit qu'à un moraliste du dix-huitième siècle de déshonorer sa bienfaitrice par des aveux de ce genre faits sérieusement, et de prétendre la justifier de son libertinage en affirmant qu'elle s'y livroit sans plaisir. Quelle satisfaction ! Vivent les héroïnes de Gil-Blas. Si on vouloit essayer d'attirer sur leur conduite un peu d'indulgence, on présenteroit en leur faveur une excuse toute contraire à celle que Jean-Jacques Rousseau donne pour Madame de Varens; et si l'on n'étoit pas d'accord avec la morale, du moins ne seroit-on pas en contradiction avec la nature des choses et la vérité.

Le siècle des lumières a reproché à Le Sage de n'avoir mis en scène que des fripons, soit dans ses comédies, soit dans ses romans; et jusqu'à présent je n'ai entendu aucun de nos critiques répondre d'une manière satisfaisante à ce prétendu grief. Le Sage a peint le monde tel qu'il est; et de tout temps les ridicules et les travers des honnêtes gens ont été une source inépuisable de richesses pour les fripons. Qui flattera nos passions si ce n'est celui qui est intéressé à en profiter ? Nous nous faisons forts de notre probité; cela ne suffit point pour n'être pas dupes dans la société : il faut être fort contre nos prétentions. Dans Crispin rival de son maître, voyez deux coquins qui veulent s'introduire dans une famille honnête;

(1) Une objection s'offre ici contre la comparaison du critique: c'est que Rousseau s'est peint d'après nature, et que le héros des Confessions n'est pas imaginaire comme celui de Le Sage.

ils parlent à la vieille Madame Oronte de ses beaux yeux, et au foible M. Oronte de sa bonne judiciaire. Les spectateurs de nos jours, tout imprégnés de la morale des romans et des pièces modernes, ne voient que le projet infâme de Crispin et de La Branche; et cela les révolte. Pauvres sots ! qui en sortant du spectacle se laisseront tromper par le premier Crispin qui vantera leurs beaux yeux ou leur bonne judiciaire. Chaque chose a sa place : au sermon, on tonne contre nos vices; à la comédie, on joue nos ridicules : l'Église nous instruit des choses de l'autre vie, le théâtre des choses de ce monde; et tant que nous aurons des prétentions contraires à nos intérêts, il se trouvera d'habiles coquins qui feront leurs intérêts de nos prétentions : cela est dans l'ordre. Voilà ce que Le Sage pensoit à l'exemple de Molière; telle est aussi la morale qui résulte de ses ouvrages. Plus on a de vertu, de raison, de qualités essentielles, plus la lecture de cet auteur est profitable; aussi ne suis-je pas étonné que le siècle des lumières n'y ait rien vu que scandale. L'ermite de Ferney poussoit la haine de la religion jusqu'au ridicule; et pour attraper des éloges de lui, tous nos petits auteurs le flattoient dans cette manie : il a été dupe de leur adulation au point de se déshonorer comme un sot; cependant personne ne dira qu'il manquoit d'esprit. Le cardinal de Richelieu préféroit à Corneille des écrivains médiocres qui se prosternoient devant son génie dramatique, le seul qu'il n'eût pas; qui oseroit pour cela prétendre que le cardinal de Richelieu ne fût pas un grand homme? Les esprits médiocres ont toutes les prétentions; les meilleurs esprits ont presque toujours quelques prétentions hors de leur caractère; et c'est par-là que des fripons, et même quelquefois des sots, prennent

tant d'empire sur eux. L'écrivain qui offre le monde tel qu'il est ; qui dans ses tableaux variés présente des leçons utiles à tous ; qui emploie les coquins, les intrigans et les flatteurs comme moyens d'instruction pour les honnêtes gens, cet écrivain-là est véritablement un grand moraliste. Pour les auteurs qui, par des raisonnemens, des maximes et des sentences, prétendent convertir les fripons, les méchans et les hommes à grandes passions, j'admirerois la hardiesse de leur entreprise, si je pouvois ne pas rire de l'amour-propre qui leur en déguise l'inutilité.

Mais, disent quelques personnes raisonnables, n'est-il pas dangereux de voir le public rire de ruses que les magistrats puniroient sévèrement ? Oui, sans doute, cela est dangereux, depuis que les livres et les spectacles sont à tout le monde ; mais qui jamais a soutenu la possibilité d'avoir des romans et des comédies de mœurs dans un siècle où l'impudeur est poussée si loin que les accusés plaisantent dans les tribunaux, et que des hommes couverts de crimes osent imprimer des satires ? Lorsqu'un critique analyse un ouvrage de littérature, il faut toujours supposer qu'il parle pour les honnêtes gens ; et je n'ai défendu les intentions comiques de Molière et de Le Sage qu'en remontant au jour où ils ont travaillé. Il seroit trop humiliant pour ces hommes de génie de penser que leurs productions aient quelque chose à démêler avec le rebut de la société.

F.

XII.

Gusman d'Alfarache.

GUSMAN *d'Alfarache* est un héros très-peu noble et très-peu édifiant ; c'est un gueux, un filou ; mais

ses aventures sont aussi instructives que morales. Voilà pourquoi l'auteur, Mateo Aleman, grave espagnol, a mis à la tête de son livre le titre pompeux de *Atalaya de la Vida humana : le Phare*, ou *l'Observatoire de la Vie humaine* (1).

Ce Mateo Aleman étoit employé dans les bureaux de finance, à la cour de Philippe II. Si l'on en juge par ses déclamations morales, c'étoit un honnête homme; mais on sait que Salluste, qui moralisoit avec bien plus d'éloquence, n'en étoit pas pour cela plus vertueux. Ce qui prouve invinciblement les diatribes de Mateo, c'est que c'étoit un écrivain sans goût : il a gâté son roman par ses sermons.

Les poètes du temps l'accablèrent de sonnets, et autres pièces de vers à sa louange : ces flatteries qu'il fit imprimer, le rendirent ridicule; mais le plus beau monument élevé à sa gloire, c'est la traduction de Le Ságe. Quand l'auteur de *Turcaret* et de *Gil-Blas*, fait l'honneur à un ouvrage de le traduire, on ne peut pas douter de son mérite; mais un homme tel que Le Sage, ne pouvoit pas s'abaisser au point de n'être qu'un copiste. En traduisant, il n'a point cessé d'être original; il est plutôt le précepteur et le censeur, que le traducteur de Mateo Aleman : il a corrigé et réformé son modèle; le plus grand service qu'il ait rendu au roman espagnol, c'est de le purger de ses moralités ennuyeuses, comme on a coutume de purger les auteurs anciens de leurs obscénités dangereuses.

Comment les aventures d'un filou et d'un fripon sont-elles le *théâtre de la vie humaine?* Parce que la vie humaine n'est qu'un tissu de vols et de fourberies. Fontenelle disoit que les fous qu'on enferme ne dif-

(1) *Atalaya*, en espagnol, signifie une tour d'où l'on fait sentinelle.

fèrent des fous de la société, que parce que leur folie ne s'accorde pas avec celle des autres. Ne pourroit-on pas dire de même que les filoux contre lesquels la loi sévit, ne diffèrent des autres que parce qu'ils ont une friponnerie d'un genre particulier, et qui n'est pas convenue? Ce sont des sots et des maladroits qui ne savent pas voler légitimement.

Rien n'est plus aisé que de légitimer le vol, pour peu qu'on veuille déraisonner et philosopher : on remonte à l'âge d'or, époque où l'on suppose que tous les biens étoient communs; chacun a ses droits primitifs à faire valoir; on proteste contre la société, qui seule, en introduisant le tien et le mien, a violé les privilèges de la grande communauté. Faut-il être surpris si, depuis les progrès incalculables de la philosophie et des lumières, il y a dans le monde un bien plus grand nombre de gens qui travaillent à ramener l'âge d'or, et qui cherchent à ressaisir des portions de cet héritage immense et illimité que la nature avoit laissé au genre humain.

Les fripons ne sont donc, dans ce système, que des protestans contre les usurpations sociales; des appelans comme d'abus de tous les partages inégaux d'un domaine anciennement indivis, et qui, appartenant à tous, étoit au premier occupant; mais ce qui distingue essentiellement les fripons de convention d'avec les fripons sans aveu, c'est que les premiers font leurs reprises d'une manière adroite et en quelque sorte régulière, soit dans le commerce, soit dans quelqu'autre genre d'industrie reçue et avouée, tandis que les autres font valoir leurs droits à la communauté par des moyens qui ne sont point admis dans la société, et que les lois repoussent.

On sent bien, sans que je le dise, que je n'ai voulu,

en exposant de tels sophismes, que faire sentir tout à-la-fois le ridicule et le danger de ces paradoxes, où l'on affecte de vanter un état de choses antérieur à la société et beaucoup plus conforme à la nature : ces chimères, parées des couleurs de l'éloquence, passoient pour de la philosophie dans le siècle dernier; elles ont fourni des prétextes aux brigandages de l'anarchie : elles ne peuvent qu'égarer les cerveaux foibles, faire des misanthropes et des ennemis de l'ordre. L'état de nature et l'âge d'or sont des rêves : la société a toujours existé; les droits de la propriété sont naturels et sacrés; chaque atteinte qu'on y porte est une calamité publique.

Combien est supérieure à toutes les chimères philosophiques, cette religion qui prend toutes les propriétés sous sa sauve-garde, assure à chacun le sien, et défend, sous les peines les plus terribles, de prendre le bien d'autrui : c'est un fait évident et notoire, que plus la religion a perdu de son crédit, moins la société a été sûre. Montesquieu, qui n'étoit pas suspect, n'a pu s'empêcher d'avouer que la religion étoit *le meilleur garant qu'on pût avoir de la probité des hommes*. Les philosophes ont prodigieusement exagéré l'inutilité et l'impuissance de la morale religieuse contre les passions humaines. Il est certain que l'évangile a bien arrêté des rapines, a fait faire un grand nombre de restitutions; le plus beau triomphe de la religion, c'est qu'on est forcé de convenir que l'exacte observation de ses lois feroit de la terre un paradis, et réaliseroit cette fiction poétique de l'âge d'or.

Gusman d'Alfarache est un jeune homme qui, possédé du désir de courir le monde, s'échappe dès l'enfance de la maison paternelle, sans autre bagage qu'une mauvaise éducation et des inclinations vicieuses. Né

d'un banqueroutier libertin et d'une femme galante, il prend, à l'exemple des aventuriers, le nom illustre de Gusman, et y joint la seigneurie imaginaire d'Alfarache. Bientôt réduit à vivre d'industrie, il se signale par une infinité de tours subtils, et devient un filou de la première force. L'auteur, en racontant les exploits de son héros vagabond, n'oublie jamais les autres filoux patentés et bien établis dans le monde, qui volent avec privilége. Gusman, tout grand maître qu'il est dans son art, en rencontre quelquefois de plus habiles que lui; s'il fait des dupes, il l'est souvent lui-même. Il est sur-tout trompé par les femmes : une aventurière de Tolède lui fait passer la nuit dans une baignoire; il est berné à Gènes, fouetté à Gaëte, jeté dans la boue à Rome : tout n'est pas joie et profit dans ce joyeux métier de chevalier d'intrigue; il a ses revers et ses tribulations. D'ailleurs, le mauvais caractère des fripons, leurs passions et leurs vices, les empêchent souvent de profiter de leurs bonnes fortunes : ils dissipent sottement le fruit de leurs ingénieuses fourberies, et confirment le proverbe sur le peu d'avantage qu'on retire du bien injustement acquis.

Ce qu'il y a de plus original dans le roman, ce qui lui compose une physionomie particulière, c'est la république des gueux que l'auteur organise comme la république de Platon. Cette imagination est bizarre et grotesque : c'est une caricature très-hardie pour le temps, puisqu'on y frappe de ridicule une classe consacrée en quelque sorte par la religion. Je sais que l'ancienne philosophie a souvent mis du faste dans les livrées de l'indigence, et couvert l'orgueil de haillons. La religion chrétienne est la seule qui ait véritablement attaché de l'honneur, et même du bonheur, à la pauvreté, qui ait rendu le pauvre un objet de respect

et d'envie, en le présentant comme spécialement favorisé du ciel, et l'image particulière de Dieu sur la terre.

La charité est le premier et le plus saint des devoirs prescrits par le code évangélique; et c'est de toutes ses prérogatives la seule que la philosophie ait essayé de lui disputer, en érigeant la charité chrétienne humble et modeste, en orgueilleuse et fausse bienfaisance. Il n'y a point de vertu dont on ne puisse abuser : si la religion a fait des tartufes, la charité a fait des paresseux et des vagabonds. Dans les temps où la religion et le clergé florissoient le plus, la mendicité étoit devenue un état, la gueuserie un bénéfice : Rome, la ville sainte, le siége de la religion, étoit le rendez-vous de tous les gueux de l'Europe catholique, c'étoit pour eux la terre promise; c'est là qu'ils tenoient leur chapitre général. La charité y étoit si bien observée, que les pauvres s'enrichissoient au sein de l'indigence, et leurs haillons étoient cousus d'or.

C'est donc de la part de Mateo Aleman, une idée neuve et même philosophique, de s'être égayé aux dépens de cet abus au moment où il étoit le plus accrédité. Rien de plus comique que le tableau qu'il trace de la constitution de cette république de gueux, de leurs usages, de leurs statuts; en un mot, des règles et des finesses de l'art de mendier et d'émouvoir les saintes ames. Les préceptes qu'il en donne forment une espèce de rhétorique; mais si l'auteur espagnol jette le ridicule à pleines mains sur les aventuriers qui abusoient, pour nourrir leur oisiveté, des secours réservés aux infirmités et à la vieillesse, par-tout il rend justice à la véritable vertu, à la piété éclairée. C'est un portrait très-touchant que celui de ce cardinal qui, rencontrant Gusman étendu dans la rue avec une

horrible plaie à la jambe, le fait emporter dans son palais, coucher dans son propre lit, et traiter avec le plus grand soin. Cette plaie n'est à la vérité qu'un artifice, et le cardinal est trompé; mais son humanité n'en est pas moins admirable. Les hommes, animés par le zèle de la charité religieuse, ne sont point défians; ils soupçonnent difficilement leurs frères de fourberie; celui qui constate avec une exactitude si scrupuleuse les besoins du malheureux, n'a souvent qu'une ame sèche, qui, même en exerçant les œuvres de la charité, semble chercher un prétexte pour s'en dispenser : on fait très-peu de bien quand on ne fait point d'ingrats, et le bienfaiteur, qui n'est jamais dupe, n'a qu'une générosité très-bornée.

J'aime aussi beaucoup ce bon religieux de saint François qui, arrivant dans une auberge, et apercevant le pauvre petit Gusman qui meurt de faim, partage avec lui son repas frugal, tandis que la misère de cet enfant, prêt à mourir d'inanition, n'avoit pu attendrir de riches marchands. Les paroles que l'auteur prête à ce moine charitable, ont quelque chose de touchant dans leur simplicité : « Vive Dieu! s'écria-t-il animé d'une sainte ardeur; approche, mon enfant, je ne te laisserai pas languir dans la nécessité où je te vois : quand je n'aurois qu'un morceau de pain, il seroit à toi. Tiens, mon fils, prends un peu de nourriture; je serois indigne de vivre si je ne te secourois pas ».

Si Mateo Aleman eût écrit aux dix-huitième siècle, il eût présenté son cardinal comme un égoïste vivant au sein du luxe et de la mollesse, et faisant servir à ses débauches secrètes les biens de l'église; il eût peint le cordelier comme un gourmand et un libertin, qui profitoit de la crédulité et de la dévotion des fidèles,

pour se divertir et faire bonne chère. On ne pouvoit alors décemment accorder quelques vertus à un ecclésiastique, et sur-tout à un moine : le froc ne pouvoit cacher que des vices. Mateo, écrivant en Espagne sous Philippe II, a cherché les vertus où elles devoient naturellement se trouver en plus grand nombre, chez les hommes attachés par état à la religion.

Ce roman offre une grande variété d'incidens, aussi naturels que plaisans; il amuse l'esprit sans l'égarer par des chimères : il ne corrompt point le cœur par la peinture des passions romanesques; rien n'y sort de la vraisemblance, c'est ce qui le rend instructif : on y trouve des caractères bien tracés, et qui même offrent un grand rapport avec nos mœurs actuelles. Tel est celui d'un certain homme d'affaires nommé André, profond spéculateur, agioteur, banquier, banqueroutier, dont Gusman épouse la fille. Le vice est puni au dénoûment comme il doit l'être; les brillantes aventures de Gusman, ses traits d'esprit, ses escroqueries les mieux combinées, ses ruses les plus savantes aboutissent aux galères, digne fin d'un intrigant et d'un fripon.

Le Sage a répandu sur cette imitation de Mateo Aleman, le charme ordinaire de son style; l'ouvrage est écrit avec une élégante simplicité; la narration est facile, agréable et coulante, le ton de plaisanterie léger et délicat.

G.

XIII.

Charité; par LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER, *membre de l'Institut national.*

IL ne faut pas ôter à ce petit ouvrage de M. Mercier le mérite de l'à-propos. Jamais il ne fut plus nécessaire de parler de la charité, et de ressusciter ce feu céleste dans un temps où les misères humaines sont exposées à toutes les tentations du désespoir. Mais qui peut toucher le cœur des hommes ? Qui ne reconnoît l'insuffisance des discours humains, lorsqu'il s'agit de commander à l'intérêt de généreux sacrifices ? Quelle exhortation pourroit suppléer à la voix de ces pasteurs vénérables qu'on ne va plus entendre, et qui seuls ont mission pour porter la terreur dans la conscience des riches, parce qu'ils parlent au nom d'un Dieu qui ordonne d'aimer les hommes et de leur faire du bien ? Malheur à qui veut énerver ces paroles divines : « Il y a un enfer pour les cœurs barbares, et le ciel est ouvert aux ames bienfaisantes ». Sans le secours de ces paroles, toute la puissance humaine demeurera foible. La philosophie, qui ne reconnoît pas d'obligation formelle, sera toujours sans autorité; elle s'épuisera en vains discours pour vous conseiller la bienfaisance; elle vous dira que c'est un plaisir. Mais si c'est un plaisir, philosophes, j'ai donc le droit de m'en priver. La charité, au contraire, est un devoir, et le plus sacré des devoirs.

C'est apparemment pour cette raison que M. Mercier nous déclare qu'il ne veut plus entendre parler de la philantropie de ces charlatans, ni de leur sainte hu-

manité, ni même de leur bienfaisance, quoique ce mot soit de la création du bon abbé de Saint-Pierre. C'est la charité évangélique que M. Mercier veut voir renaître. Cette ville se souviendra avec une éternelle reconnoissance des immenses charités que MM. les curés de Paris distribuoient autrefois dans la saison rigoureuse. On ne doute pas que les comités de bienfaisance ne fassent tous leurs efforts pour imiter de si beaux modèles; mais qu'ils ne rougissent pas d'être vaincus en bienfaits par la religion chrétienne. Ce n'étoit pas seulement du pain que les pasteurs du peuple portoient aux malheureux, c'étoient des consolations paternelles qui adoucissoient dans leurs cœurs des chagrins plus sensibles que la misère; ils les nourrissoient de la parole de vie, comme dit Bossuet. Le pouvoir de faire le bien étoit l'attribut le plus essentiel de leur ministère, et il en rendoit l'autorité plus chère et plus vénérable. Certes, si l'on veut que ce ministère soit encore honoré, il faut l'investir du même pouvoir; il faut que l'exercice de la charité publique en devienne le premier ornement; et la société, s'il faut le dire, n'a pas d'intérêt plus pressant que celui-là.

Il est étonnant que M. Mercier n'ait pas été frappé d'une considération si utile et si étroitement liée à son sujet. Elle lui auroit fourni ces peintures pathétiques qu'il paroît avoir recherchées dans ce morceau de déclamation; et il lui eût été facile de le rendre aussi instructif que touchant, en faisant voir que la manière la plus efficace et la plus éclairée de porter des secours à l'indigence, est de les faire passer par les mains de ceux qui en connoissent plus profondément les besoins, et qui peuvent s'en servir doublement et pour consoler et pour instruire.

Mais l'auteur, qui paroît abonder en sentimens

plus qu'en idées, a fait de son ouvrage une longue complainte qui ne diminuera pas la misère, et une exhortation emphatique à la charité, qui ne tirera pas un écu de la poche d'un millionnaire. On sent bien que cet écrit ne seroit pas de M. Mercier, s'il n'étoit pas un peu bizarre; et ceux qui connoissent le génie de cet écrivain, ne s'étonneront pas de trouver un passage de la Nouvelle Héloïse à côté d'un passage de saint Paul. On y trouve même, au grand scandale de la charité, quelques injures contre les critiques; mais aussi quelle race que ces critiques! C'est la seule espèce de gens pour laquelle M. Mercier soit, à ce qu'il nous dit, *incharitable*. Au moins on ne dira pas qu'il est *inbon*. Pour lui rendre plus de justice qu'il n'en accorde à la plupart de ceux dont il parle, je dirai qu'on trouve dans son livre des morceaux si éloquens et des passages si ridicules, qu'on seroit tenté de croire qu'il eût été un homme de génie, s'il avoit voulu être un homme raisonnable; mais il n'a voulu que faire parler de lui, et il a réussi. Ceux qui s'imaginent que, pour devenir célèbre aujourd'hui, il faut être un peu extravagant, ont, à la vérité, contre eux de grandes raisons, mais ils ont pour eux de grands exemples.

Ce qui est désolant, c'est qu'il semble que M. Mercier nous dédaigne, et qu'il n'écrive plus que pour des Allemands, tant son style devient enflé et inintelligible. En écrivant sur la charité, il ne s'est pas oublié lui-même; et comme tout son ouvrage est fort tendre, on ne trouvera pas mauvais qu'il s'attendrisse aussi sur ses productions. Il déplore sur-tout le triste sort de sa *Néologie*; et ce souvenir n'est pas étranger à son sujet; car on peut se rappeler que c'est à titre de charité qu'il avoit publié cette *Néologie*, dans laquelle

il nous donnoit deux mille cinq cent quatre-vingt-quinze mots tout neufs, afin d'enrichir la langue de Racine et de Boileau, que Voltaire appeloit *une gueuse fière,* et dont M. Mercier déplore tous les jours la pauvreté. Il faut être bien charitable pour faire une pareille aumône; mais aussi il faudroit être bien gueux pour la recevoir : et c'est pour cela sans doute qu'elle a été mal reçue en France, comme nous l'apprend M. Mercier. Mais ce mépris n'a fait qu'accroître les libéralités de cet homme charitable. On peut dire qu'il a prodigué les expressions les plus hardies dans son nouvel ouvrage, et sur-tout dans l'endroit où il il se déchaîne contre les manufactures et contre les Anglais. Voici la belle réflexion qu'il fait à ce sujet :

" Les générations le plus visiblement rabougries, sortent de ces manufactures célèbres qui coûtent tant à l'humanité pour enrichir des *bailleurs de fonds ;* et tous les sots et ineptes publicistes, et le déplorable *Smith* à leur tête, de crier *bravo !* Ce *Smith* est bien le plus ingénieux démon qui, par ses froides analyses, a jeté parmi les penseurs sans entrailles, les petites idées mercantilles les plus convenables à un peuple Midas, ne voyant que l'or, et *diamantaire* de cœur et d'esprit ».

Est-ce là du style? est-ce là de l'originalité? Que Bossuet est rampant! Que Pascal est timide auprès de ce grand néologue! *Un peuple Midas! un peuple diamantaire de cœur et d'esprit :* Que cela est beau! que cela est neuf! Qu'est-ce que cela veut dire! Ah! *cancres de critiques,* misérables *abécédaires,* vous ne savez donc pas que c'est-là un de ces traits que l'Allemagne admirera éternellement, et qui mettra M. Mercier à côté de ces grands génies de la Basse-

Saxe, dont M. Villers nous a appris les noms illustres, Hemsterhuys, Sckültz, Voss, Hurin, Schrœck, Morhoff, Seckendorf!

On rapporte un trait assez semblable du fameux *Klopstock*, auteur de la *Messiade*, espèce de poëme épique que les Allemands mettent, comme de juste, au-dessus de tout. Une princesse d'Allemagne qui lisoit cette *Messiade*, fut un jour arrêtée par un endroit sublime qu'elle ne put jamais entendre. Elle fit venir M. Klopstock qui se trouvoit dans son palais, et le pria de lui expliquer sa pensée. Klopstock prend le livre, examine le passage, cherche ce qu'il a voulu dire; n'y pouvant rien comprendre: « Ma foi, Madame, et dit-il, demandez-le à ma muse, car pour moi je ne l'entends pas ». On ne sait s'il y a des Allemands assez fins pour pouvoir entendre ce passage mieux que son auteur; mais il est certain qu'ils le regardent comme le plus bel endroit du poëme. Ce sont là les modèles sur lesquels M. Mercier paroît s'être formé; et c'est ainsi qu'on se fait admirer en Allemagne, pour se consoler d'être ridicule à Paris. Z.

XIV.

Profanation des Tombes royales de Saint-Denis, en 1793; par madame DE VANNOZ, *née* SIVRY.

MONTAIGNE, dans son chapitre *des Trois Commerces*, interdit aux femmes le commerce des lettres avec une grande sévérité, et même une sorte d'humeur : « Que leur faut-il de plus, dit-il, que vivre aymées et honnorées? elles n'ont et ne çavent que trop pour cela. Il me fâche quand je les voy attachées

il nous donnoit deux mille cinq cent quatre-vingt-quinze mots tout neufs, afin d'enrichir la langue de Racine et de Boileau, que Voltaire appeloit *une gueuse fière*, et dont M. Mercier déplore tous les jours la pauvreté. Il faut être bien charitable pour faire une pareille aumône; mais aussi il faudroit être bien gueux pour la recevoir : et c'est pour cela sans doute qu'elle a été mal reçue en France, comme nous l'apprend M. Mercier. Mais ce mépris n'a fait qu'accroître les libéralités de cet homme charitable. On peut dire qu'il a prodigué les expressions les plus hardies dans son nouvel ouvrage, et sur-tout dans l'endroit où il il se déchaîne contre les manufactures et contre les Anglais. Voici la belle réflexion qu'il fait à ce sujet :

« Les générations le plus visiblement rabougries, sortent de ces manufactures célèbres qui coûtent tant à l'humanité pour enrichir des *bailleurs de fonds ;* et tous les sots et ineptes publicistes, et le déplorable *Smith* à leur tête, de crier *bravo !* Ce *Smith* est bien le plus ingénieux démon qui, par ses froides analyses, a jeté parmi les penseurs sans entrailles, les petites idées mercantilles les plus convenables à un peuple Midas, ne voyant que l'or, et *diamantaire* de cœur et d'esprit ».

Est-ce là du style? est-ce là de l'originalité? Que Bossuet est rampant! Que Pascal est timide auprès de ce grand néologue! *Un peuple Midas! un peuple diamantaire de cœur et d'esprit :* Que cela est beau! que cela est neuf! Qu'est-ce que cela veut dire! Ah! *cancres de critiques*, misérables *abécédaires*, vous ne savez donc pas que c'est-là un de ces traits que l'Allemagne admirera éternellement, et qui mettra M. Mercier à côté de ces grands génies de la Basse-

Saxe, dont M. Villers nous a appris les noms illustres, Hemsterhuys, Sckültz, Voss, Hurin, Schrœck, Morhoff, Seckendorf!

On rapporte un trait assez semblable du fameux *Klopstock*, auteur de la *Messiade*, espèce de poëme épique que les Allemands mettent, comme de juste, au-dessus de tout. Une princesse d'Allemagne qui lisoit cette *Messiade*, fut un jour arrêtée par un endroit sublime qu'elle ne put jamais entendre. Elle fit venir M. Klopstock qui se trouvoit dans son palais, et le pria de lui expliquer sa pensée. Klopstock prend le livre, examine le passage, cherche ce qu'il a voulu dire; n'y pouvant rien comprendre: « Ma foi, Madame, et dit-il, demandez-le à ma muse, car pour moi je ne l'entends pas ». On ne sait s'il y a des Allemands assez fins pour pouvoir entendre ce passage mieux que son auteur; mais il est certain qu'ils le regardent comme le plus bel endroit du poëme. Ce sont là les modèles sur lesquels M. Mercier paroît s'être formé; et c'est ainsi qu'on se fait admirer en Allemagne, pour se consoler d'être ridicule à Paris. Z.

XIV.

Profanation des Tombes royales de Saint-Denis, en 1793; par madame DE VANNOZ, *née* SIVRY.

MONTAIGNE, dans son chapitre *des Trois Commerces*, interdit aux femmes le commerce des lettres avec une grande sévérité, et même une sorte d'humeur: « Que leur faut-il de plus, dit-il, que vivre aymées et honnorées? elles n'ont et ne çavent que trop pour cela. Il me fâche quand je les voy attachées

il nous donnoit deux mille cinq cent quatre-vingt-quinze mots tout neufs, afin d'enrichir la langue de Racine et de Boileau, que Voltaire appeloit *une gueuse fière,* et dont M. Mercier déplore tous les jours la pauvreté. Il faut être bien charitable pour faire une pareille aumône; mais aussi il faudroit être bien gueux pour la recevoir : et c'est pour cela sans doute qu'elle a été mal reçue en France, comme nous l'apprend M. Mercier. Mais ce mépris n'a fait qu'accroître les libéralités de cet homme charitable. On peut dire qu'il a prodigué les expressions les plus hardies dans son nouvel ouvrage, et sur-tout dans l'endroit où il il se déchaîne contre les manufactures et contre les Anglais. Voici la belle réflexion qu'il fait à ce sujet :

« Les générations le plus visiblement rabougries, sortent de ces manufactures célèbres qui coûtent tant à l'humanité pour enrichir des *bailleurs de fonds ;* et tous les sots et ineptes publicistes, et le déplorable *Smith* à leur tête, de crier *bravo !* Ce *Smith* est bien le plus ingénieux démon qui, par ses froides analyses, a jeté parmi les penseurs sans entrailles, les petites idées mercantilles les plus convenables à un peuple Midas, ne voyant que l'or, et *diamantaire* de cœur et d'esprit ».

Est-ce là du style? est-ce là de l'originalité? Que Bossuet est rampant! Que Pascal est timide auprès de ce grand néologue! *Un peuple Midas! un peuple diamantaire de cœur et d'esprit :* Que cela est beau! que cela est neuf! Qu'est-ce que cela veut dire! Ah! *cancres de critiques,* misérables *abécédaires,* vous ne savez donc pas que c'est-là un de ces traits que l'Allemagne admirera éternellement, et qui mettra M. Mercier à côté de ces grands génies de la Basse-

Saxe, dont M. Villers nous a appris les noms illustres, Hemsterhuys, Sckültz, Voss, Hurin, Schrœck, Morhoff, Seckendorf!

On rapporte un trait assez semblable du fameux *Klopstock*, auteur de la *Messiade*, espèce de poëme épique que les Allemands mettent, comme de juste, au-dessus de tout. Une princesse d'Allemagne qui lisoit cette *Messiade*, fut un jour arrêtée par un endroit sublime qu'elle ne put jamais entendre. Elle fit venir M. Klopstock qui se trouvoit dans son palais, et le pria de lui expliquer sa pensée. Klopstock prend le livre, examine le passage, cherche ce qu'il a voulu dire; n'y pouvant rien comprendre: « Ma foi, Madame, et dit-il, demandez-le à ma muse, car pour moi je ne l'entends pas ». On ne sait s'il y a des Allemands assez fins pour pouvoir entendre ce passage mieux que son auteur; mais il est certain qu'ils le regardent comme le plus bel endroit du poëme. Ce sont là les modèles sur lesquels M. Mercier paroît s'être formé; et c'est ainsi qu'on se fait admirer en Allemagne, pour se consoler d'être ridicule à Paris. Z.

XIV.

Profanation des Tombes royales de Saint-Denis, en 1793; par madame DE VANNOZ, *née* SIVRY.

MONTAIGNE, dans son chapitre *des Trois Commerces*, interdit aux femmes le commerce des lettres avec une grande sévérité, et même une sorte d'humeur: « Que leur faut-il de plus, dit-il, que vivre aymées et honnorées? elles n'ont et ne çavent que trop pour cela. Il me fâche quand je les voy attachées

à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique, et semblables drogueries si vaines et inutiles à leur besoing.... Baste, elles peuvent sans tout cela ranger la grace de leurs yeulx à la gayeté, à la sévérité, à la doulceur; assaisonner un nenny de rudesse, de doubte et de faveur, et ne chercher point d'interprète aux discours qu'on faict pour leur service : avec cette science elles commandent à baguette et régentent les régents et l'eschole ». Ce texte ne paroît pas très-heureusement choisi, lorsque j'ai à rendre compte de l'ouvrage d'une femme, qui, pouvant très-bien s'en fier aux avantages de son sexe pour *commander à baguette et régenter les régents et l'eschole*, a néanmoins voulu joindre à ces succès des succès non moins flatteurs. Mais Montaigne lui-même ne met point la poésie au nombre de ces *drogueries* qu'il interdit aux femmes : « Si toutesfois, ajoute-t-il, il leur fâche de nous céder en quoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoing : c'est un art folastre et subtil, déguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre, comme elles ».

Mais si, à cause de ses rapports avec leur esprit, leur caractère et leurs grâces, il leur est permis de cultiver la poésie légère, badine, *follastre* et *tout en montre et en plaisir,* ne leur sera-t-il pas permis aussi, à cause de ses rapports avec leur cœur compatissant et sensible, de s'adonner à ce genre de poésie qui respire si naturellement le sentiment, la pitié, la douleur, et de soupirer en vers tendres et plaintifs les peines de l'ame qu'elles ressentent si vivement, et les malheurs de leurs semblables qu'elles partagent avec une bonté si touchante et si généreuse? Jeune, ou plutôt enfant, et dans des temps plus heureux, madame de Vannoz, alors mademoiselle de Sivry, cul-

tiva ce premier genre de poésie, plus conforme à la douce situation de l'ame d'un enfant que n'a pu affliger ni son propre malheur, ni celui des autres, et au ton général d'une société vivant au sein du luxe, des arts et des plaisirs, et que n'avoient point encore éprouvée d'horribles calamités. Jeune encore, mais ayant cependant vingt ans de plus, et sur-tout dix ans de révolution, son talent a dû se ressentir, et de l'expérience de l'âge, et de l'épreuve du malheur; et les sujets de ses chants ont dû varier avec les intérêts si divers de ces diverses époques. Si je n'avois pas déjà un espace trop borné pour parler des succès auxquels doit s'attendre madame de Vannoz, je m'étendrois davantage sur les succès qu'obtint mademoiselle de Sivry : usant de cette familiarité qu'autorise l'enfance, et qu'appelle sur-tout si naturellement un enfant aimable, plein d'esprit et d'agrément, je peindrois *la petite de Sivry* au milieu d'une société brillante, spirituelle, dont elle ne cessoit de causer l'étonnement et l'admiration; je peindrois cette société tout émerveillée des grâces, des réparties ingénieuses, des connoissances et du *talent* d'une jeune personne de huit à dix ans; je parlerois des vers agréables que lui adressèrent les hommes de lettres les plus distingués: Laharpe, le duc de Nivernois et plusieurs autres; et sur-tout des vers non moins agréables et beaucoup plus étonnans qu'elle leur répondit, ou qu'elle avoit été la première à leur adresser. Mais ces jolis vers et ces détails si flatteurs de l'enfance de mademoiselle de Sivry, sont déjà connus; je renvoie ceux qui les ignoreroient encore, au tome IV de la Correspondance de M. Laharpe, pag. 125, 131 et 132, et j'abandonne mademoiselle de Sivry, pour m'occuper de madame de Vannoz.

Quoiqu'en disent certains poètes qui frémissent lorsqu'on parle du sujet et du plan d'un poëme, il est bien dificile que ces deux idées principales n'entrent pas pour quelque chose dans l'examen critique d'un ouvrage de poésie, et plus difficile encore qu'elles n'entrent pas pour beaucoup dans le mérite réel de l'ouvrage. J'imagine au reste qu'ils ne trouveroient pas cet examen si déplacé, s'il leur étoit favorable comme il doit l'être à madame de Vannoz. La barbare profanation de la sépulture de nos rois, est un de ces événemens inouis dans lequel la poésie trouve une infinité de ressources : la poésie, en effet, se nourrit d'images, de tableaux, de faits, de contrastes, de sentimens et de passions. Or, tous ces élémens sont réunis dans le sujet choisi par madame de Vannoz : la mémoire y trouve des souvenirs cruels, mais attachans; l'ame, des émotions vives et des sentimens douloureux; l'imagination, des tableaux sombres et énergiques : les passions, l'indignation sur-tout, animent ces tableaux; l'histoire de tant de rois si horriblement outragés, offre quelques faits intéressans à rappeler, quelques caractères touchans à peindre; la religion, consacrant le culte des morts et le respect des derniers asiles de l'homme, augmente encore l'horreur de cette profanation et l'intérêt qui en résulte : elle indique au poète tous les contrastes et toutes les idées grandes, sombres et lugubres que présentent les tombeaux, et sur-tout les tombeaux des rois, la vie et la mort, la grandeur et le néant, le temps et l'éternité. Certes, il n'est point pour un poëme élégiaque de sujet plus grave et plus imposant, si, comme l'a dit Boileau,

La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, pleurer sur un cercueil.

du moins elle trouve dans ce cercueil des dépouilles sacrées, des restes chers à la douleur, auxquels elle peut adresser ses gémissemens. Mais ici la douleur n'a pas même ces tristes consolations; elle pleure sur des tombeaux vides et profanés, sur des morts outragés par un crime inoui dans les siècles et chez les peuples les plus barbares.

Il n'est point étonnant que l'indignation d'un pareil forfait, et les richesses poétiques d'un pareil sujet aient inspiré plusieurs poètes. Indépendamment de quelques autres poëmes qu'on nous promet sur le même objet, on a déjà annoncé avec éloge, celui de M. Treneuil : le public l'a accueilli avec beaucoup de faveur, et je crois qu'il n'en accordera pas moins à celui-ci. Je ne ferai pas néanmoins de comparaison entre ces deux ouvrages; et je crois en cela entrer dans les vues des deux auteurs. M. Treneuil est sans doute trop galant pour vouloir qu'on lui sacrifie madame de Vannoz, et madame de Vannoz a sûrement trop de mérite réel pour avoir besoin qu'on fasse son éloge aux dépens d'un rival.

L'art avec lequel elle a conçu et ordonné son poëme, l'a divisé en deux parties parfaitement réunies par l'unité d'objet, mais distinctes par le ton et la forme : elle a ainsi obtenu l'avantage de la variété et de la vivacité que donne le tour dramatique à la seconde partie. Dans la première, le poète ignorant les profanations dont l'église de Saint-Denis a été le théâtre, y vient, conduit par deux motifs assez puissans : l'un, de fuir les hommes cruels qui couvrent sa patrie d'horreurs et de crimes; l'autre, de trouver un appui et des consolations dans les vérités de la religion et le sein de la Divinité. Les premières méditations dans

le temple de Saint-Denis, devoient naturellement avoir pour objet les *leçons de la mort* et le néant des grandeurs humaines, à la vue de tant de rois étendus dans la poussière des tombeaux.

Tant de palais en vain attestoient leur splendeur;
Vainement sous son poids leur char triomphateur,
Dans sa course brillante a fatigué la terre;
L'heure a sonné : déjà leur grandeur passagère,
Au souffle de la mort, et tombe et se détruit,
Comme, au souffle des vents, cette toile légère,
Que suspend à leur tombe un insecte éphémère.

Il est impossible de choisir une comparaison plus heureuse, et de l'exprimer mieux : le poète ne la tire pas d'une toile d'araignée en général, mais de celle que l'insecte éphémère suspend à la tombe des rois; et je crois que cette circonstance locale n'est pas indifférente. Madame de Vannoz continue ainsi :

Sous des voiles épais, une éternelle nuit
Enveloppe et défend leur demeure dernière;
Nul n'ose profaner ce funèbre appareil :
La voix seule de l'ange, au moment du réveil,
Peut briser ces liens, soulever cette pierre.....
Mais, que dis-je ? ces temps seroient-ils devancés ?
Des marbres, des piliers, des ornemens du trône,
J'écarte les débris confondus, entassés, etc.

Voilà sans doute une transition très-heureuse, pour passer de l'ignorance où est le poète de ce qui s'est passé à Saint-Denis, à la connoissance des monstrueux excès auxquels on s'y est livré; et c'est ici que va paroître le second interlocuteur du poëme, et que la forme dramatique va y imprimer plus de mouvement, de vivacité et d'intérêt.

Quelle main sacrilége,
D'une nouvelle mort a frappé le tombeau ?
. . . .
Que vais-je découvrir ? Effroyable ruine !
Quels forfaits caches-tu ? « Des forfaits inouis, »
Me répond une voix ou mortelle ou divine :
« Tremble ».

Alors s'offre à sa vue un vieillard vénérable ; témoin des forfaits dont ce saint temple fut le théâtre, il les raconte ainsi :

« Une profonde nuit obscurcissoit les airs :
» Le sifflement des vents, la foudre menaçante,
» Et le choc redoublé des élémens divers,
» Sembloient, dans cette enceinte au loin retentissante,
» Pour des crimes nouveaux évoquer les Enfers.
» Seul ici, je veillois sous ces cloîtres déserts.
» Quel tumulte soudain s'élève et m'épouvante !
» Il s'approche, et bientôt je distingue des cris ;
» Une horde étrangère assiége le parvis :
» Tout décèle à mes yeux sa rage meurtrière ».

Ici le vieillard trace les principaux traits de cette scène épouvantable, et les caractères les plus remarquables des princes si indignement exhumés. La rage n'épargne pas même ce bon Henri, outragé à cette affreuse époque dans tous les monumens que lui avoient élevés la piété et la reconnoissance :

« Aux pieds du grand Henri je réclame un asile.
» Dieu ! cet asile saint, lui-même, est violé ;
» Le marbre, sous les coups de leur fer parricide,
» Se brise, et de Henri le corps est dévoilé.
» Ô prodige ! la mort laisse à ce front livide
» L'empreinte de la gloire et de la majesté.
. . . .

» J'ai vu les scélérats, tremblans à son aspect,
» Frémir et s'arrêter, remplis d'un saint respect;
» Mais bientôt, rappelant leur *audace* première,
» Par l'outrage et l'insulte, aggravant leur fureur;
» Ses ossemens traînés, souillés par la poussière.....
» O des trônes mortels maître et dispensateur!
» Des monarques parfaits si ta main est avare,
» Si les jours fortunés que leur règne produit,
» Semblent de cours éclairs dans la profonde nuit,
» Devois-tu de tels rois à ce peuple barbare?
» C'est donc là ce Henri, fameux par sa bonté,
» Qui nourrit de sa main son peuple révolté,
» Et qui, forcé de vaincre, en pleurant sa victoire,
» Sut, par tant de bienfaits, expier tant de gloire.
» C'est lui : deux fois puni pour un règne si beau,
» Vivant on l'assassine, on l'outrage au tombeau ».

Après avoir ainsi fait la part de l'éloge (car c'est louer le talent de madame de Vannoz que de citer ses vers), je ferai aussi la part de la critique, que la politesse et la galanterie ne doivent épargner qu'à la foiblesse. On trouve, au milieu de morceaux pleins de force et d'énergie, quelques vers foibles et prosaïques; il y a aussi quelquefois du vague dans les pensées et dans les expressions. Madame de Vannoz, à qui la langue poétique ne fait point, comme à tant d'autres, négliger la langue grammaticale, l'a cependant violée dans ce vers :

Ses regards douloureux tantôt *fixent la terre.*

Fixer la terre, n'est français que dans un sens dont ne s'accommoderoit pas le système de Copernic. Enfin, on trouve aussi dans son poëme des rimes inexactes, telles que *muet* et *respect;* et quelques autres encore, moins répréhensibles cependant. Mais

un de mes amis à qui j'en faisois l'observation, m'assure que les femmes n'étoient point asservies à une aussi grande exactitude, et qu'elles avoient quelques priviléges sur la rime; et je suis bien loin de vouloir leur contester aucun de leurs priviléges; mon ami vouloit même les étendre plus loin que sur la rime; mais ici je crus voir percer l'épigramme, et je ne fus plus de son avis. A.

XV.

Élégies, par madame VICTOIRE BARBOIS, *sur la mort de sa fille, âgée de quatre ans.*

« SI l'on découvroit dans ces élégies, dit leur auteur, quelque germe de talent, je le devrois à Racine, qui fut à mon insu mon unique maître. Devenue mère, la perte de ma fille déchira mon cœur; je me crus seule dans la nature. Les expressions de ma douleur portèrent l'empreinte du goût qui avoit dominé mon esprit; et je sentis le besoin de les écrire. Entraînée sans peine par ce charme douloureux, je laissai couler mes vers et mes pleurs ».

Et, en effet, dans ces touchantes élégies, les vers semblent être sortis de l'école de Racine; et les pensées n'ont pu naître que d'une mère. C'est Rachel, Rachel inconsolable, parce que l'objet de son amour maternel n'est plus : *Noluit consolari quia non sunt.*

L'auteur avoit perdu sa mère avant que de perdre sa fille :

Dans tout ce que j'aimois, j'ai subi le trépas,
Amie, épouse, fille et mère infortunée,
Par tous les sentimens à souffrir condamnée.

A peine je quittais les jeux de mon berceau,
Que déjà de mes pleurs j'arrosois un tombeau.
Ma foible adolescence, à l'abandon livrée,
Redemandoit au ciel une mère adorée.
Je lui devois un cœur qu'elle aimoit à former,
Tous mes vœux, mes plaisirs, le bonheur de l'aimer.

Vers charmant, expression neuve d'un sentiment que chacun de nous a éprouvé sans avoir su, comme elle, le remarquer : *Je lui devois le bonheur de l'aimer.*

Du moins ma tendre mère
N'a perdu ses enfans qu'en perdant la lumière.
J'étois entre ses bras, elle a vu ma douleur,
Et son dernier soupir est encor dans mon cœur.

Des malheurs redoublés accablent cette infortunée; mais elle est mère elle-même, et elle vit pour sa fille, unique objet de sa tendresse :

La mort vient la frapper sur mon sein malheureux :
Dans mes bras, sans pitié, saisissant sa victime,
L'inhumaine me laisse et referme l'abîme.

Il faut mêler ses larmes à celles de cette mère, lorsqu'elle fait entendre ce cri de la douleur :

De ma fille expirante
Je retrouve en tous lieux l'image déchirante;
Je sens encor ses maux, je la revois en pleurs,
Tour-à-tour résistant, succombant aux douleurs,
S'attacher à mon sein, et d'une main débile
Sur ce sein malheureux se chercher un asile.
Le nom de mère, hélas! qui fit tout mon bonheur,
Ses accens douloureux l'ont gravé dans mon cœur.
Par un dernier effort où survit sa tendresse,
Je la vois surmonter ses tourmens, sa foiblesse;

Ses yeux cherchent mes yeux, sa main cherche ma main.
Elle m'appelle encore, et tombe sur mon sein....
Dieu puissant, Dieu cruel! tu combles ma misère;
C'en est fait, elle expire; et je ne suis plus mère!
Ses yeux, ses yeux si doux sont fermés pour toujours.
Ma fille.... Non, le sort n'a pas tranché tes jours!
Me séparer de toi n'est pas en sa puissance!
La preuve de ta vie est dans mon existence!
Ah! reste dans mes bras. . . . .
Palpitante d'effroi, ta mère infortunée
Ose te disputer à la mort étonnée;
Entends, entends mes cris... Tu ne me réponds plus.
O trop aveugle espoir! ô tourmens inconnus!
Dieu, rends-moi mon erreur et ce transport funeste;
Mon délire est, hélas! le seul bien qui me reste!

En transcrivant ce morceau, j'ai supprimé deux vers qui me paroissoient devoir les déparer; c'est ceux où dans son désespoir, *accusant, menaçant, implorant tous les Dieux*, elle eut *invoqué les enfers et les cieux*. C'est déclamer, ce n'est plus sentir. Tandis qu'un poète implore *tous les Dieux*, il n'est qu'un Dieu pour une mère. Aussi s'adresse-t-elle ensuite à lui seul en ces termes :

Dieu, qui vois mes tourmens, hélas! dès mon jeune âge
J'aimai la vérité pour t'aimer davantage.
A l'amour maternel, qui fit tout mon bonheur,
L'amour de la vertu s'unissoit dans mon cœur.
Ce cœur trop malheureux t'offrit un pur hommage;
Termine enfin ses maux et brise ton ouvrage.
Pour aimer et souffrir, il sortit de tes mains,
Ah! qu'il a bien rempli ses malheureux destins!

Je regrette que madame Barbois n'ait pas développé dans ses vers la seule idée qui puisse consoler une mère. L'immortalité de l'ame seroit le dogme des

cœurs sensibles, lors même qu'il ne seroit pas attesté par la religion. Haller et Bodmer, en déplorant l'un la perte de sa femme et l'autre celle de son fils, mêlent aux accens les plus vrais d'une douleur profonde, le vœu et l'espérance de se réunir aux objets de leurs regrets dans une meilleure vie. Le baron de Chronneik (1), dans des élégies consacrées à sa mère, la voit au-delà du tombeau ; elle lui tend les bras, et il espère la retrouver un jour pour ne plus se séparer d'elle. Quel riche fonds d'idées grandes et poétiques, et combien la douleur d'une mère est sublime, lorsque *son espérance est pleine d'immortalité (2)*. Mais sans faire un objet de critique de ce qui n'est que l'absence d'une beauté de plus, il est impossible de ne pas se sentir vivement ému en lisant les sept

(1) Nous citons ici trois poètes allemands, parce que nous croyons que dans l'Idile et l'Elégie les Allemands ont surpassé tous les modernes. Mais aussi c'est le seul genre de littérature où cette nation ait excellé. Quant aux sciences morales, et particulièrement la métaphysique, depuis Luther jusqu'à Kant, à Weishaupt et au docteur Gall, l'on sait que l'Allemagne peut être considérée comme les petites maisons de l'Europe. Il y a dans ce pays deux espèces d'hommes entièrement différentes, l'une est formée des habitans des campagnes, dans lesquels on remarque la simplicité, la franchise, la bonté des anciens Germains : Gesner, Haller, Kleist, ont trouvé parmi eux le modèle des mœurs qu'ils ont chantées ; l'autre classe est formée des cinq à six mille auteurs qui déraisonnent dans tout le nord de l'Allemagne, et de ceux qui lisent les quinze ou vingt mille *ouvrages nouveaux* que ces écrivains envoient chaque année à la foire de Leipsick. Si J.-J. avait vécu dans ce pays, on n'auroit pas regardé comme un paradoxe extravagant, mais seulement comme un mouvement d'humeur, cette phrase de son discours contre les sciences : *l'homme qui pense est un animal dépravé.*

(2) Expression de Job.

élégies de madame Barbois, et chacun de ses lecteurs devient un ami pour elle : elle peut leur dire comme à son frère :

Dans cet écrit funeste, arrosé de mes pleurs,
Où mon ame en secret déposa ses douleurs,
Puisses-tu quelquefois, d'une voix attendrie,
Relire mes malheurs et pleurer sur ma vie !
Cherche alors des forêts la plus sombre épaisseur;
Fuis l'aspect du mortel qu'enivre le bonheur.
Ah ! tout lecteur heureux est un lecteur sévère.
Mais livre-moi sans crainte aux regards d'une mère :
Son cœur bientôt ému sentira mes douleurs;
Et ma fille après moi fera couler des pleurs.

DE B...E.

XVI.

LE SAULE DES REGRETS, (1)

Ou Consolations adressées à madame VICTOIRE BARBOIS, *sur la perte de sa fille, âgée de quatre ans.*

De ce ruisseau qui coule au pied d'un mont aride,
Ne puis-je me lasser de contempler le cours?
N'ai-je point assez vu dans cette onde rapide,
L'image du bonheur qui me fuit pour toujours?

De ce rocher désert l'aspect triste et sauvage,
A mes yeux affligés offre quelques attraits;
Nulle fleur n'y peut croître; un seul arbre l'ombrage;
La douleur le nomma le *Saule des Regrets.*

(1) Voyez dans le recueil de madame Barbois une pièce portant le même titre.

Dis-moi, saule plaintif, quelle voix douce et tendre
Répète dans ton sein ces longs gémissemens,
Ces accens que Rachel dans Rama fit entendre :
Ne me consolez point ; j'ai perdu mes enfans.

Puisqu'une autre Rachel gémit sur ce rivage,
Doux saule, à ses regrets j'unirai mes douleurs ;
Laisse-moi pénétrer sous ton épais feuillage,
J'écouterai ses chants, elle verra mes pleurs.

D'un fils, mon seul amour, Victoire, j'étois mère ;
Son troisième printemps l'avoit vu dans mes bras ;
Mais à l'âge où ta fille a fermé sa paupière,
Pour le suivre au tombeau j'invoquai le trépas.

Te dirai-je à mes yeux ce qu'il avoit de charmes,
Et de son jeune cœur les transports ingénus ?
Non, non, ma voix s'éteint, et je n'ai que des larmes :
O Victoire, pleurons, nos enfans ne sont plus!...

Que dis-je ! ils ne sont plus,... illusion funeste !
Cessons de les chercher dans la nuit des tombeaux ;
Et pour nous laisser voir leur demeure céleste,
Doux saule, écarte un peu tes flexibles rameaux.

Ruisseau, tu n'offres plus leur image naïve,
Mais leur brillant palais tu le peins à nos yeux ;
Et ton onde inconstante a beau fuir cette rive,
Dans ton sein calme et pur tu réfléchis les cieux.

Là, couronnés de fleurs, tels qu'on nous peint les anges,
Un Dieu les fait jouir d'un éternel printemps :
A leurs hymnes sacrés, d'amour et de louanges,
Oserions-nous mêler de funèbres accens ?

Couple heureux et paré de grâce et d'innocence,
Enfans qu'aima le ciel, vous pourriez le fléchir ;
Osez lui dire, hélas ! que depuis votre absence,
Le seul bien qui nous reste est l'espoir de mourir.

Adieu, doux saule, adieu, leur touchante prière
Nous obtient ce dernier, ce paisible sommeil,
Qui, terminant enfin notre longue misère,
Nous rendra nos enfans à l'instant du réveil.

par Mad. de ***.

HISTOIRE ET VOYAGES.

XVII.

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce; par J.-J. Barthélemy.

Peu d'ouvrages ont paru dans des circonstances moins favorables, et ont eu un succès plus brillant que le *Voyage d'Anacharsis.* Lorsque ce livre fut publié, toutes les têtes étoient déjà saisies du vertige révolutionnaire; on étoit moins disposé à s'occuper des ouvrages qui pouvoient paroître alors, qu'à réaliser ce qu'on croyoit avoir appris dans ceux qui avoient paru depuis cinquante ans. Ce fut vers la fin de 1788 que M. l'abbé Barthélemy donna son *Anacharsis.* A cette époque, la France était rassasiée de littérature; et cette satiété, jointe au mouvement qui agitoit tous les esprits, devenoit, pour les ouvrages nouveaux, du plus funeste présage. Cependant *Anacharsis* fut accueilli de la manière la plus distinguée, soit que le mérite du livre se fît sentir, en dépit de la disposition générale du public, soit qu'on espérât trouver dans cette nouvelle histoire de la Grèce ce qu'on cherchoit alors par-tout, c'est-à-dire, des idées et des vues applicables aux projets de changement et de constitution nouvelle dans lesquels toutes les pensées, tous les intérêts et toutes les passions venoient se réunir.

Ce succès fut pourtant troublé par des critiques. On reprocha à l'auteur d'avoir dégradé l'histoire, en lui donnant les formes et les parures du roman; de n'avoir pas mis assez de profondeur dans la partie morale et politique de son ouvrage; enfin, de l'avoir écrit d'un style plus élégant, plus brillant et plus soigné que fort et nerveux. J'avoue qu'aucune de ces observations, auxquelles se réduisent toutes les critiques, ne me paroît fondée. Ce n'est point proprement une histoire de la Grèce que l'auteur a voulu faire, quoique son livre ait tout les avantages d'une véritable histoire: il s'est proposé d'entrer dans des détails en eux-mêmes très-curieux et très-instructifs, mais que proscrit la sévérité dédaigneuse du genre historique; il a voulu rassembler dans un cadre convenable toutes les notions qu'il a pu recueillir dans les écrivains de l'antiquité sur les arts, sur les mœurs privées, sur l'économie domestique des différens peuples du continent et des îles de la Grèce. Auroit-il pu, dans une histoire, nous tracer le plan d'une maison grecque, par exemple; nous en décrire, l'architecture, nous en faire connoître l'intérieur? Tout ce qui regarde les habitudes des particuliers, les habits, les denrées, les usages privés enfin, étoit-il de nature à faire partie d'une histoire? Il est vrai que M. Rollin, dans son excellente compilation, a donné beaucoup de détails de ce genre; mais la compilation de M. Rollin, toute intéressante, toute bien écrite qu'elle est, peut être considérée comme une histoire, sous le rapport de la composition? Qu'est-ce qu'une histoire où l'auteur s'arrête à chaque instant pour faire une dissertation tantôt sur un point, tantôt sur un autre, sur les lois, sur les coutumes, sur les machines employées à la guerre, etc.? On seroit très-fâché de ne pas trouver ces utiles digressions dans M. Rollin;

mais on doit convenir que son ouvrage n'est point proprement une composition historique, dans le sens que les littérateurs et les gens de goût attachent à ce terme : ils ne sauroient non plus considérer l'ouvrage de M. Barthélemy comme une histoire, ni appliquer à cet ouvrage les principes et les règles du genre.

Au fond, ce qu'on appelle ici la partie romanesque, n'est véritablement qu'un cadre, et le plus heureux que l'auteur pût choisir : le plan, dans lequel il a renfermé le produit de ses profondes études, et de ses recherches savantes, ne porte atteinte ni à la vérité des faits, ni à l'exactitude des observations, ni à la justesse des idées. S'il avoit altéré les événemens, bouleversé les dates, dénaturé les caractères, répandu un coloris faux sur les choses, les hommes et les lieux ; si, comme ses ignorans imitateurs, il avoit tout subordonné à son plan, au lieu de subordonner son plan à ce qui devoit le remplir, on pourroit, justement l'accuser de nous avoir donné un roman au lieu d'une histoire ; mais il n'en est pas ainsi ; on ne trouve rien dans *Anacharsis* qui ne soit appuyé sur les autorités les plus solides.

Cet ouvrage, qui n'a pu être conçu que par un Français de l'imagination la plus brillante, et composé par un savant d'nne très-grande érudition, a été examiné sévèrement dans un pays où l'on est moins sensible aux agrémens de l'imagination que scrupuleux sur ce qui touche à la science : les savans des Universités d'Allemagne n'y ont trouvé qu'un très-petit nombre d'erreurs à reprendre ; et l'on ne peut pas les soupçonner d'avoir été séduits par les attraits de l'ouvrage. Dira-t-on que l'auteur a corrompu le goût en donnant un mauvais exemple : il est vrai que nous avons vu des *Anténors* anciens et modernes venir à la suite d'*Anacharsis ;* mais quel rapport de ces pitoyables

ouvrages, bons tout au plus pour égayer un moment la critique et pour amuser les ignorans, avec un livre qui fut le fruit de trente ans de recherches, de méditations et de travail? N'est-ce pas d'ailleurs la destinée des bons ouvrages, de produire de mauvaises copies? L'imbécille troupeau des imitateurs, le *servum pecus*, ne veut-il pas toujours suivre les esprits supérieurs qui se sont ouvert des routes nouvelles? Après *les Caractères de la Bruyère,* ne vit-on point paroître une foule de *Caractères?* Après le succès des *Lettres Persannes*, tous les libraires ne disoient-ils pas à leurs auteurs : *Faites-nous des Lettres Persannes?*

Le plan que M. Barthélemy s'est tracé, et qui est devenu entre les mains de ses copistes une espèce de lieu commun, étoit le plus ingénieux qu'il pût adopter, le plus séduisant, le plus propre à faire goûter l'instruction, pour laquelle ceux même qui aiment le plus à lire ont naturellement tant de dégoût. Notre curiosité ne va pas très-loin d'elle-même; elle a besoin d'être excitée : la science ne seroit pas si rare, si ses attraits seuls étoient capables d'engager à la chercher. Tous ceux qui ont reçu quelqu'éducation ont lu rapidement, dans leur enfance, les Histoires grecque et romaine de M. Rollin, et c'étoit une provision à laquelle ils étoient bien décidés de s'en tenir, avant qu'*Anacharchis* eût paru. Nous avions cependant un ouvrage très-bien fait et très-approfondi sur l'Histoire grecque, celui de Cousin-Despréaux; mais les formes n'en étoient pas assez attrayantes. Ce fut une idée très-heureuse de supposer, comme le fait M. Barthélemy, qu'un Scythe voyage dans la Grèce, quelques années avant la naissance d'Alexandre, avec toute la curiosité d'un étranger avide de s'instruire et capable de bien observer : chaque lecteur devient, en quelque sorte, le compa-

gnon d'*Anacharsis*, s'instruit avec lui; et cette illusion, qui ne nuit pas du tout à la solidité de l'instruction, y répand tout l'intérêt, tout le charme et toute la variété d'un voyage. *Anacharsis* n'est un ouvrage frivole que pour les esprits frivoles : pour ceux qui savent lire avec attention et avec fruit, c'est un des livres les plus solides, les plus savans et les plus instructifs qu'ils puissent désirer.

Le reproche de n'avoir pas assez approfondi la partie politique et morale de l'ouvrage, tourne, en quelque sorte, à la louange de l'auteur. On auroit voulu qu'il nous eût donné ses vues, ses idées, ses aperçus particuliers; et il a beaucoup mieux aimé nous donner ceux de Platon, d'Aristote et de Thucydide. C'étoit ce que demandoit la nature de son ouvrage; ce qui répondoit le mieux à l'esprit d'exactitude avec lequel il l'a composé; ce qui devoit en écarter, autant qu'il étoit possible, les idées fausses, les méprises et les erreurs. M. Barthélemy n'avoit pas la prétention de rivaliser avec Montesquieu; il ne vouloit faire qu'un ouvrage d'érudition revêtu d'une forme agréable: les meilleurs esprits, les plus grands génies de la Grèce lui fournissoient assez de pensées et de vues sur les mœurs, les Gouvernemens et la politique de leurs contemporains, pour qu'il n'eût pas besoin d'y mêler les siennes. Une partie essentielle de son travail étoit de les recueillir et de les encadrer convenablement dans son plan: c'est ce qu'il a fait; et, quelles que pussent être ses idées particulières, on ne peut pas soupçonner qu'il auroit eu sur ces matières des vues plus profondes que celles de ces auteurs où Montesquieu a puisé tout ce qu'il a dit de meilleur sur la politique des anciens. Et dans quelles erreurs Montesquieu lui-même n'est-il pas tombé, pour n'avoir pas toujours suivi le fil

d'une exacte érudition! « J'ai souvent admiré, dit M. Barthélemy, dans des mémoires qui font partie de cette édition, les philosophes qui, d'après leurs lumières particulières, nous ont donné des observations sur le génie, le caractère et la politique des Grecs et des Romains. Il faut que chaque auteur suive son plan; il n'entreroit pas dans le mien d'envoyer un voyageur chez les Grecs pour leur porter mes pensées, mais pour m'apporter les leurs autant qu'il lui seroit possible ». Au reste l'auteur s'est étudié à être clair, à bien expliquer ses idées, à faire parler son Scythe comme un homme d'un esprit net et juste, qui se rend bien compte de ce qu'il pense; c'est une raison pour paroître superficiel aux yeux de tous ceux qui ne trouvent profond que ce qui est obscur; pensé, que ce qui est entortillé, et qui sont tentés de mettre Aristote et Platon au rang des esprits vulgaires, lorsqu'ils les entendent parler une langue intelligible et lumineuse.

La clarté est une des qualités principales du style de M. l'abbé Barthélemy; et s'il y joint peut-être plus d'élégance que de nerf et de force, c'est qu'il s'est proposé sur-tout de faire un ouvrage agréable, et qu'il a dû approprier son style au plan qu'il s'étoit fait. J'avoue cependant que la diction d'Anacharsis a peut-être quelquefois une couleur un peu trop moderne: ce Scythe, qui n'avoit vécu que dans la bonne compagnie d'Athènes, vers le temps d'Alexandre, paroît quelquefois avoir pris le ton de la bonne compagnie de Paris, tel qu'il étoit vers la fin du règne de Louis XV; son langage a même de temps en temps une teinte légère de la philosophie du dix-huitième siècle; on diroit que ce Scythe en nous parlant des institutions de la Grèce, qu'il connoissoit si bien, a quelquefois pensé aux institutions de l'Europe moderne, qu'il ne devoit pas connoître: ce sont des al-

lusions fines et délicates, il est vrai; mais ces allusions nuisent un peu à l'effet et à la vérité. Une censure rigoureuse pourroit aussi reprocher à l'auteur d'avoir trop employé dans quelques endroits les ornemens de la poésie. Par exemple, on seroit peut-être fâché qu'il n'eût point chanté les trois guerres de Messénie dans trois élégies composées des fragmens de Tyrtée et de Rhianus; mais s'il s'étoit contenté de suivre modestement Pausanias, qui a raconté fort au long les événemens de ces trois guerres, peut-être cette marche eût-elle été plus conforme au plan général de l'ouvrage, et plus favorable à l'instruction, qui demande des faits et des idées encore plus que des mouvemens et des émotions.

Quoi qu'il en soit, *Anacharsis*, dont je me suis dispensé de détailler ici tout le mérite, parce que cet ouvrage est très-connu, doit être regardé comme un des livres les plus beaux et les plus utiles qu'ait produit la littérature du dix-huitième siècle. Si la forme de l'ouvrage semble un peu retracer la frivolité des temps où l'auteur écrivoit, le fond s'éloigne entièrement du goût qui régnoit alors. Presque tous les écrits de ce siècle sont remarquables par la négligence et l'inexactitude, et c'est un reproche que les critiques, même les plus sévères, n'ont point fait au *Voyage d'Anacharsis*. Y.

XVIII.

Suite du même sujet.

LE principal ornement de cette édition, c'est une notice de la vie de M. l'abbé Barthélemy, écrite par lui-même : cette notice fut composée en 1792 et 1793, et ne se trouve pas dans les éditions ordinaires. La vie des écrivains qui se sont distingués par leurs talens,

est instructive pour les gens de lettres, et intéressante pour toutes les classes de lecteurs : on aime à connoître l'homme rare qui nous procure des plaisirs en nous communiquant ses lumières, qui nous instruit en nous amusant, à qui nous devons le double bienfait des jouissances les plus pures et des connoissances les plus solides ; on veut savoir par quels degrés son talent s'est élevé à ce comble de perfection et de gloire, qui fait l'admiration et le charme des autres hommes ; une curiosité très-naturelle porte à désirer de s'instruire des obstacles qu'il a pu rencontrer dans sa carrière, ou des facilités que la fortune et les circonstances ont préparées à ses travaux et à son génie. L'homme de lettres aux prises avec la fortune et l'envie, est un spectacle assez ordinaire ; et ce spectacle ne peut manquer d'exciter beaucoup d'intérêt : le lecteur qui jouit du fruit de tant de veilles troublées par l'injustice du sort ou par la malignité des passions étrangères, chérit davantage ses jouissances et l'écrivain à qui elles ont tant coûté. Mais si le talent et le travail ont été secondés par d'heureuses circonstances, si tout les a favorisés, on éprouve un plaisir non moins vif et plus pur à voir la fortune, pour ainsi dire, préparer d'avance cette gloire à laquelle la reconnoissance et l'estime doivent mettre le dernier sceau.

C'est dans la vie des écrivains supérieurs que les gens de lettres peuvent puiser les plus utiles leçons : elle leur apprend que le génie le plus heureux a toujours besoin d'être aidé par le travail, et que les bons ouvrages sont presque toujours le fruit du temps, de la patience, de la méditation et des veilles. Le *Voyage d'Anacharsis* fut le résultat de plus de trente ans de travaux, et l'auteur croyoit ne l'avoir pas encore

assez travaillé. « Je regrette, dit-il, après y avoir employé plus de trente ans, de ne l'avoir pas commencé dix ans plutôt, et de n'avoir pu le finir dix ans plus tard ». Et cependant, quels soins n'avoit-il pas donnés, quelle application n'avoit-il pas mise à la composition de cet ouvrage? Il faut l'entendre lui-même : « J'avois lu les anciens auteurs, dit-il; je les relus la plume à la main, marquant sur des cartes tous les traits qui pouvoient éclaircir la nature des Gouvernemens, les mœurs et les lois des peuples, les opinions des philosophes, etc. Avant de traiter une matière, je vérifiois mes extraits sur les originaux; je consultois ensuite les critiques modernes qui avoient travaillé sur le même sujet, soit dans toute son étendue, soit partiellement. S'ils rapportoient des passages qui se fussent dérobés à mes recherches, et qui pussent me servir, j'avois soin de les recueillir, après les avoir comparés aux originaux : quand leur explication différoit de la mienne, je remontois de nouveau aux sources; enfin, s'ils me présentoient des idées heureuses, j'en profitois, et je me faisois un devoir de citer ces auteurs ». Je suis bien sûr que les écrivains à qui nous devons, et l'*Anténor* ancien et les *Anténors* modernes, ne se sont pas donné tant de peine; et il y paroît.

M. l'abbé Barthélemy avoit aussi conçu le projet d'une espèce d'*Anténor* moderne; mais il ne se crut pas assez savant pour l'exécuter; et c'est ce projet qui le conduisit à faire son *Anacharsis*. Il avoit suivi en Italie M. de Choiseul, alors ambassadeur à Rome; l'aspect d'un pays si cher aux savans, enflamma son imagination naturellement vive et sensible : il pensa qu'un voyage, entrepris dans cette contrée, vers le temps de Léon X, et prolongé pendant un certain

nombre d'années, présenteroit un des plus utiles spectacles pour l'histoire de l'esprit humain. Cette idée fermenta quelque temps dans son esprit; et l'esquisse qu'il en trace dans cette notice est si brillante, que l'on conçoit très-bien jusqu'à quel point il a dû être séduit par un si beau sujet, et qu'on admire le courage avec lequel il a résisté à des attraits si puissans. Quoique l'auteur ait rencontré un grand dédommagement de son sacrifice dans le sujet d'*Anacharsis*, ce courage est, en quelque sorte, héroïque : peu de gens de lettres, doués du même talent et de la même imagination, en eussent été capables; c'est la pratique la plus austère et la plus méritoire de ce grand précepte de l'art : *Summite materiam vestris qui scribitis æquam viribus*, si bien rendu par Boileau :

Fuyez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.

« Ce sujet, dit M. l'abbé Barthélemy, me présentoit des tableaux si riches, si variés, si instructifs, que j'eus d'abord l'ambition de le traiter; *mais je m'aperçus ensuite qu'il exigeoit de ma part un nouveau genre d'étude ;* et me rappelant qu'un voyage en Grèce vers le temps de Philippe, père d'Alexandre, sans me détourner de *mes travaux ordinaires*, me fourniroit le moyen de renfermer dans un espace circonscrit ce que l'Histoire Grecque nous offre de plus intéressant, je saisis cette idée ». On a vu quelles sages et laborieuses précautions il prit encore, à quels travaux il se livra pour exécuter cette dernière idée, à laquelle le conduisoient *ses travaux ordinaires*.

Veut-on savoir quels étoient ces travaux, et par quelles études il s'étoit préparé à composer? Depuis son arrivée à Paris en 1744, il alla travailler assi-

dûment, pendant dix ans, chez M. de Boze, garde des médailles du cabinet du roi, et secrétaire de l'Académie des Inscriptions : « Je me levois, dit-il, à cinq heures du matin, et je travaillois ; j'allois chez M. de Boze à neuf heures, j'y travaillois jusqu'à deux heures ; et quand je n'y dînois pas, j'y retournois, et je reprenois mon travail jusqu'à sept et huit heures...... Lorsque je lui présentois un aperçu de mon travail, j'avois beau l'avertir que je l'avois tracé à la hâte, comment pouvois-je échapper à la sévérité d'un censeur qui mettoit les points sur les *i*, moi qui souvent ne mettois pas les *i* sous les points ? Il s'impatientoit d'un mot déplacé, s'effarouchoit d'une expression hardie : tout cela se passoit avec assez de douceur, quelquefois avec un peu d'humeur de sa part, avec une extrême docilité de la mienne ; car je sentois et je sens encore que sa critique m'étoit nécessaire ». Voilà une éducation mâle et vigoureuse ! M. l'abbé Barthélemy avoit près de quarante ans lorsque la mort de M. de Boze mit fin à ce cours d'études qu'il suivit avec tant de constance sous un maître si sévère, et à qui il ne falloit que des disciples déjà fort instruits, et capables eux-mêmes d'être maîtres.

Quand M. Barthélemy vint à Paris, à l'âge de vingt-huit ans, il avoit déjà beaucoup étudié ; mais il n'apportoit que des connoissances mal dirigées, et un grand amour des lettres avec un grand fonds de modestie : « Ce profond respect pour les gens de lettres, dit-il, je le ressentois tellement dans ma jeunesse, que je retenois même les noms de ceux qui envoyoient des énigmes au *Mercure*. De là résultoit pour moi un inconvénient considérable : j'admirois et ne jugeois pas. Pendant très-long-temps je n'ai pas lu de livres,

sans m'avouer intérieurement que j'étois incapable d'en faire autant. Dans mes dernières années, j'ai été plus hardi à l'égard des ouvrages relatifs à la critique et à l'antiquité. J'avois, par de longs travaux, acquis des droits à ma confiance ». Si l'auteur d'*Anacharsis* avoit eu la présomption, l'orgueil et la légèreté de la plupart des écrivains de son temps, ses talens auroient avorté comme les leurs ; il eût pu comme eux composer des ouvrages éphémères, mais il n'auroit pas élevé un des monumens les plus beaux et les plus durables qui honorent la littérature du dix-huitième siècle. Son exemple est une grande leçon, quoique pourtant il ne soit pas nécessaire de retenir, comme il le faisoit dans sa jeunesse, les noms de tous ceux qui envoient des énigmes au *Mercure*.

Il ne vit briller la gloire que vers la fin de sa carrière ; mais il y trouva toujours le bonheur : c'est un de ces écrivains fortunés que les sciences et les lettres couronnent de fleurs, que l'envie respecte, et que le sort se plaît à combler de ses dons. Il jouissoit des récompenses les plus solides de ses travaux, long-temps avant d'en recevoir le prix le plus flatteur. Il s'étoit avancé avec autant de modestie que de lenteur vers le terme où la renommée l'attendoit. Il venoit d'atteindre sa soixante-douzième année lorsqu'il publia l'ouvrage qui avoit occupé sa vie toute entière, et lorsqu'il entendit la voix publique lui assigner avec éclat un rang que l'estime des connoisseurs, quoique obscure, et pour ainsi dire, muette, lui avoit toujours présagé dans sa longue carrière. Il ne dût sa gloire qu'à ses travaux, mais il dût son bonheur à son caractère, et sa fortune à l'amitié de M. de Choiseul et à la constante bienveillance de cette maison illustre, qui toujours a chéri et protégé les lettres, et dont un

membre distingué les cultive lui-même avec un zèle aussi généreux que son érudition est étendue, et que son esprit est brillant.

Le style dont M. Barthélemy raconte les événemens ou plutôt les félicités de sa vie, est calme comme cette vie même, quelquefois légèrement enjoué, et toujours naïf avec grâce. Comme les temps où il a vécu ont peu modifié ses mœurs, ses sentimens ainsi que ses opinions sont également éloignés de tout excès; et la philosophie de son siècle ne lui a dicté, dans tout ce récit, qu'une seule phrase où elle se fait reconnoître. Lorsque M. de Choiseul lui donna la première preuve de sa bienveillance, en lui faisant proposer de l'emmener à Rome : « Je courus chez lui, dit M. Barthélemy, pour le remercier...... *La philosophie,* ajoute-t-il, *ne m'avoit pas encore éclairé sur la dignité de l'homme,* et je me confondis en remercîmens, comme si un protecteur ne devient pas *le protégé* de celui qui *daigne accepter* ses bienfaits ». Je ne détache cette phrase que pour faire voir comment de fausses théories peuvent quelquefois égarer l'esprit le plus droit et corrompre l'âme la plus pure. Mais qui peut se flatter d'être toujours inaccessible aux subtiles influences des opinions contemporaines?

Cette notice, pleine d'intérêt et d'agrément, n'est pas le seul avantage par où cette édition se recommande. Lorsque M. Barthélemy mourut, en 1795, il venoit de préparer les additions et les corrections qu'il croyoit devoir faire à son ouvrage. Les auteurs de cette nouvelle édition les ont recueillies avec soin. Les additions consistent en un Mémoire de Mariette sur le plan d'une *maison grecque*, relatif au chapitre *des maisons et des repas des Athéniens;* en plusieurs morceaux ajoutés dans le cours de l'ouvrage, et no-

tamment au chapitre sur *les Jeux Olympiques*, sur *l'Éducation*, sur *l'Argolide*, sur *Socrate*, sur *le Bonheur*, etc., enfin, en trois tables nouvelles jointes aux douze publiées précédemment. Les corrections sont très-nombreuses et regardent, les unes le style que l'auteur ne cessoit de perfectionner, les autres les dates, les faits, et tout ce qui tient au détail de l'érudition. Y.

XIX.

Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand.

L'ACADÉMIE des inscriptions avoit proposé pour le sujet du prix de l'année 1770, l'*Examen critique des Historiens d'Alexandre*. Il est des sujets où l'on peut remporter le prix même par un fort bon ouvrage, et n'acquérir cependant que de foibles droits à la réputation et à l'estime. Le mérite de la victoire se calcule sur le nombre et l'importance des difficultés vaincues. Mais la question de 1770 étoit d'un intérêt si grand, exigeoit tant de lecture et des connoissances si diverses, tant de jugement et de sagacité, que le prix ne pouvoit être remporté que par un homme très-savant. Les Mémoires envoyés ne satisfirent point l'Académie; elle remit le prix à l'année 1772; et cette sévérité ne servit qu'à rendre son jugement encore plus respectable, et la victoire plus glorieuse. En 1772, M. de Sainte-Croix fut couronné. Dès que sa dissertation eut paru, les étrangers la traduisirent, et en France, comme dans le reste de l'Europe, les suffrages de tous les hommes instruits

confirmèrent le jugement de l'Académie (1). Bientôt elle l'admit au nombre de ses membres ; et M. de Sainte-Croix, compté dès-lors parmi les savans du premier ordre, s'est maintenu à cette place élevée, par plusieurs ouvrages où une érudition étendue à-la-fois et profonde, où une critique judicieuse, saine et éminemment raisonnable est appliquée à des matières d'un véritable intérêt.

La dissertation de M. de Sainte-Croix reparoît aujourd'hui après trente années d'intervalle, augmentée de tant de recherches, que ce n'est pas proprement une édition nouvelle, mais un nouvel ouvrage. L'édition de 1775 avoit 350 pages ; celle-ci en a 950. Ceux qui s'étonneroient que la critique des historiens d'Alexandre ait pu devenir l'objet d'un ouvrage d'une telle étendue, témoigneroient qu'ils ont une bien médiocre connoissance de l'histoire ancienne, et de l'influence singulière qu'Alexandre exerça, et par lui-même, et par les conséquences de ses victoires, sur les mœurs de la Grèce, sur celles de l'Asie, sur les sciences, les arts, la littérature, et, ce qui est digne d'une considération particulière, sur l'existence politique du monde alors civilisé. Telle fut même l'étendue de cette influence, que bien qu'Alexandre ait été seu-

(1) Voici ce que M. de Villoison écrivoit en 1778, dans ses remarques sur Longus, pag. 285 : « *Idem quoque conjecerat suavissimus meus, et inter paucos eruditissimus amicus et socius Cl.* Guilhem de Clermont, *baro de* Sainte-Croix, *cujus cognominis avunculus inter Galliæ heroas numeratur, et quo generosissimo ac nobilissimo viro Academico nostræ superbiunt litteræ, quibus tantam affudit lucem in egregio illo opere, quod inscriptum* Examen, *etc.; prodiit Lutetiæ anno* 1775, *et variam ac multiplicem illustrissimi auctoris in veteri historia, geographia, chronologia, critica, etc., eruditionem mirè declarat* ».

lement montré à la terre, et que son règne n'occupe, dans les fastes des empires, que le court espace de treize ans, on peut dire avec raison le siècle d'Alexandre, ainsi que l'on a dit le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV.

Un écrivain austère, l'abbé de Mably, a prétendu qu'Alexandre ne doit pas causer de l'admiration, mais de la surprise. Je ne sais comment il l'entend; pour moi, j'avoue que, dans la première moitié de sa vie militaire, Alexandre me paroît digne de la plus juste admiration.

Monté à dix-neuf ans sur un trône entouré de périls, il punit d'abord les assassins de son père. Les barbares du nord de la Macédoine remuoient, et sont contenus. La Grèce, soumise par Philippe, croit pouvoir se soustraire à l'autorité d'un prince adolescent, et bientôt Thèbes ruinée devient aux autres villes une terrible leçon. Libre désormais d'inquiétude sur la tranquillité de ses États et sur celle de la Grèce, Alexandre qui, selon la pensée de Bossuet (1), avoit succédé aux desseins aussi bien qu'au royaume de son père, se prépare à la conquête de l'Asie, projet long-temps médité par Philippe. Cette guerre étoit aussi légitime que nécessaire, et c'est à quoi l'on ne songe pas assez quand on juge Alexandre.

L'ancien Darius et Xerxès avoient attaqué la Grèce. Honteusement vaincus, ils nourrissoient contre les Grecs une haine implacable; et n'osant plus espérer de pouvoir les subjuguer par la force des armes, ils les divisoient pour les affoiblir : donnoient aux uns du secours contre les autres, changeant alternativement de parti, selon les intérêts de leur astucieuse

(1) Hist. univ. t. 2. ster., p. 222.

politique. Telle fut la conduite des Perses jusqu'à la paix d'Antalcidas, dont ils dictèrent en quelque sorte les conditions : « S'il faut appeler paix, dit Plutarque (1), une trahison, un reproche et une infamie de toute la Grèce, si ignominieuse, que nulle guerre n'eut jamais issue plus honteuse, ni plus infâme pour les vaincus ». Quinze ans après, Philippe monta sur le trône, sentant bien que la Grèce, perpétuellement divisée, seroit perpétuellement foible; il voulut la soumettre et y réussit. Les rois de Perse, occupés des troubles de leurs propres États, n'avoient pu que contrarier foiblement les projets de Philippe, qui devenu l'arbitre de la Grèce, songeoit sérieusement à la venger des longues offenses de l'Asie. Mais il mourut au milieu de ces conjonctures, laissant à son fils l'exécution de ses vastes projets. — Alexandre entra en Perse avec une armée de trente-six mille hommes; et la foiblesse apparente de ses préparatifs a fourni à ses détracteurs un facile moyen de l'accuser d'imprudence, de témérité, de folie. Mais ce prince ne pouvoit-il pas raisonnablement se croire, avec trente-six mille hommes, en état de vaincre les nombreuses armées de l'Asie? Il n'ignoroit pas, et personne en Grèce ne l'ignoroit, que les Perses étoient sans discipline, sans vigueur et sans mœurs. Il n'avoit pas oublié les anciennes défaites de Mardonius et de Xercès, ni les exploits récens d'Agésilas, qui, avec six mille braves, avoit pénétré jusqu'au milieu de l'Asie, et auroit renversé l'empire, si les troubles de la Grèce ne l'eussent arrêté au milieu de sa course, et forcé de repasser la mer; il savoit que Xénophon, à la tête de dix mille hommes, avoit exécuté sa re-

(1) Plut. Artaxerces, Amyot.

traite merveilleuse à travers tout le nord de l'Asie, sans que les barbares pussent l'entamer. D'ailleurs, ces trente-six mille hommes étoient de vieux soldats, qui avoient pris sous Philippe l'habitude de la guerre et celle de la victoire. On voit donc qu'Alexandre n'étoit pas si imprudent qu'on le suppose, et avoit mieux calculé ses moyens qu'on ne le croit ordinairement. Bossuet, dont le regard puissant voyoit plus avant dans les choses que tous les déclamateurs et tous les poètes du monde, a dit avec sa force accoutumée (1) : « Vous avouerez que la Perse, attaquée par un tel héros et de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître ». Ainsi Alexandre animé contre l'Asie par les plus justes ressentimens, attaquant une multitude indisciplinée, avec une armée de soldats aguerris et dès long-temps accoutumés à vaincre, ne dût pas moins ses prodigieux succès à sa prudence qu'à sa fortune. Vainqueur des Perses sur les bords du Granique, en quelque mois il soumet toutes les provinces maritimes de l'Asie. Les victoires d'Issus et d'Arbelles, et la mort de Darius, dont il punit le meurtrier, le laissent sans ennemis, et il est proclamé roi de l'Asie. Cette immense conquête fut l'ouvrage de cinq années, et certes, on ne fit jamais rien de si grand, et en moins de temps, et avec des moyens mieux combinés.

Jusque-là la vie d'Alexandre me paroît aussi surprenante qu'admirable; mais j'avoue que la fin ne fut pas digne de ces beaux commencemens. Après la mort de Darius, il semble que l'ivresse de tant de victoires eût dérangé la tête du conquérant. C'est alors qu'on le vit se livrer à ces excès de cruautés et de

(1) Hist. univ., t. 2, p. 223.

débauches honteuses qui nuisent à sa mémoire, et qu'ôtant tout frein à son ambition, il alla porter la guerre jusques par-delà l'Indus, chez des peuples dont jamais ni les Grecs, ni lui, n'avoient eu à se plaindre.

Les actions d'un homme aussi extraordinaire dûrent frapper puissamment l'imagination des Grecs, naturellement très-faciles à se laisser émouvoir par tout ce qui avoit l'éclat de la grandeur et du merveilleux. Aussi nul héros n'eût jamais autant d'historiens, et la plupart poussèrent jusqu'à l'excès cette manie des récits romanesques, et des descriptions fabuleuses qui ont fait naître le proverbe de la *Grèce menteuse*.

Plusieurs de ces historiens vécurent du temps même d'Alexandre, quelques-uns avoient servi sous ses ordres : les autres l'avoient accompagné, appelés par lui pour écrire sous ses yeux la relation de tout ce qu'ils lui verroient faire. Mais presque tous ces témoins furent rendus infidèles, soit par leur penchant à l'exagération, soit par leur bassesse, par leurs ressentimens particuliers, ou leur attachement à la personne du roi.

Callisthène, dont la fin fut si tragique, croyoit que la divinité d'Alexandre dépendoit de sa plume bien plus que des oracles, et son histoire écrite sur ce principe n'eut pour but que de faire, aux dépens de la vérité, l'apothéose du roi.

Onosicrite est regardé par Strabon (1), comme le plus fabuleux des historiens d'Alexandre. On le plaçoit à côté de Ctésias, d'Aristée, d'Isigone, de Polystéphanus, d'Hégésias, écrivains romanesques dont les ouvrages finirent par tomber dans un tel mépris,

(1) Ap. Ste. Cr., p. 38.

qu'au temps d'Aulugelle on achetoit pour très-peu d'argent leur collection complète (1).

Hiéronyme de Cardie n'avoit pas fait oublier son mauvais style par son impartialité (2).

Clitarque qui fut, au jugement du plus judicieux des critiques (3), le plus enflé des historiens, avoit écrit en rhéteur, sans exactitude et sans goût.

Après la mort d'Alexandre, parurent Hégésias (4), écrivain *asiatique*, dont le style étoit froid, recherché, maniéré, et qui, joignant à ce défaut l'amour des fables et du merveilleux, en avoit rempli ses ouvrages; Duris (5) qui gâta de belles qualités par le même goût pour les prodiges; Jason (6), abréviateur décharné, qui avoit fait une nomenclature plutôt qu'une histoire; et plusieurs autres dont les noms seroient longs à rapporter.

Mais dans la foule des historiens d'Alexandre, tous ne furent pas d'un si foible mérite; il y en eut quelques-uns qui, sentant mieux l'étendue de leurs devoirs, écrivirent avec plus d'exactitude et de fidélité.

Aristobule et Ptolémée, tous deux généraux sous Alexandre, et le second, roi après sa mort, avoient laissé des relations dont la perte est digne de regrets. Aristobule écrivit à quatre-vingt-quatre ans (7), et Alexandre ne vivant plus alors, il semble avoir eu loin de lui toutes les causes de haine ou de partialité. Ptolémée étoit roi quand il composa ses mémoires, et le respect qu'il dut à l'élévation de son rang lui en donna sans doute pour la vérité. Cette observation est de Synésius, qui, citant à l'appui d'un fait les Mémoires de Ptolémée, s'exprime en ces termes (8):

(1) Aul. Gell. IX. 4. (2) *Voy.* Ste Cr., p. 40. (3) Longin, ap. Ste Cr., 41. (4) *Id.* Ste. Cr., p. 47. (5) *Id.* 53. (6) *Id.* 58. (7) *Id.* 43. (8) Calv. enc. 79, c.

« Ainsi l'a rapporté Ptolémée, fils de Lagus, qui le savoit bien, en ayant lui-même été le témoin, et qui, roi quand il écrivit, ne mentoit pas ».

Il faut encore regretter le journal d'Alexandre, rédigé par Diodote et Eumène (1); l'itinéraire de l'armée décrit par Béton et Diognète (2), ouvrage qui auroit levé bien des difficultés sur les campemens d'Alexandre, et la géographie de la Perse et de l'Inde; Marsyas, qui avoit écrit sur l'éducation du roi dont il avoit été lui-même le condisciple (3); Eratosthène, géomètre et critique fameux qui avoit cherché à corriger les erreurs des autres historiens (4); Timagène, écrivain qui eut de l'exactitude (5); Dexippe, homme, suivant Eunape, *d'une érudition universelle et d'une grande puissance de raison* (6).

Tous ces historiens et beaucoup d'autres sont perdus. Il ne nous reste aujourd'hui que Plutarque, Diodore, Arrien.

Plutarque, qui cite deux cent cinquante auteurs (7) qu'il a consultés ou suivis, nous a laissé sans doute un ouvrage très-précieux. Cependant il est trop admirateur et trop passionné pour être toujours impartial et juste. « On s'aperçoit, dit M. de Sainte-Croix, de sa partialité par les circonstances qu'il supprime.... On sent combien il en coûte à son cœur de raconter les mauvaises actions de ce prince, et d'avouer le changement que fit en lui la prospérité, le plus terrible des écueils. En un mot, tout est arrangé dans cette vie à dessein que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais, que celui-ci soit moins sensible, et

(1) Ste. Cr., p. 45. (2) *Id.* 46. (3) *Id.* 44. (4) *Id.* 51. (5) Amm. Marcell. « *Timagenes et diligentiâ græcus, et linguâ.* Ap. Ste. Cr., 57. (6) In Porphyr. fin. et Ste. Cr., p. 60. (7) Ste. Cr., 78.

qu'Alexandre devienne par-là un objet perpétuel d'admiration ».

Diodore a consacré à Alexandre le dix-septième livre de son Histoire universelle. Mais le temps nous en a enlevé une partie. Au reste, il ne paroît pas (1) qu'il ait toujours consulté de bons guides; son ouvrage cependant n'est pas sans utilité.

Arrien a suivi particulièrement les mémoires d'Aristobule et de Ptolémée, et doit inspirer la plus grande confiance. Il avoit fait une étude particulière de la tactique, et personne n'a mieux que lui décrit les batailles d'Alexandre. Je transcrirai ici quelques lignes du jugement que de M. Sainte-Croix porte de cet historien. « Il mérite, à bien des égards, le surnom de *Philalèthe* ou *ami de la vérité*, qu'un auteur Grec lui donne (2). Pour l'ordinaire, Arrien n'adopte point un fait sans examen, et sa critique est presque toujours judicieuse. Il décrit avec beaucoup de clarté les marches, les batailles, et toutes les opérations militaires, qui, la plupart, sont racontées par les autres historiens d'une manière incomplète ou inintelligible. Par-tout on reconnoît l'auteur de l'excellent traité de tactique qui porte son nom, et l'on juge facilement que sa théorie étoit le résultat d'une pratique éclairée. D'ailleurs, Arrien s'est attaché à faire connoître moins le prince ou l'homme que le guerrier ou le conquérant, et on s'aperçoit de la peine qu'il éprouve en rapportant les faits qui ne sont point à l'avantage du premier. Il semble même glisser sur ce qu'il ne peut raisonnablement excuser ou présenter sous des couleurs favorables..... On connoîtra moins par lui les vices ou les vertus, les goûts et les mœurs de ce conquérant, que dans sa vie écrite par Plutarque ».

(1) Ste. Cr., p. 70 et 71. (2) « Æneas Gaz. Theophrast. p. 231.

Parmi les latins, on ne peut nommer que Quinte-Curce, Justin qui a abrégé Trogue Pompée, et Paul Orose qui a abrégé Justin.

Quinte-Curce écrivit d'après Clitarque, « ou, dit M. de Sainte-Croix, peut-être le traduisit-il, du moins en grande partie ». Séduit, et par les défauts de son modèle, et par son propre goût qui le portoit à la recherche dans le style et à l'exagération dans les détails et les descriptions, il a écrit l'histoire comme un roman. Il multiplie les situations pathétiques et fortes, les discours ornés, enfin tous les moyens de produire le plus grand effet possible. Du reste, il manque de toutes les connoissances préliminaires que doit avoir l'historien, et à chaque instant, un lecteur superficiel ou médiocrement instruit peut être entraîné par lui dans les plus grossières erreurs. « On ne sauroit, dit son savant *examinateur*, être trop en garde contre les charmes de son style; et aucun écrivain de l'antiquité ne doit être lu avec plus de précaution. Son ignorance en tactique, le rend souvent inintelligible dans le récit des batailles.... Il ne parle que d'une manière vague et obscure des saisons dans lesquelles sont arrivés les différens événemens; il ne fait pas mention des années, et ne les désigne même pas. De son inexactitude naît un désordre qui empêche de bien saisir le fil de la narration. Il s'embarrasse encore moins de la géographie, et son ouvrage fourmille d'erreurs sur cette matière, etc ».

Trogue Pompée vivoit sous Auguste, et étoit digne de ce grand siècle. C'étoit, dit son abréviateur, un homme d'une antique éloquence (1); et Vopiscus, parlant des plus grands historiens (2), nomme Trogus à

(1) *Vir priscæ eloquentiæ Trogus Pompeius.* Justin, ap. Ste. Cr p. 115. (2) Vopisc. Aurel. c. 2.

côté de Tite-Live, de Salluste et de Tacite. M. de Sainte-Croix pense (1) que Trogue Pompée avoit en grande partie suivi Clitarque, guide infidèle suivi déjà, comme nous l'avons vu, par Quinte-Curce et Diodore de Sicile.

Paul Orose a consacré au conquérant macédonien cinq chapitres de son Histoire Universelle. Il suit Justin, mais n'a pas imité la sagesse de son style. Orose a les défauts de l'École africaine : il est dur, barbare, obscur, ampoulé, déclamateur. Il faut pourtant remarquer, avec M. de Sainte-Croix (2), qu'il ne mérite pas tout-à-fait le mépris dans lequel il est tombé, sur-tout si l'on considère qu'il a vraisemblablement fourni à Bossuet l'idée de son immortel discours sur l'Histoire universelle. Paul Orose ramène comme lui tous les événemens aux vues de la Providence sur l'établissement de la religion chrétienne; mais c'est d'une manière moins directe, et son plan n'est pas dessiné avec la même exactitude. D'ailleurs, cet art admirable de rassembler tant de matériaux épars et divers pour en composer un ensemble parfait, et de faire jaillir de cette belle ordonnance le trait de lumière qui dissipe toutes les ombres; ce savoir vaste et jamais superflu; cette éloquence toujours noble, rapide, et quelquefois sublime, qui pénètre et vivifie tout, qui élève l'ame et lui laisse une impression durable; ces grands traits empruntés si heureusement des prophètes, ces réflexions justes et profondes, ces images fortes et majestueuses, enfin ces expressions qui renferment et font naître une foule de pensées; voilà ce qui appartient exclusivement à l'illustre Bossuet, etc. ». J'ai cité ce passage pour faire voir que le style de M. de Sainte-

(1) P. 121. (2) P. 124.

Croix a le mérite, bien rare dans les livres d'érudition, d'être élégant et pur, et de s'élever quand le sujet le demande.

Tous ces historiens et beaucoup d'autres sont examinés par M. de Sainte-Croix avec les plus grands détails d'après leurs ouvrages, ou leurs fragmens, ou les témoignages de l'antiquité; il discute aussi le degré de confiance que méritent plusieurs autres auteurs qui n'ont parlé d'Alexandre qu'accidentellement, Strabon, Polyen, Athénée, Elien, Valère-Maxime, etc. Pour compléter cet examen, qui occupe toute la première partie de l'ouvrage, M. de Sainte-Croix y a fait entrer les historiens orientaux, si pourtant on peut donner le nom d'historiens à des écrivains hyperboliques jusqu'au ridicule, poètes en prose, décrivant avec pompe le printemps et l'hiver, employant les plus absurdes et les plus gigantesques figures; abusant en tout sens et en tout genre de ce trop facile talent que les Asiatiques ont pour l'exagération, et manquant rarement d'altérer les faits pour consoler un peu leur orgueil national. Quelques lignes de M. de Sainte-Croix (1) feront mieux connoître leur manière que tout ce que j'en pourrois dire. « Mirkhond assure qu'Alexandre, dans l'espace de quatorze ans, parcourut les routes et les déserts, les plaines et les montagnes du globe, et que les pieds de ses coursiers agiles et étincelans de feu, écrivirent sur les lieux les plus élevés et les moins accessibles, des vers dont le sens est : Le jour il étoit dans la Grèce, et la nuit dans l'Inde; le soir à Damas, et le matin à Rouschad. Son cheval se désalteroit en un même jour aux rives du Gihon et dans les eaux du Tigre, qui arrose Bagdad ».

(1) P. 191.

Dans la seconde et la troisième partie, M. de Sainte-Croix examine en détail les récits des historiens depuis la naissance d'Alexandre jusqu'à sa mort. Je ne peux suivre ici la marche de l'auteur; c'est dans l'ouvrage même qu'il faut voir avec quel art il sait concilier les écrivains qui semblent s'éloigner le plus; comme il discute la vraisemblance relative de deux récits contradictoires qu'il est impossible de concilier, et montre lequel il faut préférer; comme il corrige les erreurs chronologiques et géographiques, réfute les traditions fabuleuses, et ces mensonges historiques qui, long-temps propagés, ont fini par acquérir les droits de la vérité. Par exemple, Quinte-Curce et Pline rapportent, d'après Clitarque (1), qu'Alexandre mit le feu au palais de Persepolis, que la ville fut consumée, et qu'on n'en retrouveroit pas la place, si l'Araxe ne l'indiquoit. Mais Aristobule, suivi par Plutarque, assure qu'il n'y eut qu'une partie du palais de brûlé : « Comment que ce soit, dit le biographe, c'est bien chose confessée de tous, qu'il s'en repentit sur l'heure même, et qu'il commanda qu'on éteignît le feu (2) ». D'ailleurs, les voyageurs modernes qui ont examiné les ruines de ce palais, ont reconnu qu'il étoit de toute impossibilité que les flammes eussent pu consumer un édifice composé de masses de pierres énormes et indestructibles. Ailleurs M. de Sainte-Croix démontre, par le calcul, la possibilité des marches d'Alexandre, que la fausse évaluation des mesures et la confusion des termes avoient fait regarder comme fabuleuses, et dont Montesquieu disoit : « Vous croyez voir l'empire de l'Univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire ».

(1) Ste. Cr., p. 311. (2) Plut. Amyot, Alexandre.

Quelques écrivains politiques ont supposé que le conquérant macédonien n'avoit pénétré si avant à l'orient de l'Asie, que pour unir les Indes avec l'occident, par un commerce maritime, comme il avoit voulu les unir par les colonies qu'il avoit portées dans les terres, et que la fondation d'Alexandrie tenoit à ce vaste plan de commerce. « Mais, dit M. de Sainte-Croix, si ce fût réellement le dessein de ce prince, pourquoi permettoit-il, pendant le cours de ces mêmes opérations, de rétablir Tyr qui avoit conservé ses relations commerciales, et devenoit naturellement la rivale d'Alexandrie? » Tous les historiens s'accordent à ne donner à Alexandre, dans sa conquête de l'Inde, d'autres motifs que l'amour de la gloire militaire; et quand il cherche à se faire suivre par ses soldats découragés, il ne leur parle point du tout de l'avantage d'étendre le commerce, mais de la gloire d'étendre leurs conquêtes, et de ne donner à leur empire d'autres bornes que celles que Dieu a mises à la terre. Toutes ces idées commerciales ne sont ni du siècle, ni du caractère d'Alexandre.

La quatrième partie est consacrée à l'examen des témoignages de la Bible et des écrivains juifs. M. de Sainte-Croix admet, en homme religieux et convaincu, la certitude des prophéties et leur parfait accomplissement. Le voyage d'Alexandre à Jérusalem, que de très-grands critiques ont regardé comme supposé, dont Bossuet, Pétau, Usher, le père Ansaldi, ont admis la possibilité, est discuté par M. de Sainte-Croix, avec de grands développemens. Il en justifie presque toutes les circonstances d'une façon sans réplique, et montre que les plus forts argumens de ceux qui l'ont rejeté étoient appuyés sur une erreur chronologique. M. de Sainte-Croix avoit combattu,

dans sa première édition, l'opinion qu'il soutient aujourd'hui; mais les raisons par lesquelles il la défend sont bien plus fortes, plus pleines, plus développées que celles par lesquelles il l'avoit attaquée. Et il est remarquable que Bayle, qu'on n'accusera sûrement pas d'être ou trop crédule ou trop prévenu en faveur de la religion, admet la vérité de ce voyage, au moins dans le fond, sinon dans toutes les circonstances. « Je me garderai bien, dit-il (1), de mettre au nombre des fables le voyage d'Alexandre à Jérusalem. La narration que Joseph nous en a laissée pourroit être fabuleuse, quant à certains points. Dira qui voudra qu'elle l'est en tout et par-tout; le silence des auteurs païens qui ont parlé de tant d'autres choses moins considérables, concernant ce prince, arrivées dans des pays aussi obscurs pour le moins que la Judée, sera une raison forte pour qui voudra, mais non pas pour moi ».

Dans la cinquième partie, M. de Sainte-Croix traite de la chronologie des historiens d'Alexandre, matière épineuse et pleine de difficultés. Mais il les éclaircit à l'aide de sa critique supérieure, et donne pour résultat de ses laborieuses recherches un canon chronologique, depuis l'avénement de Philippe jusqu'à la mort d'Olympias; ou en d'autres termes, depuis l'an 360 jusqu'à l'an 318 avant Jésus-Christ.

La géographie des historiens d'Alexandre occupe la sixième partie. M. de Sainte-Croix montre d'abord quels furent chez les Grecs les commencemens de la science géographique. Arrivant ensuite aux écrivains qu'il s'est chargé d'examiner, il relève leurs erreurs, explique les difficultés nées des fausses mesures ou

(1) Art. *Macédoine*, not. o.

de la confusion des noms. Toute cette section est du plus grand intérêt, et répand beaucoup de jour sur plusieurs points très-obscurs de l'ancienne géographie. Elle est terminée par des observations sur l'important voyage de Néarque, qui, parti des bouches du Sinde, arriva à Ormuz après une traversée de sept mois. L'authenticité de ce voyage avoit été contestée par des savans du premier ordre, entre autres par l'habile Dowell et le paradoxal Hardouin. Les recherches nouvelles de M. de Sainte-Croix et de son savant collègue, M. Gosselin, lèvent tous les doutes.

Telles sont les principales matières contenues dans ce grand et bel ouvrage. Je ne dois pas oublier de dire que M. Barbié du Bocage y a mis une excellente carte des expéditions d'Alexandre, et en a donné l'analyse dans une savante dissertation; que M. Quatremère de Quincy, l'un des hommes de France qui connoissent le mieux la théorie des arts, et celui peut-être qui en parle avec le plus de talent, a fait, d'après les récits des historiens, deux beaux dessins du bûcher d'Héphestion et du char funèbre d'Alexandre; enfin que le célèbre M. Visconti a donné l'explication d'un bas-relief inédit et d'une belle exécution, représentant la bataille d'Arbelles.

L'ouvrage est terminé par une table des matières, faite avec beaucoup de soin et d'exactitude, et par une autre table des auteurs corrigés, et de ceux dont on trouve cités, dans les notes, des fragmens inédits. Les passages les plus remarquables sont ceux que M. de Sainte-Croix a pris dans la *stéréométrie* du mathématicien Héron; dans les scholies sur Denys de Thrace; dans le lexique de Photius; dans un abrégé de Polyen, qui offre d'excellentes restitutions pour le texte imprimé de cet écrivain; dans le lexique

des orateurs, ouvrage qu'il seroit utile de publier, avec les autres grammairiens de cet antique et précieux manuscrit de Coislin (1), qui a fait faire aux philologues de Hollande et d'Angleterre, plus d'un voyage en France ; enfin dans Théodulus ou Thomas Magister, dont le discours au philosophe Joseph sur les guerres de Perse et d'Italie ne mériteroit pas moins d'être imprimé. On y trouve plusieurs faits importans pour la connoissance de l'histoire de l'Empire au quatorzième siècle. Ω

X X.

Apologie de CICÉRON, *par M.* DE LAHARPE ; *Cours de Littérature, tome III, partie* 1re., *p.* 188 *et suiv.*

....QUOIQU'ON remarque communément dans les dissertations de Laharpe une dialectique assez vigoureuse, quelquefois même trop scolastique, il y a tant de contradictions, et si peu d'ordre dans cette discussion, sur la personne et la vie publique de Cicéron, qu'on s'aperçoit bien que le littérateur n'est pas sur son terrein, et qu'il raisonne à l'aventure. Il a déjà tranché la question, avant même d'entrer en matière. « *Cicéron*, dit-il, *s'il n'eût été qu'orateur, n'eût pas triomphé de Catilina ; il fut homme d'État, il eut à-la-fois et de la fermeté et de la politique ; il mit dans ses actions et dans ses moyens, la même énergie que dans ses paroles* ». C'est immédiatement après avoir prononcé cet oracle, que Laharpe entre en matière, pour examiner si véritablement Cicéron fut homme d'État, s'il eut à-la-fois de la fermeté et de

(1) Biblioth. Coisl., n°. 145.

la politique, et s'il mit dans ses actions la même énergie que dans ses paroles ; car tel est l'objet de ce mémoire apologétique, dont la gloire de Cicéron pouvoit fort bien se passer ; il lui suffit d'avoir été le premier des orateurs et des écrivains.

« Je ne prétends sûrement pas, dit Laharpe, qu'il n'y ait aucun reproche à faire à Cicérou ; mais tous les griefs articulés contre lui, sont si peu conformes à la vérité historique, que la meilleure manière d'y répondre doit être un exposé clair et précis des faits véritables : chacun pourra connoître alors facilement ce qu'on peut blâmer dans la conduite de Cicéron, ce qu'on peut excuser, ce qu'on doit louer : chacun sera dès-lors à portée de prononcer en connoissance de cause, et de fonder son jugement sur des résultats positifs ». Rien n'est assurément plus juste et plus raisonnable ; mais comment concevoir qu'après une pareille explication, Laharpe ne fasse aucun reproche à Cicéron, n'excuse rien, loue presque tout, et fasse un panégyrique plutôt qu'un examen : c'est qu'il a puisé sa *vérité historique* et ses *faits véritables*, non dans les lettres de Cicéron, non dans le témoignage des contemporains et dans les monumens les plus authentiques de ce temps-là, mais dans les récits des enthousiastes de Cicéron, et particulièrement dans sa vie, composée par Midleton, laquelle est un éloge plutôt qu'une histoire.

Jetons d'abord les yeux sur la plus brillante époque de Cicéron, sur ce fameux consulat que Cicéron lui-même n'a cessé de louer, non sans raison, mais sans mesure, comme le dit Sénèque : *Non sine causâ sed sine fine laudatum.* Il faut rendre justice à son zèle, à son activité, à sa vigilance : ce qu'il fit de mieux pendant la conjuration de Catilina, ce fut

de forcer ce scélérat à se démasquer lui-même en sortant de la ville : mais ce fut un heureux hasard qui lui révéla le secret des conjurés, par l'organe de Fulvie ; si cette courtisanne eût aimé Curius, le consul ne savoit rien : un autre hasard, plus favorable encore, lui mit entre les mains la preuve écrite de la conjuration : si les Allobroges n'eussent pas été des traîtres, les conjurés auroient impunément bravé Cicéron : c'est la victoire de Pétréius qui porta le coup mortel au parti de Catilina ; si l'armée de la république eût plié, le consul étoit perdu : le mérite de Cicéron se réduit donc aux mesures de sûreté qu'il sut prendre à propos, pour garantir la ville et neutraliser dans l'intérieur les efforts des conjurés. L'aveugle fortune réclame tout le reste. Cicéron fut heureux d'être consul à cette époque ; car tout autre à sa place, avec du bon sens et la même autorité, auroit pu comme lui sauver la république : quant à la manière dont il brusqua le procès des conjurés, c'est moins de sa part fermeté et courage, qu'imprudence et témérité : on remarque en général que les hommes les plus foibles sont toujours les moins modérés quand ils sont les plus forts. Pourquoi, muni des lettres et de la signature des conjurés qui se condamnent eux-mêmes, le consul, fidèle à la loi, ne fait-il pas traduire ces coupables devant l'assemblée du peuple ? Pourquoi propose-t-il au sénat, qui n'étoit qu'un corps administratif, d'usurper, sans nécessité, le pouvoir judiciaire ? Cicéron, qui avoit su défendre la ville contre les conjurés, lorsqu'ils étoient libres, maintenant qu'il les tient entre ses mains, n'est-il pas en état de défendre leurs prisons contre les tentatives de quelques brigands ? Lui-même, dans son discours au sénat, ne déclare-t-il pas que le peuple romain déteste les conjurés ; *qu'il n'y a pas même un esclave*

qui ne les ait en horreur? De son propre aveu, il n'y avoit donc aucun risque à courir en les faisant juger par le peuple? Étoit-il possible que le peuple pût épargner des incendiaires, convaincus d'avoir voulu mettre la ville à feu et à sang? Cette mesure ôtoit aux ennemis de Cicéron le prétexte plausible dont ils se servirent pour le perdre; elle sauvoit même l'honneur du sénat, étrangement compromis par un jugement illégal et despotique. On me demandera pourquoi César, qui dans la délibération sur le sort des conjurés, se montre si attaché aux lois, ne représenta point au sénat l'irrégularité de sa conduite? Je réponds que César, déjà suspect d'une dangereuse popularité, craignoit d'aggraver les soupçons, et de se rendre odieux au sénat, en lui rappelant les droits du peuple: Silanus, Caton, et tous les autres qui opinèrent, étoient tellement aveuglés par l'esprit de parti, que les lois n'étoient pas capables de les arrêter, quand il s'agissoit d'étendre la prérogative sénatoriale: Cicéron, quoique plébéien, n'en épousoit pas avec moins d'ardeur des préjugés qui ne s'accordoient que trop bien avec son ambition. Voilà des vérités historiques, voilà des faits incontestables, qui accusent la légèreté et l'inconséquence de Cicéron; le timide consul ne croyoit jamais être assez tôt débarrassé de ces terribles ennemis; il ne fut si ferme et si expéditif que par poltronnerie. Quant au titre de père de la patrie qui lui fut décerné, quoique Jean-Jacques Rousseau ait prononcé qu'il en étoit digne, Cicéron en fut redevable à l'enthousiasme du moment, plutôt qu'à son mérite et à ses services réels. C'est la conclusion naturelle qu'on doit tirer de l'exposé des faits; Laharpe cite en faveur du consul romain un vers de Juvénal, qui

dit que Rome libre n'a donné qu'au seul Cicéron le titre de père de la patrie :

Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit.

Ce vers ne prouve rien autre chose, sinon que le déclamateur Juvénal se permettoit volontiers des hyperboles en faveur d'un orateur qu'il regardoit comme le fondateur et le patron de l'école des rhéteurs.

La conduite de Cicéron, depuis la conjuration de Catilina jusqu'à son exil, ne mérite ni éloges ni blâme ; on voit tomber le crédit factice de son éloquence, devant la puissance réelle du triumvirat de César, de Pompée et de Crassus : on ne peut l'accuser que d'avoir été dupe, et les hommes vains le sont aisément ; sa foiblesse dans son malheur, ne peut être justifiée par aucun sophisme, et Laharpe l'abandonne sur cet article : il ne montra pas plus de constance dans la prospérité ; et c'est avec raison que Tite-Live, son admirateur, a dit de lui : « que de tous les événemens de la vie, il ne supporta courageusement que la mort ».

Entraîné par son zèle pour les qualités morales et politiques de Cicéron, Laharpe a donné tête baissée dans une erreur bien grossière, et qui paroît rendre suspectes ses connoissances historiques. Pompée, » dit-il, n'avoit contre lui que le parti républicain, ceux qu'on appeloit *optimates*, mot qui répondoit à l'expression grecque d'*aristocrates* ». Il prend delà occasion d'insulter à l'ignorance de la tourbe révolutionnaire, qui ne savoit pas que ceux même qu'elle citoit comme les héros de la liberté, les Caton, les Brutus, avoient été les plus déterminés *aristocrates*, de leur temps : peut-être même jouit-il avec trop de complaisance de ce triomphe facile ; peut-être montre-t-il avec trop peu de réserve le plaisir

qu'il éprouve lorsqu'il confond et foudroye les ignorans, ou ceux qu'il veut bien supposer tels; mais lorsqu'on met tant d'appareil à prouver ce qui est clair comme le jour, lorsqu'on a la fureur d'endoctriner, il faudroit être un peu sur ses gardes, et veiller sur sa doctrine: le parti républicain, ceux qu'on appeloit *optimates*, en un mot les aristocrates de Rome, bien loin d'être *contre Pompée*, étoient ses plus zélés partisans; Pompée, étoit leur chef, Pompée a toujours eu pour lui le sénat, tandis que César s'appuyoit du peuple: Pompée élève de Sylla, étoit essentiellement à la tête de la faction aristocratique, de même que César, parent de Marius, étoit à la tête du parti populaire; et ce qui n'est pas moins curieux que le commentaire de Laharpe sur l'aristocratie, c'est que Jules César, regardé communément comme l'oppresseur de la liberté, soutenoit la cause du peuple.

Laharpe définit les aristocrates de Rome, « les amis et les soutiens de la constitution, les ennemis de toute puissance arbitraire, soit qu'on y parvînt en flattant le peuple, comme Marius; soit qu'on s'en emparât en s'attachant au sénat, comme Sylla: » cette définition ne peut être exacte, si l'on n'ajoute pas que cette constitution, dont les aristocrates étoient les amis et les soutiens, n'étoient effectivement qu'une aristocratie tyrannique; que, jusqu'à l'établissement des tribuns, le peuple romain fut plus esclave que le peuple de Constantinople ou d'Ispahan; et même, que depuis cette institution tutélaire, le sénat exerça toujours sur le peuple romain une autorité plus arbitraire et plus dure que celle d'aucun monarque; que dans le partage des conquêtes faites au prix du sang plébéien, les fatigues, les blessures et la mort furent pour le peuple; les richesses, les dignités, les gou-

vernemens, le pillage des provinces, pour les nobles et pour le sénat : telle étoit cette constitution dont les aristocrates étoient les amis et les soutiens. Du temps de Cicéron, ces abus étoient poussés si loin, qu'il n'existoit plus même une ombre de liberté. Il faut voir dans Salluste, le seul écrivain qui n'ait pas été vendu à la faction patricienne, ce que c'étoit alors que le gouvernement romain : Laharpe croit toujours que du temps de César et de Pompée, il y avoit une constitution, une république, tandis que dans le fait, il n'y avoit plus qu'un horrible brigandage. Cicéron qui, dans la république, ne vit jamais que le sénat et lui, regardoit comme un état de choses très-florissant celui où il pouvoit haranguer à son aise; il mesuroit la prospérité de la patrie sur les applaudissemens prodigués à ses périodes : soit que la vanité l'eût entièrement aveuglé, soit qu'il eût réellement la vue politique un peu courte (et l'un et l'autre me semblent très-probables), il ne s'apercevoit pas que, dans la situation présente des mœurs, cette forme de gouvernement, qu'on nommoit république, n'étoit plus qu'une affreuse anarchie; que cette assemblée administrative qu'on appeloit le sénat, n'étoit plus qu'une troupe de brigands qui s'arrachoient les dépouilles du monde, laissant l'orateur pérorer et se complaire dans ses phrases harmonieuses. Cicéron vouloit donc alors l'impossible; il vouloit une république sage et vertueuse, gouvernée par les lois; ou plutôt il ne vouloit que des auditeurs et une tribune, et il ne pouvoit avoir cela que dans la forme actuelle du gouvernement : c'étoit à peu près là tout son patriotisme, et cependant Cicéron étoit sans contredit un des meilleurs citoyens de la république.

Lorsque César eut passé le Rubicon, lorsque

Pompée eut abandonné l'Italie, Cicéron se trouva fort embarrassé, et Laharpe n'est pas moins embarrassé que lui à justifier sa foiblesse et son égoïsme; Cicéron se trouvoit entre la république et sa sûreté personnelle : d'un côté le sénat, la liberté, la patrie, ces grandes divinités auxquelles il avoit tout sacrifié en apparence, tandis qu'il n'avoit d'autre idole que l'ambition; de l'autre, le camp d'un guerrier, rempli de bandits, de scélérats déterminés, faisant peu de cas de la littérature, et dont toute l'éloquence étoit dans leur épée; en un mot, comme il le dit lui-même, du côté de Pompée tous les droits; du côté de César toute la force : dans le fameux Traité des devoirs de l'homme, le plus sublime ouvrage de morale qui existe, Cicéron soutient que c'est un crime de délibérer et de balancer entre ce qui est honnête et ce qui paroît utile : cette doctrine admirable dans un livre, n'étoit pas à l'usage du prédicateur : il ne suivit point Pompée, dont la défaite lui paroissoit presque certaine : ses lettres à son ami Atticus, sont pleines de ses honteuses incertitudes; il se reproche toujours de rester, et jamais il ne part : enfin Pompée ayant obtenu quelques avantages, et toutes les apparences du succès étant de son côté, voilà Cicéron qui vole sans hésiter au camp de Pompée : mais la bataille de Pharsale dérangea terriblement son calcul : on ne connoissoit pas encore la clémence de César; on croyoit que le vainqueur du sénat ne pouvoit être qu'un tigre altéré de sang : c'étoit le meilleur et le plus grand des hommes, et sa victoire fut un bienfait pour tout l'empire : ce ne fut pas la liberté qu'elle détruisit, mais l'anarchie; et le peuple romain, trop long-temps en proie à la tyrannie d'un sénat insensé et corrompu, ne se trouva pas bien

malheureux d'être gouverné par un homme aussi humain, aussi doux dans la paix qu'il étoit fier et terrible à la guerre.

Cicéron, au milieu de la joie publique, s'affligeoit de ne pouvoir plus faire de harangue dans le sénat, et s'en consoloit en plaidant au tribunal de César pour Ligarius et pour Dejotarus : le juge avoit du goût, il étoit lui-même bon écrivain, homme très-éloquent; ce devoit être un triomphe pour un orateur tel que Cicéron, d'avoir pour auditeur de ses phrases un connoisseur aussi délicat que César; mais le rappel de Marcellus ouvrit à l'éloquence de Cicéron un plus brillant débouché, et lui procura la satisfaction de parler dans le sénat : c'est un magnifique morceau d'éloquence que ce remercîment de Cicéron à César, pour le retour de Marcellus : les louanges qu'il y prodigue au dictateur, sont sanctionnées par la vérité; mais elles sont déplacées dans la bouche de Cicéron, qui haïssoit César dans le cœur, comme l'oppresseur, non pas de la liberté, mais de son éloquence : quand on l'entend déclarer que tous les sénateurs et lui opposeront leur poitrine au glaive dirigé contre César, et qu'on le voit quelque temps après triompher lâchement de la mort du dictateur, et porter jusqu'au ciel ses assassins, l'on gémit sur la foiblesse humaine; on regrette qu'un si grand orateur, qu'un si grand philosophe n'ait pas eu une âme plus forte et un caractère plus noble : l'apologiste se tire ici d'embarras par une distinction frivole; il prétend, sans aucun fondement, que dans le temps où Cicéron prononça cette harangue, César étoit digne des plus grands éloges, et donnoit à la république les plus belles espérances; cependant il n'y eut jamais aucune apparence que César voulût rétablir une forme de

gouvernement qui ne pouvoit plus exister : il étoit trop sage pour former un dessein aussi extravagant, et trop fier pour affecter un dessein qu'il n'avoit pas. Sa mort prouva que la république étoit impossible, et la liberté une chimère : le rappel de Marcellus n'annonçoit point dans César l'intention d'abdiquer la puissance suprême ; sa générosité envers le plus acharné de ses ennemis, prouvoit seulement qu'il ne le craignoit pas, et qu'il étoit le maître ; et il n'eut jamais d'autre crime aux yeux des Brutus et des Cassius, que celui d'être le maître : pour ces féroces républicains, les bienfaits même de ce grand homme étoient un témoignage éclatant de sa supériorité, et par conséquent un outrage ; c'est une vérité bien triste, et qui n'en est pas moins incontestable, que si César eût été un tyran, il n'eût point été assassiné. Cicéron, quoiqu'avec bien moins d'énergie, pensoit comme Brutus et Cassius : il se rendit coupable d'une bassesse ! il désavoua honteusement ses principes, en accablant d'éloges serviles celui qu'il regardoit comme un usurpateur ; Brutus et Cassius, malgré leur prétendu stoïcisme, furent aussi des lâches et des traitres, en acceptant des dignités de celui qui, dans leurs idées, n'avoit pas droit de les conférer ; de toute cette tourbe de patriotes farouches, qui n'avoient d'autre patriotisme que l'orgueil, Câton seul eut du courage et fut conséquent ; il ne voulut point recevoir la vie de celui auquel il se croyoit obligé de donner la mort.

A la nouvelle du meurtre de César, Cicéron, comme un écolier délivré de son pédant, accourt de sa solitude de Tusculum, pour se saisir des rênes du gouvernement ; il croit la patrie sauvée, parce qu'il se retrouve sur l'ancien théâtre de son éloquence : son

triomphe fut court ; il fit de belles harangues pendant qu'Antoine et Octave assembloient des armées ; il proposa de magnifiques décrets, pendant que les amis de César livroient des batailles et remportoient des victoires : il abusa même de ce moment de prospérité, en se livrant à des invectives que bientôt après il paya de sa vie. Laharpe voit beaucoup de courage dans la seconde Philipique, qu'il appelle une *exécution morale ;* j'y vois avec une éloquence divine, la foiblesse qui ne sait pas se modérer, et la vanité qui s'aveugle sur le danger, plutôt qu'elle ne le brave.

Deux lettres extrêmement curieuses, l'une d'Antoine à Cicéron, et l'autre de Cicéron à Antoine, écrites peu de temps après la mort de Jules César, vont mettre dans tout son jour la légèreté de Cicéron, son amour-propre puéril, toujours hors de mesure, soit dans la louange, soit dans le blâme, selon que cette petite passion se trouvoit ou caressée ou blessée. Ainsi, c'est dans ce précieux recueil, que Laharpe invoque en faveur de son opinion, que je puise les plus forts argumens pour la combattre : son arsenal me fournit des armes contre lui, et Cicéron n'a pas de plus sévère censeur que ses propres écrits.

Voici d'abord en quels termes Cicéron parle d'Antoine à son ami Atticus, en lui annonçant la lettre qu'il vient de recevoir de la part d'un personnage aussi marquant : Antoine étoit alors consul en la place de César ; il avoit hérité de tout son pouvoir ; et seul possesseur du testament et de tous les papiers de César, il le faisoit parler après sa mort, et masquoit de ce grand nom toutes les injustices et les sottises que lui-même vouloit faire. (*Voyez* le Recueil des Lettres à Atticus, Livre XIV, Lettre XIII, vers la fin).

« M. Antoine m'a écrit au sujet du rappel de Sextus Clodius : vous verrez dans sa lettre même, dont je vous ai envoyé une copie, avec quelle distinction il me traite : quant à sa conduite, il vous est aisé de juger à quel point elle est infâme : le mal que fait à la république cet homme corrompu, nous force quelquefois à regretter César. Ce que César n'eût jamais fait, ce qu'il n'eût jamais souffert, Antoine le trouve ordonné dans les papiers de César : au reste, je me suis prêté à ce qu'il désiroit : puisqu'il s'imagine pouvoir tout ce qu'il veut, il eût bien fait, malgré moi, ce qu'il me demande : je vous envoie aussi une copie de ma réponse ».

Lettre d'Antoine à Cicéron.

« La multitude de mes occupations et la précipitation de votre départ ne m'ont pas parmis de vous dire moi-même ce que je vous écris, et je crains que mon absence ne nuise au succès de ma demande. Si je ne me suis pas trompé sur la bonté de votre caractère, je me trouverai heureux d'en faire aujourd'hui l'épreuve. J'avois demandé à César le rappel de Sextus Clodius, il me l'avoit accordé; mais alors même mon dessein étoit de ne profiter de cette grâce, qu'autant que j'obtiendrois votre aveu; et dans ce moment je voudrois moins que jamais me permettre quelque chose qui pût vous déplaire : si la triste situation de cet infortuné vous trouve insensible, je n'insisterai pas, quoiqu'il me semble que c'est un devoir pour moi d'exécuter les dernières volontés de César; mais si vous ne consultez que l'humanité et la raison, et si vous voulez être aimable à mon égard, je suis sûr que vous vous rendrez; vous ne voudrez pas faire

croire au fils de Clodius, à cet enfant intéressant et de la plus belle espérance, que vous poursuivez encore les ennemis de son père : laissez-nous penser, je vous en conjure, que vos différens avec Publius Clodius n'avoient pour objet que l'intérêt de la république. Ayez quelques égards pour une illustre famille : c'est tout à-la-fois un honneur et un plaisir d'oublier les haines qui n'ont pas pour principe la malignité du cœur, mais l'intérêt public ; que votre indulgence me donne lieu d'inspirer à mon élève ces sentimens généreux, et de graver dans son ame encore tendre, que les inimitiés ne doivent pas être éternelles ; quoiqu'intimement persuadé que votre fortune est à l'abri de toute atteinte, je pense cependant que vous préférez aux soucis et aux inquiétudes, une vieillesse paisible et honorée ; enfin, je me flatte d'avoir acquis quelques droits sur votre complaisance, car je ne vous ai jamais rien refusé. Si je ne puis vous fléchir, je ne prendrai pas sur moi d'accorder cette grâce à Clodius : jugez par-là de quel prix est à mes yeux votre approbation, et que cette idée vous dispose à l'indulgence ».

On reconnoît dans cette lettre d'Antoine le ton d'un homme du monde, d'un homme à la tête des grandes affaires, qui conserve sa dignité même en cajolant avec toute la coquetterie de la politesse d'usage, celui que la politique lui conseille de ménager ; Antoine ne dit que ce qu'il veut, et reste toujours en mesure ; nul épanchement, des formules gracieuses, des sentimens vagues, beaucoup de finesse, un grand art d'attaquer par son foible celui dont on veut faire une dupe : cette lettre est un chef-d'œuvre de délicatesse ; elle fit tourner la tête à Cicéron ; se voir ainsi recherché, flatté par le consul, par le maître de la ré-

publique ! il étoit enivré, et son style se ressent de cette ivresse.

Réponse de Cicéron à Antoine.

« Une seule chose me fait regretter de n'avoir pu traiter avec vous cette affaire de vive voix ; vous auriez lu dans mes yeux, sur mon visage et dans toute ma personne, jusqu'où va mon amitié pour vous : vous savez que je vous ai toujours aimé ; mon cœur, d'abord flatté de votre empressement, se rendit ensuite à vos bienfaits ; mais aujourd'hui la république m'attache encore à vous par des nœuds plus forts, et vous êtes de tous les hommes celui que je chéris le plus. Votre lettre, pleine de sentiment et de politesse, m'a vivement touché ; vous ne voulez pas, sans mon aveu, rendre à sa patrie un homme qui vous intéresse, mais qui fut mon ennemi, quoique rien ne vous soit plus facile ; en me priant ainsi, ce n'est pas une grâce que vous me demandez, mon cher Antoine, c'est un bienfait que je reçois de vous : je n'ai rien à vous refuser ; et en cédant à vos désirs, j'éprouve la plus vive reconnoissance de vos manières honnêtes et affectueuses : quand même il m'eût fallu faire violence à mon caractère, j'aurois eu cette déférence pour vous ; mais soyez persuadé que dans cette occasion, en faisant ce qui vous est agréable, j'obéis à mon inclination naturelle : si quelquefois on a remarqué de l'amertume, ou même de l'austérité et de la dureté dans mes procédés, je sacrifiois alors mon naturel à l'intérêt public : ma haine contre Clodius lui-même n'a jamais passé les bornes des démêlés politiques ; j'ai toujours été persuadé qu'on ne devoit pas s'acharner contre les amis de ses ennemis, sur-tout quand ils sont d'un rang

inférieur, et qu'il ne falloit pas nous priver nous-mêmes de ces appuis : c'est à vous à inspirer, comme vous le dites, à l'ame encore tendre du jeune Clodius, qu'il ne doit plus subsister aucun levain d'aigreur et d'animosité dans nos familles ; nous avons combattu, Clodius et moi, lui pour ses intérêts, moi pour ceux de la république : la patrie a jugé nos querelles ; s'il vivoit, je n'aurois aucun ressentiment contre lui ; ainsi, puisque vous voulez bien tenir de mon consentement ce que vous auriez pu ne devoir qu'à votre autorité, faites-moi aussi un mérite de ma condescendance auprès du jeune Clodius. Ce n'est pas qu'à mon âge je puisse avoir quelque chose à craindre d'un enfant, ni que jamais il puisse y avoir entre lui et moi aucune rivalité ; mais je crois que cela est propre à resserrer notre union ; car cette inimitié des Clodius étoit le seul obstacle qui me fermoit votre maison, quand votre cœur m'étoit ouvert. Je n'en dis pas davantage, et je finis en vous priant d'être persuadé que je m'empresserai toujours de faire ce que je croirai pouvoir vous être utile ou agréable ».

Le style de Cicéron peut avoir plus d'élégance et de pureté que celui d'Antoine : nous ne sommes guère en état d'en juger ; mais le tour de la lettre d'Antoine a plus de noblesse et de dignité ; on y remarque sur-tout plus de précision, ce qui est fort étonnant, de la part d'un orateur élevé dans le goût de l'éloquence asiatique ; mais chez lui, l'usage du monde réformoit les vices de son école : Cicéron laisse trop voir sa joie d'être si honorablement traité par Antoine ; il se répand trop en protestations d'attachement et d'amitié ; et quand on songe que peu de temps après il composa contre cet homme qu'il aimoit tant, la plus terrible

et la plus virulente satire que jamais la haine ait dictée, on ne peut que déplorer l'inconséquence de ce grand orateur, qui ne connoissoit en rien la juste mesure, et qui, toujours excessif dans ses complimens comme dans ses injures, sacrifioit la raison et les convenances au désir de faire briller son talent. Antoine, pour réfuter les invectives de Cicéron, n'eut besoin que de produire sa lettre en plein sénat.

Le vieux Cicéron, dupe du jeune Octave, âgé de dix-sept ans; l'oracle du sénat, trompé par un enfant; il n'y a pas là de quoi donner une idée bien avantageuse de la pénétration et de la politique de l'orateur romain : tout le monde sait que le neveu et l'héritier de César, brouillé d'abord avec Antoine, se jeta dans les bras de Cicéron; il l'appela son père, le berça de flatteries, affecta de vouloir se conduire par ses conseils; le bonhomme, enchanté de la docilité et des heureuses dispositions de cet élève, le prôna, l'éleva aux honneurs et le mit à la tête des armées de la république : Laharpe auroit eu besoin de toutes les ressources de sa dialectique pour justifier une pareille école; mais il s'est tiré très-adroitement de ce mauvais pas. L'adversaire de Cicéron, auquel il répond, avoit commis des bévues historiques si grossières, que Laharpe, pour triompher, n'a eu besoin que de les réfuter : mais ce n'est pas là justifier la conduite de Cicéron vis-à-vis d'Octave; et si le professeur du lycée l'eût entrepris, je lui opposerois la terrible autorité de Brutus; l'assassin de César tonne contre la bassesse et la lâcheté de Cicéron, qui rampe devant un enfant; qui ne cherche pas la liberté, mais un maître plus doux et plus agréable qu'Antoine : je regrette de ne pouvoir traduire ici ces lettres sublimes (1) où

(1) *Voyez* l'art. suivant.

Brutus dans son fanatisme républicain, s'élève plus haut que n'a jamais fait Cicéron dans ses plus belles harangues.

Dans toute cette discussion historique sur la personne et le caractère de Cicéron, on cherche en vain ce discernement que Laharpe fait éclater lorsqu'il juge les auteurs ; soit qu'il ne soit pas assez profond dans l'histoire, soit que son enthousiasme pour l'éloquence de Cicéron l'ait aveuglé, à peine peut-il se résoudre à reconnoître en lui quelque foiblesse : il veut absolument faire un homme d'État, et un grand politique de celui qui ne fut jamais qu'un grand orateur ; et d'après l'importance qu'il attache toujours à ses opinions, il traite assez durement ceux qui ne sont pas de son avis : c'est une étrange inconvenance, quand on a tort, de dire des injures à ceux qui ont raison.

G.

IX.

Lettres de CICÉRON *à M.* BRUTUS, *et de M.* BRUTUS *à* CICÉRON, *pour faire suite aux* Lettres familières, *traduites en français par l'abbé* PRÉVOST ; *avec la préface critique, traduite de* MIDDLETON, *sur l'authenticité des lettres et de la vie de M.* BRUTUS ; *par* GOUJON (de la Somme).

NOUS n'estimons point assez en France le mérite des hommes qui se dévouent à l'étude de l'antiquité, pour nous en épargner les dégoûts ; et c'est encore une de nos injustices d'opinion. Il me semble, cependant, qu'on ne peut se défendre d'une certaine reconnoissance, en considérant les travaux qui nous ont préparé

quelques heures d'instruction et de plaisir. Que de textes à rectifier, de dates à rapprocher, d'écrits durs et secs à dévorer! Quelquefois il faut relever une ville ensevelie sous l'herbe; retrouver une grande route dont les vestiges sont effacés depuis des siècles; ranger une armée en bataille, suivant la disposition d'un Annibal et d'un Scipion; il faut se transporter chez des peuples qui ne sont plus, au milieu de leurs monumens, de leurs personnages, de leurs agitations politiques; pénétrer même dans l'intérieur des familles, et tout cela pour déterminer le sens d'un mot! C'est à ce prix que l'on est parvenu à mettre dans le commerce de la société les richesses littéraires. La beauté de nos ouvrages classiques, le vide et la frivolité de nos brochures, témoignent assez, par leur contraste, l'utilité des *commentaires*, et l'impuissance des talens qui n'ont pas su en profiter.

Mais les travaux utiles sont d'autant plus estimés, qu'ils sont plus connus. Le succès en devient donc plus assuré au moment où l'on peut concevoir de nouvelles espérances pour le retour des bonnes études. L'éditeur des lettres de Cicéron y aura sans doute contribué. Nous avons parcouru ce sixième tome avec soin; il offre à chaque page de nouvelles preuves du bon esprit et du bon goût qui ont présidé à toute cette édition.

Le volume des lettres de Cicéron à Brutus ne contient que vingt-trois lettres, seul reste des huit livres connus des anciens. Mais le caractère des Romains se retrouve dans les fragmens de leur littérature comme dans les débris de leurs temples, et leurs ruines sont immortelles.

Ces vingt-trois lettres remplissent à peu près l'intervalle de quatre mois, à une époque célèbre et

décisive pour Rome. Brutus étoit en Afrique, où il rassembloit l'armée qui devoit être vaincue dans les champs de Philippe. Cicéron, dans les murs de Rome, soutenoit, par son éloquence, la guerre contre Antoine (1). On venoit d'annoncer au sénat la bataille de Modène, où la république avoit perdu glorieusement ses deux consuls; le jeune Octave s'élevoit au milieu des secousses et des déchiremens de la patrie: tels sont à peu près les sujets de la correspondance de Cicéron et de Brutus. On aime à suivre ces grands hommes dans leurs derniers travaux, et à observer si cette constance romaine ne se démentira pas à la vue des malheurs publics et des présages qui les menaçoient eux-mêmes.

Il faut convenir que nous sommes mal placés aujourd'hui pour admirer le meurtrier de César. Jadis, cette action étoit un des lieux communs sur lesquels s'exerçoient et s'échauffoient à l'envi les jeunes gens des colléges; et l'on ne voyoit pas d'inconvénient à exciter leur enthousiasme pour ces vertus atroces, également réprouvées par la religion et par les lois. Nos sophistes, qui reproduisirent beaucoup de lieux communs de collége, s'emparèrent de celui-ci, et le firent valoir dans le monde. Mais les conséquences funestes ont démenti les principes, et les imitations ridicules ont déshonoré le modèle. Il n'y a plus d'enthousiasme et d'admiration pour celui qui répandroit le sang de son père au nom de la liberté, depuis cette époque où tous les carrefours de nos villes se glorifioient de leurs *Brutus* armés de piques. Il n'y a plus d'honneur à se détruire soi-même d'une manière stoïque, depuis que nous voyons tous les jours nos

(1) *Sustinuisse mihi gloriatur Bellum Antonii togatus Cicero noster.* (Lettr. de Brutus à Atticus).

artisans se précipiter dans la Seine pour le moindre dégoût. C'est sur-tout parmi les classes inférieures de la société, où la loi des bienséances et les souvenirs de l'éducation n'exercent aucun empire, que l'on peut apprécier, à leur valeur, ces paradoxes qui ont fait tant de réputations et tant de livres : c'est là où il faut les juger.

Mais la philosophie ancienne jugeoit elle-même l'attentat de Brutus avec plus de sévérité que nous ne le supposons. Plutarque, qui transmet avec fidélité les opinions de Rome, et qui pèse toutes ses vertus avec justice, se sent prévenu par une objection naturelle, en commençant l'éloge de Brutus, et il se hâte de dire : *qu'on lui attribuoit tout ce qu'il pouvoit y avoir de grand et de généreux dans le meurtre de César, et qu'on rejetoit sur Cassius tout ce qu'une telle action a d'odieux et de blâmable.*

Virgile est encore plus sévère que Plutarque. Il ne donne point de place à Brutus, dans les Champs-Élysées, parmi les grands hommes de la république. Je sais bien que l'on peut m'opposer ses ménagemens pour Auguste, et renouveler beaucoup de déclamations sur le caractère flatteur du poëte de Mantoue. Mais faisoit-il sa cour au maître du monde, en louant Caton d'Utique (1)? Et Auguste gênoit-il les opi-

(1) Quelques commentateurs, qui ont cru décider d'après des raisons de convenance, ont prétendu que dans ce vers du sixième livre :

Quis te, magne Cato, tacitum aut Cosse relinquat,

il n'est question que de Caton le censeur ; mais l'on ne peut se méprendre, lorsque, dans le huitième livre, on voit ce même Caton assis parmi les juges de l'enfer, présidant au supplice de Catilina :

Secretosque pios, his dantem jura Catonem.

nions des écrivains de son siècle, lorsqu'il encourageoit Horace, qui montroit l'univers *soumis au pouvoir de César, excepté l'ame inflexible de Caton*, et lorsqu'il admettoit à sa table et à son intime familiarité *Tite-Live le Pompéien ?*

Virgile ne pouvoit se dispenser de placer dans les Champs-Élysées l'ancien Brutus, dont l'action étoit devenue héroïque par une longue tradition de louanges. Il le fait donc paroître malheureux, *infelix*, afin d'exciter l'intérêt; et ensuite, comme s'il avoit besoin de se justifier aux yeux des hommes et des justices de l'enfer, il ajoute :

. . . . Ut cumque ferent ea facta minores,
Vincet amor patriæ, laudumque immensa cupido.

et encore, voilà pour le poète qui célèbre le berceau de Rome, et qui a besoin d'un héros. Mais l'historien moraliste qui cherche l'homme, passe devant le tribunal de Junius Brutus, en détournant la tête, *attendu qu'il ignore si son action procède de bestialité ou d'un héroïsme sur-humain et incompréhensible* (1).

Nous admirons trop chez les Romains, ou plutôt nous choisissons mal. Ce ne sont point quelques actions atroces qui ont fait le peuple-roi. On pourroit même prouver qu'elles ont été inutiles à sa puissance comme à sa gloire. C'étoit-là les fruits de cette énergie grossière et de ces instincts monstrueux que ces pâtres illustres apportèrent des montagnes, où ils pilloient les voyageurs. Mais ce qui est vraiment admirable, c'est cet enthousiasme et cette discipline militaire; ces dévouemens, qui n'étoient que de simples devoirs; ce nom tout-puissant de la loi qui calmoit

(1) Vie de Publicola.

tout-à-coup une multitude en fureur ; et sur-tout ce génie qu'on ne sait comment appeler, qui, durant sept siècles, résida sans interruption au milieu du sénat, et fit les destinées du monde.

Au reste, les fanatiques qui juroient par *Brutus*, n'ont jamais vu que son poignard, et n'ont point connu son caractère. L'antiquité n'en offre pas de semblable. Les stoïques défenseurs de la liberté romaine avoient pu s'élever à de grandes actions ; mais aucun ne s'étoit fait aimer. On les voit toujours tristes, austères et inimitables pour tout autre que pour les hommes de leur humeur. L'orgueil les dédommageoit de tout ce qu'ils retranchoient aux passions humaines, et l'orgueil encore faisoit la plus grande partie de leurs vertus. Caton d'Utique, dont Brutus professoit la doctrine, n'intéresse le cœur qu'une seule fois, c'est lorsqu'étendu sur son lit de mort, il s'informe, en demandant son épée, si ses amis ont pu s'embarquer et se dérober au ressentiment du vainqueur.

Brutus fut peut-être le seul philosophe stoïque aimable. Plutarque a pour lui une sorte de prédilection, et l'histoire qu'il en donne nous attache par mille particularités, qui sont autant de traits de caractère.

Nous le voyons, la tête nue au soleil, faisant un extrait de Polybe, à la veille de la bataille de Pharsale. Sur les bords de la mer, où il va s'embarquer pour soutenir la dernière guerre de la république, il reçoit les adieux de Porcie, à la vue d'un tableau qui représentoit les adieux d'Hector et d'Andromaque ; et il raffermit cette femme étonnante, en citant agréablement les vers du poète grec. Ailleurs, il traite avec bonté Caïus, frère d'Antoine, qui étoit son prisonnier ; il verse des larmes sur le sort de la ville de Xanthe, et

se multiplie autour des maisons embrasées où venoient se précipiter ses malheureux habitans. Durant une de ces nuits, où les soins du général et l'amour de l'étude prolongeoient ses veilles, lorsque tout reposoit autour de lui, un fantôme apparoît à son imagination échauffée, et il répond avec intrépidité au rendez-vous désastreux qu'il lui assigne dans les plaines de Philippe; dans la nuit plus funeste qui suivit cette journée, on le voit assis sur une roche, parmi les arbres qui bordent une petite rivière, lever les yeux vers un ciel étoilé, et sourire aux officiers et aux amis fidèles qui l'entouroient: enfin, dans ces diverses rencontres, où il est aux prises avec tous les malheurs à-la-fois, et, pour ainsi dire, avec la fatalité, il conserve toujours ce calme et ce courage, cette force et cette douceur, cette élévation et cette tendresse, qui semblent les vertus de plusieurs hommes, mais dont la réunion fait le héros. Il est impossible de le méconnoître dans les deux fameuses lettres que renferme sa correspondance avec Cicéron.

De ces deux lettres, l'une est à Atticus et l'autre à Cicéron lui-même. Elles roulent à peu près sur le même sujet. On lui avoit annoncé en Afrique, les honneurs et les commandemens que Cicéron avoit fait décerner au jeune Octave. Brutus, prévenu par les exagérations de la renommée, ou bien jugeant avec cette rigueur stoïque, qui ne tient aucun compte des temps et des circonstances, s'indigne contre la foiblesse de l'orateur. Mais déjà en comparant ces deux lettres, on peut se convaincre de la franchise de son caractère et de la sincérité de ses dispositions. Soit qu'il s'adresse à Atticus ou à Cicéron, il témoigne toujours la même tendresse pour celui-ci, le

même amour de la liberté, et la même horreur pour un maître.

« Enfin, je permets à Cicéron, s'écrie-t-il dans sa lettre à Atticus, de vivre, s'il le peut, dans la soumission et la dépendance. Qu'il y vive, s'il ne considère ni son âge, ni les honneurs dont il est revêtu, ni les actions par lesquelles il s'est distingué. Pour moi, je déclare une guerre immortelle au fond même de la querelle; c'est-à-dire, à la royauté, aux ordres arbitraires, à toute autorité et à tout pouvoir qui voudra s'élever au-dessus des lois. Quelque bien personnel qu'on suppose que pourroit me procurer l'esclavage, même sous votre Antoine, dût-il être aussi accommodant que vous le dites, et plus que je ne l'ai jamais cru, rien ne peut ébranler ma résolution. Nos ancêtres n'ont pas voulu souffrir un père même pour leur maître.

« Je pense, avec douleur, que ce détail vous chagrine, vous qui êtes si tendrement attaché à tous vos amis, et particulièrement à Cicéron. Mais soyez persuadé que je n'ai rien perdu de mon affection pour lui, quoique mon opinion diffère beaucoup de la sienne; car on ne peut juger des choses que suivant les apparences qu'elles présentent ».

Vivat Hercule, Cicero, qui potest supplex et obnoxius, etc.

Et dans sa lettre à Cicéron :

« Non, non, dit-il, je ne puis croire les dieux si ennemis du salut de Rome, qu'Octave doive être prié pour le salut d'un citoyen, et bien moins pour celui des libérateurs du monde. J'employe volontiers ces magnifiques expressions; elles me conviennent à

l'égard de ceux qui paroissent ignorer quel est le péril qui nous menace, ou à qui l'on doit adresser des prières.

» Quoi! Cicéron, vous reconnoissez ce pouvoir dans Octave, et vous êtes son ami! Si vous êtes le mien, pouvez-vous me souhaiter à Rome, où je ne pourrois être sans la permission de cet enfant? De quoi le remerciez-vous donc, si vous vous croyez forcé de lui demander qu'il nous permette de vivre. Demeure qui voudra dans l'indifférence; pour moi, je prie les dieux et les déesses de m'ôter plutôt tout autre bien, que la résolution où je suis de ne point accorder à l'héritier de l'homme que j'ai tué, ce que je n'ai point accordé à cet homme; et de ne pas souffrir que mon père même, s'il revenoit au monde, eût plus d'autorité que le sénat et les lois, etc ». *(Traduction de Prévost, revue par l'éditeur).*

Ego medius fidius non existimo tam omnes deos aversos esse a salute populi Romani, etc.

En lisant ces lettres, on croit entendre les Romains de Corneille. C'est Sertorius qui s'écrie :

> Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Mihique esse judicabo Roman, ubicumque liberum esse licebit. (Lettres à Brutus).

C'est encore ce Romain qui, se mettant au-dessus de toutes les affections de l'homme, répond :

> Ainsi vous vous pourriez épargner quelque peine,
> Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine.

Quod si Romanos nos esse meminissemus, non audaces dominari cuperent postremi homines, etc.

Mais la ressemblance frappe bien davantage, si l'on s'arrête à l'impression générale plutôt qu'à des traits isolés de ces lettres. Les poètes, lorsqu'ils choisissent leurs héros parmi les personnages historiques, sont toujours obligés de leur donner ou de leur ôter quelque chose. Lorsqu'ils font parler Brutus, la poésie est exacte comme l'histoire.

Plutarque et Cicéron nous ont prévenus contre sa manière d'écrire. Ils nous disent qu'il avoit contracté, dans l'étude des philosophes grecs, un tour laconique et sentencieux. A l'exemple de Lysias, il condamnoit les grands mouvemens et la magnificence de l'élocution, faisant consister toute l'éloquence dans la justesse des pensées, la précision et la politesse du style. Aussi n'approuva-t-il pas la définition de *l'homme éloquent,* que donne Cicéron dans *son orateur:* ouvrage qu'il lui avoit dédié, et qu'il avoit entrepris à son invitation. Ce fut avec ce faux goût d'atticisme qu'il composa sa harangue, sur le meurtre de César. « On ne peut rien voir de plus poli et de plus élégant que cette pièce, dit Cicéron, à qui il l'avoit communiquée en lui demandant son avis ; mais si j'avois eu un pareil sujet à traiter, j'y aurois mis plus de feu et de véhémence ; *si illam causam habuissem, dixissem ardentius, vides quæ sit persona dicentis, etc.* Et lorsque vous vous souviendrez, ajoute-t-il, des foudres de Démosthènes, vous concevrez aisément que l'atticisme est très-susceptible de force et de véhémence *(Lettres à Atticus)* ».

Les deux lettres de Brutus, dont nous avons cité quelques fragmens, démentent à un certain point l'idée que l'on nous donne ici de son style. Toutes les vertus et toutes les passions romaines ne peuvent s'exprimer avec plus de force et de chaleur. Il nous

semble sur-tout que les premières pages de la lettre à Cicéron peuvent être comparées aux plus belles du prince des orateurs. Peut-être que Brutus, devant prononcer les mêmes choses en public, eût sacrifié au système qu'on lui reproche; mais dans la liberté d'une correspondance familière, où il cède à sa propre inspiration, il a laissé quelques-uns des plus beaux traits de l'éloquence ancienne.

Jusqu'ici, nous n'avons considéré que le beau côté du caractère de Brutus; une simple réflexion suffit pour détruire toute cette impression de grandeur et d'héroïsme. Comment le meurtrier de César lui avoit-il fait des avances après la bataille de Pharsale? Comment s'étoit-il insinué dans l'amour et dans la confiance de son vainqueur par des moyens qui démentoient sa fierté? Comment encore avoit-il sollicité et obtenu la préture au mépris de la justice qui la donnoit à Cassius? Plutarque ne s'est point fait cette objection, et je ne crois pas qu'elle embarrassât beaucoup nos admirateurs de Brutus.

Si, pendant l'intervalle qui remplit cette correspondance, on le compare à Cicéron, il paroît supérieur. Dans la vingt-unième lettre, le consulaire essaye de se justifier de sa foiblesse pour le jeune Octave, et l'on n'est point satisfait. Il se plaint, à la vérité, que Brutus lui laisse supporter seul tout le poids des malheurs publics». Vous vous retiriez, Brutus, vous vous retiriez, vous dis-je, puisque les Stoïciens ne veulent pas que leur sage puisse fuir». *Cedebas enim, Brute, cedebas, quoniam Stoïci nostri negant fugere sapientis.* Manière ingénieuse et piquante de dire à un philosophe stoïque qu'il fuit en effet! Mais lorsqu'il vient au point de la question, il glisse par une transition oratoire.

En général, on peut remarquer dans la conduite de ces deux hommes célèbres, la même différence qu'entre leurs principes. Cicéron, de la secte des académiciens, renonçoit à trouver ici bas la vérité absolue, et se contentoit des probabilités. Brutus vouloit la vérité absolue. Cicéron aspiroit au mieux possible, Brutus à une perfection rigoureuse. Les principes de Brutus, faux à force d'être inflexibles, ne pouvoient trouver d'application dans aucun ordre de choses humaines. Cicéron, qui pouvoit céder quelquefois avec dignité (il le fit pour César), continua de servir sa patrie, et mourut auprès de Rome. L'autre, à l'exemple de Caton d'Utique, s'affranchit brusquement de la vie dans une terre étrangère, et demeura coupable envers la république qu'il abandonnoit à ses destinées.

Il est vrai qu'une fatalité invincible sembloit alors entraîner les hommes et les choses. Cette correspondance n'est, en quelque sorte, que le tableau des derniers soupirs de Rome. Brutus et Cicéron résistent en vain. Les remèdes n'étoient plus proportionnés aux maux. Leurs vertus antiques étoient trop fortes pour des ames affoiblies. L'édifice étoit déjà renversé, et ils restoient debout comme des colonnes qui ne supportent plus rien; enfin, à travers leurs plaintes, leurs prévoyances sinistres et leurs confidences douloureures, on voit venir ces temps, dont leur douleur n'auroit pu égaler la honte, où Rome, après avoir reçu toutes les richesses et tous les vices du monde, devoit l'étonner par l'excès de sa corruption, comme autrefois par l'excès de ses vertus.

P. M.

XXII.

Histoire universelle de Justin, *traduite par l'abbé* Paul.

Trogue Pompée vivoit sous l'empire d'Auguste : sa famille étoit d'origine gauloise ; son aïeul avoit reçu de Pompée, qu'il avoit suivi dans la guerre contre Sertorius, le droit de bourgeoisie romaine et c'étoit sans doute en mémoire de ce bienfait, qu'il avoit joint à son nom barbare celui de *Pompée,* qui passa depuis à ses descendans. Son père, après avoir servi sous César, étoit devenu son secrétaire intime. Voilà à peu près tout ce que l'on sait aujourd'hui sur la famille de Trogue Pompée : lui-même est encore moins connu.

Tite-Live et d'autres grands écrivains avoient appris au peuple romain l'histoire de son pays : Trogue Pompée forma un plus vaste dessein, celui d'une histoire universelle. Une telle entreprise n'étoit point au-dessus de ses talens ; il avoit une érudition très-étendue, et son style étoit digne du beau siècle où il vivoit. Justin a dit de lui que c'étoit un homme d'une éloquence antique, *vir priscæ eloquentiæ*, et Vopiscus le nomme deux fois à côté de Tite-Live, de Salluste et de Tacite.

Cette histoire, divisée en quarante-quatre livres, renfermoit un espace de plus de deux mille ans, depuis le règne de Ninus jusqu'à la paix qu'Auguste fit avec les Parthes. Elle étoit intitulée *Philippiques, Historiæ Philippicæ,* dénomination assez singulière, et dont le motif est devenu obscur. On sait que Théopompe avoit donné ce titre à son histoire ;

Trogue Pompée voulut-il, en le prenant aussi, indiquer qu'il avoit imité la manière de Théopompe, comme on avoit vu Cicéron, imitateur de Démosthènes, appeler *Philippiques* ses harangues contre Antoine; ou bien, ayant consacré plus de trente livres à l'histoire de la Macédoine et des royaumes formés par les successeurs d'Alexandre, il vouloit peut-être annoncer par ce titre le principal objet de ses recherches.

Long-temps après parut Justin, particulier oisif et désœuvré, qui, pour occuper son loisir, composa un abrégé bien sec et bien court de cette grande et belle histoire. Voici comme lui-même en parle dans sa préface : *Per otium quo in urbe versabamur, cognitione quœque digna excerpsi; et omissis his quæ nec cognoscendi voluptate jucunda nec exemplo erant necessaria, breve veluti florum corpusculum feci;* c'est-à-dire, dans les termes assez peu élégans de M. l'abbé Paul : « Pour moi, pendant le loisir dont je jouissois à Rome, j'ai extrait des quarante-quatre livres qu'il a publiés, tout ce qui m'a paru mériter d'être connu, sans toucher à ce qui s'y trouve de peu agréable ou de peu utile; et j'en ai fait en quelque sorte un petit bouquet de fleurs...... ». Mais il n'en faut pas croire trop vite Justin sur sa parole; il a retranché une foule de détails aussi agréables qu'intéressans, et des faits très-dignes de *servir d'exemple*. Nous avons heureusement encore le moyen d'apprécier, comme il le faut, son jugement et son goût. Un littérateur anonyme, et dont l'âge est inconnu, nous a donné, sous le titre de Prologues, les argumens des quarante-quatre livres de Pompée. C'est un travail dans le genre de celui que Florus a fait sur Tite-Live. La latinité annonce un mauvais siècle; mais

l'ouvrage n'en est pas moins important. On voit, par ces prologues, le plan tout entier de l'Histoire de Pompée, et les digressions importantes et nombreuses où il étoit entré. Il avoit décrit, avec un soin particulier, les origines et les antiquités des peuples dont il racontoit l'histoire. Justin a, presque par-tout, retranché ces savans détails, qui lui ont sans doute paru superflus et d'un mince intérêt. Au premier livre, il omet tout ce qui regardoit la situation des villes Éoliennes et de celles de l'Ionie, les origines des Lydiens, des Toscans, des Égyptiens. Il a rejeté du second, les antiquités de la Thessalie; et ainsi dans bien d'autres endroits, les faits historiques n'ont pas été respectés davantage par l'abréviateur: pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer avec le texte de l'abrégé les prologues des livres III, VI, VIII, XI, XXXIII, XXXIV, etc. Justin, quelquefois, ne donne que deux ou trois chapitres à des livres qui, d'après l'argument, devoient avoir une grande étendue.

M. l'abbé Paul n'a pas joint ces prologues à sa traduction; et je le trouve en cela très-digne de reproche. Les noms propres en sont, je l'avoue, très-corrompus; mais après les travaux des nombreux interprètes de Justin, et sur-tout ceux de l'abbé de Longuerue, le travail qui restoit à faire n'étoit pas fort difficile.

A l'exemple de tous les anciens, Trogue Pompée faisoit tenir à ses personnages des discours qu'il avoit lui-même composés; mais par un scrupule fort singulier, se figurant que Tite-Live et Salluste avoient passé toutes les bornes en faisant des harangues *directes*, il avoit écrit les siennes dans le style indirect. Je ne vois pas que la vraisemblance historique soit beaucoup mieux conservée par cette forme que

par l'autre. On en peut juger. Justin nous a conservé, sans l'abréger, le discours de Mithridate à ses soldats : il est très-beau, très-oratoire, très-long ; il prouve avec éclat l'éloquence de Pompée ; mais Mithridate n'en a pas dit un seul mot ; et dans Salluste les harangues directes de César et de Caton ne sont pas plus contraires à la fidélité historique, que la harangue indirecte du Mithridate de Trogus. Il résulte d'ailleurs de cette façon d'écrire un fort grave inconvénient ; c'est que le style est fréquemment obscurci par l'embarras inévitable des constructions. D'ailleurs il n'est pas toujours facile de se contenir dans cette forme indirecte ; et Trogus lui-même, malgré ses principes, s'en écarte sans y penser. Mithridate dit qu'il est attendu, appelé par toute l'Asie ; et il ajoute ce qui est direct : *adeo illis odium Romanorum incussit rapacitas proconsulum, sectio publicanorum, calumniæ litium.* « Tant la rapacité des proconsuls, les exactions des publicains, l'iniquité des tribunaux ont rendu odieux le nom romain ». Il y a dans Justin deux discours directs, celui d'Eumène au quatorzième livre, et celui de Malaüs à la fin du dix-huitième ; mais il est probable que c'est Justin qui leur a donné cette forme.

L'opinion commune est que Justin vivoit sous Antonin. Il dit dans sa préface : *Quod ad te, imperator Antonine, non tam cognoscendi quam emendandi causa transmisi.* Mais cela n'est pas sans embarras : les mots *imperator Antonine* ne sont dans le texte d'aucun manuscrit. Abraham Gronovius le a trouvés sur les marges, mais d'une écriture moderne. Il n'est pas aisé d'expliquer comment Justin auroit envoyé son livre à l'empereur, *emendandi causa*,

« pour qu'il le corrigeât ». Un ancien éditeur conjecturoit que cette interpolation pouvoit être due à quelque copiste, qui avoit confondu Justin l'historien avec Justin philosophe grec et martyr, qui vivoit réellement sous Antonin, et lui adressa son apologie de la religion chrétienne.

L'objection acquiert encore plus de force, si l'on songe que saint Jérôme est le premier auteur où Justin soit nommé. Le style de cet abréviateur ne peut pas aider à résoudre la difficulté; car il ne porte point l'empreinte d'un siècle de décadence, et il est presque toujours très-correct et très-pur.

Cette pureté du langage de Justin peut raisonnablement faire croire que, se bornant à élaguer l'ouvrage de Pompée, il a le plus souvent conservé les mots mêmes de l'original. Quelques expressions paroissent pourtant s'écarter de la latinité du siècle d'Auguste; par exemple, dans ces mots : *Singulare omnium sæculorum exemplum ausæ*, le régime donné au verbe *audere* semble particulier au temps de Tacite et de Stace, comme l'a remarqué Frédéric Gronovius, l'un des plus habiles latinistes qui aient paru depuis la renaissance des lettres. On le rencontre aussi dans des écrivains de temps bien postérieurs : je l'ai trouvé dans Servius et dans Ammien Marcellin. *Impossibile nullo*, pour *nulla re*, *ad instar*, et quelques autres locutions, ne sont pas non plus d'un langage très-pur; mais ces défauts sont rares, et ne peuvent empêcher que Justin ne soit généralement regardé comme un bon écrivain. Sa facilité, la clarté de sa diction, l'ont fait consacrer aux études du premier âge, et peu d'auteurs lui conviennent davantage. Il y a cependant deux ou trois passages écrits en termes

un peu trop vils ; mais sans doute le zèle vigilant des professeurs les aura retranchés des petites éditions destinées aux écoles.

La traduction de M. Paul est un de ces livres d'une obscure et supportable médiocrité, dont les éditions s'épuisent sans vogue ni succès ; et souvent on apprend qu'ils sont réimprimés, qu'on ne savoit pas encore leur existence. M. Paul entend, à ce qu'il m'a paru, fort bien son auteur ; mais son style est foible, dénué de mouvement, sans précision, quelquefois d'une familiarité trop commune. Cette médiocrité du style n'est point rachetée par l'utilité, ni l'étendue des recherches. La traduction faite, selon le titre, *sur les textes les plus corrects*, ne l'a été réellement que sur le texte de Barbou. Les endroits altérés sont interprétés à tout hasard, sans aucune observation qui indique la difficulté, les moyens d'y porter remède, et les motifs de la traduction donnée. Les notes *critiques* n'existent que dans le titre ; à moins qu'on ne veuille appeler de ce nom quelques petites remarques ainsi tournées : Venoris. « *Seroit-ce l'ancien Sesostris?* » Au sujet du déguisement de Sémiramis : « *Cela n'est guère croyable;* » ou bien : « *Cela n'est pas vraisemblable* ». Ailleurs, sur un songe de Cambyse, et ici M. Paul vise à la pensée : « *Rien n'est plus commun dans l'histoire ancienne que ces rêves mystérieux. On ne rêve plus tant aujourd'hui* ». Ω.

XXIII.

Abrégé chronologique du Président Hénaut, *augmenté par* Antoine Fantin-Desodoards.

Le président Hénaut, après avoir tracé le tableau de la seconde race, donne quelques instructions sur les auteurs que l'on doit suivre pour écrire l'histoire de cette seconde race. « On peut, dit-il, consulter Aimoin : encore faut-il se souvenir que son histoire finit au 41e. chapitre du 4e. livre, et ne pas confondre ce qui est de lui avec ce qui a été ajouté par ses continuateurs ». On peut en dire autant de l'abrégé chronologique de Hénaut ; il faut remarquer qu'il finit au siècle de Louis XIV, et ne pas confondre ce qui est de lui avec les deux volumes ajoutés par son continuateur, M. Fantin-Desodoards.

C'est une tâche bien pénible que de continuer un livre qui jouit d'une grande réputation ; et celui qui forme une pareille entreprise, doit s'attendre à rencontrer mille difficultés. Il est contraint de se conformer à un plan donné, de se renfermer dans des limites prescrites, de suivre la narration de son modèle, et de s'assujétir, non-seulement aux formes de l'ouvrage, mais encore à celles du style : aussi, quelques efforts qu'il fasse, quelque talent qu'on lui suppose, il restera certainement bien loin du modèle, et peut-être encore au-dessous de lui-même. Il est vrai que M. Fantin-Desodoards s'est mis bien à son aise, et qu'il a éludé une partie des difficultés que lui présentoit son entreprise ; car, quoiqu'il se soit astreint au même format et aux mêmes dimensions typographiques, il a suivi

une toute autre marche que celle indiquée par le président Hénaut, et son ouvrage a le double inconvénient d'être beaucoup plus étendu, et de réunir bien moins de faits.

Il étoit bien permis à M. Fantin d'adopter le mode qui lui sembloit le plus convenable; il lui étoit bien permis de délayer, d'étendre sa matière à l'infini, sans qu'on pût y trouver à redire, parce qu'enfin on n'étoit pas condamné à le lire; mais ce qui véritablement passoit ses priviléges, c'étoit le dessein qu'il avoit de faire une nouvelle édition de Hénaut avec des changemens et des additions par lui, Fantin-Desodoards. Il avoit remarqué que la contexture de l'ouvrage de Hénaut ne lui avoit pas permis d'adoucir la sécheresse des calculs chronologiques par des tableaux historiques et descriptifs; en conséquence, il se proposoit d'y insérer des observations, des remarques nouvelles et des tableaux critiques. « J'envisageois, dit-il, le double avantage de suppléer, sans toucher au texte, aux erreurs qui sont échappées à cet écrivain, et aux réticences que lui commandoient les circonstances dans lesquelles il écrivoit, et de réunir avec le plus de briéveté possible, dans un livre devenu classique, le mode chronologique, inventé par le président Hénaut, aux formes des abrégés historiques que nous ont laissés les anciens ». Ce projet étoit assurément fort beau; heureusement les frais qu'il entraînoit avec lui n'ont pas permis à M. Fantin de le mettre à exécution : néanmoins il ne l'abandonne pas, et il n'attend que des circonstances favorables pour y mettre la dernière main.

Si nous avons un conseil à donner à M. Fantin, ce seroit de se défier *des lettres qui lui ont été adressées à ce sujet*. Il n'y a que de perfides amis qui peuvent lui avoir donné de pareils conseils; il doit avoir assez

d'amour-propre pour ne point hasarder son style à côté de celui du président, et assez de bon sens pour ne pas chercher à allonger un livre qui, de l'aveu de tout le monde, est le livre le plus plein et le plus court que nous ayons sur notre histoire. Quel a été le but du président Hénaut? Ce n'a pas été de faire un abrégé historique à la manière des anciens; il a voulu réunir dans un ordre chronologique le plus grand nombre de faits, et tout ce que les bornes d'un abrégé permettoient d'accorder à la curiosité des lecteurs. Pourquoi donc avoir la prétention de faire mieux? Pourquoi vouloir y intercaler de longues dissertations, et faire d'un ouvrage complet une pièce de marqueterie? Mais, dit-on, il y a des omissions et même des erreurs. Ce mot d'*erreurs* une fois prononcé, chacun s'est empressé de le répéter, et personne n'a dit en quoi consistoient les erreurs. Le bénédictin dom Poirier a fait une dissertation où il en relève quelques-unes, et où il prouve que le règne de François II est inexact. J'ai lu attentivement ce règne de François II, et je n'ai point remarqué qu'il y eût d'omissions essentielles. D'ailleurs, dans un ouvrage tel que celui qu'a entrepris le président Hénaut, la matière est trop vaste et tient à trop de genres différens, pour que chaque lecteur ne soit pas en droit d'y trouver des omissions. Un ouvrage où l'on a choisi les faits que l'on a cru les plus importans, suppose que l'on n'a fait que choisir, et que par conséquent il y en a plusieurs que l'on a laissés dans l'oubli. L'homme de guerre y désirera plus de dates de faits militaires; le politique, plus de dates de traités; l'homme d'église, plus de choses concernant son état, etc. etc.

C'est ainsi que Hénaut a lui-même réponda

d'avance aux critiques ; il savoit bien qu'il n'est pas donné à l'homme d'atteindre la perfection dans aucun genre, et que l'ouvrage le meilleur est celui où il se rencontre le moins de défauts. M. Palissot, dans ses Mémoires littéraires, assure que l'ouvrage de Hénaut commence à décroître sensiblement dans l'opinion publique, parce que d'abord il n'est pas, à beaucoup près, exempt de fautes, et ensuite parce qu'il manque de ces vues profondes qu'on y supposoit. On sait assez que M. Palissot est accoutumé à donner son opinion particulière comme le résultat de l'opinion publique ; ainsi il est inutile de justifier Hénaut sur le premier point : quant au second, quelque haute idée que nous ayons des connoissances historiques de l'auteur de la Dunciade, nous sommes persuadés qu'il n'a été que l'écho de quelques critiques, et qu'il seroit fort embarrassé de déterminer où sont les erreurs. En définitif, quelle que soit l'opinion de ces critiques et de M. Palissot, il n'en est pas moins bien démontré que l'Abrégé chronologique est un livre vraiment classique ; qu'il offre des portraits de plusieurs hommes célèbres très-bien peints, des dissertations courtes sur plusieurs points importans de notre histoire, et une foule de remarques curieuses qu'on chercheroit vainement ailleurs ; et qu'enfin il est également utile au savant qui a besoin d'une date, et à celui qui veut étudier les premiers élémens de l'histoire.

D'après ces considérations, M. Fantin-Desodoards devoit réunir tous ses moyens pour suivre les traces de son modèle, sans avoir la folle et ridicule prétention de le corriger ; et certes, on lui auroit su gré de son travail, s'il s'étoit borné à donner tout simplement la suite de l'Abrégé chronologique ; car depuis

long-temps on sentoit qu'il étoit nécessaire qu'un homme instruit se chargeât de ce travail; mais il falloit qu'il se gardât bien de vouloir innover, et qu'il se persuadât sur-tout que son ouvrage seroit d'autant meilleur qu'il s'écarteroit moins de son modèle. C'est ce que n'a point fait M. Fantin-Desodoards. Sous le prétexte de *couper les masses chronologiques par des tableaux historiques et critiques*, il a prodigieusement enflé ses volumes; en sorte que son Abrégé est plus long que l'Histoire, et que le règne des deux derniers rois tient autant de place que celui des soixante-trois premiers en occupe dans Hénaut; et cependant, malgré cette prolixité, il a omis des faits nécessaires, pour en placer d'autres tout-à-fait inutiles. Par exemple, avoit-on besoin de savoir qu'en 1719 on conduisit à Londres un sauvage trouvé dans les forêts d'Hanovre; qu'on en trouva deux autres qui couroient dans les Pyrénées, à la manière des quadrupèdes? Mais n'étoit-il pas nécessaire, après avoir parlé de la conjuration du prince Cellamare, qui eut lieu à cette époque, de dire quelques mots des princes qui furent arrêtés dans cette occasion, et parmi lesquels se trouvoient le duc et la duchesse du Maine? N'étoit-il pas nécessaire de parler de cette fameuse lutte entre le régent et le cardinal Alberoni, dans laquelle succomba ce dernier; lutte qui pouvoit devenir fatale à la France, si le duc du Maine avoit eu plus d'énergie, et si Alberoni eût mieux pris ses mesures?

Voilà les remarques que devoit faire M. Fantin, puisqu'il vouloit absolument *rompre l'uniformité des masses chronologiques par des tableaux historiques*. La plupart du temps les réflexions sont des lieux communs qui n'ont pas même le mérite de l'à-propos.

S'il parle des traités, il ajoute : « Rien de plus propre que les traités pour maintenir la bonne harmonie parmi les peuples ; pourquoi faut-il que les besoins réciproques qui devroient les unir contribuent si souvent à les diviser ? Si les hommes apportoient la bonne foi nécessaire dans le commerce que les besoins exigent réciproquement, *il* serviroit sans doute de char de triomphe à la paix, et toutes les nations seroient amies et heureuses ». Ces réflexions sont assurément très-philantropiques ; mais sont-elles bien neuves, et sur-tout bien exprimées ? A quoi se rapporte cet *il?* Au commerce, apparemment. Ce n'est là ni la manière, ni le style du président Hénaut. Hénaut vise à la concision ; s'il se permet quelques réflexions, elles sont courtes, judicieuses, et naissent naturellement du fonds du sujet. M. Fantin est toujours prolixe, diffus, froid et languissant. Il donne des dissertations où il ne faut que des dates.

Je ne finirai point cet article sans remarquer qu'on ignore assez généralement que le plan adopté par le président Hénaut n'est pas de lui. Quelques-uns l'ont attribué à l'abbé Boudot ; ils ont même dit qu'il avoit une grande part dans l'exécution.

M. Anquetil nous a découvert la véritable source où Hénaut pouvoit avoir puisé l'idée de son ouvrage ; c'est dans une histoire ayant pour titre : *De l'Origine et des progrès de la Monarchie française*, imprimé en 1686. Je citerai, à ce sujet, les réflexions de M. Anquetil : « C'est moins une histoire qu'une chronique, dit-il en parlant de l'ouvrage de Marcel ; il ne lui manque que la forme typographique pour ressembler à l'Abrégé du président Hénaut : si celui-ci l'emporte pour le style et la multiplicité des anecdotes, Marcel a l'avantage de joindre aux principaux

événemens des preuves tirées des auteurs originaux et des actes authentiques; du reste c'est presque le même ouvrage, sinon pour l'exécution, du moins pour l'idée; il est étonnant que les journalistes si habiles à rapprocher des choses disparates, n'aient pas saisi et annoncé cette ressemblance dans le plan ». J'aurois pu supprimer cette dernière phrase, qui nous regarde nous autres journalistes; mais je la laisse parce qu'elle est assez juste. Au reste, qu'il soit vrai ou non que Hénaut ait emprunté l'idée de son plan à Marcel, il n'en est pas moins certain qu'il a fait un excellent ouvrage: et il seroit à souhaiter qu'on en pût dire autant de la suite par M. Fantin-Desodoards. D.

XXIV.

Discours sur l'Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à CHARLEMAGNE, *avec la continuation depuis* CHARLEMAGNE *jusqu'en* 1661, *par le même auteur.*

NOUS ne sentons jamais mieux les difficultés de la tâche qui nous est imposée, que lorsqu'il s'agit de parler de ces hommes extraordinaires, de ces génies rares, qui, par la sublimité de leurs ouvrages, se sont élevés au plus haut degré où l'esprit humain puisse atteindre; et qui, jugés, appréciés depuis long-temps par les arbitres de l'art et par le public, ont épuisé, pour ainsi dire, tous les termes de l'admiration comme toutes les analyses de la critique: le poids de leur talent accable ceux qui se chargent de les célébrer, la supériorité de leurs productions décourage ceux qui

entreprennent d'en approfondir et d'en développer le mérite ; et, d'ailleurs, soit qu'on veuille simplement exprimer l'enthousiasme qu'elles inspirent, soit qu'on se propose de détailler les beautés qu'elles renferment, on ne sauroit trouver ni aucune expression qui n'ait été employée, ni aucune observation qui n'ait été faite.

On peut appliquer à Bossuet lui-même, quand on essaie de parler de lui, la pensée qu'il développe d'une manière si sublime dans l'exorde de l'oraison funèbre du grand Condé : « Au moment, dit-il, où j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle du prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et par l'inutilité du travail : quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires de ce prince et les merveilles de sa vie ; on les raconte par-tout : le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger, et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous : nous ne pouvons rien, foibles orateurs, pour la gloire des ames extraordinaires ; le sage a raison de dire que leurs seules actions les peuvent louer.... et la seule simplicité d'un récit fidèle pourroit soutenir la gloire du prince de Condé ».

L'embarras où l'orateur se suppose à l'égard du héros dont il entreprend l'éloge, devient bien réel pour le critique, à l'égard du grand écrivain qu'il ose examiner : la grandeur du sujet le confond, et l'inutilité du travail le frappe. En effet, qui n'a pas entendu parler de Bossuet, et des merveilles de son éloquence ? Qui n'a pas lu ses ouvrages ? Qui est-ce qui ne connoît pas les observations qui ont été faites

sur ses écrits par tous ceux qui ont traité de la littérature ? Que peut-on ajouter aux éloges qui lui ont été donnés ? Se flattera-t-on, en parlant de lui, de se mettre au niveau de l'admiration qu'il inspire ; et que pouvons-nous, foibles critiques, pour la gloire des grands écrivains ? Leurs seuls ouvrages peuvent dignement les louer, et le simple exposé de ses sublimes productions pourroit seul soutenir la gloire d'un génie tel que Bossuet.

Nul mérite n'a jamais été moins contesté : tous les monumens du siècle où il a vécu sont pleins des hommages rendus à son savoir et à son éloquence ; il faut entendre la Bruyère, parlant au sein même de l'académie : « Que dirai-je de ce personnage, s'écrie-t-il, qui a fait parler si long-temps une envieuse critique, et qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soi, et qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talens ? Orateur, historien, théologien, philosophe d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ; un défenseur de la religion, une lumière de l'église ; parlons d'avance le langage de la postérité, un père de l'église ? Que n'est-il pas ? Nommez, messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne » ! Nos philosophes eux-mêmes, qui respectoient assez peu les pères de l'église, n'ont pas du moins disputé la gloire de l'écrivain éloquent : « On a de lui, dit Voltaire avec le ton qui convient à sa légèreté et à l'opinion qu'il professoit, on a de lui cinquante-un ouvrages ; mais ce sont ses Oraisons funèbres, et son Discours sur l'Histoire universelle qui l'ont conduit à l'immortalité. Ainsi tout reconnoît ce génie puissant.

On ne peut considérer en lui-même le mérite de l'éloquence, sans la regarder comme le premier de

tous les talens, et sans placer à la tête de tous les hommes qui se sont distingués dans les arts, ceux qui ont excellé par le don du style et de la parole. « Ce qui relève infiniment le prix de l'éloquence, dit Cicéron, dans le premier livre de l'*Orateur*, c'est la rareté étonnante des bons orateurs dans tous les siècles ». Qu'on parcoure toutes les autres professions, toutes les sciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de personnes qui s'y sont distinguées : généraux d'armée, politiques, magistrats, philosophes, mathématiciens, médecins, en un mot, des hommes excellens en tout genre; on ne peut pas en dire tout-à-fait autant des poètes, je parle de ceux qui ont atteint la perfection de leur art; le nombre en a toujours été fort petit, mais beaucoup plus grand, toutefois que celui des bons orateurs. « Si c'est sur-tout par sa pensée et par sa parole, dit un autre ancien, que l'homme se distingue de tout ce qui respire ici bas, rien n'est plus capable d'établir une véritable différence entre les hommes eux-mêmes, que le degré plus ou moins grand de perfection dans lequel les particuliers possèdent ces deux dons sublimes; et les premiers de tous les hommes sont ceux qui les ont possédés dans le plus haut degré ».

En jugeant Bossuet d'après ces principes, on voit d'un coup d'œil quel rang il occupe dans l'histoire de l'esprit humain; et sans parler ici de ses Oraisons funèbres, l'ouvrage seul dont nous annonçons une nouvelle édition, eût suffi pour le lui assurer. Il est grand peintre, grand théologien, grand philosophe dans ses oraisons funèbres; mais il semble que la réunion de ses rares qualités soit encore mieux marquée et se fasse sentir d'une manière encore plus vive, dans le discours sur l'*Histoire universelle*, quoique le genre

même de l'ouvrage ait interdi à l'écrivain les grands mouvemens qui animent les autres monumens de son éloquence. La division même et le plan de ce livre admirable semblent avoir été conçus pour montrer plus distinctement Bossuet sous ces trois points de vue, et pour démêler ces attributs de son génie qui se confondent en quelque sorte dans ses Oraisons funèbres. Il est donc peintre sublime dans la première partie de ce discours, où il trace, avec une rapidité si majestueuse, le tableau des événemens qui ont varié la scène du monde dans l'espace de cinquante siècles; grand théologien dans la seconde, où il développe les mystères et la suite de la religion chrétienne; politique profond dans la dernière, où il sonde les causes de la grandeur, de la décadence, de la durée des empires.

La fin de l'ouvrage est de la plus grande hauteur, et l'exécution semble encore la surpasser : qu'y a-t-il de plus important à mettre sous les yeux des hommes, dans un tableau rapide et correct, que les destinées du genre humain, exposées dans l'ordre des temps, méditées dans le grand ensemble d'une religion qui remonte aux premiers jours du monde, et qu'on voit naître avec l'univers, et interprêtées, expliquées d'après le vœu de la prudence et de la politique humaine, poussées au dernier degré de lumière, d'intelligence et de sagacité ? N'est-ce pas avoir réuni tout ce qui peut intéresser le plus vivement l'humanité? Mais Bossuet seul pouvoit exécuter ce plan, si simple à-la-fois et si magnifique; et sa voix pouvoit seule retentir à travers les siècles, pour donner à l'avenir la plus grande leçon qu'il doit recevoir du passé; on croit entendre à-la-fois, s'il est permis de rapprocher entr'eux le profane et le sacré, tous ces grands précepteurs du genre humain, Thucydide et Xénophon, Polybe et Tacite, Orphée

et Linus. Rien n'est au-dessus de la conception de l'ouvrage, si ce n'est la magnificence du style : *materiam superabat opus.*

Écoutez de quel ton et avec quelle véhémence entraînante il raconte tous les événemens depuis l'origine du monde : ce qui n'eût été sous la plume d'un autre qu'une table chronologique, qu'un froid exposé de faits et de dates, s'anime et se vivifie sous la sienne : les pensées sont mêlées aux faits et fondues dans le récit avec tant de force et de précision, qu'elles semblent en accélérer la marche au lieu de la retarder, et elles sont, pour ainsi dire, inséparables des choses mêmes ; elles ne forment avec elles qu'un même corps dont toutes les parties sont étroitement liées, et où l'on sent par-tout le même esprit de vie ; c'est un style, en un mot, qui peint et qui fait voir tout. Je prends au hasard quelques traits : « Là paroissent les mœurs contraires de deux frères ; l'innocence d'Abel, sa vie pastorale et ses offrandes agréables ; celles de Caïn rejetées, son avarice, son impiété, son fratricide, et la jalousie, mère des meurtres ». Quelle élégance et quelle vigueur ! Que cette peinture est vigoureusement contractée, et que ce dernier coup de pinceau est profond et ressenti, *la jalousie, mère des meurtres !*

Avec quelle force il abrège en quelques lignes toute l'histoire d'Alexandre. « Deux rois courageux commencèrent ensemble leur règne, et sembloient nés pour se disputer l'empire du monde ; mais Alexandre voulut s'affermir avant que d'entreprendre son rival : il vengea la mort de son père, dompta les peuples rebelles qui méprisoient sa jeunesse, battit les Grecs qui tentèrent vainement de secouer le joug, et ruina Thèbes où il n'épargna que la maison de Pindare

dont la Grèce admiroit les odes ; puissant et victorieux, il marche, après tant d'exploits, à la tête des Grecs contre Darius, qu'il défait en trois batailles rangées ; entre triomphant dans Babylone et dans Suze, détruit Persepolis, ancien siège du roi de Perse, pousse ses conquêtes jusqu'aux Indes, et vient mourir à Babylone, à l'âge de trente-trois ans ».

Il décrit d'une manière encore plus sublime le règne d'Auguste et la venue de Jésus-Christ : « Tout cède à la fortune de César ; Alexandrie lui ouvre ses portes ; l'Égypte devient une province romaine ; Cléopâtre, qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine ; Rome tend ses bras à César qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'Empire : il dompte vers les Pyrénées les Cantabres et les Asturiens révoltés ; l'Éthiopie lui demande la paix ; les Parthes épouvantés lui renvoient les étendards pris sur Crassus avec tous les prisonniers romains ; les Indes recherchent son alliance ; ses armes se font sentir aux Rhètes et aux Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre ; la Pannonie le reconnoît ; la Germanie le redoute, et le Veser reçoit ses lois : victorieux par terre et par mer, il ferme le temple de Janus : tout l'univers vit en paix, et Jésus-Christ vient au monde ».

Voltaire prétend que Bossuet n'avoit point eu de modèle de cette application de l'art oratoire à l'histoire même qui, dit-il, semble l'exclure. Il y a autant de fautes que de mots dans cette assertion : Voltaire confond ici les formes particulières au discours oratoire avec l'éloquence : les grandes figures de pensées, les mouvemens auxquels l'orateur se livre dans la tribune ou dans la chaire, ne sont pas applicables à l'histoire ; mais elle ne rejette pas les couleurs de

l'éloquence qui l'embellissent et la fortifient. Bossuet n'a pas écrit cet ouvrage du style dont il a composé ses oraisons funèbres : dans ses oraisons funèbres, il étale tout l'appareil des figures les plus vives, et s'abandonne à toute l'impétuosité de son génie. Dans l'histoire universelle, il est plus calme, et ne communique à sa diction que le degré de chaleur qui se concilie avec le sang-froid et la gravité de l'historien. Plusieurs auteurs anciens lui avoient donné l'exemple d'abréger des faits avec une rapidité éloquente ; et Florus en particulier a fait, dans ce genre, un précis de l'histoire romaine plein de beautés, quoiqu'un peu gâté par l'emphase et la déclamation. Mais qu'importe que Bossuet ait eu des modèles ? Le privilége du génie est de créer, lors même qu'il imite.

Si la religion chrétienne n'étoit pas la seule vraie, elle seroit encore la plus belle et la plus noble de toutes les religions ; et quand on ne la considéreroit même que comme un simple système, elle seroit encore le plus satisfaisant de tous : nul ne peut mieux expliquer la grande énigme de ce monde, et régler les pas de l'homme dans la carrière de la vie. Qu'on la compare avec tout ce que le génie des plus grands philosophes de l'antiquité a pu inventer de plus raisonnable et de plus sensé ; qu'on rapproche leurs conceptions du bel exposé que Bossuet a fait de la religion chrétienne, dans la seconde partie de son ouvrage ; et l'on verra combien la philosophie chrétienne est supérieure à la sagesse des plus illustres génies des écoles de l'antiquité, soit qu'il s'agisse d'affermir les mœurs sur des principes fixes et invariables, soit qu'il faille rendre raison et des événemens que la Providence dirige toujours vers un but certain, et de ces désordres moraux qui ont tant

confondu la subtilité philosophique, et qui l'ont réduite même à méconnoître l'auteur de tout bien. J'ai regret que le temps et le cadre de ce journal ne me permettent pas de montrer, en analysant cette seconde partie de l'*Histoire universelle*, toute l'étendue du génie de Bossuet, considéré comme philosophe et comme théologien. On est d'accord, et ceux même dont les opinions sont les plus contraires aux dogmes que Bossuet appuie de son éloquence, conviennent que l'histoire de la religion chrétienne ne pouvoit être ni exposée d'une manière plus vive, ni présentée dans un ensemble plus imposant, ni mise dans un plus beau jour.

Je suis également forcé de passer très-rapidement sur cette troisième partie, où l'auteur a étalé une politique si sublime et si profonde, où il a caractérisé les mœurs de tous les peuples, marqué le fort et le foible de tous les gouvernemens des temps anciens, et sondé les causes de la grandeur et de la décadence de l'empire Romain, dans quelques pages admirables, où Montesquieu a évidemment pris l'idée du bel ouvrage qu'il a composé sur le même sujet, et qui peut-être valent mieux que cet ouvrage même. Je suppléerai à ce que je ne peux faire ici, dans un prochain article, où je me propose aussi de rendre compte de la continuation du Discours sur l'Histoire Universelle, depuis Charlemagne jusqu'à la naissance du dauphin, fils de Louis XIV; continuation qui fait partie de cette nouvelle édition, qui ne paroît point digne du génie de l'auteur, mais qui mérite d'être accueillie du public, puisqu'il est très-certain qu'elle est de Bossuet. Y.

XXV.

Suite du même sujet.

C'est sans doute un grand événement dans la littérature, que la publication d'un nouvel ouvrage de Bossuet; et l'intérêt de cet événement redouble, quand il s'agit de la suite du *discours sur l'Histoire universelle.* Cependant l'apparition de cet ouvrage, déjà proclamée par toutes les voix de la renommée, n'a fait qu'une sensation très-médiocre, soit que tout ce qui tient aux lettres émeuve aujourd'hui les esprits beaucoup moins qu'une certaine apparence d'enthousiasme littéraire ne pourroit le faire croire, soit que cette annonce ait inspiré d'autant plus de défiance, que la publication d'un tel ouvrage étoit moins attendue; soit enfin qu'on ait su très-vite que ce n'étoit qu'une esquisse assez peu digne de la réputation et du génie de l'auteur. En d'autres temps une pareille nouvelle eût vivement piqué la curiosité du public et des gens de lettres; on se fût empressé de se procurer l'ouvrage; on l'eût étudié, examiné avec soin; on eût cherché à y découvrir quelques traits du pinceau sublime d'un si grand maître; il fût devenu le sujet de toutes les conversations, de mille discussions; on auroit cru du moins devoir rendre, par cet empressement, un hommage à la mémoire et au talent de l'auteur; car c'est témoigner bien peu de respect et d'admiration pour ce grand homme, que d'apprendre avec une sorte d'indifférence qu'on vient d'augmenter d'un ouvrage de plus le nombre de ceux dont il a illustré et enrichi les lettres françaises. Mais cette indifférence n'a rien qui doive beaucoup sur-

prendre aujourd'hui : quoiqu'on affecte une grande passion pour les lettres, au fond, on les aime assez peu; d'autres intérêts se sont mis à la place de celui qu'elles inspiroient autrefois; et d'autres événemens, beaucoup plus importans que toutes les nouvelles littéraires, fixent l'attention des esprits, et ne leur permettent guère de la partager.

Un véritable amour des lettres n'eût-il pas triomphé des soupçons même qu'on pouvoit avoir sur l'authenticité de l'ouvrage? Si l'on s'y étoit intéressé, n'auroit-on pas cherché à en examiner les titres? Et d'ailleurs un peu de réflexion eût suffi pour écarter toute défiance : il est moralement impossible que des éditeurs veuillent se compromettre par une fraude si facile à découvrir; plus ils devoient croire que cet ouvrage feroit d'impression, moins ils devoient s'exposer à la honte d'être reconnus pour faussaires.

Peut-être leur reprochera-t-on d'avoir tiré de l'obscurité une production qui n'ajoute rien à la gloire de Bossuet; mais ce reproche sera dicté, moins encore par la justice que par l'indifférence déguisée sous le masque du zèle : les vrais amateurs des lettres ne peuvent savoir mauvais gré aux éditeurs de leur avoir fait connoître cette esquisse, toute informe qu'elle est. Rien de ce qui est sorti de la plume de Bossuet ne peut manquer d'exciter leur curiosité; il n'est guère possible que même dans le premier trait d'un tel écrivain, il ne se rencontre des choses qui le font reconnoître, et qui sont d'autant plus précieuses aux yeux des gens de goût qu'elles leur découvrent, pour ainsi dire, la première pensée du génie. Ceux qui croient la gloire de Bossuet compromise ici, la chérissent au fond moins qu'ils ne pensent : sa réputation et sa gloire sont au-dessus de toute

atteinte ; comme elles ne peuvent plus recevoir d'accroissement, elles ne peuvent aussi souffrir de diminution. Une continuation de *l'Histoire universelle*, aussi brillante que les trois premières parties, n'y auroit ajouté aucun éclat ; une suite de cet ouvrage, très-inférieure au commencement, ne sauroit les ternir : il est clair que le génie qui a composé d'une manière si sublime les premières parties, pouvoit composer la dernière avec la même éloquence, et que s'il ne l'a pas fait, c'est que le temps ou la volonté lui a manqué.

Ce qui achève de justifier les éditeurs (car je crois devoir faire plutôt leur apologie que leur éloge), c'est que par la publication de cet ouvrage, l'Histoire universelle se trouve complétée : on regrettoit que ce beau monument fût resté, en quelque sorte, imparfait ; et ce regret étoit d'autant plus vif que Bossuet avoit formellement promis de le finir. Une main étrangère, et plus hardie qu'habile, avoit essayé de suppléer à ce qui manquoit ; mais quand ce continuateur auroit eu plus de talent, son ouvrage n'auroit pas eu plus de succès. Accablé par une comparaison trop désavantageuse pour lui, on n'auroit jamais manqué de lui faire un crime de sa hardiesse même. Son entreprise eût toujours été regardée comme une témérité, et il eût été puni de ses efforts par le mépris et par le manque de lecteurs. Bossuet seul pouvoit achever ce qu'il avoit commencé ; et si cette continuation ne répond pas, à beaucoup près, à la beauté des premières parties, elle étoit du moins la seule que le public pût se résoudre à accueillir, et en cela les éditeurs ont rendu un véritable service. On ne trouve plus ici, il est vrai, l'éloquence, la rapidité, le style animé et pittoresque de Bossuet ; mais ce n'est pas seulement sous le rapport du style et du goût qu'on doit envisager

l'Histoire universelle, c'est encore sous le rapport de l'étude et de l'instruction. Celui qui a lu les trois premières parties avec attention et dans la vue de se représenter la suite de l'enchaînement des faits, doit désirer d'en étudier encore la marche et l'ensemble dans les siècles suivans. Son instruction seroit incomplète si ses études s'arrêtoient où s'est arrêté le génie de Bossuet : à la vérité, il peut avoir recours à d'autres livres, à d'autres tableaux chronologiques; mais pourquoi les préféreroit-il à celui que Bossuet lui-même a tracé?

Ce morceau de chronologie vaut bien tous ceux qui ont été faits sur la même matière; et il y a ici un avantage de plus : si l'on cherche vainement dans cette continuation le génie de l'auteur, on y trouve toujours au moins ses principes et son esprit, et c'est à la suite du même guide qu'on entre dans les siècles postérieurs à celui de Charlemagne, après avoir parcouru avec lui tous les temps antérieurs.

Au reste, les gens de lettres qui ont publié cette suite de l'*Histoire universelle* ne se sont pas dissimulé les objections qu'on pouvoit leur faire; ils ont cru même devoir rassurer le public sur l'authenticité de l'ouvrage, par les détails les plus circonstanciés : ils ont exposé les raisons du retard de cette publication inattendue, et ils ne se sont pas fait illusion sur le degré de mérite que peut avoir cet abrégé. « Ils conviennent, avec autant de bonne foi que de justice, qu'il ne peut être la continuation que Bossuet annonce à la fin de la troisième partie, et dans laquelle il s'engageoit à découvrir les causes des étonnans succès de Mahomet et de ses successeurs; qu'il n'est qu'une simple chronologie depuis Charlemagne jusqu'à la naissance du dauphin, en 1661;

qu'il est vraisemblable que l'auteur ne le destinoit pas à l'impression, du moins dans l'état où il se trouve. Ils avouent avec la même franchise qu'il seroit même possible qu'il ne fût que le résultat de notes prises çà et là; notes sur lesquelles Bossuet improvisoit ensuite, aux heures qu'il consacroit à l'instruction de son élève ». Je me rangerois à ce dernier avis d'autant plus volontiers que, sans parler de ce qui tient à l'éloquence et au style, il n'y a d'ailleurs presqu'aucun rapport entre la conception de ce dernier ouvrage et celle des trois premières parties de l'*Histoire universelle*. Le plan est absolument différent, ou plutôt on peut dire qu'il n'y en a aucun dans cette continuation, tandis qu'il y en a un fort beau dans les premières parties. Dans celles-ci, l'auteur rassemble et groupe les faits autour de douze points principaux; ce qui forme, pour ainsi dire, douze grands tableaux distincts, sur lesquels la lumière qui naît d'un si bel ordre se répand avec abondance; dans la continuation, il suit les siècles pas à pas, et cette méthode minutieuse et mesquine, n'offrant à la mémoire aucun appui fixe, et ne présentant à l'imagination aucune masse bien caractérisée, confond tout, et ne donne à rien le jour et les dimensions convenables.

Dans les premières parties, Bossuet a cru devoir faire un tableau particulier et détaché de la suite et des affaires de la religion, qu'il présente dans le plus vaste ensemble; et c'est-là, en quelque sorte, l'objet principal de son ouvrage, et comme le centre autour duquel tourne tout le reste; ici, les faits relatifs à la religion sont mêlés avec les autres faits, sans que rien les en distingue, sans être ni plus forte-

ment touchés, ni plus ressentis, sans que l'intention même de les faire ressortir se manifeste; enfin, dans l'*Histoire universelle* proprement dite, il y a une partie entièrement consacrée à juger les peuples et les gouvernemens, à examiner les causes de leur aggrandissement et de leur décadence, à développer des vues de politique et de morale qui complètent l'ouvrage, en réunissant sous un même point de vue tout ce que le spectacle des faits, la science de la religion, et les oracles de la prudence humaine ont d'instructif et d'imposant; ici, ce rapport du plan général n'est pas même indiqué. On ne peut donc pas regarder cette continuation comme faisant précisément partie du grand ouvrage de Bossuet, puisque les traits même les plus généraux de la conception primitive ne s'y retrouvent pas, puisqu'il n'y a aucun plan, aucun dessein marqué, puisque les divisions fondamentales ne s'y font pas seulement entrevoir.

Ce n'est donc pas uniquement parce que la diction est ici moins élevée, moins noble, moins riche et moins pittoresque, que je ne reconnois pas dans cet abrégé la véritable suite de l'*Histoire universelle*, mais parce que la pensée de l'ouvrage n'y est point : je ne puis même accorder aux éditeurs que ce *soit un canevas auquel l'auteur n'a pu mettre la dernière main*, *une toile préparée sur laquelle son pinceau aurait appliqué ses couleurs;* car, en s'exprimant ainsi, ils me paroissent n'avoir pensé qu'au style; et il manque dans cet ouvrage plus que le style, qui s'y trouveroit à coup sûr, si le reste y étoit, et dont la foiblesse tient à celle des choses même. Ainsi, cette continuation, puisqu'il faut l'appeler de ce nom, est tout simplement un très-bon abrégé chronologique, très-utile

sous le rapport de l'instruction, et qui, étant de Bossuet, est le seul qu'on puisse mettre convenablement à la suite de l'*Histoire universelle*.

Le style se lie particulièrement à la manière dont on conçoit les choses qu'on se propose d'exprimer : le degré d'énergie, de noblesse et de sublime dans l'expression, est analogue au point de vue sous lequel on envisage son sujet, et à l'ensemble où on le place. Je suis persuadé que quand Bossuet auroit travaillé davantage le style de cet abrégé, il n'auroit pu l'égaler à celui de l'*Histoire universelle* : plus d'application et de soin auroit sans doute produit plus de correction ; mais sa diction se seroit toujours sentie du défaut de plan : elle n'auroit pas eu la rapidité, la force et la couleur brillante et mâle du style des premières parties. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois encore remarquer dans ce foible croquis l'ongle du lion : Bossuet pouvoit-il écrire le moindre ouvrage sans y imprimer son cachet ? Mais il faut chercher cette empreinte, et on la trouve rarement. Voici un trait qui ne défigureroit pas l'*Histoire universelle* : « Le roi d'Angleterre (Charles Ier.) est vendu par les Écossais. Accusé par Fairfax et Cromwel, qui entrent en armes à Londres et se rendent maîtres du parlement, ils le font condamner à perdre la tête. La sentence est exécutée. Tout l'univers frémit, mais on laisse faire. La chambre haute est abolie : Cromwel et le conseil d'état formé par l'armée, gouvernent tout ». Y.

XXVI.

Mœurs des Israélites et des Chrétiens; par M. l'abbé FLEURY, *prêtre-prieur d'Argenteuil.*

VOICI encore une de ces productions du grand siècle, qu'on ne se lassera point de lire, qu'il faudra souvent réimprimer, et qu'il n'est pas permis de louer médiocrement. Tous les ouvrages du savant et vertueux abbé Fleury ont un tel caractère de vérité dans les faits, de raison et de sagesse dans la morale, que le plus bel éloge qu'il soit possible d'en faire est de les analyser avec la même simplicité qu'il mettoit à les écrire; et comme son unique but étoit de se rendre utile, une telle analyse, qui feroit naître à quelques indifférens le désir de les étudier, d'y chercher des lumières sur la religion, seroit pour lui, sans doute, s'il vivoit encore, le plus agréable des éloges. Le désir et l'espérance de produire des effets aussi salutaires, nous ont seuls déterminés à saisir cette occasion de tracer une esquisse du plan de l'excellent Traité dont nous annonçons une nouvelle édition.

Rien ne pouvoit être plus utile qu'un semblable Traité; l'exposition des mœurs et des usages des premiers Israélites, en offrant un excellent modèle de la vie humaine, les manières les plus raisonnables de subsister, de s'occuper, de vivre en société, expliquant d'ailleurs l'origine et le but d'une foule d'usages singuliers et qui nous semblent souvent inexplicables, fait entrer avec plus de fruit dans l'étude des saintes écritures. Elle est propre sur-tout à détruire ce préjugé qui nous porte assez communément à mépriser

tout ce qui n'est pas dans nos mœurs ; à croire que tout ce qui est ancien est plus ou moins entaché d'ignorance et d'imperfection. Cette multitude de cérémonies incommodes et minutieuses, ces sacrifices sanglans, ces purifications fréquentes, cet attirail de lois qui règlent les moindres actions, cette distinction de viandes et d'animaux mondes et immondes, tout cela choque d'abord, même de très-bons chrétiens, qui, faute de lumières ou de réflexions, attribuent tout sans distinction à l'imperfection de l'ancienne loi, ou croient que sous cette écorce sont cachés des mystères qu'ils n'entendent pas. « Ceux qui n'ont pas assez de foi et de droiture de cœur, sont tentés, sur ces apparences, de mépriser l'Ecriture même, qui leur paroît remplie de choses basses : ou bien ils en tirent de mauvaises conséquences pour autoriser leurs crimes. Mais quand on compare les mœurs des Israélites avec celles des Romains, des Grecs, des Egyptiens et des autres peuples de l'antiquité que nous estimons le plus, ces préventions s'évanouissent. On voit qu'il y a une noble simplicité, meilleure que tous les raffinemens ; que les Israélites avoient tout ce qui étoit bon dans les mœurs des autres peuples de leur temps, mais qu'ils étoient exempts de la plupart de leurs défauts, et qu'ils avoient sur eux l'avantage incomparable de savoir où doit se rapporter toute la conduite de la vie, puisqu'ils connoissoient la vraie religion, qui est le fondement de la morale ».

Telles sont les propres paroles de M. l'abbé Fleury ; et c'est parce qu'il sentoit combien il étoit important de rendre estimable aux yeux des chrétiens, un peuple dont ils ont reçu la véritable religion, et qui fut avant eux l'objet des préférences et de l'amour de Dieu, qu'il se détermina à donner le tableau de ses mœurs.

Ce n'est point un panégyrique qu'il a voulu faire, mais une simple relation; « il donne pour bon ce qui est bon, pour mauvais ce qui est mauvais, pour indifférent ce qui est indifférent ». Ce ton de candeur qui règne dans tout l'ouvrage, dispose à se laisser persuader; ensuite ce qu'il écrit intéresse, pique la curiosité; on oublie peu à peu, ses mœurs, ses habitudes; on se transporte dans ces temps reculés, et il est impossible de n'être pas touché de cette simplicité de mœurs que nous avions prise jusqu'alors pour ignorance et grossièreté. On se désabuse bien vite de cette idée que ces patriarches qui labouroient leurs terres et veilloient eux-mêmes à leurs troupeaux, ressembloient à nos paysans et à nos bergérs. Abraham étoit aussi puissant que des rois, et il ne lui en manquoit que le titre et les honneurs. Il soutint des guerres, contracta des alliances avec des souverains; Isaac, Jacob et Esaü ses fils se maintinrént dans la même indépendance. En lisant l'histoire de ces anciens patriarches, on est frappé des traits de ressemblance qu'ils présentent avec les héros d'Homère qui nous semblent si grands, et l'on commence à admirer ce qui d'abord avoit paru méprisable. L'auteur prouve que non-seulement l'agriculture fut en honneur chez les Grecs et les Romains, mais chez presque tous les peuples du monde. Les Carthaginois, Phéniciens d'origine, en avoient fait une grande étude, comme il paroît par les vingt-huit livres que Magon en avoit écrits; les Egyptiens l'honoroient jusqu'à adorer les animaux qui servoient au labourage; les Chaldéens, les Perses en faisoient la même estime, et Xénophon prend plaisir à raconter que le jeune Cyrus avoit planté et cultivoit son jardin de sa propre main; et lorsque les Israélites furent entrés dans la terre promise, et eurent

pris la forme d'un peuple, loin que la vie champêtre et laborieuse qu'ils menoient doive les faire mépriser, elle prouve la sagesse de leurs lois et leur fermeté à garder les maximes de leurs pères.

La fertilité admirable du pays et le soin extrême avec lequel il étoit cultivé font comprendre comment, étant si petit, il pouvoit nourrir un si grand nombre d'hommes, ce qui étonne d'abord au point, qu'il faut presque de la foi pour croire ce que l'Ecriture en dit. Cependant, un peu d'attention et quelques calculs exacts prouvent que la chose est possible, sans être obligé d'avoir recours à un pouvoir surnaturel, et des exemples fameux de ces populations extraordinaires, pris chez les païens eux-mêmes, viennent à l'appui de cette vérité que le savant auteur établit jusqu'à la démonstration.

Il donne ensuite un détail très-étendu et très-curieux de leurs lois, de leurs arts, de leurs mœurs, des usages domestiques, des tribunaux, etc., etc., et sur ces différens points explique tout ce qui semble extraordinaire. Par exemple, cette abstinence de certains alimens, ces purifications multipliées auxquelles ils étoient soumis et qui nous paroissent si bizarres, si incommodes, étoient en quelque sorte exigées par le climat qu'ils habitoient, et d'autres peuples étoient soumis, comme eux, à des abstinences et à des purifications. La bonté de Dieu éclate dans la multiplicité de leurs lois, puisqu'elles servoient tout à-la-fois à les accoutumer à l'obéissance et à les éloigner de la superstition, à régler leurs mœurs et à conserver leur santé. Cette même bonté divine qui connoissoit leur penchant à l'idolâtrie, leur avoit défendu toute communication avec les étrangers, et les préservoit ainsi des superstitions auxquelles la terre entière étoit livrée. Tout dans leurs lois, dans leurs coutumes,

dans leurs traditions, se rapportoit à ces deux points importans, la connoissance du vrai Dieu, et la pratique de la religion qu'il leur avoit donnée. L'unité du temple et des sacrifices leur figuroit l'unité de ce Dieu, et leurs grandes solemnités leur rappeloient sans cesse les marques éclatantes qu'ils avoient reçues de son pouvoir et de sa bienveillance particulière.

C'étoit par les mêmes motifs qu'il leur avoit inspiré un grand mépris pour les livres des autres nations, dont la lecture leur eût été dangereuse, puisqu'ils y eussent appris les fables impies et extravagantes qui faisoient la théologie des idolâtres. L'histoire sainte suffisoit à leur instruction; ils y voyoient l'histoire du monde jusqu'à leur établissement dans la terre promise; l'origine de toutes les nations qui leur étoient connues, et plus particulièrement de celles qu'il leur importoit le plus de connoître; ils y voyoient toute la religion, les dogmes, les cérémonies, les préceptes de morale; ils y trouvoient leurs lois civiles: ainsi ce livre seul renfermoit tout ce qu'ils devoient savoir; et bien qu'ils aient eu depuis beaucoup de livres dans leur propre langue, il paroît qu'ils en firent peu de cas, puisque tous sont perdus à l'exception de ce livre saint, conservé par une Providence particulière avec ceux que Dieu dicta à ses prophètes.

L'abbé Fleury, faisant l'histoire de ces hommes singuliers et divins, entre dans des détails très étendus sur leur manière de vivre, leur discipline, leurs miracles, leur autorité sur les peuples, les libertés qu'ils prenoient, même avec les rois, et le soin qu'ils avoient de conserver la pureté des traditions dont Dieu les avoit en quelque sorte établis les dépositaires.

L'établissement des rois apporta de grands changemens dans les mœurs et les institutions. Dans les derniers temps sur-tout qui précédèrent la captivité, les lois furent méprisées; le commerce avec les étrangers devint fréquent, parce que, cessant de mettre leur confiance en Dieu, les Juifs cherchoient à en obtenir des secours dans les guerres dont ils étoient menacés; et pour leur plaire, imitoient leurs mœurs et leur idolâtrie. Dieu, justement irrité, les abandonna et les livra à leurs ennemis. Plus intimement mêlés encore avec les étrangers pendant la captivité, leurs institutions dûrent se dénaturer davantage. Plusieurs renoncèrent au vrai Dieu, adorèrent les idoles et épousèrent des femmes étrangères. L'Hébreu, oublié du peuple qui adopta la langue chaldaïque, ne fut plus entendu que des savans; mais ceux qui restèrent fidèles, frappés de ce grand châtiment, ne furent plus tentés de retourner aux fausses religions; et depuis leur rétablissement par Cyrus, il n'est plus question, parmi eux, d'idolâtrie. Leur foiblesse fut grande sous les rois de Perse, mais du moins ils jouirent, pendant trois siècles, d'une paix profonde, et se gouvernèrent suivant leurs lois. Ils continuèrent de vivre de la même manière sous la protection des rois macédoniens, et se mêlèrent alors davantage avec les Grecs, sans adopter cependant leurs mœurs, ni leurs usages qu'ils détestoient. De là les haines et les préventions qui s'élevèrent contre eux; les calomnies, les violences et les persécutions auxquelles ils furent exposés sous les rois de Syrie. L'oppression les fait sortir de leur foiblesse, et sous les Macchabées ils reparoissent avec éclat sur la scène du monde. La puissance des Romains, qui détruisit celle des rois leurs ennemis, les accabla à leur tour, et depuis,

bien qu'ils eussent des rois particuliers, ils furent toujours sous la domination de ces maîtres de la terre. Leurs mœurs, depuis leur liberté sous Simon et les Asmonéens, jusqu'à eur ruine sous Vespasien, éprouvèrent encore de nouveaux changemens, parce que le judaïsme attiroit à lui des hommes de toutes les nations, et que les Juifs ne formèrent plus un seul peuple. Alors naquirent les sectes des Pharisiens, des Saducéens, des Esséniens, et les subtilités des Grecs commencèrent à altérer les traditions; cependant elles subsistoient dans toute leur pureté parmi un petit nombre de justes, jusqu'au moment où les temps furent accomplis, et où parut enfin le Messie promis aux nations.

La seconde partie de cet admirable Traité est divisé en quatre sections. La première est consacrée aux mœurs des premiers chrétiens, jusqu'à la ruine de Jérusalem. A cette première époque du christianisme succède le temps des persécutions, pendant lequel l'Église s'affermit et s'augmente. La troisième époque fut celle de la liberté de l'Église, lorsque, protégée et adoptée par les empereurs, elle publia hautement sa doctrine et ses mystères, et célébra avec solennité ses cérémonies. A cette prospérité succéda le relâchement des mœurs, les hérésies se multiplièrent, et c'est la quatrième époque.

Jésus-Christ avoit laissé, dans sa vie et dans sa mort, un modèle parfait de toutes les vertus. Les apôtres, témoins de l'une et de l'autre, instruits par sa parole, communiquèrent ces saintes traditions à leurs disciples; et les premiers chrétiens qu'ils formèrent étant ces mêmes Juifs, dépositaires et observateurs zélés de l'ancienne tradition des Hébreux, ces Juifs spirituels, circoncis de cœurs, qui croyoient

aux prophéties et aux promesses de Dieu, qui attendoient avec impatience la rédemption d'Israël et le règne du Messie; il ne fut pas difficile de faire germer ces mêmes vertus dans des cœurs ainsi préparés. Aussi ces premiers temps furent-ils ceux de la plus grande perfection du christianisme, perfection qui nous sembleroit maintenant impossible, et qui paroît encore plus prodigieuse, lorsque l'on réfléchit que ces mêmes temps étoient ceux de la plus épouvantable corruption, de tous les rafinemens du luxe, de toutes les subtilités de l'esprit pour justifier l'abus des jouissances et l'excès des passions. Le christianisme parut sur la terre pour arrêter ce débordement de tous les vices.

L'abbé Fleury trace ici la vie admirable de ces premiers chrétiens, leur union fondée sur la charité; la communauté des biens découlant de cette même source; les premières pratiques du culte, leurs assemblées, leurs festins fraternels, l'ardeur des prêtres et des évêques à les instruire, leur soumission à les écouter, le respect qu'ils avoient pour les traditions; leurs jeûnes, leur frugalité dans les repas et leur simplicité dans les ameublemens. Les pauvres aimoient le travail, et les riches dédaignoient les richesses; ils fuyoient les jeux, les théâtres, et telle étoit l'austérité de leur vie, la gravité de leurs mœurs, leur résignation et leur peu d'attache aux choses de la terre, que les premiers hérétiques péchèrent *par excès de sévérité*, ce qui fut le contraire des hérésies qui suivirent le relâchement de ces premières mœurs.

L'auteur cherchant la cause des persécutions qui s'élevèrent contre les chrétiens, la trouve dans le secret qu'ils mettoient dans leurs mystères, secret qui donna lieu aux plus infâmes calomnies; mais

sur-tout dans cette horreur qu'ils manifestoient en toute occasion contre l'idolâtrie, ce qu'aucune secte n'avoit encore pratiqué; car ceux qui adoroient des dieux étrangers n'en jugeoient point le culte incompatible avec celui des dieux de Rome, et les philosophes eux-mêmes qui connoissoient toute l'absurdité de ces fausses divinités, se prêtoient cependant aux foiblesses vulgaires et faisoient profession de respecter les religions établies. *Assisto divinis*, disoit Horace. Peuples et philosophes se réunirent donc contre une secte qui condamnoit à-la-fois l'aveuglement des uns et la coupable indifférence des autres. Telle fut l'origine des persécutions dont on trouve dans cet ouvrage un tableau très-étendu. Enfin la patience et le courage de ces généreux chrétiens triomphent des fureurs et de l'obstination de leurs bourreaux; l'Église est fécondée par le sang des martyrs, la sublimité de leurs vertus fait naître le désir d'examiner leur doctrine, les yeux sont dessillés, les puissances de la terre deviennent chrétiennes, la croix prend la place des aigles et des faisceaux, et la religion règne avec éclat dans ces mêmes lieux où peu de temps avant, elle étoit avilie et persécutée.

Ces prospérités de la religion ne changèrent rien pendant long-temps, à la simplicité des mœurs et à la pauvreté évangélique de ses ministres. Seulement, les cérémonies se firent avec plus de solennités, les églises furent ornées magnifiquement, et l'auteur consacre une grande partie de cette section à décrire cette solennité des offices, l'ordre des liturgies, les pratiques de pénitence que s'imposoit généralement l'Église, pratiques qui produisoient sur les peuples les effets les plus salutaires. Cependant, enrichie par la munificence des empereurs, elle faisoit

de ces richesses un usage conforme à cette charité divine dont son chef lui avoit laissé le modèle et les préceptes. Les pauvres étoient soulagés, des hôpitaux furent établis pour l'humanité souffrante de tout âge et de tout sexe, et les païens ne purent s'empêcher d'admirer une vertu dont ils n'avoient pas même l'idée. Julien l'Apostat lui-même lui rendit avec confusion ce témoignage éclatant d'admiration, lorsqu'il recommanda à Arsace, pontife de Galicie, d'établir, à l'exemple des chrétiens, des hôpitaux et des contributions pour les pauvres, forcé d'avouer, par-là que ceux qu'il vouloit détruire méritoient d'être imités.

Ce fut dans ces premiers temps de l'Église triomphante que l'on vit s'élever les monastères. La vie ascétique des saints personnages qui s'étoient retirés dans les déserts pour éviter la persécution, avoit laissé de profonds souvenirs; ces modèles de sainteté trouvèrent des imitateurs dans l'intérieur des villes; les premiers moines ne furent que des chrétiens plus parfaits, qui vouloient échapper aux tentations du monde, mais qui cependant étoient libres d'y rentrer. Peu à peu ces établissemens se multiplièrent, et leur multiplicité nécessita des règles. Ce fut par un effet de la providence de Dieu, remarque l'abbé Fleury, que se formèrent ces saints établissemens. Par eux seuls se conserva cette tradition qui, née avec le monde, ne doit finir qu'avec les siècles; et tandis que tout alloit se corrompant, non-seulement ils conservèrent la pureté de la doctrine, mais encore la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Vinrent les temps du relâchement du christianisme : les persécutions qui avoient excité une si grande ferveur parmi les chrétiens de bonne foi, étant

entièrement cessées, et la mort ne paroissant plus si proche, ils tombèrent dans une tiédeur qui devint une autre espèce de péril. Dès que l'on put être chrétien non-seulement sans danger, mais même avec honneur, une foule de gens sans principes, indifférens sur toutes les croyances, adoptèrent la nouvelle religion comme un moyen de parvenir aux emplois et aux faveurs du prince. Les incursions des barbares, leurs mœurs féroces, leurs hérésies contribuèrent aussi beaucoup à cette altération des mœurs des chrétiens placés entre des hérétiques et des païens également corrompus. Beaucoup de ces barbares embrassèrent la vraie religion, mais ils restèrent long-temps barbares, c'est-à-dire, qu'ils furent chrétiens sans avoir l'esprit du christianisme. Ce ne fut que par degrés que la religion purifia leurs mœurs, et alors parurent renaître en occident les beaux jours de l'antique piété, tandis que les vaines subtilités et les hérésies la détruisoient chaque jour davantage dans le bas-empire. Le mahométisme qui commençoit à s'établir, rejeté d'abord avec horreur par les chrétiens que subjuguoient les califes, finissoit par s'établir dans les provinces qui restoient sous leur domination, parce que les peuples ne peuvent être soutenus dans la foi que par les pratiques du culte et la conservation des traditions. Ce que l'oppression produisoit dans l'Asie, l'horrible barbarie du dixième siècle le faisoit naître en occident; et bien que la religion conservât toute la pureté de sa doctrine parmi un petit nombre de grands docteurs et de saints personnages, les mœurs des peuples et des grands étoient un composé de pratiques superstitieuses et des vices les plus infâmes. En examinant à fond les abus qui s'introduisirent à cette époque, tant dans le culte que dans la discipline,

l'auteur y voit la source de tous ceux qui se sont introduits depuis et qui se sont maintenus jusqu'à nos jours. L'Église les connoît et en gémit; cependant sa sagesse la porte quelquefois à tolérer ces abus trop enracinés, attendant la conjoncture favorable pour les retrancher, et accordant à la dureté des cœurs des adoucissemens nécessaires pour leur laisser les moyens de revenir à la pureté de la doctrine.

Nous exhortons fortement ceux qui ne connoissent point cet excellent ouvrage, à le lire avec une grande attention. N.

XXVII.

Même sujet.

A L'ÉPOQUE de la mort de Louis XIV, l'éclat du siècle auquel il avoit donné son nom commençoit depuis long-temps à pâlir. Ce prince, accablé de revers dans ses dernières années, avoit vu mourir presque toute sa race. Un enfant étoit l'unique espoir de la France livrée à une régence corrompue, dont une prétendue philosophie s'attachoit à palier les vices. « Nous avons vu, s'écrioit Massillon, toute la race royale presqu'éteinte; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge; l'époux et l'épouse augustes, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles (1) ».

Louis XIV avoit aussi survécu à presque tous les hommes célèbres qui avoient illustré son règne : Condé,

(1) Oraison funèbre de Louis-le-Grand.

Turenne, Colbert, Corneille, Racine, Bossuet n'étoient plus. Cependant, il restoit quelques hommes dépositaires de la tradition du grand siècle, et qui, se faisant remarquer et même respecter par une cour frivole et pervertie, s'élevoient au milieu d'elle, et ne devoient la vénération qu'ils arrachoient, qu'à une supériorité de talens qui mettoient la sévérité de leurs principes et de leurs mœurs à l'abri de toute espèce de ridicule. Massillon prêchoit devant le jeune roi, ces sermons admirables qui portent le nom de *Petit-Carême*. Un homme dont les talens avoient moins d'éclat, mais dont les travaux n'eurent pas moins d'utilité, fut dans le même temps chargé de l'éducation et de la direction de la conscience de ce prince. Nourri de ce que les anciens ont de plus parfait et de plus pur, doué du goût le plus exquis et de la plus grande aptitude au travail, étranger aux partis (1) qui divisoient alors l'Église, il consacra sa vie entière à des travaux utiles. Comme s'il eût prévu que d'audacieux sophistes s'éleveroient bientôt contre ce que les institutions religieuses et politiques ont de plus sacré, il chercha constamment à ranimer le zèle de la religion et l'attachement aux lois, qui commençoient à s'éteindre et à s'affoiblir. Souvent, ainsi qu'on le verra bientôt, il réfuta d'avance les sophismes des philosophes modernes: tantôt, cherchant à éclairer les laïques et les prêtres, peu instruits sur l'esprit de leur religion, il se livroit à des recherches immenses sur l'Histoire ecclésiastique; tantôt, dans l'espoir d'imposer silence aux détracteurs de l'Église romaine, qui profitoient de quelques abus introduits dans

(1) *Voyez* les *nouveaux Opuscules de M. Fleury*, ouvrage qui prouve que la rare impartialité de ce sage écrivain étoit loin de ressembler à une neutralité funeste, *et qu'il n'est jamais permis de garder entre la vérité et l'erreur*.

la hiérarchie et dans la discipline, pour en attaquer les bases, il composoit, sous le nom de discours, d'excellentes dissertations, où les bornes des pouvoirs étoient définies et fixées; tantôt, enfin, s'abaissant au ton simple de l'enfance, il tiroit de l'Ecriture sainte des exemples et des préceptes qui ne passoient point la portée du premier âge. Dans des momens de délassement, il s'occupoit aussi à recueillir les fruits variés de ses immenses études pour en composer des *Traités sur les mœurs des Israélites et des Chrétiens*. Les couleurs poétiques entroient dans ces tableaux intéressans, et l'utile se trouvoit joint à l'agréable. A ces traits rapides, qui sont loin d'embrasser tous les ouvrages de l'écrivain dont nous parlons, on ne peut méconnoître l'abbé Fleury. C'est de son *Traité des mœurs des Israélites et des Chrétiens* dont nous nous occuperons principalement aujourd'hui : ces deux écrits, négligés dans le siècle dernier, reprennent de la faveur dans ce moment; et l'on ne sauroit trop féliciter les éditeurs qui trouvent le moyen de mettre à un prix très-modique d'aussi bons ouvrages.

Le but de l'abbé Fleury, dans le premier de ces Traités, a été de combattre les préventions qui se sont élevées contre les juifs. De son temps, quelques chrétiens de bonne foi, rebutés par des récits peu conformes aux mœurs actuelles, négligeoient la lecture de l'*Ancien-Testament* : quelques incrédules en profitoient pour appuyer leurs sophismes et pour justifier leurs vices. Il falloit montrer aux uns l'injustice de leurs préventions, et aux autres la vanité de leur systèmes; il falloit offrir les livres saints sous l'aspect d'après lequel la saine raison doit les considérer; il falloit enfin prouver, jusqu'à l'évidence, que le peuple chargé par le ciel de la conservation et du maintien de la bonne doctrine,

s'étoit constamment élevé, soit par ses lois, soit par ses mœurs, bien au-dessus de tous les autres peuples anciens. C'est ce but qu'a rempli l'abbé Fleury.

Il ne s'attache pas moins à réfuter les objections qui ont été faites contre l'authenticité des Ecritures. Quelques prétendus philosophes ont cherché à prouver que la longue vie des patriarches manquoit de vraisemblance, et que les faits consignés dans la partie historique de l'*Ancien-Testament* pouvoient être révoqués en doute. L'abbé Fleury ne néglige aucune des ressources que l'érudition et la critique peuvent fournir pour anéantir ces faux systèmes; mais on regrette qu'il ne se soit pas servi d'un argument de Pascal, auquel on ne sache pas que les philosophes aient jamais essayé de répondre. « Moïse étoit habile homme, dit Pascal; cela est clair. Donc, s'il eût eu dessein de tromper, il eût fait en sorte qu'on n'eût pu le convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de juifs qui n'eussent pu en reconnoître l'imposture. Pourquoi, par exemple, a-t-il fait la vie des premiers hommes si longue, et si peu de générations? Il eût pu se cacher dans une multitude de générations, mais il ne le pouvoit en si peu; car ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des générations qui rend les choses obscures. La vérité ne s'altère que par le changement des hommes; et cependant il met deux choses les plus mémorables qui se soit jamais imaginées, savoir: la création et le déluge, si proches qu'on y touche par le peu qu'il fait de générations; de sorte qu'au temps où il écrivoit ces choses, la mémoire devoit encore en être toute récente dans l'esprit de tous les juifs ».

Les personnes que la lecture de l'*Ancien-Testament* rebutoit par la peinture des mœurs étrangères aux

nôtres, ou qui vouloient y chercher, soit des objections contre la vocation du peuple de Dieu, soit des excuses à leurs foiblesses, montroient une grande ignorance de l'antiquité. En effet, ceux qui sur parole admirent les héros d'Homère, et s'extasient sur les mœurs des anciens peuples d'orient, si bien peintes par Hérodote, ne savent pas que ce qu'ils couvrent de ridicule dans la *Bible*, se retrouve dans le poète et dans l'historien qu'ils feignent d'aimer; et que les principales beautés de ces deux écrivains sont tirées des usages simples de cette époque où les rois s'appeloient les *pasteurs des peuples*, où les richesses se mesuroient sur le nombre des troupeaux, où les princes ne dédaignoient pas de préparer leur repas, où les femmes, enfin, de quelque condition qu'elles fussent, se consacroient aux travaux nécessaires à leurs enfans, à leurs époux ou à leurs pères. Ceux qui reprochent aux juifs leur cruauté et leur penchant pour les femmes, ignorent ou feignent d'ignorer la férocité et les débordemens des peuples livrés au paganisme: religion qui justifioit tous les crimes, toléroit tous les excès du libertinage, et reconnoissoit une divinité qui présidoit à chaque vice et à chaque passion criminelle. L'abbé Fleury entre dans de grands détails, lorsqu'il fait le rapprochement des mœurs des anciens Grecs avec celles des Hébreux : il résulte toujours de ces observations que le peuple de Dieu étoit très-supérieur aux peuples contemporains.

« La vie simple et la douceur du climat des Hébreux, dit l'abbé Fleury, les exemptoient de ce grand attirail de commodités dont nous ne croyons pas pouvoir nous passer, et dont notre mollesse et notre vanité nous embarrassent plutôt qu'un besoin effectif; et quant aux choses véritablement nécessaires, il y en avoit peu qu'ils ne sussent faire eux-mêmes. Tout ce

qui sert à la nourriture se faisoit dans les maisons. Les femmes faisoient le pain et préparoient le manger; elles filoient la laine, fabriquoient les étoffes, et faisoient les habits : les hommes faisoient le reste. Homère décrit le bon homme Eumée, se faisant lui-même des souliers, et dit qu'il avoit bâti les étables magnifiques des troupeaux qu'il nourrissoit. Ulysse lui-même avoit bâti sa maison, et dressé avec beaucoup d'art ce lit dont la structure servit à le faire reconnoitre de sa femme. Quand il partit de chez Calypso; ce fut lui seul qui bâtit et équipa son vaisseau. On voit par-là l'esprit de cette antiquité : c'étoit un honneur de savoir faire soi-même toutes les choses utiles à la vie et de ne dépendre de personne; c'est ce qu'Homère appelle le plus souvent science et sagesse. Or, l'autorité d'Homère (car il faut le dire une fois) me paroît très-grande en tout ceci. Il vivoit du temps du prophète Elie, vers la côte de l'Asie-Mineure; et tout ce qu'il décrit des mœurs des Grecs et des Troyens a un rapport merveilleux avec ce que l'Écriture nous apprend des mœurs des Hébreux et des autres Orientaux, sinon que les Grecs, comme moins anciens, étoient moins polis ».

L'éloquence et la poésie des livres saints fournissent aussi à l'abbé Fleury des rapprochemens tout aussi favorables à la cause qu'il défend. Il parle ainsi des prophètes :

« Quoiqu'ils aient écrit par inspiration divine, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'y attribuer toute leur éloquence. Ils ont été inspirés pour ne rien dire que de vrai, et n'employer aucune parole qui ne fût propre, suivant les profonds desseins de Dieu. Mais au reste, le Saint-Esprit s'est servi de leur expression naturelle; on le voit par la différence des styles

des prophètes entre eux, et encore plus par la conformité qu'ils ont tous avec les auteurs profanes les plus anciens. Homère, Hérodote, Hippocrate racontent de la même manière; Hésiode instruit à peu près de même. Les élégies de Théognis et de Solon ont du rapport avec les exhortations de Moïse et des prophètes. On voit dans Pindare et dans les chœurs des tragédies, la hardiesse et la variété des cantiques. Plus les auteurs grecs sont anciens, plus ils ressemblent aux Hébreux, soit dans la distinction des styles, suivant la nature des ouvrages; soit dans la briéveté et la propriété de l'expression. On croira, si l'on veut, que les Hébreux écrivoient ainsi par la seule force de leur génie, et que la droiture de leur jugement leur faisoit rejeter tout ce qui n'étoit pas du dessein de chaque ouvrage, et employer ce qui étoit le plus propre pour instruire et pour émouvoir. Pour moi, voyant qu'ils observent si constamment la différence des styles, et qu'ils emploient si à propos tous les ornemens de la véritable éloquence, j'aime mieux croire qu'ils avoient déjà quelques règles tirées des expériences de leurs pères, soit qu'elles fussent écrites, soit que ce ne fût qu'une tradition entre les savans. Ne croyons pas que les Grecs aient inventé l'éloquence et la poésie; ils ont tout au plus inventé les noms des figures et tout ce langage de l'art qui faisoient la science des rhéteurs et des grammairiens, et qui n'ont jamais fait ni orateurs, ni poètes ».

On voit que ces rapprochemens, qui prouvent si bien la vérité de l'opinion que soutient l'auteur, sont en même temps très-curieux sous le rapport de la littérature et de l'érudition. Au milieu de ces descriptions, qui offrent souvent des tableaux pleins de naturel et de grâces, on trouve des traits qui rap-

pellent la sainteté et la gravité de l'objet dont s'occupe l'abbé Fleury. Tel est le passage où il parle de la vie pastorale des patriarches. Ils n'habitoient la terre que comme des voyageurs, attendant les promesses de Dieu qui ne devoient s'accomplir qu'après leur mort : ils étoient sous des tentes; et *cette vie*, ajoute-t-il, *a toujours passé pour la plus parfaite, comme attachant moins les hommes à la terre.*

Les mœurs des chrétiens présentent un autre tableau. La religion chrétienne étant l'ouvrage de Dieu, comme l'observe Tertullien, eut d'abord sa perfection. Ses plus beaux temps se trouvent à son berceau; et le miracle de son établissement au milieu des plus atroces persécutions, est une nouvelle preuve de sa céleste origine. L'abbé Fleury décrit cet âge d'or de la piété; il remarque avec soin les obstacles qui s'opposoient à la propagation de la foi, et les causes surnaturelles qui placèrent la religion chrétienne sur le trône des Césars, peu d'années après qu'on la croyoit absolument détruite. Il ne se dissimule point le relâchement qui s'introduisit par la suite dans la discipline, mais il observe et il prouve jusqu'à l'évidence que jamais la doctrine ne fut altérée dans les siècles les plus barbares : preuve peut-être encore plus miraculeuse de la divinité de la religion que celles que l'on peut tirer des persécutions dont elle triompha.

On regrette que l'abbé Fleury n'ait pas fait usage, dans ce Traité, d'un des plus beaux morceaux de Fénélon sur l'établissement de la religion chrétienne. En rappelant à l'électeur de Cologne les devoirs qui lui sont imposés, comme pasteur et comme prince, l'orateur parle avec détail de cet événement unique dans l'histoire des nations. C'est le passage où Fénélon s'est le plus rapproché de Bossuet. On pourra en

juger par une courte citation, que l'on considérera en même temps comme un excellent résumé de tout ce que dit l'abbé Fleury sur l'établissement de la religion chrétienne.

« Tournons nos regards, dit Fénélon, vers l'Église, que Rome païenne, cette Babylonne enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire; l'Église demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourmens. Dieu laisse ruisseler pendant trois cents ans le sang de ses enfans bien-aimés; pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? c'est pour convaincre le monde entier par une si longue et si terrible expérience, que l'Église, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue : jamais elle ne fut si libre, si florissante et si féconde. Que sont devenus ces Romains qui la persécutoient? Ce peuple qui se vantoit d'être le *peuple-roi* a été livré aux nations barbares; cet Empire qui se flattoit d'être éternel est tombé. Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux dieux : il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ ».

Il est utile de remarquer que Fénélon, dans le même discours, semble prévoir les persécutions dont l'Église a été frappée dans les derniers temps; il en prévoit aussi le résultat inévitable. « En vain, dit-il, vous renouvelleriez les persécutions; en les renouvelant, vous ne feriez que purifier l'Église, et que ramener pour elle la pureté de ses anciens jours ».

Nous avons dit que l'abbé Fleury avoit réfuté d'avance les systèmes de quelques philosophes mo-

dernes. On sait que presque toute la secte s'accorde à soutenir que tout va en se perfectionnant, et que, par cette raison, nous sommes très-supérieurs, soit en morale, soit en talent, à ceux qui nous ont précédés : c'est à quoi ils ont donné le nom de *perfectibilité*. Condorcet, dans son dernier ouvrage, et madame de Staël dans un livre plus nouveau, se sont efforcés de soutenir ce système, qui se trouve en contradiction avec toutes les notions historiques. L'abbé Fleury, comme on va le voir, n'attribue cette opinion qu'à des ignorans; il la réfute en peu de mots; et quelques lignes suffisent pour renverser l'édifice péniblement construit par Condorcet et madame de Staël.

« Ceux qui ne savent pas l'histoire, dit l'abbé Fleury, ayant ouï dire que les hommes des siècles passés étoient plus simples que nous, supposent que le monde va toujours en se raffinant, et que plus on remonte dans l'antiquité, plus on trouve les hommes grossiers et ignorans. Il n'en est pas ainsi pourtant dans les pays qui ont été habités successivement par diverses nations; les révolutions qui y sont arrivées y ont amené de temps en temps la misère et l'ignorance, après la prospérité et la politesse. Ainsi l'Italie est en bien meilleur état qu'elle n'étoit il y a huit cents ans; mais, huit cents ans auparavant, sous les premiers Césars, elle étoit plus heureuse et plus magnifique qu'aujourd'hui. Il est vrai qu'à remonter encore huit cents ans vers le temps de la fondation de Rome, on trouveroit encore la même Italie beaucoup moins riche et moins polie, quoique dès-lors fort peuplée; et plus on iroit au-delà, plus on la verroit pauvre et sauvage. Les nations ont leur âge à proportion

comme les hommes. L'état le plus florissant des Grecs fut sous Alexandre ; des Romains, sous Auguste ; des Israélites, sous Salomon ».

Nous nous étendrions beaucoup trop, si nous voulions remarquer tous les rapports sous lesquels les mœurs des Israélites et des chrétiens peuvent être utiles aux lecteurs de toutes les classes. Les savans y trouveront des recherches curieuses sur l'antiquité, les littérateurs des descriptions poétiques, et des aperçus lumineux sur les productions des anciens. Les personnes moins instruites y puiseront quelque chose de plus précieux encore ; c'est là qu'elles pourront apprendre sans peine l'esprit de leur religion, et se pénétrer de ce qu'elle enseigne de plus essentiel sous le double point de vue du dogme et de la morale. P.

XXVI.

Sur un Choix de Lettres édifiantes.

LE titre de ce recueil en fait connoître assez le dessein et le but : les contrées parcourues par les missionnaires ont été visitées, depuis eux, par d'autres voyageurs. L'auteur de cette collection a senti que la lecture si instructive des Lettres édifiantes avoit besoin d'être éclairée par le rapprochement des lumières et des observations que le temps, de nouvelles entreprises, et le développement des connoissances en tout genre, ont pu et ont dû amener ; il a senti également qu'il falloit faire un choix parmi ces Lettres, parce qu'il en est un grand nombre qui rentrent les unes dans les autres, une foule qui ne contiennent que des détails purement

relatifs aux intérêts actuels et présens de telle ou telle mission; plusieurs même qui ne méritoient point de faire partie du grand recueil, lequel n'est pas entièrement exempt des défauts et des inconvéniens attachés aux collections très-volumineuses, quelqu'intéressant d'ailleurs et quelque précieux qu'il soit. Quoique l'ecclésiastique respectable, plein d'expérience et d'instruction, à qui nous devons ce choix des Lettres édifiantes, n'ait pas aussi précisément expliqué ses vues et ses intentions, je ne crois pas m'écarter beaucoup de ses idées, en motivant, et, puisqu'il faut le dire, en justifiant ainsi son entreprise; car, il ne faut point se le dissimuler, tout *extrait*, tout *esprit*, tout *abrégé*, tout *choix*, a besoin de justification. L'annonce d'un ouvrage de ce genre provoque toujours ces deux questions: le *choix* étoit-il bien nécessaire? Dans ce cas, est-il fait avec discernement, avec jugement, avec goût? Les personnes qui aiment véritablement à s'instruire se défient beaucoup des abrégés de toute espèce, des compilations: elles préfèrent les sources, elles y vont tout droit, et elles font bien. Je ne serois pas surpris que tel savant, que tel laborieux, que tel ecclésiastique, ami de l'étude, contestât l'utilité de ce choix des Lettres édifiantes.

Les gens du monde qui ne connoissent guère que le titre de ces Lettres, seront peut-être encore plus disposés à nier les avantages d'une telle entreprise. Il y a beaucoup d'esprits que cet épithète d'*édifiantes* est capable de scandaliser prodigieusement: ils se trouvera d'agréables ignorans, qui renverront plaisamment à la gothique simplicité de nos pères, et aux temps des ténèbres, de superstition et de fanatisme, des Lettres écrites par des moines, et intitulées *édifiantes*; il se rencontrera même de fortes têtes, des hommes à grandes prétentions et

à grandes pensées, qui, sans avoir jamais ouvert ces Lettres, saisiront cette occasion pour les condamner formellement et irrévocablement, comme des archives de sottises religieuses et de *capucinades*. Mais il faut leur apprendre une chose dont ils ne se doutent pas : c'est que toutes les académies de l'Europe ont rendu hommage à ces relations envoyées des bouts de l'univers par de simples moines; elles ont avoué qu'elles y avoient puisé de grandes lumières. En effet, la plupart des missionnaires avoient autant de science que de zèle, et ces héros du christianisme sembloient s'être partagé entre eux tout le domaine des connoissances humaines. Les uns étoient géomètres et astronomes; les autres, naturalistes et géographes; d'autres, très-profonds dans la littérature proprement dite, très-versés dans les langues anciennes et modernes; d'autres possédoient les arts libéraux, le dessin, l'architecture, la musique; quelques-uns manioient avec habileté les instrumens des arts mécaniques, le marteau, la lime et la scie : ils portoient en tous lieux, avec les lumières de la morale évangélique, les bienfaits de la civilisation; et tandis qu'ils instruisoient des hordes sauvages dans les solitudes marécageuses du Nouveau-Monde, et dans les déserts brûlans et desséchés de l'Afrique; tandis qu'aux extrémités orientales de la haute Asie, ils essayoient de faire sentir le prix de la perfectibilité, cette première prérogative du genre humain, et d'imprimer aux connoissances et à la pensée une impulsion progressive chez un peuple antique et fameux, qui avoit tout découvert, et qui n'avoit rien perfectionné, par un échange admirable, ils réfléchissoient et renvoyoient vers l'Europe presqu'autant de lumières qu'ils en versoient sur les autres parties de l'univers; ils étoient en correspondance avec toutes les compagnies savantes; leurs

exactes et curieuses recherches enrichissoient, aggrandissoient la géographie, répandoient un nouveau jour sur la physique et sur l'histoire naturelle, sur la botanique et sur l'astronomie; et ce qui est supérieur à tout, elles donnoient plus d'étendue à l'esprit, en lui présentant le tableau, varié à l'infini, de tant de mœurs, de coutumes, d'usages si différens des nôtres. A ne considérer donc les missionnaires que comme des voyageurs, et toute abstraction faite des hauts desseins et des vues sublimes qui, du couchant à l'aurore, guidoient le courage de ces prêtres magnanimes dans une carrière aussi périlleuse qu'honorable, souvent arrosée de leur sang, il faudroit bénir, au nom des sciences, le zèle qui leur inspira ces utiles et extraordinaires entreprises. Quelques-uns d'entr'eux, tels que le P. du Halde, le P. Parennin, ont conservé un grand nom parmi les savans; et les membres les plus éclairés des académies d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie; ceux dont s'honore l'institut de France, fort au-dessus des misérables railleries de ces gens, qui se font mauvais plaisans pour être quelque chose, aiment à rendre justice aux connoissances, aux découvertes heureuses, aux travaux véritablement fructueux, au génie de ces religieux qui ont si bien mérité de leur patrie et du genre humain.

Voltaire, lui-même, qui n'est point suspect dans ces matières, et qui cherche toujours, quand il parle des missions, à les présenter comme des calculs de la politique, plutôt qu'à les faire envisager comme des inspirations de la vertu ou de la foi; Voltaire, qui a relevé si finement ce qu'il pouvoit y avoir de vicieux dans ces grandes institutions, se plaît toutefois à reconnoître le rare mérite des du Halde, des Parennin, des Ricci, des Bouchat, et place le recueil des Lettres curieuses et édifiantes au nombre des livres les plus

instructifs et les plus agréables que possède notre littérature.

Plusieurs des missionnaires écrivent avec un charme qui leur est particulier, avec un goût exquis dans sa simplicité, avec un talent pour les descriptions auquel nos écrivains les plus renommés dans ce genre accordent les plus grands éloges. M. Bernardin de Saint-Pierre, qui, dans ses Études de la Nature, cite quelques-uns de leurs morceaux, regarde et présente ces morceaux comme des modèles de vérité pittoresque et de grâce naïve. Il est impossible, en effet, de s'exprimer avec moins de prétention, et de peindre avec plus de vivacité. Vous voyez tout ce qu'ils décrivent, un site, un paysage, une plante, une fleur, un animal : chaque objet est marqué de son trait caractéristique; et l'écrivain qui ne paroît avoir eu d'autre envie que celle de vous instruire, vous enchante en vous instruisant : le pinceau n'iroit pas plus loin; tant il y a dans la droiture et dans l'ingénuité des intentions je ne sais quoi de très-favorable au talent! L'auteur du génie du christianisme à bien senti ce mérite, et les passages qu'il a détachés des Lettres des missionnaires, ne sont pas les moindres ornemens de la dernière partie de son ouvrage : « Ils ont, dit-il, une grâce infinie à rehausser les plus petites circonstances ». Il fait observer que le style de leurs relations, quelquefois sublime, est souvent admirable par sa simplicité : « L'histoire d'un acacia, ajoute-t-il, ou d'un saule de la Chine, s'y mêle à l'histoire d'un grand empereur réduit à se poignarder; et le récit de la conversion d'un Paria à un traité sur les mathématiques des Brames ». On ne peut mieux définir leur manière, ni révéler en moins de mots le secret de leur talent : je suis toujours étonné que les gens du monde, qui sont si souvent aux prises avec

l'ennui, et sans cesse à la recherche des lectures agréables, négligent tant d'excellens livres, encore plus amusans peut-être qu'instructifs, pleins de grâce, d'intérêt et de variétés; mais il leur faut du nouveau, comme si tout ce qu'on n'a point lu n'étoit pas nouveau!... Y.

XXIX.

Suite du même sujet.

Pour faire connoître ce recueil, il seroit nécessaire de parcourir avec les missionnaires, ou plutôt avec leur abréviateur, les quatre parties du monde : c'est un bien grand voyage : quelque soin que l'éditeur ait pris d'abréger le chemin, et d'aplanir les routes, il est encore très-difficile de le suivre. Il nous pardonnera donc de ne pas faire avec lui le tour du monde; ce que je dirai de quelques parties de son ouvrage renfermera ce que je pense de l'ensemble : c'est le seul moyen de ne pas entasser autant d'articles que la collection a de volumes; les entrepreneurs de gros recueils taillent une terrible besogne aux journalistes.

Mes regards se tournent d'abord vers l'orient : j'ai toujours préféré l'orient à toutes les autres contrées du monde; il offre une si belle nature et de si grands souvenirs! Mais n'allons pas nous méprendre sur ce terme, qui est un peu trop général; quoique la Chine et le Japon, quoique la Grande-Tartarie et les Indes soient au *levant* par rapport à nos climats, nous bornons le *levant* aux limites orientales de la Perse, et nous le renfermons dans celles de la Perse elle-même, de la Syrie, de l'Asie-Mineure, de la Turquie,

de la Grèce, de l'Égypte, et de quelques côtes de l'Afrique : ce sont les ignorans qui ont fait la langue dont se servent les savans. Le *levant*, comme nous l'appelons, a donc été le théâtre des événemens les plus brillans et les plus extraordinaires dont les fastes de l'humanité aient conservé la mémoire ; nous n'avons presque pas un seul art qui ne nous ait été enseigné par les Orientaux ; nous n'avons presque pas un seul fruit dans nos vergers, presque pas une seule fleur dans nos jardins, qui ne nous aient été transmis par leur climat heureux. Notre religion n'est-elle pas née dans l'orient ? L'orient, en un mot, n'est-il pas le berceau de toutes les vérités comme de toutes les fables ? Nous pouvons, il est vrai, nous vanter d'avoir perfectionné, embelli, aggrandi quelques-unes des découvertes dues à l'imagination pleine de chaleur et de fécondité des Orientaux ; mais qu'est-ce que la faculté d'embellir, auprès de la force qui crée ? Je me sers d'une comparaison : les champs de la Perse et de la Syrie produisent d'eux-mêmes et sans culture, parmi les moissons et parmi les plus viles herbes, ces fleurs si recherchées dans nos climats, dont un art délicat et presque superstitieux a su combiner, varier, nuancer les couleurs ; elles n'ont pas, sur les bords de l'Euphrate, ces agrémens artificiels auxquels un goût minutieux donne souvent un prix mystérieux et arbitraire, mais elles y naissent naturellement : nous sommes forcés d'avouer que le ciel a versé plus abondamment ses faveurs sur les contrées que le soleil éclaire de ses premiers rayons.

Cependant, sous quelles institutions barbares ne gémissent-elles pas aujourd'hui ? Par-tout, le plus affreux despotisme ; par-tout, la misère, l'humiliation, la crainte et la stupeur ; les chrétiens divisés

en vingt sectes différentes ; les mahométans, partagés entre Omar et Ali, se haïssent entre eux autant qu'ils détestent les chrétiens et les juifs ; ces régions où couloient le lait et le miel, réduites à la plus déplorable stérilité ; la Perse encore toute sanglante de ses guerres civiles ; les lieux saints profanés, la savante Égypte condamnée à la plus grossière ignorance ; la postérité d'Orphée, d'Homère, d'Anacréon et de Pindare, dans le plus profond oubli de ses ancêtres et de leur gloire ; ces îles, ces montagnes, ces rivages, aux noms immortels, devenus les théâtres de la tremblante servitude, de l'opprobre et de la barbarie ; la différence entre le vainqueur et le vaincu, entre le peuple conquérant et le peuple conquis, toujours subsistante, toujours durement marquée depuis près de quatre siècles ! Quels lugubres tableaux ! C'est dans ces contrées flétries par la tyrannie la plus féroce ; c'est parmi ces peuples barbares, grossiers ou avilis, non moins redoutables pour eux que les hordes les moins civilisées et les plus sauvages ; c'est au sein d'un christianisme corrompu, et du farouche mahométisme, que les missionnaires entreprirent de porter les lumières de la sainte doctrine, et cet esprit de concorde, de bienveillance et de charité, qui caractérise éminemment la morale de notre religion. La chrétienté s'étoit armée jadis, et s'étoit précipitée toute entière sur l'orient pour arracher aux infidèles les lieux témoins des mystères les plus saints, et dépositaires des plus précieux monumens de la foi ; mais ces généreux efforts n'avoient obtenu qu'un succès passager ; l'Europe voyoit avec indignation, mais avec tranquillité, le tombeau du Christ, la montagne sacrée, la ville sainte, le fleuve des purifications, au pouvoir des barbares. De simples religieux,

de foibles missionnaires, animés du zèle le plus pur, voulurent substituer les armes de la parole et de la persuasion aux armes de la guerre. Que n'eurent-ils point à souffrir ? A quelles avanies ne furent-ils point en butte? Ils rencontroient presqu'autant d'obstacles dans l'opiniâtreté des chrétiens schismatiques eux-mêmes, que dans le mépris féroce des mahométans : leurs relations sont pleines de détails relatifs à tous les genres d'insulte auxquels ils étoient exposés; les chaînes, les cachots, les traitemens les plus affreux, la mort même, rien n'étoit capable de décourager et d'abattre ces ames pleines d'un vertueux dévouement. Mais ce qui paroîtra aujourd'hui d'un intérêt plus général, et ce qui doit plaire à un plus grand nombre d'esprits, ces mêmes Lettres, toujours écrites avec un ton de candeur très-remarquable, et un goût de simplicité très-persuasif, offrent des peintures circonstanciées et pleines de naïveté, des lieux que visitoient les missionnaires, de l'aspect physique des différens pays, des monumens les plus curieux, des mœurs, des coutumes, des usages, du caractère des habitans; de manière qu'à toute l'utilité des géographies les plus instructives, et à tout l'agrément des voyages les moins mensongers, elles joignent le mérite de n'avoir pas été composées avec cet air d'apprêt qui gâte toujours un peu les productions destinées au public, et les ouvrages que l'on écrit, pour ainsi dire, sous ses yeux : je ne crois point, par exemple, que l'on puisse trouver ailleurs une description mieux faite des phénomènes des îles de Santorin, que dans quelques-unes des Lettres qui font partie du tome cinquième de ce Choix des Lettres édifiantes, lequel est le premier des missions du levant.

Le même tome renferme des détails extrêmement curieux sur le *Ramadan* des Turcs, et sur la grande révolution opérée dans la Perse par le fameux Thamas-Kouli-Kan; les rits des différentes sectes chrétiennes, dans le levant, exposés avec une parfaite exactitude, ne sont pas les objets les moins piquans que présentent ces relations. « Je consignerai ici, dit un missionnaire, de quelle manière les curés grecs de la campagne conservent la sainte Eucharistie et l'administrent à leurs malades. Ils font faire un grand pain, le jeudi-saint; ce pain étant tout chaud, ils le consacrent; étant consacré, ils le trempent dans l'espèce du vin consacré, et l'exposent ensuite au soleil pour le faire sécher. Lorsqu'ils est sec, il le pulvérisent dans un petit moulin; après quoi, ils gardent cette poudre dans un sac assez malpropre; lorsqu'on les appelle pour donner le saint Viatique, ils prennent un peu de cette poudre avec une cuiller, et la font doucement tomber dans la bouche du malade. Ces ecclésiastiques, pour administrer l'extrême-onction, prennent un morceau de la pâte dont ils font leur pain, et le mettent dans un plat; ils versent de l'huile sur cette pâte; la pâte étant pénétrée de l'huile qui l'environne, ils y enfoncent un bâton, auquel ils attachent trois mèches allumées; ils récitent ensuite de longues prières, et font des lectures de quelques endroits de l'Ecriture-Sainte. Les lectures et les prières finies, ils s'approchent du malade, et prenant un peu de l'huile qui est dans le plat, ils lui en font des onctions au visage, à la poitrine et aux mains. Le feu P. Avril, missionnaire de notre compagnie, étant de retour d'une de ses missions à la campagne, raconta à nos PP. qu'étant entré chez un pauvre paysan malade, il y avoit trouvé son curé qui lui faisoit ces onctions, et que le curé les ayant finies, se tourna

du côté des assistans pour leur faire de pareilles onctions, et voulut, par honneur, les commencer par le P. missionnaire qui étoit présent, et qui eut bien de la peine à s'en défendre ». Il semble qu'on voit ce bon Père, qui ne vouloit pas recevoir l'extrême-onction en pleine santé.

Un autre missionnaire donne des détails sur la toilette et sur les usages des dames mahométanes du royaume de Perse : rien n'échappoit à ces bons Pères : « Elles sont coiffées en cheveux, d'une manière fort variée ; tantôt en pyramides, tantôt en triangle, ou en croissant ; d'autres fois en rose ou en tulype, et en d'autres figures de fleurs qu'elles imitent, en assujétissant leurs cheveux sur la tête, par le moyen de boucles d'or garnies de diamans : c'est un art que de savoir faire de petits mouvemens qui fassent paroître la beauté et le brillant de leur chevelure. Elles se percent une des narines, et y portent un anneau d'or, où est enchâssé quelque gros diamant ; leurs oreilles sont aussi percées tout autour de plusieurs trous, pour y attacher autant de pierreries en demi-cercles. Leurs coliers, leurs bracelets, leurs bagues, sont quelquefois d'un prix inestimable..... Pour récompense de leurs vertus, elles espèrent le Paradis, tel que Mahomet le dépeint. *Les vieilles et les laides*, disoit ce prophète, *n'y entreront jamais*. Ses disciples surpris lui en demandèrent la raison : c'est, leur répondit-il, parce que les vielles et les laides deviendront alors jeunes et belles. C'est cette espèce de bon mot qu'elles répètent souvent en riant, et avec une douce confiance d'en éprouver la vérité.... Elles voient volontiers l'image de la sainte Vierge ; elles lui font d'abord la révérence, l'appelant *Bibi Miriam* : Dame Marie, très-chaste, qui a eu Jésus pour fils ; et elles racontent en son honneur

une infinité d'histoires apocryphes...... Dans l'éducation qu'on donne aux jeunes filles, il n'entre ni chant, ni musique, ni instrument, ni danse; cela est réservé aux courtisanes. On ne peut comprendre ici qu'une fille danse en présence des hommes : les manières de l'Europe, sur cet article et sur quelques autres, scandalisent fort les dames mahométanes ». Il n'y a presque point de Lettres dont on ne puisse extraire quelque chose de très-curieux et de très-instructif.

L'éditeur a mis en tête de cette partie, intitulée *Missions du levant*, une introduction très-bien faite sur *Mahomet et sa religion* : il a puisé dans les meilleures sources, et consulté les savans les plus capables de l'éclairer. On n'a généralement que des notions fort incomplètes, et même que des idées assez fausses de l'*Islamisme;* le caractère de Mahomet est tracé d'une manière peu exacte dans les écrivains même les plus accrédités : l'éditeur s'est appliqué à rectifier toutes les erreurs, et n'est évidemment guidé que par l'amour de la vérité. Il fait bien connoître le *Coran*, cet assemblage d'absurdités grossières, et de traits brillans et sublimes; il a surtout parfaitement indiqué les rapports et les différences, qui rapprochent ou qui séparent ce livre de nos livres saints. Je ne vois qu'un seul défaut dans la forme de son recueil, c'est que son propre texte est trop souvent mêlé avec celui des missionnaires; cela produit un peu de confusion. Y.

XXX.

Fin du même sujet.

IL n'est pas aussi facile qu'on le pense de faire une bonne compilation : ce genre, qui n'exige que de l'attention, de la patience et du jugement, rencontre des écueils dans les qualités même les plus favorables à toutes les autres espèces de compositions : qu'un écrivain ait beaucoup d'instruction ou beaucoup d'imagination, il risque, par-là même, de n'être qu'un mauvais compilateur; c'est ici que la maxime, *qui peut le plus peut le moins*, se trouve en défaut : au lieu de compiler avec exactitude, au lieu de se borner au choix réfléchi, à la disposition méthodique des objets et des matériaux qui doivent remplir le recueil proposé, l'homme à talent, s'écartant de son but, et cédant à la force entraînante de ses idées, voudra faire un livre original, et qui lui appartienne véritablement : le savant ne sera pas à l'abri de la même espèce de séduction : comment pourra-t-il se résoudre à négliger les trésors entassés dans sa mémoire, pour se renfermer dans les fonctions d'un scribe exact, et d'un copiste judicieux? On aime à montrer ses richesses. Un certain degré de médiocrité est donc absolument nécessaire pour la perfection de certains ouvrages : un excellent compilateur est un homme qui n'est tourmenté ni par son talent, ni par ses connoissances; l'érudition, l'esprit, le génie même, ne sont pas bons à tout.

Les défauts que nous avons remarqués dans ce *Choix des Lettres édifiantes*, font honneur à l'écrivain qui a entrepris cette compilation; on voit que la condition

de compilateur lui pèse; il secoue souvent les liens qui l'enchaînent à des fonctions si tristes et si mesquines; mais toutes les parties de son ouvrage ne méritent point le reproche que nous avons fait à quelques-unes d'entre elles; celle qui a pour titre: *Missions de l'Amérique*, n'est qu'une compilation dans toute la force du terme: et, puisqu'il faut le dire, elle n'en vaut peut-être que mieux. Le lecteur veut toujours que la composition d'un livre réponde à son intitulé: vous m'annoncez un *Choix des Lettres édifiantes*; j'applaudis à vos vues et à votre dessein; rien ne sauroit être ni plus utile, ni plus agréable qu'une telle entreprise, si elle est bien exécutée; mais si au lieu du recueil que j'attendois, vous me donnez un livre de votre façon, un livre où le plan qui devoit vous guider a presque entièrement disparu, où votre style, vos idées, vos observations sont mises à la place des idées, des observations, du style des missionnaires, vous trompez désagréablement mon attente, quel que soit, d'ailleurs, le mérite de votre ouvrage: j'applaudirai à vos principes, à vos talens, à vos connoissances, au zèle qui vous inspire; mais je regretterai que vous n'ayiez pas mieux atteint le but vers lequel vous aviez appelé mes regards, et que vous vous étiez d'abord proposé. Il n'y a point de plus bel apophtegme que celui-ci: *Age quod agis*; soyez compilateur quand il s'agit de compiler.

La manière dont les *missions d'Amérique* sont traitées dans ce recueil, auroit dû servir de modèle pour toutes les autres parties de la collection; celle-ci est presque entièrement composée d'extraits des lettres écrites par des missionnaires; ces extraits sont faits avec beaucoup de discernement et de goût: quelques-uns, cependant, me paroissent un peu tronqués,

Il faut que je cite un exemple à l'appui de cette petite critique. Dans le tome second de cette partie du recueil, on trouve une lettre fort intéressante, laquelle contient le récit d'un voyage entrepris par un missionnaire qui, voulant se rendre aux Indes orientales, partit de Buenos-Ayres, à pied, pour aller sur les côtes du Chili, où il espéroit s'embarquer pour l'Asie. Ce bon père avoit sept cents lieues à faire, à travers d'épaisses forêts, des torrens et des déserts ; il avoit déjà marché pendant cinq jours, lorsque les guides qu'on lui avoit donnés à Santa-Fé disparurent tout-à-coup. Se voyant dans un pays qui lui étoit tout-à-fait inconnu, il prit la résolution de retourner à Santa-Fé; mais il s'égara. Après trois journées de marche, il se trouva à l'entrée d'un grand bois; bientôt il s'enfonça de plus en plus dans de sombres forêts. Tout-à-coup il se sentit saisi d'une certaine frayeur, qu'il lui étoit impossible de vaincre : en retournant sur ses pas, il se seroit exposé au danger de mourir de faim, tandis que dans ces bois, il rencontroit du moins des œufs, des fruits et du gibier; il continua donc sa route sans savoir à quel terme elle devoit aboutir : « Je découvrois, dit-il, quelquefois au milieu de ces bois déserts, des endroits enchantés : tout ce que l'étude et l'industrie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu agréable, n'approche point de ce que la simple nature y avoit rassemblé de beautés. Ces lieux charmans me rappeloient les idées que j'avois eues autrefois en lisant les vies des anciens solitaires de la Thébaïde : il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts, où la Providence m'avoit conduit, pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut; mais comme je n'étois pas le maître de ma destinée, je rejetai cette idée comme une illusion, etc. ». L'extrait

nous laisse sur cette pensée du missionnaire ; et après avoir excité vivement notre curiosité, il ne la satisfait point. Nous voudrions savoir quel a été le sort de ce pieux voyageur, et pour l'apprendre, il faut avoir recours à la collection générale des Lettres ; c'est un défaut qui se reproduit encore dans quelques autres extraits peu nombreux à la vérité. On peut aussi reprocher à l'abréviateur qui, par fois, a retranché ce qu'il falloit conserver, de n'avoir pas toujours écarté ce qu'il falloit retrancher. Il se rencontre, dans les lettres de quelques missionnaires, des récits de miracles qui présentent le caractère d'une crédulité très-respectable sans doute, mais très-simple : en ce genre, tout ce qui ne porte pas l'empreinte de l'authenticité la plus parfaite, a toujours un air de puérilité. L'éditeur devoit, je crois, supprimer ces sortes de récits. La piété de tous les missionnaires n'étoit pas également éclairée, quoique le zèle de tous fût également noble et généreux ; il n'est pas impossible qu'au millieu de ces hautes et sublimes entreprises, tentées avec une magnanimité si digne d'admiration, exécutées avec tant de constance, quelques esprits moins lumineux et moins fermes, agités, troublés par la grandeur même du dessein, ne se soient pas absolument garantis des inspirations trompeuses de la superstition. Il falloit effacer ces traces de foiblesse dans un recueil dont le but est de n'offrir que des choses vraiment instructives et intéressantes ; et il y en a tant sur-tout dans cette partie des *Lettres édifiantes !*

En effet, nulle région du globe n'ouvroit un champ plus vaste et plus brillant que l'Amérique, au zèle des missionnaires : c'est là qu'ils pouvoient se montrer à-la-fois et comme législateurs et comme apôtres ; d'un pôle à l'autre, du détroit de Béring à celui de Magel-

lan, s'étendoient d'immenses contrées toutes couvertes de hordes sauvages, qui, des bords de leurs lacs et du sein de leurs forêts, sembloient appeler les lumières de l'Évangile et les bienfaits de la civilisation. Tout ce que les antiques traditions racontent des Linus et des Orphées qui civilisèrent le genre humain, et réunirent les hommes épars et sauvages dans les doux liens de la société, se retrouve ici avec encore plus de charme et de grandeur. Des Amphions chrétiens font retentir, dans les déserts d'un nouveau monde, les hymnes du Tabor et du Jourdain : les enfans de la solitude se rassemblent autour d'eux; à leur voix se développent ces germes de sociabilité que la nature a répandus dans le cœur de tous les hommes, et semés sur toutes les latitudes; les réunions deviennent des sociétés, et les vertus commencent à fleurir parmi les ronces de la barbarie. Tout le monde connoît les merveilles de cette république chrétienne du Paraguay, chef-d'œuvre de la politique unie à la religion, auquel nos plus grands philosophes et nos plus grands écrivains se sont plu à rendre une justice éclatante. « Les missions, dit M. de Buffon, ont formé plus d'hommes dans les nations barbares, que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. Le Paraguay n'a été conquis que de cette façon : la douceur, le bon exemple, la charité et l'exercice de la vertu constamment pratiquée par les missionnaires, ont touché les sauvages, et vaincu leur défiance et leur férocité; ils sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connoître la loi qui rendoit les hommes si parfaits; ils se sont soumis à cette loi, et réunis en société. Rien ne fait plus d'honneur à la religion que d'avoir civilisé ces nations, et jeté les fondemens d'un empire sans autres armes que celles de la vertu ».

M. de Montesquieu ne parle pas avec moins de magnificence de ce grand établissement : « Le Paraguay, dit-il, peut nous fournir un exemple de ces institutions singulières, faites pour élever les peuples à la vertu : on a voulu en faire un crime à *la société;* il est glorieux, pour elle, d'avoir été la première qui ait montré, dans ces contrées, l'idée de la religion jointe à celle de l'humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des plus grandes plaies qu'ait encore reçues le genre humain; un sentiment exquis pour tout ce qu'elle appelle honneur, et son zèle pour la religion lui ont fait entreprendre de grandes choses; elle y a réussi ». C'est dans ce *Choix des Lettres édifiantes* qu'il faut lire les détails de tant de phénomènes, en y puisant la connoissance de tant de peuples ou plutôt de peuplades et de hordes, de tant de contrées si curieuses à observer, de tant d'établissemens formés par les habitans de l'ancien monde, dans les îles, sur les fleuves, sur les montagnes, au bord des mers de ce monde nouveau, dont l'antiquité n'avoit pas même l'idée, et dont l'Afrique, l'Europe et l'Asie ne soupçonnoient pas l'existence il y a moins de quatre siècles.

Le savant éditeur a mis en tête de cette partie de son recueil, une *introduction*, qui renferme un *tableau historique de la découverte de l'Amérique*, une notice sur les *établissemens français dans le Nouveau-Monde*, des observations sur *les moyens de subsistance et d'entretien pour les missions françaises dans les deux Indes*, quelques idées particulières sur *les missions des Antilles*. Cette introduction, très-bien écrite et très-intéressante, a le mérite d'être courte; l'auteur a mis un frein à son extrême faci-

lité et à son intarrissable abondance; il s'est contenu dans des bornes raisonnables; il n'a pas été moins sobre dans la distribution des morceaux géographiques qu'il a cru devoir insérer parmi les lettres des missionnaires. Ces Lettres obtiennent, comme je l'ai dit, dans ces deux tomes, la place et l'espace qu'elles devroient occuper dans le recueil, et qu'elles n'y occupent pas; l'auteur ressemble par fois à un homme qui, dans un cercle nombreux où chacun auroit quelque chose d'intéressant à dire, voudroit trop s'emparer de la conversation; mais il faut convenir qu'il parle bien, et qu'on l'écoute toujours avec plaisir et avec profit. Y.

XXXI.

Sur les peuplades Indiennes qui occupent la frontière orientale du Pérou, d'après les missionnaires P. Sobravicla, P. Girbal, *et autres.*

Les Indiens de l'Ucayal, de Hualaga et de *Pampa del Sacramento*, ont le teint plus blanc, la taille plus forte, et les traits plus expressifs que les Péruviens. Quelques tribus, par exemple les *Conibos*, ne le céderoient guère en blancheur aux Epagnols, si ce n'étoit à cause des huiles dont ils s'enduisent tout le corps et des piqûres de moustiques auxquelles ce moyen même ne sauroit les soustraire. Il n'est pas étonnant que parmi ces peuples les difformités corporelles soient presque inconnues; ils prennent des précautions cruelles contre les erreurs de la nature; tout enfant qui, aux yeux de ses parens insensibles, paroît d'une constitution foible ou d'une mauvaise configuration, est sur-le-

champs voué à la mort, comme un être né sous de sinistres augures. Pendant l'adolescence ils emploient un moyen plus innocent pour conserver la beauté de la race; il consiste à serrer par des ficelles de chanvre toutes les parties du corps, de manière à leur donner une forme convenue. Les *Omaguas* qui demeuroient anciennement dans la Pampa avoient la coutume de serrer la tête de leurs enfans entre deux planches de bois qui, en applattissant le front et l'occiput, rendoient la face plus large; et, pour emprunter leur termes, lui donnoient de la ressemblance avec la pleine lune. Il semble que cet usage n'est pas tout-à-fait aboli parmi les habitans actuels de ces contrées. Les missionnaires attribuent à cette opération violente, la foiblesse d'entendement et de jugement qui, selon eux, est générale parmi ces peuples.

Les *Panos,* font circoncire les jeunes filles; usage inconnu parmi les autres tribus.

La petite vérole et divers autres causes ont singulièrement diminué la force de ces tribus, autrefois très-populeuses. Il y en a qui ne comptent que cinq cents têtes.

Les idiômes de ces Indiens semblent varier de village en village, tant chaque tribu met de soin à conserver certaines inflexions de voix, certains sifflemens et hurlemens qui probablement tiennent lieu de mots d'ordre en temps de guerre. Il est probable que ces idiômes se réduisent à un très-petit nombre de langues-mères. Cependant il y a des différences primitives; les *Cocamas*, par exemple, en parlent une qui n'a aucun rapport avec celle de leurs voisins, les *Yurimaguas*, qui habitent sur le Huallaga.

Toutes ces peuplades vivent sous des *caciques* ou princes; il y en a qui ont deux caciques à-la-fois. Il ne

paroît pas que les Incas aient jamais étendu leur domination sur les régions à l'est de la chaîne des Andes.

S'il faut en croire les missionnaires, la polygamie est en horreur parmi ces peuples. Il n'est permis qu'aux caciques d'avoir deux épouses.

Dans la plupart de ces tribus, les mariages sont conclus entre les chefs des deux familles, et les jeunes gens élevés ensemble depuis la plus tendre enfance. Il n'est pas rare de voir des couples qui s'aiment jusqu'à la mort; plus d'une *Artémise* sauvage a donné aux cendres de son mari ses propres entrailles pour tombeau. Mais, d'un autre côté, les mariages ne sont point indissolubles de droit : les époux peuvent se séparer dès le moment qu'un mutuel consentement a rendu à chaque partie sa liberté.

La croyance de ces peuples est conforme à leur civilisation imparfaite. Ils se représentent l'Être suprême sous la figure d'un vieillard qui, après avoir construit les montagnes et les plaines de notre terre, a choisi le ciel pour sa demeure constante. Ils l'appellent *notre père, notre aïeul*, mais ils ne lui consacrent ni temples ni autels. Les tremblemens de terre viennent, selon eux, de sa présence sur notre globe; ce sont les pas de Dieu irrité qui font tressaillir les montagnes, pour lui montrer leur respect. Aussitôt qu'ils sentent une secousse de tremblement de terre, ils sortent tous de leurs cabanes, ils dansent, sautent, trépignent et s'écrient : *Nous voici! nous voici!*

Outre l'Être suprême, ces Indiens croient à un mauvais principe, à un espèce de diable qui, selon eux, réside sous la terre, et cherche à faire du mal à tous les êtres vivans. Des individus nommés *Mohanes* ou *Agoréros*, passent pour avoir des communications avec le diable, et pour savoir détourner sa maligne influence,

Ce sont là les seuls prêtres qu'aient ces peuples; on les consulte sur la guerre et la paix, sur les moissons, sur la santé publique et sur les affaires d'amour. Le métier de ces sorciers, est très-périlleux; si leurs artifices magiques ne sont pas suivis du succès qu'ils promettent, la vengeance de leurs dupes ne s'assouvit que dans leur sang.

Les *piripiris* sont des talismans composés de diverses plantes; il y en a qu'on porte sur les bras, les pieds, les armes; il y en a d'autres qu'on mâche et qu'on jette ensuite dans l'air; il y en a dont on boit l'infusion; quelques-uns doivent inspirer de l'amour, et on assure que réellement ces filtres occasionnent un désordre dans le système nerveux. Les autres *piripiris* sont plus innocens; ils doivent faire réussir la chasse, assurer les moissons, donner naissance à la pluie, provoquer des inondations, et disperser des armées ennemies.

De tous les prodiges qu'opèrent les *Mohanes* au moyen de leurs talismans, les plus brillans, mais aussi les plus périlleux, sont les guérisons des malades. Comme toutes les maladies sont attribuées à leurs artifices ou à l'influence de leur maître, le diable, le premier soin qu'une famille croit devoir à un malade, c'est de découvrir quel est le *Mohane* qui l'a ensorcelé. A cette fin, le plus proche parent boit un extrait de la *datura arborea* L; enivré par cette espèce de poison végétal, il tombe à terre, et reste souvent pendant deux ou trois jours dans un état voisin de la mort. Revenu à ses sens, il annonce avoir vu en songe tel ou tel sorcier, dont il donne le signalement; on cherche le *Mohane* auquel ce portrait convient, et on l'oblige de se charger de guérir le malade. Si, par malheur, celui-ci étoit mort pendant cette opération préliminaire, la famille cherche à tuer le *Mohane* désigné.

Souvent les visions n'ayant donné aucun résultat positif, on force le premier *Mohane* qu'on rencontre à faire l'office de médecin.

Il est probable que, grâce à des traditions ou à une longue expérience, ces sorciers possèdent des secrets qui les aident à guérir quelques malades, et à en tuer d'autres. Les poisons que, dans ces climats, le règne végétal offre en si grand nombre, et d'une force si terrible, peuvent, avec certaines modifications, fournir des remèdes violens, à la vérité, mais souvent précieux. Cependant la médecine ostensible de ces peuples ne consiste qu'en des cérémonies superstitieuses. La méthode ordinaire est celle que nous allons décrire.

On place deux hamacs très-près l'un de l'autre ; le malade en occupe un, le *Mohane* ou *Agoréro* se met dans l'autre. Celui-ci commence à se balancer dans son hamac, et à chanter avec un sifflement très-désagréable, des formules magiques, par lesquelles il invite les oiseaux, les quadrupèdes et les poissons à contribuer à la guérison du malade. De temps en temps il se dresse sur son séant ; et, en faisant mille simagrées, il donne au malade une poudre, il lui applique un talisman de végétaux, il suce ses blessures ou même ses ulcères. Si l'état du malade empire, le *Mohane* entonne un chant dans lequel il s'adresse à l'ame, et dont chaque strophe se termine par ce refrain : *Ne nous abandonne point!* Ce chant est recommencé sans interruption par le *Mohane* et par tous les assistans, et toujours d'un ton de voix plus élevé et plus lamentable, de sorte qu'à la fin ce chant, devenu un hurlement affreux, retentit au loin, répété par tous les échos des forêts.

Quand tous les remèdes ont été employés en vain et

que la mort prochaine s'annonce par des signes certains, le *Mohane* saute brusquement du lit, et sauve sa vie par une fuite précipitée, sans pouvoir cependant éviter les coups de bâton et de pierres qui pleuvent sur lui. Alors toute la famille, et quelquefois toute la tribu, s'assemble autour du mourant : divisée en troupes, cette foule s'approche et s'éloigne tour-à-tour de son lit, en lui criant d'une seule voix : « Où vas-tu? pourquoi nous quittes-tu? avec qui devons-nous désormais marcher contre l'ennemi? » Ils lui racontent toutes les expéditions auxquelles il a pris part, les faits d'armes par lesquels il s'est signalé, le nombre d'ennemis qu'il a tués; ils déplorent la perte qu'il va faire de ses biens et des jouissances de cette vie. Ces divers chants ont chacun une mélodie à part; c'est tantôt un murmure confus, et tantôt un effroyable hurlement. Le pauvre moribond entend tous ces chants sans la moindre marque de douleur ni de regret. S'aperçoit-on des convulsions qui précèdent l'instant de la mort? Aussitôt les femmes entourent en foule l'agonisant, se jettent sur lui, l'enveloppent dans sa couverture, et lui ferment la bouche, les narines et les yeux, afin de retenir son *ame*, s'il est encore possible. Ordinairement ces mesures hâtent la mort au lieu de la retarder. Alors on éteint le feu, on chasse la fumée, et on ouvre la cabane de tous les côtés, afin que l'*ame* ne trouve aucun obstacle pour s'envoler et ne reste pas accrochée aux toits ou aux parois de l'habitation; malheur que les survivans redoutent extrêmement. Quelque temps après la mort du patient, on pousse les précautions jusqu'à barbouiller d'ordures toutes les couvertures de la cabane, afin que l'odeur infecte empêche l'ame d'y rentrer.

Les tribus établies sur la rivière des Amazones, du

côté de *Mayras*, croient que l'ame continue à exister dans un autre monde, sous la forme humaine. Ces Indiens disoient aux missionnaires : « Nous ne craignons nullement la mort ; nos ancêtres et nos amis nous attendent dans l'autre monde ; ils tiennent du pisang cuit et du pain de cassave tout prêt pour nous recevoir ; nous avons soin qu'on mette dans notre tombe une hache de cuivre, un arc et une armure complète, afin de pouvoir, sur-le-champ, faire notre entrée victorieuse dans le ciel, en passant par la voie lactée ; ce jardin lumineux où nos ancêtres s'amusent à des danses et des festins. Cependant nos neveux nous verront quelquefois combattre les morts des tribus ennemies ; c'est alors qu'on verra les sombres nuages s'amasser et annoncer un orage violent ; la foudre brillera dans nos mains, et le fracas de la chute de nos ennemis, précipités du haut du ciel et changés en bêtes féroces, retentira dans les airs, comme un tonnerre épouvantable ».

Quoique plusieurs de ces idées soient communes à tous les Indiens, il paroît que les habitans des bords de l'Ucayal y joignent la croyance de la *métempsycose*. « Pourquoi, disoit l'un d'eux à un jésuite, pourquoi me parler tant de mes péchés ? Tout ce que tu dis sur les peines de l'enfer, n'est qu'un tissu de fables. Je sais bien que mes péchés ne me feront pas brûler : je vois tout autour de moi ce que mes aïeux sont devenus après leur mort. Les Caciques justes et sages, les braves guerriers, les femmes fidèles vivent après la mort dans le corps des animaux, distingués par leur force, leur agilité ou leur grâce : Nous respectons sur-tout les grands singes, nous les saluons, nous leur rendons toutes sortes d'honneurs, parce que les ames de nos pères habitent dans leurs corps. Quant aux ames des

méchans et des traîtres, ou elles errent entre les nuages et la terre, ou elles languissent enchaînées au fond des rivières. Mais personne parmi nous n'est brûlé dans l'autre monde ».....

Les complaintes et lamentations de ces peuples ne se distinguent que par l'extrême variété qu'ils affectent d'y mettre. Quant au son de la voix, les uns imitent le hurlement du tigre, les autres le cri nasal des singes; ceux-ci sifflent comme des oiseaux, ceux-là bredouillent comme les grenouilles. Sans doute ils veulent dire par ce charivari, que tous les élémens pleurent la mort de l'homme qu'on vient de perdre.

La complainte finie, on détruit tout ce qui appartenoit au défunt, et on brûle sa cabane. Le corps est mis dans un grand vase de terre, qui sert de bière; il est inhumé dans quelqu'endroit isolé; et tandis que les autres races humaines cherchent à éterniser leur dernière demeure, ces Indiens ont grand soin d'aplanir le terrain où ils ont creusé une fosse, afin qu'on n'en retrouve pas la place; tout le monde évite les endroits qui servent de cimetière; et chez la plupart de ces peuplades, il est défendu de faire la moindre mention du défunt, et même d'en rappeler indirectement la mémoire.

Les *Roa-Mainas*, pourtant, ont une coutume un peu différente et très-remarquable. Ils déterrent les cadavres après un certain laps de temps; et lorsqu'ils croient que les chairs se sont dissoutes, ils nétoient le cadavre, le placent dans une bière d'argile, chargée d'*hiéroglyphes* semblables à ceux d'Égypte, l'exposent dans leurs cabanes à la vénération des survivans, et lui font à la fin de secondes funérailles. M.

XXXII.

Les Voyages philosophiques.

Heureux qui, par le ciel fixé dans ses foyers,
Y soupire en repos ses amours casaniers;
Qui ne va point courir, loin de sa bien-aimée,
Sur les pas de la gloire ou de la renommée;
Que des soins inquiets ne viennent point chercher;
Qui, fidèle à son toit, ainsi qu'à son clocher,
Peu jaloux de s'instruire aux terres étrangères,
Ne veut pas surpasser le savoir de ses pères.
Qu'ont appris loin de nous ces hardis voyageurs,
Du sol de la patrie, imprudens déserteurs?
Ont-ils, sur les débris de Rome ou de la Grèce,
Découvert le bonheur, ou conquis la sagesse?
En ont-ils rapporté, pour fruit de leurs labeurs,
Une vertu plus pure et de plus douces mœurs?
Le ciel a-t-il béni leur généreuse course
Vers la zône torride ou les glaces de l'ourse?
Non, sans doute. On voit trop d'illustres vagabonds
Fatiguer les deux mers, les plaines et les monts:
Ces docteurs ambulans, suivis de leurs systèmes,
Ont descendu par-tout, excepté dans eux-mêmes;
Ils savent justement, sur le *bout de leurs doigts*,
Ce que pense un Huron, un Caffre, un Iroquois;
A les peindre en tous points leur éloquence brille;
Mais ils ont en courant oublié leur famille.
Des bords de l'Orenoque ils aiment le séjour;
Mais la rive natale a perdu leur amour.
Ils ne forment des vœux que pour les Antipodes;
Ils vont de l'Orient visiter les pagodes,
Admirer les débris du culte des Païens:
On ne les voit jamais dans les temples chrétiens.
Le Dieu qui les conduit et les protège encore,
Le cède aux *Manitous* que l'Algonquin adore.

Ils ont des sentimens touchans et *fraternels*
Pour la *grande famille* ou pour tous les mortels ;
Ils portent dans leur sein des nations entières,
Et n'ont pas un ami dans un monde de *frères*,
De leur hôtellerie ils lisent dans les cœurs,
Et sur les grands chemins s'érigent en penseurs.
Où sont les résultats de leurs grandes pensées,
De tant de notions à la course amassées ?
Leurs journaux, il est vrai, prennent soin d'avertir
Qu'arrivés à telle heure, et prêts à repartir,
Ils sont allés plus loin pour repartir encore ;
Qu'ils se sont, en tel lieu, levés avant l'aurore :
L'univers est heureux s'il n'est pas condamné
A savoir tous les jours comme ils ont déjeûné,
Et s'ils ne datent pas avec exactitude,
Leurs moindres actions à chaque longitude.
Il est vrai que par fois pour charmer les lecteurs,
Sur leurs descriptions ils *sèment quelques fleurs* ;
Ils savent embellir les lieux les plus barbares,
Et de leur rhétorique ils ne sont point avares.
La nature par-tout *reverdit* sous leur main,
Et pour faire briller le galant écrivain,
Il leur importe peu, trop ardens à *décrire*,
De tromper l'univers, qu'ils prétendent instruire.
Peu m'importe à mon tour : je rends grâce à leur soin,
Et de la vérité je n'ai pas grand besoin ;
Mais si je suis jaloux par fois de la connoître,
De courir après elle ils me laissent le maître.
Je puis partir aussi pour aller recueillir
Des détails plus exacts.... et le droit de mentir....
Ah ! Messieurs, poursuivez vos recherches profondes,
Sachez ce qui se passe aux bornes des deux mondes ;
Faites le tour du globe, et ne vous arrêtez
Que devant les horreurs des lieux inhabités ;
Errez, s'il vous convient, avec votre génie,
Sur le vieux Groënland et la Californie,
Sur la mer Pacifique et la Terre de Feu,
Voyez les Patagons, et dites-nous un peu

S'ils ont huit pieds de haut, et si dans leurs tanières
Vous avez remarqué les progrès des lumières ;
Tâchez de pénétrer sur le sol des Chinois,
Bravez leur défiance et leurs prudentes lois :
Ne perdez point courage, et quoi qu'on vous destine,
Obstinez-vous à voir vos frères de la Chine....
Je ne vous suivrai point dans ces lieux écartés.
Ma devise est : « Malheur aux hommes transplantés ! »
Je m'attache au canton, je me cloue au rivage
Où mes jours commencés ont coulé sans orage.
A les fuir quelquefois si l'on peut m'obliger,
On n'obligera point mon cœur à voyager :
Il ne quittera point cette plaine féconde
Où la Loire a fixé le chemin de son onde ;
Cette terre de paix, cet asile sacré
Qu'une noble famille a long-temps honoré.
O boccages d'Arcy ! votre ombre protectrice
A protégé ma Muse ignorée et novice,
Qui seule, trop souvent s'égarant en ses vers,
Voyage dans l'Olympe et parcourt l'univers.
Aux Dieux, aux demi-Dieux elle fait sa visite ;
Mais le soir plus contente, elle revient au gîte
Parler à l'amitié, sans art et sans pathos,
Des douceurs qu'elle ajoute aux douceurs du repos ;
Lui dire qu'il n'est point sous la voûte éthérée,
De plus riant séjour, de plus belle contrée
Que celle où je revois, plus heureux tous les ans,
Toujours la même amie et de nouveaux printemps.

B...x.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

XXXIII.

Dictionnaire des Sciences et des Arts, par M. Lunier.

Ce siècle est celui des dictionnaires, parce que c'est celui de la paresse et des prétentions : on veut paroître instruit ; on veut étaler dans les entretiens, dans les brochures, dans les journaux, dans les livres, de la science, de l'érudition ; on veut pouvoir disserter sur tous les sujets, citer des faits, nommer des auteurs, donner des définitions, fixer des dates, alléguer des autorités, raconter même l'anecdote des anciens temps. Le changement opéré depuis quelques années dans les fortunes, n'a pas laissé de contribuer à développer ce genre d'ambitions : les nouveaux riches ont senti que les jouissances dont la possession de l'or est la source, s'épuisoient aisément ; que la considération même qui accompagne la richesse, avoit besoin d'être soutenue par celle qui s'appuie sur les qualités de l'esprit ; ils ont voulu s'instruire ; ils ont cherché à s'élever par leurs connoissances au niveau de leur état.

Les voies les plus courtes pour arriver à quelqu'instruction, devoient être les plus convenables : il falloit aller vite pour regagner tant d'années passées dans les occupations de l'intrigue et dans la honte de l'ignorance. Jamais, d'ailleurs, la mollesse des esprits ne fut plus grande : La Fontaine disoit que les longs ouvrages lui faisoient peur ; mais ils épouvantent sur-tout les lecteurs d'aujourd'hui : ils voudroient pouvoir s'instruire

sans ouvrir un livre; c'est une vraie maladie physique, un vice dont les cerveaux sont attaqués : violemment ébranlés par cette succession rapide d'événemens qui depuis quinze ans les ont frappés coup sur coup, ils n'ont plus assez de consistance pour être capables d'un certain degré d'attention; ils manquent de la fermeté nécessaire pour concentrer long-temps leurs forces sur le même objet.

Sous Louis XIV, les romans eux-mêmes, tout faux et tout mauvais qu'ils étoient, prouvoient la vigueur et la solidité des esprits : ils n'avoient guère moins de douze ou de quinze volumes; et l'on voit que les courtisans, que les beaux esprits, que les grandes dames, que les petites bourgeoises les dévoroient. Aujourd'hui on ne peut plus lire, et c'est pour cela qu'il nous faut des dictionnaires : c'est le spécifique le plus heureux, la plus merveilleuse recette pour pallier cette maladie des esprits rongés à-la-fois de paresse et de vanité; un dictionnaire soulage l'une et satifait l'autre : il vous procure les honneurs de la science, et vous dispense des fatigues de l'étude; ses effets sont presque magiques : c'est une espèce de talisman; il opère des métamorphoses : il convertit tout-à-coup le sot en homme d'esprit; il change l'ignorant en érudit : on ouvre son dictionnaire, et dans un instant on sait des dates, on sait des faits, des définitions, des étymologies grecques, latines, hébraïques, caldaïques, on met dans sa tête, en un quart-d'heure, ce qui pourroit coûter des années de recherches, et ce qu'assurément on ne chercheroit pas, si l'on n'avoit l'admirable ressource de ces livres commodes où la science, dépouillée de ses épines, n'offre que des fleurs à cueillir.

J'avoue que je fais peu de cas des dictionnaires de faits, mais j'aime beaucoup les dictionnaires de mots;

c'est à ramasser, classer et définir des mots que les dictionnaires sont bons ; c'est là leur véritable destination : leur nom même le prouve. Les faits sont nécessairement présentés dans les dictionnaires d'une manière incohérente, isolée, tronquée; l'instruction qu'on y puise, outre qu'elle est beaucoup trop superficielle, n'est propre en général qu'à induire en erreur : elle est illusoire, fausse et trompeuse. C'est dans l'histoire qu'il faut chercher les faits : c'est là qu'ils se trouvent environnés de tous les détails, de tous les accessoires, de toutes les circonstances qui peuvent les rendre vraiment intéressans, solidement instructifs. Mais les dictionnaires sont d'une utilité réelle, lorsqu'ils ont pour but, soit de fixer la signification des mots d'une langue, d'après l'usage et les auteurs, soit de recueillir les termes de quelque science ou de quelqu'art en particulier, ou de plusieurs sciences et de plusieurs arts à-la-fois, soit d'offrir les origines des mots, leurs racines, leurs étymologies. C'est un dictionnaire de cette espèce que M. Lunier présente aujourd'hui au public, et son travail mérite d'en être favorablement accueilli : il est fondé sur des recherches étymologiques où l'auteur a mis beaucoup d'exactitude, en même temps qu'il a su garder cette mesure qu'il est trop facile de passer dans cette partie curieuse et importante de la grammaire; il embrasse presque toutes les sciences humaines, dans une étendue pourtant très-bornée; il contient des définitions courtes, précises, très-propres à donner, sans embarras et sans superfluités, une idée nette et juste des objets que représentent les différens termes qui appartiennent aux arts et aux sciences. On ne sauroit avoir trop de reconnoissance pour ces hommes laborieux qui, presque sans aucun intérêt de gloire personnelle, sans aucune vue

de fortune, s'occupent de tout ce qui peut contribuer à l'utilité publique, et semblent s'oublier eux-mêmes pour se sacrifier à l'instruction des autres.

L'étymologie est peut-être la partie de la grammaire la plus digne de fixer l'attention des esprits curieux; elle répand sur le langage des lumières aussi vives qu'agréables; tandis que tout ce qui tient à la métaphysique des langues est par soi-même difficile, abstrus, épineux, ennuyeux; l'étymologie amuse l'esprit en l'éclairant: elle s'occupe de faits, d'observations positives, presque toujours susceptibles de la clarté la plus lumineuse. Les autres parties de la grammaire ne présentent que des raisonnemens déliés, alambiqués, des idées abstraites et subtiles, souvent très-obscures; on se dégoûte bientôt des autres spéculations grammaticales, qui fatiguent l'esprit sans le satisfaire. L'étymologie offre à chaque instant un plaisir nouveau, avec une nouvelle instruction; elle pique et réveille sans cesse la curiosité par l'attrait sans cesse renaissant de découvertes toujours agréables; on peut même révoquer en doute l'utilité des autres études grammaticales, celle de l'étymologie est évidente: elle seule peut nous faire connoître à fond notre langue, en nous indiquant les sources d'où sont dérivés les mots dont nous nous servons tous les jours; elle seule peut régler convenablement l'usage irréfléchi que nous en faisons, et substituer heureusement la lumière de l'intelligence à l'impulsion obscure de l'instinct et de l'habitude aveugle qui nous conduisent communément dans des applications plus ou moins hasardées. Elle contribue singulièrement à nous donner cette science de la propriété des mots, que les plus grands écrivains et les plus habiles critiques ont toujours regardée comme une des

bases fondamentales de l'art d'écrire. Mais l'avantage de l'étude des étymologies est sur-tout incontestable quand on l'envisage sous le rapport de la nomenclature des sciences et des arts, dont presque tous les termes ont été empruntés aux langues grecque et latine, ou formés de mots tirés de ces deux langues.

C'est ce dernier objet que M. Lunier a eu particulièrement en vue, quoique cependant il ne s'en soit pas si exclusivement occupé qu'on ne trouve dans son ouvrage beaucoup d'étymologies, qui y sont à peu près étrangères : en général, il paroît s'être proposé de recueillir avec un goût et une exactitude dont on ne peut lui savoir trop de gré, tout ce que les travaux des étymologistes, qui l'ont précédé, fournissent de plus judicieux, de plus raisonnable et de plus solide. Car, plus la science des étymologistes est attachante et agréable, plus elle a d'écueils qu'on ne peut éviter, qu'en ne se laissant pas trop maîtriser par son attrait. Les Ménage, les Debrosses, le président Bouhier, M. Court de Gebelin n'ont pas toujours eu dans leurs laborieuses et savantes recherches, dans leurs doctes et utiles découvertes toute la retenue que l'on pourroit désirer ; l'ardeur de tout expliquer, l'agrément infini attaché à ce genre d'étude, et peut-être aussi l'ambition de montrer beaucoup de savoir les ont quelquefois égarés ; et l'on peut dire que souvent leurs efforts n'ont servi qu'à jeter du ridicule sur une étude d'ailleurs si recommandable, et qu'à l'exposer au mépris des gens dont l'esprit est plus prompt que juste. M. Lunier a évité ces excès : on ne trouve presque rien de hasardé dans son livre ; tout y est solidement instructif ; tout y porte la marque d'un jugement sûr, d'une critique approfondie, d'un travail courageux : il a pris par-tout, mais avec choix ;

il a refondu avec discernement dans son ouvrage les ouvrages même les plus nouveaux, qui ont paru sur les mêmes matières.

Son livre est une espèce d'*Encyclopédie*; il renferme les notions fondamentales de toutes les connoissances, de toutes les sciences, de tous les arts, de tous les métiers; il est propre à éclairer les savans sur les objets de leurs études, quels qu'ils soient; à donner aux artistes des idées exactes des différentes parties de leur art; à diriger leurs idées, en leur faisant bien connoître les termes qu'ils emploient; car la justesse des idées tient plus qu'on ne pense à la connoissance des mots : l'artisan même peut s'y éclairer utilement sur son métier; et les gens du monde, qui veulent savoir tout sans rien approfondir, qui veulent parler de tout sans avoir rien étudié, dont une des plus douces jouissances est la conversation, qui chaque jour fait passer sous leurs yeux tant d'objets divers; ces hommes qui ont le temps d'entendre tout, de voir et d'effleurer tout, et qui ne se doutent pas qu'ils ignorent les trois quarts et demi d'une langue dont ils font un si grand usage, trouveront sans travail, sans peine, dans cet excellent livre, une foule de notions, d'explications, d'interprétations, qui doublera pour eux le plaisir des entretiens, en y répandant l'instruction et la clarté, qui en sont les premiers charmes.

Ils ne doivent pas craindre de s'égarer sur les traces du savant auteur de ce Dictionnaire. S'il est exact et sage dans le choix des étymologies, si dans un très-court espace il a su renfermer tant de matières, la justesse précise de ses définitions ajoute encore un nouveau prix à son ouvrage : c'est sur-tout par cet endroit que pèchent la plupart des dictionnaires.

Leurs auteurs, plus jaloux d'amasser, d'accumuler des mots, que de les définir avec exactitude, cherchent moins à faire de bons livres qu'à entasser un grand nombre de volumes. M. Lunier à suivi la méthode contraire : il définit chaque terme avec précision, comme il choisit chaque étymologie avec jugement, et son Dictionnaire offre plus de substance, plus de choses, plus de véritable instruction dans les bornes de trois volumes, qu'on n'en pourroit trouver dans beaucoup d'ouvrages de même genre, deux ou trois fois plus considérables et beaucoup plus dispendieux. Y.

XXXIV.

La Chimie appliquée aux Arts, par M. J.-A. Chaptal.

Avant de parler de cet ouvrage, un des meilleurs et des plus utiles qui aient été composés sur la chimie, depuis qu'elle a subi parmi nous une si grande révolution, nous croyons devoir faire quelques réflexions qui serviront peut-être à faire mieux sentir les difficultés que son auteur à dû surmonter pour l'amener à sa perfection.

La petitesse est comme le caractère dominant de toutes les découvertes du dernier siècle. C'est une chose assez remarquable, que dans ce même temps où les sciences ont exercé sur les lettres et sur les empires une si notable influence, et où le bruit *de leurs progrès* a si souvent retenti aux oreilles de la multitude, il n'ait cependant paru ni sur la physique, ni sur la chimie, aucun de ces ouvrages qui porte tout-à-coup la gloire de leur auteur au niveau de celle d'un grand orateur ou d'un

grand poète, et qui font connoître son nom bien au-delà des bornes ordinaires du monde savant. Lorsque les Descartes et les Newton se signalèrent par les découvertes qui ont rendu leur nom immortel, non-seulement les savans, mais les gens de lettres, mais tous les hommes un peu instruits savoient en quoi ces découvertes consistoient : ces derniers en avoient du moins quelqu'idée; tout le monde en parloit. Aussi l'on peut dire que ces grands hommes ne furent pas seulement admirés par leurs pairs, ils le furent par tous leurs contemporains, et ils reçurent de leurs nations mêmes le tribut d'éloges que les savans de ce siècle ne reçoivent que de leurs académies et de leurs sociétés littéraires.

Cependant on s'occupoit alors beaucoup moins des sciences qu'on s'en s'occupe aujourd'hui : on parloit moins de leurs progrès; et tout en rendant hommage aux grands hommes qui les cultivoient avec tant de gloire, on étoit loin d'attribuer aux sciences seules le privilége de nous perfectionner. Au contraire, maintenant qu'on parle par-tout des progrès des sciences, peu de gens sauroient dire en quoi consistent ces progrès : on s'extasie par-tout sur les découvertes de nos savans, et il n'y a plus que les gens très-instruits qui aient quelqu'idée de ces découvertes. Enfin, le nom des sciences fait beaucoup plus de bruit qu'autrefois, et le nom de ceux qui les cultivent avec succès en fait beaucoup moins. D'où naît cette différence ?

Elle ne vient point du peu de cas que l'on fait aujourd'hui des savans. Il seroit, au contraire, aisé de prouver que jamais ils n'ont été environnés d'autant d'éclat et de dignité qu'à présent. C'est que les savans se sont mis eux-mêmes hors de la portée du public, non par la grandeur de leurs conceptions (car il n'y a peut-être rien de vraiment grand qui ne soit, jusqu'à

un certain point, à la portée de tout homme d'un sens droit et médiocrement éclairé), mais par la subtilité et par la délicatesse de leurs découvertes. Qu'a-t-on trouvé depuis cinquante ans, je ne dis pas qui soit vraiment utile, mais dont l'utilité soit assez frappante pour étonner tous les esprits? Les sciences, dit-on, font tous les jours des progrès. Oui, on découvre tous les jours bien de petites choses que les yeux seuls des savans peuvent apercevoir : on calcule avec une dextérité merveilleuse de petits effets ; et les résultats de tous ces calculs sont d'une justesse qui étonne quelquefois le savant même qui les a faits. On a inventé pour mesurer de petits angles, de petits poids, de petites impulsions; on a inventé, dis-je, de petits instrumens dont la perfection est telle, que les savans n'auroient jamais cru qu'on pût y parvenir. Mais ce sont les savans tous seuls qui admirent et qui s'étonnent : car, il n'y qu'eux qui puissent voir, apprécier, toucher même cela. Nous avons déjà eu occasion de faire observer que la physique elle-même est devenue comme un tortueux labyrinthe, dont les petites allées, tournant sur elles-mêmes, n'aboutissent qu'à de petits sentiers où les savans se rencontrent sans cesse les uns les autres, et ne peuvent jamais être sûrs de connoître quel est le chemin qui a déjà été parcouru, ni quel est celui d'entre eux qui l'a parcouru le premier. Or, ce que nous avons dit de la physique, nous le disons aussi, et à bien plus forte raison, de la chimie : car le chimiste, s'occupant sans cesse à décomposer de petits corps, et se proposant pour but, quoiqu'il n'y parvienne jamais, de les réduire à leurs élémens les plus simples, n'ayant d'ailleurs, pour y arriver, d'autres forces à employer que celles des *affinités*, c'est-à-dire, les plus petites de toutes les forces, ou du moins les plus difficiles à

apprécier, puisqu'elles deviennent nulles toutes les fois qu'elles n'agissent pas à d'infiniment petites distances, il est clair que le chimiste ne peut guère éviter d'avoir pour résultat de ses longs travaux, de très-petites découvertes. Je dis *petites*, pour employer le langage ordinaire, parce qu'elles paroîtront toujours telles au public. Je suis d'ailleurs très-convaincu, sur-tout après avoir lu l'ouvrage de M. Chaptal, que ces découvertes peuvent devenir très-utiles.

Et voilà le véritable avantage que les sciences ont sur les lettres. Voilà ce qui distinguera toujours les travaux du savant, de ceux du poète et de l'orateur; l'homme dont l'objet principal est d'instruire ou d'être utile, de l'homme dont le but premier est de plaire et d'être agréable. Il y a pour les sciences, comme pour les lettres, un temps où elles font des progrès rapides, et un moment où elles jouissent du plus grand éclat dont elles soient susceptibles. Mais il y a entre les unes et les autres cette différence, que les lettres, lorsque le temps de leur gloire est passé, ne sauroient rien produire qui remplisse parfaitement leur objet, et que les sciences, au contraire, lorsque le temps des grandes découvertes est fini, non-seulement sont encore utiles, mais le sont même quelquefois plus qu'elles ne l'ont jamais été. On a beau faire : on n'enchante plus, on ne charme plus, avec des vers ou des discours médiocres, des hommes une fois accoutumés à des chefs-d'œuvres de raison et de goût; mais on les instruit, on les aide encore; et s'il n'est pas toujours aisé de leur plaire, il l'est toujours de les servir. Ainsi, on ne peut pas dire que les sciences aient nécessairement, comme les lettres, un temps de décadence : elles continuent, au contraire, d'avancer, mais sur la même ligne, sans s'élever assez pour se faire

remarquer comme auparavant, sans s'abaisser à tel point qu'elles en deviennent moins dignes d'estime : car remarquons, pour être juste, que le savant ne s'abaisse pas lorsqu'il s'occupe des détails les plus minutieux de la sience. Souvent même ses découvertes ne s'en adaptent que plus facilement aux divers besoins de la société. Les découvertes qui font le plus de bruit ne sont pas toujours celles dont on fait les plus nombreuses ou les plus avantageuses applications; et, pour en donner un exemple connu de tous les lecteurs, qui est-ce qui oseroit dire que l'idée d'appliquer l'algèbre à la géométrie n'a pas été plus utile à la physique, à la mécanique, au plus grand nombre des sciences, que la découverte même de l'attraction? Cependant, tout le monde connoît au moins l'attraction de nom : personne n'ignore que c'est Newton qui en a parlé le premier; et il n'y a guère que les gens instruits qui sachent qu'on doit la première idée à Descartes.

Lors donc qu'on est arrivé à ces temps où les sciences ne font plus que des progrès lents et minutieux, et dans lesquels les savans ne peuvent plus se distinguer que par de petites découvertes, il est extrêmement difficile d'apprécier ces progrès; et un livre dont on veut faire comme le recueil de tout ce que les savans découvrent d'utile, devient la plus difficile de toutes les entreprises qu'un savant lui-même puisse former : car toutes ces inventions si petites qu'il faut alors recueillir, ont été précédées d'essais encore plus petits qu'il faut avoir suivis. Il faut avoir vu, et plusieurs fois et de près, toutes ces expériences, dont on se promettoit d'abord tant de merveilles, et dont les résultats ont été si vagues, si insignifians, quand ils n'ont pas été tout-à-fait trompeurs; il ne suffit pas même de les avoir vues, il faut les avoir faites et

répétées pour être en état de les bien juger. N'oublions pas, sur-tout, que ce sont les petits détails qui font toute l'utilité d'un pareil livre, et que ce sont encore ces mêmes détails qui pourroient en être l'écueil : car, pour bien remplir son objet, il doit contenir tout ce qui est bon et utile, quelque petit qu'il soit; mais aussi, il ne doit contenir que cela.

Et voilà le livre que M. Chaptal vient de faire sur la chimie. Il ne falloit pas moins que toute sa sagesse, toutes ses lumières et tout son talent pour y réussir. Nous ne le louerons pas d'avoir, en quelque sorte, deviné le secret de beaucoup de petites découvertes que leur petitesse même auroit dérobées à des yeux moins exercés que les siens; mais nous le féliciterons d'avoir recueilli avec tant d'attention et de bonheur toutes ces semences que la chimie a, pour ainsi dire, jetées au milieu des arts, et de n'avoir négligé aucune de celles qui pouvoient produire du fruit. Son ouvrage est comme le dépôt de tout ce que la chimie moderne a découvert d'utile. Il est beau de voir un savant qui pourroit lui-même s'illustrer par des découvertes, sacrifier son temps toujours précieux à recueillir celles des autres. Il est beau de le voir donner à l'instruction de simples artistes les mêmes soins qu'il s'imposeroit peut-être, s'il vouloit encore une fois se faire admirer de ses pairs. Considéré sous ce rapport, l'ouvrage de M. Chaptal ne demandoit pas seulement du temps, de la science et du talent; il ne suffit pas de dire, enfin, que *la Chimie appliquée aux Arts* ne pouvoit être bien faite que par un savant tel que lui, il faut ajouter que, pour oser l'entreprendre, il falloit déjà s'être illustré comme lui par plus d'un bon ouvrage dans un genre plus élevé; car il faut avoir des titres bien reconnus à la gloire

pour se décider, quand on sent qu'on est fait pour elle, à ne mériter que la reconnoissance.

Ajoutons que, dans cet ouvrage, qu'il a modestement intitulé *la Chimie appliquée aux Arts*, M. Chaptal ne s'est point borné à juger les travaux du chimiste. Souvent il jette, en passant, sur ceux du minéralogiste et du physicien, le coup-d'œil du savant, qui reconnoît par-tout ce qui appartient à son objet, et qui s'en empare. Ainsi, l'on peut dire que son livre sera un monument de l'utilité dont peuvent être toutes les sciences physiques; et que parmi les hommes, qui en ce moment les cultivent avec quelque succès, il n'en est pas un seul peut-être qui n'y retrouvât, sinon les titres de sa gloire, au moins ceux qu'il peut avoir à la reconnoissance des artistes. Essayons maintenant de donner une idée de cet ouvrage.

Il commence par un discours préliminaire, dans lequel l'auteur, après avoir déterminé l'objet qu'il se propose, qui est de rassembler dans un même livre toutes les lumières que la chimie peut fournir aux arts, entre dans les détails du plan qu'il a suivi, et des raisons qu'il a eues de se le prescrire. Ainsi, l'objet qu'il se propose n'est pas de faire un Traité particulier sur chaque art; car, dit-il, « outre qu'une entreprise de cette nature seroit au-dessus des forces d'un seul homme, un tel ouvrage présenteroit nécessairement des répétitions fatigantes. L'air, l'eau, la chaleur, la lumière, agissent d'après les mêmes lois entre les mains de tous les artistes, et il suffit d'indiquer les propriétés respectives de tous ces agens, et la loi de leur action, pour que chaque artiste connoisse la cause, le mobile et le principe de ses opérations ».

L'ouvrage de M. Chaptal ne diffère donc d'un Traité ordinaire de chimie, que par les applications plus fréquentes qu'il fait de cette science aux besoins de la société ; et il n'auroit eu besoin peut-être que d'y ajouter quelques définitions qui y manquent, pour pouvoir l'intituler : *Élémens de Chimie, à l'usage de ceux qui cultivent ou exercent les arts.* La sagesse de ce plan est assez évidente, pour que nous nous croyions dispensés de le développer plus longuement ici ; nous aimons mieux employer l'espace qui nous est accordé, à faire, sur ce même discours préliminaire, quelques observations critiques qui conviendront peut-être mieux que toute autre à la nature de ce journal.

« La chimie des arts, dit M. Chaptal, considérée sous ce point de vue, est *comme un phare* que la main des hommes a *suspendu* dans le sanctuaire des opérations de l'art et de la nature pour en éclairer tous les détails ».

Nous ne savons si la chimie, qui ne consulte ordinairement la nature qu'à l'aide des cornues et des creusets, et dont toutes les opérations sont, pour ainsi dire, ténébreuses, peut être comparée à *un phare;* mais, dans ce cas même, il nous semble qu'il faudroit plutôt *élever* ce phare que le *suspendre*. Ce mot est consacré par l'usage à désigner la tour qui soutient un fanal, et non pas le fanal lui-même, ou du moins le fanal tout seul. Nous devons ajouter, pour être parfaitement justes, que si cette comparaison est ambitieuse, elle ne nous a frappé que par le contraste qu'elle forme avec le ton ordinairement simple et modeste de cet ouvrage, et que si elle renferme une légère incorrection, au moins c'est la seule que nous ayons rencontrée dans ces quatre volumes.

Nous serions tentés d'accuser d'un peu d'exagération tout l'éloge que M. Chaptal fait de la chimie, et surtout ce qu'il ajoute, en parlant de la grande révolution que cette science a éprouvée de nos jours : « Des élémens inconnus jusqu'alors, dit-il, ont été ajoutés à ceux qu'on connoissoit déjà.... L'analyse de l'air et de l'eau est venue éclairer l'action de ces deux substances ». Enfin, il prétend que la chimie « nous a fourni les moyens de nous élever dans les airs, et d'aller consulter la nature à trois ou quatre mille toises *au-dessus de nos têtes* ». Nous pourrions demander si on est bien sûr que tous ces corps que la chimie moderne n'est point encore parvenue à décomposer, sont indécomposables, et par quelle expérience on s'est convaincu qu'ils sont de véritables *élémens*. Nous serions peut-être fondés à dire que celle par laquelle on croit s'être assuré qu'on peut à son gré décomposer l'eau et la refaire, n'est pas tellement évidente dans ses résultats qu'elle ne laisse plus lieu à aucune objection. Sur ces deux assertions la postérité jugera peut-être autrement que les savans les plus distingués de nos jours ; et si cela arrive, ce ne sera pas la première fois que les jugemens d'un siècle, je dis les jugemens portés par les hommes les plus éclairés et les plus dignes de foi, auront été cassés par le siècle suivant. Mais quel est le savant, quel est l'homme qui, lorsqu'il parle de ce qui fit son bonheur et sa gloire, peut se défendre d'un peu d'enthousiasme ? Si la chimie doit beaucoup aux travaux de M. Chaptal, la chimie, à son tour, le lui a bien rendu ; et on pourroit considérer l'éloge exagéré qu'il en fait comme n'étant produit que par un excès de reconnoissance. Nous nous bornerons donc à lui faire observer que si on s'élève dans les airs avec le

secours d'un gaz qui a été trouvé par les chimistes, ce n'est pourtant pas un chimiste qui a inventé les ballons, et que dans les premières expériences aérostatiques qui furent faites, il ne fut employé aucune sorte de gaz. Enfin, nous sentons bien que cette expression *d'aller consulter la nature à trois ou quatre mille toises au-dessus de nos têtes*, ne sera prise par personne tellement à la lettre qu'elle en paroisse contenir un sens ridicule, cependant nous aimerions mieux que M. Chaptal eût dit à trois ou quatre mille toises *au-dessus de la terre*.

Pour donner une idée complète de ce discours et de la sagesse qui y domine, il ne nous reste qu'à en citer quelques passages; et ici nous n'avons que l'embarras du choix, entre des conseils également sages, et des morceaux également bien écrits. Nous nous contenterons d'en citer deux : le premier, parce qu'il prouve que M. Chaptal n'est pas tellement prévenu en faveur de la chimie, qu'il ne sente lui-même le danger que courroient les artistes, en donnant inconsidérément trop de confiance à tout homme qui prend le nom de chimiste; le second, parce qu'il nous paroît contenir la démonstration du double titre qu'il a lui-même à leur confiance; je veux dire l'expérience qu'il a en sa double qualité de savant qui a bien étudié les arts, et d'administrateur qui les a long-temps dirigés avec succès.

« En convenant, dit-il, que la chimie a rendu de grands services; en espérant qu'elle en rendra de plus grands encore, lorsque ses recherches, éclairées par le progrès des connoissances, s'appliqueront plus particulièrement aux arts, nous ne pouvons nous empêcher de prévenir l'artiste et le manufacturier contre l'abus qu'on fait du mot de chimie, et de les inviter à

ne pas accorder une confiance aveugle, ni à tous les ouvrages qui portent ce nom, ni à tous les individus qui prennent le nom de chimistes. La chimie a ses adeptes et ses charlatans comme les autres sciences : le fabricant pourroit aisément compromettre sa fortune et sa réputation, s'il régloit sa conduite ou fondoit des spéculations sur des calculs de cabinet, sur quelques petits résultats de laboratoire, ou sur des annonces trompeuses.

» Ce n'est qu'avec la plus grande circonspection qu'on doit porter dans les ateliers les innovations, quelqu'avantageuses qu'elles paroissent. Avant de changer ce qui est, avant de modifier ce qui prospère, avant de détourner un cours d'opérations qu'on croit pouvoir améliorer, il faut que l'expérience ait prononcé sur les changemens qu'on projette, et que le nouveau procédé ait reçu la sanction de la pratique, et même l'aveu du consommateur ».

Le second passage concerne ces fabriques que l'on établit dans un temps avec légèreté, et que dans un autre on a laissé tomber avec indifférence. M. Chaptal voudroit qu'avant de les établir on consultât « le sol, le climat, le caractère des habitans et l'intérêt de l'agriculture....

» En partant de ces principes, dit-il, la France doit s'occuper essentiellement des manufactures de laine, de soie, de lin, de chanvre, etc., dont le sol lui présente avec abondance les matières premières. Ce n'est que par une interversion déplorable de cet ordre de choses, qu'on a vu le gouvernement encourager, il y a un demi-siècle, les fabriques de coton, sans penser que le sort de ces établissemens, nourris par des matières du dehors, alloit être livré à toutes les chances des révolutions, à toutes les

intrigues des cabinets, à toutes les variations des lois sur les douanes, et que les fabriques essentiellement territoriales souffriroient d'autant plus de cette concurrence, que pour encourager, multiplier et raffermir ces établissemens naissans, il falloit accorder des primes, etc., etc. ». L'auteur fait observer sagement, en note, qu'il « parle de ce qu'on auroit dû faire il y a cinquante ans. Aujourd'hui, ajoute-t-il, que les fabriques de coton forment une branche considérable de notre industrie, aujourd'hui que les travaux sur le coton occupent à peu près deux cents mille individus, le gouvernement doit sans doute les protéger ».

Ici notre tâche devroit être finie, car le reste de cet ouvrage n'est plus du ressort ordinaire de ce journal. Cependant, comme son extrême clarté le met à la portée de presque tous les lecteurs, nous croyons que, sans trop présumer de la patience des nôtres, nous pouvons continuer d'en extraire quelques passages qui nous ont paru les plus remarquables. Nous suivrons donc avec d'autant plus de confiance la route que nous nous sommes tracée, que peut-être nous y trouverons l'occasion de faire encore quelques observations dont l'objet ne nous sera pas entièrement étranger.

Dans le chapitre 1er., consacré au développement *des causes naturelles qui modifient l'action chimique*, l'auteur expose, avec sa clarté ordinaire, tous les mystères de l'affinité; mais il nous paroît tirer, dans ce même chapitre, une conséquence qui a le double tort de n'être point exactement vraie, et de ne pas suivre de ce qui précède : « Les diverses substances, dit-il, qui composent cet univers sont *donc* soumises, d'un côté, à une loi générale qui tend à les rapprocher; de l'autre, à un agent puissant qui tend à les éloigner.

Ces deux grandes forces de la nature, opérant sur tous les corps, se balancent continuellement dans leur action, et les changemens qui surviennent dans leurs proportions sont la cause principale de presque tous les phénomènes dont s'occupe le chimiste ». Il est possible qu'en effet le chimiste ait cru reconnoître dans tous les petits corps sur lesquels il opère l'existence d'une *force de répulsion ;* et ce dont nous ne faisons aucun doute, c'est que M. Chaptal connoît mieux que nous ce qui se passe dans les creusets et dans les fourneaux ; mais nous croyons pouvoir ajouter que, *dans l'univers*, rien ne démontre l'existence d'une semblable force, ou du moins d'un *agent* qui la produiroit continuellement ; car si on nommoit *répulsion* ce mouvement qui empêche nos planètes de se réunir à leur centre d'attraction, et qui n'est que l'effet de cette impulsion qu'elles dûrent recevoir au moment même qu'elles furent créées, il est bien clair que cette répulsion ne seroit pas au moins l'effet d'un *agent*. Et si M. Chaptal a voulu désigner, par cette *répulsion*, l'effet ordinaire du *calorique*, qui tend à dilater tous les corps, et qui les dilate quelquefois au point de désunir leurs parties, il nous semble qu'en ce cas cet effet ressemble à celui que doit produire tout corps qui s'interpose entre deux autres, et qu'il n'est nullement nécessaire de le désigner par un nom particulier qui, à l'inconvénient d'être superflu, joindroit celui de donner l'idée d'une force inconnue.

Ce que l'auteur ajoute, dans ce même chapitre, au sujet du *lumique* (ou de la lumière), auroit eu peut-être besoin d'une légère modification : « Il paroît, dit-il, d'après tous les faits, que l'existence du *lumique* est inséparable de celle du calorique ; car l'action du calorique produit constamment de la lumière ; et lorsque la lumière est recueillie elle-même dans le

foyer des lentilles, ou réfléchie dans celui des miroirs concaves, elle produit tous les effets du calorique accumulé ». Il nous semble que l'auteur auroit dû avertir que la lumière réfléchie de la lune, quoique concentrée par les plus grandes lentilles ou les plus grands miroirs concaves, n'a cependant jamais fait sensiblement hausser la liqueur d'un thermomètre; ce qu'il auroit pu facilement expliquer par l'immense affoiblissement que subit la lumière avant d'arriver de la lune à nous. Sa phrase, telle qu'elle est, pourroit faire croire aux artistes qui la liront, que la lumière de la lune doit produire quelque chaleur.

Je ne puis terminer mes observations sur ce chapitre sans relever une citation que M. Chaptal a cru devoir faire d'une phrase de M. Lavoisier. Je la copie ici telle qu'il la cite: « Sans la lumière (a dit M. Lavoisier, *Traité élémentaire de Chimie*, page 202), la nature étoit sans vie; elle étoit morte et inanimée. Un Dieu bienfaisant, en apportant la lumière, a répandu sur la surface de la terre l'organisation, *le sentiment et la pensée* ». Nous ne concevons pas comment la lumière auroit produit l'organisation, encore moins comment elle produiroit le sentiment, et encore moins comment elle créeroit la pensée; et nous déclarons que si nous ne respections pas déjà infiniment la mémoire de M. Lavoisier, ce ne seroit pas cette phrase, toute poétique qu'elle est, qui la rendroit respectable à nos yeux. Nous prévenons encore que cette phrase a, dans un sens le tort, et dans un autre, le mérite d'être entièrement étrangère au chapitre qui la contient.

Ce qui fait la véritable gloire de M. Lavoisier, c'est d'abord d'avoir fait quelques découvertes heureuses;

ensuite, c'est d'avoir donné à la langue des chimistes une justesse et une précision qu'elle n'avoit point eue jusqu'à lui. Je crois devoir citer à ce propos une très-bonne observation que fait M. Chaptal. Il emploie le mot de *solution* pour exprimer « la division et la disparition d'un corps quelconque, sans qu'aucun des deux éprouve aucune altération dans sa nature ; » et il la distingue de la *dissolution,* qui « doit, dit-il, être réservée pour expliquer l'action d'un liquide sur un métal, une terre ou un alkali. Dans ce dernier cas, non-seulement il y a solution, mais il y a encore combinaison, et quelquefois décomposition de l'un des corps ». Après avoir averti qu'il emploie ces mots dans le sens que le célèbre Lavoisier leur a donné, « il paroîtra étonnant, ajoute-il dans une note, que les résultats de la *solution* et de la *dissolution* étant si différens, on ait exprimé, jusqu'à Lavoisier, ces opérations par un seul mot; car, dans la langue des sciences surtout, il faut éviter de désigner sous la même dénomination des résultats opposés, ou des opérations entièrement différentes ». Cette observation est juste : sans doute cela doit paroître étonnant; mais ce qui l'est encore plus, c'est que, jusqu'à M. Lavoisier, on ait employé pour caractériser même les produits chimiques, des expressions qui sembloient n'avoir aucun rapport avec eux; et, par exemple, qu'on appelât constamment *huile de vitriol* un liquide qui n'étoit ni de l'huile, ni du *vitriol.* Mais ce qui doit, d'un autre côté, justifier les chimistes anciens, c'est que toutes les langues sont pleines d'expressions pareilles, et que, sans une autorité extraordinaire, et même avec elle, on ne parviendra peut-être jamais à les en débarrasser. Qu'on en juge par les efforts que Voltaire a fait pour expul-

ser de notre langue française certains mots qui lui déplaisoient, et que l'usage a pourtant soutenus contre tout le crédit que Voltaire avoit.

Après avoir parlé des solutions et des dissolutions, M. Chaptal a dû naturellement parler de la cristallisation ; et comme il ne perd jamais une occasion de rendre justice à un homme illustre, ou de faire valoir ses découvertes, il développe ici, avec une clarté peu commune, non pas le système entier de M. Haüy, mais ce qui en fait la base, et ce qui suffit pour assurer à son inventeur le premier rang parmi nos minéralogistes. Nous faisons cette observation avec d'autant plus de plaisir, que nous avons entendu des hommes, qui d'ailleurs n'étoient pas dépourvus de science, affecter de confondre les découvertes de M. Haüy avec les idée de Romé de Lisle, comme s'ils trouvoient quelque satisfaction à décorer un mort de tous les titres de gloire qui appartiennent à un savant qui vit. M. Chaptal développe tout à-la-fois les idées de l'un et de l'autre ; et on voit bien, par le juste partage qu'il en fait, qu'il est lui-même très-intéressé à ce qu'on ne ravisse à personne la part de gloire qui lui revient.

Nous voilà à peine arrivés à la fin du premier volume ; et si nous voulions seulement citer de chacun des autres une partie des passages que nous avions remarqués et notés en les lisant, nous passerions de beaucoup les bornes que nous devons nous prescrire. Nous devons donc nous contenter d'indiquer quelques-uns des articles qui nous ont paru les plus curieux et les plus utiles, soit par les nouvelles idées, soit par les sages conseils qu'ils renferment. Parmi les premiers, nous compterions ceux sur la fabrication du charbon, sur le fer, sur la platine, etc. Parmi les autres, les articles sur la distillation des vins, sur la

chaux, sur la meilleure manière de construire les fourneaux, etc. Et nous ajouterons que nous pourrions remplir des pages entières des titres seuls des chapitres dans lesquels nous avons remarqué des passages que nous avions le projet de citer.

Les articles sur les bitumes et sur la houille nous paroissent encore plus curieux que tous les autres, par les idées ingénieuses qu'ils renferment, sur la manière dont ces minéraux ont pu se former. Nous allons citer un passage du premier, afin que nos lecteurs puissent se former une idée de la manière dont M. Chaptal développe son système ; et nous donnerons à cette citation une certaine longueur, parce qu'ayant à y relever une conséquence qui ne nous a point semblé juste, nous nous croyons obligés d'exposer, avec la plus grande exactitude, comment l'auteur l'a déduite.

Après avoir parlé de ces bitumes qui existent au milieu des terres, « et se présentent quelquefois par couches si épaisses que l'imagination la plus hardie ose à peine en rattacher l'origine à la décomposition des matières organiques, » M. Chaptal ajoute :

« A la vérité, en partant de l'état actuel de notre globe, il est difficile de concevoir la possibilité de la composition de ces couches énormes de bitume, par la décomposition des végétaux : car il est évident que la cause est inférieure à la grandeur de l'effet. Mais si nous remontons, par l'imagination, jusqu'à ces premiers temps où le globe, peu habité, ne présentoit presque par tout qu'un sol couvert de vastes lacs ou d'épaisses forêts, tel que nous le voyons encore dans les contrées où la main de l'homme n'en a pas changé l'état primitif ; si nous considérons que les mers sont, dans certains parages, tellement couvertes de végétaux vivans, que les vaisseaux ne sauroient s'y

frayer une route.... nous éleverons alors nos idées jusqu'à la hauteur du sujet....

» Dans les lacs et sur les bords des fleuves les mêmes causes existent; mais elles sont moins grandes, et l'effet leur est proportionné. Nous trouvons fréquemment, dans les attérissemens qui sont leur ouvrage, des dépôts de tourbe, de jayet ou de houille. Ce sont ces lacs primitifs que nous observons encore presque par-tout où l'homme n'a pas défriché, qui nourrissoient ces vastes fleuves dont nous admirons encore aujourd'hui l'étendue des lits. Ce sont ces lacs primitifs, qui, ayant disparu pour la plupart, pour se réunir au réservoir commun, paroissent avoir laissé, sur divers points de notre globe, des dépôts de divers genres, dont nous rapportons généralement la formation à une cause bien plus difficile à concevoir et à établir, le déplacement successif de la mer.

» Mais la décomposition de ces dépôts de plantes ne sauroient présenter constamment et par-tout la même nature de bitume..... Il est encore dans l'ordre naturel des choses que ces végétaux amoncelés forment des couches plus ou moins épaisses, que ces couches soient mélangées de matières étrangères, que les unes se forment sous les eaux, les autres au-dehors et sur la rive......

» *C'est encore en partant de ces principes,* qu'il sera facile de concevoir l'existence des plantes exotiques dans des couches de bitume qu'on exploite sous des climats qui leur sont étrangers. Le bambou et le bananier existent dans les mines de charbon des environs d'Alais, et M. Jussieu a retrouvé les plantes de l'Inde dans les charbons du Forez ».

Nous avons plusieurs fois relu ces pages et nous n'avons pu concevoir comment M. Chaptal pouvoit

déduire de *ses principes* sur la formation de la houille et des bitumes, que le bambou et le bananier doivent se trouver dans les charbons des Cévennes, et les plantes de l'Inde dans les charbons du Forez? Il nous semble, au contraire, que si, en chaque région de la terre, ces bitumes se sont formées au moyen de lacs qui existoient autrefois, et qui ont disparu, ils ne devroient contenir que les végétaux propres à la région même où on les trouve, et que si l'on y rencontre maintenant des plantes exotiques, c'est qu'apparemment il a existé une époque où les eaux et les terres mêmes furent entièrement bouleversées.

Mais aussi, pourquoi présenter comme étant la suite d'un système d'ailleurs très-ingénieux, ce qui n'est et ne peut être que la suite d'un déluge universel? Il y a des plantes exotiques dans tous les dépôts de houille et de bitume, parce qu'elles y ont été entraînées dans cette grande catastrophe du monde.

C'est cette conséquence qui me paroît de rigueur; et il me semble même que M. Chaptal doit l'admettre ou renoncer à son système, ou nier ce qui est, c'est-à-dire, qu'il existe des plantes exotiques dans les dépôts de bitumes. Il n'a qu'à choisir entre l'un de ces trois partis; car son système est tel, qu'il ne peut se concilier avec l'existence de ces plantes, à moins qu'il ne convienne aussi de la vérité de ce bouleversement : vérité qu'il croit comme moi peut-être, mais dont il ne dit pes un mot.

Nous devons dire maintenant qu'en rendant compte de cette *Chimie appliquée aux Arts*, nous nous sommes moins proposés de donner l'analyse complète d'un ouvrage aussi savant, que de payer à un livre aussi utile le tribut d'éloges qui lui est dû. Il ne nous reste qu'à témoigner le désir que nous aurions de voir paroître sur

chaque science un ouvrage composé sur le même plan, pourvu que cet ouvrage fût composé par un savant aussi distingué que M. Chaptal. Ce seroit peut-être le seul moyen de montrer au grand jour les obligations que nous avons aux savans de ce siècle. On sauroit, enfin, à quoi s'en tenir sur le mérite de leurs découvertes, et jusqu'à quel point est fondé tout le bruit qu'on fait du progrès des sciences. S.

XXXV.

La Sphère, poëme en huit chants, par DOMINIQUE RICARD, *traducteur des Œuvres morales de* PLUTARQUE.

L'AUTEUR de cet ouvrage a voulu rappeler la poésie à sa destination primitive : cet art qu'on a depuis si indignement profané, fut consacré d'abord à éclairer les hommes, à les rendre meilleurs ; l'agrément du rithme et de la mesure n'eût pas pour premier objet le vain plaisir de l'oreille ; les législateurs et les philosophes en firent un plus noble usage ; l'harmonie poétique ne fut pour eux qu'un moyen de graver plus aisément dans le cœur et dans l'esprit des peuples, les élémens des sciences et les préceptes de la morale ; les dieux eux-mêmes se servoient de la cadence des vers pour imprimer à leurs oracles un caractère plus auguste. Dans la suite, les hommes qui corrompent toujours les plus beaux dons de la nature, prostituèrent à des fictions insensées, à des passions dangereuses, ce charme innocent fait pour embellir la vertu ; et nous avons vu, de nos jours, de soi-disant philosophes, de prétendus grands hommes,

déshonorer ce langage divin par l'impiété, le mensonge et la débauche; corrupteurs de leur siècle, dont ils se disoient les précepteurs, ils ont préféré la réputation de grand poète à la gloire d'homme vertueux; ils n'ont cherché qu'à égarer ceux qu'ils devoient conduire; l'art des vers est devenu entre leurs mains un art séducteur et criminel; et ces prophètes imposteurs, au lieu d'être les interprètes de la Divinité, n'ont été inspirés que par un génie malfaisant et destructeur.

Les premiers sages, il est vrai, ne furent que des versificateurs; et si la véritable poésie n'est qu'une brillante imposture, félicitons-les de n'avoir pas été de grands poètes pour être de bons citoyens: le premier des hommes, et le plus semblable aux dieux, sera toujours celui qui fait du bien à ses semblables; le plus beau génie qui ne fait que du mal, sera toujours odieux et méprisable aux yeux du philosophe ami de l'humanité. Cet oracle est plus sûr que les exclamations de quelques fanatiques idolâtres des arts frivoles: jamais celui qui fait métier de tromper et de corrompre, ne sera un grand homme, ni même un honnête homme: donnons le premier rang parmi les poëmes didactiques, à ceux qui enseignent la vertu, et la seconde place aux ouvrages où les notions élémentaires des arts utiles sont embellis par le charme des vers.

Après l'agriculture, la première et la plus intéressante de toutes les sciences, rien n'est plus propre à nourrir l'esprit, à élever l'ame, que l'astronomie, genre des travaux rustiques: la connoissance des astres semble avoir, avec l'art de féconder les champs, les mêmes rapports que le ciel avec la terre. Sans l'influence des feux célestes, que seroit le globe que nous

habitons, sinon une masse inerte et stérile? et s'il n'y avoit point dans l'univers de germes à vivifier, d'êtres à éclairer et à réchauffer, que seroient ces flambeaux du monde, sinon un vain ornement et une pompe inutile? La plus grande peut-être, et la plus belle des idées poétiques, est celle de ce mariage fécond du ciel avec la terre, dont les nombreuses productions nourrissent tout ce qui respire. Il est difficile de se figurer aujourd'hui les transports des premiers hommes à l'aspect de cet œil de la Nature, de ce roi du ciel, qui chaque jour franchit à pas de géant l'étendue de son empire, et répand sur sa route la lumière et la vie. De quelle admiration et de quelle reconnoissance ne furent-ils pas pénétrés pour cette reine des nuits, qui préside au repos et au silence, qui éclaire sans brûler, et tempérant les feux de l'astre du jour, semble partager avec lui le trône du monde!

Je ne suis pas surpris que les premiers hommages des mortels se soient adressés à des météores, dont l'influence est si puissante, et la majesté si propre à inspirer la vénération : des peuples simples et grossiers ont dû naturellement faire des dieux de ces êtres bienfaisans placés au-dessus de leur tête, dans cette région qu'on suppose être le séjour des maîtres de l'univers; c'est la plus noble et la plus excusable des idolâtries.

Les créateurs de l'astronomie ont été des pasteurs qui, dans les plaines de la Chaldée, sous un ciel toujours pur, s'amusèrent à contempler cette foule innombrable de diamans dont la voûte céleste est parsemée : les peuples agricoles ont profité des observations de ces bergers oisifs, pour régler leurs occupations champêtres : les marchands en ont fait usage pour se guider sur les eaux; les magistrats, pour dis-

tribuer les opérations de l'année; les prêtres, pour marquer les époques de leurs fêtes. Le respect pour les phénomènes du ciel s'est tourné en superstition; on en est venu jusqu'à se persuader que des astres qui servoient de mesure au temps, qui donnoient le signal des travaux et influoient sur toutes les actions de la vie, avoient aussi une liaison intime avec les destinées des hommes; et dans ce même ciel qui nous apprend à régler le présent, on a cherché des oracles pour l'avenir : de là cette imposture séduisante de l'astrologie, qui trop long-temps a tendu des piéges à la curiosité crédule. Aujourd'hui, les étoiles sont réservées aux lunettes des savans, et non plus au charlatanisme des diseurs de bonne aventure. Une saine philosophie nous a familiarisés avec ces phénomènes qui jadis étoient la terreur de l'ignorance; aujourd'hui, le soleil peut voiler son flambeau, sans que le siècle le plus impie redoute une nuit éternelle : la lune peut nous dérober sa lumière, sans que personne s'en inquiète : nous ne faisons plus aux comètes l'honneur de les craindre; nous bravons le tonnerre, nous dirigeons ses coups, et le feu du ciel n'est plus pour nous qu'une récréation physique : de la superstition, nous nous sommes jetés dans l'incrédulité; des astres sont des objets bien indifférens pour des hommes qui daignent à peine croire en Dieu!

L'ouvrage de M. Ricard n'est autre chose qu'un Traité de Sphère, plus agréable et moins épineux que ceux qui servent d'introduction à la Géographie; il l'a composé pour les jeunes gens. Fontenelle, long-temps avant lui, s'étoit chargé de donner aux femmes des élémens d'astronomie, et, pour leur plaire, il s'étoit servi d'un moyen plus efficace que la versification. La galanterie, l'enjouement et l'élégance n'ont pas

besoin du rithme des vers, qui, dans notre langue, est souvent plus monotone qu'harmonieux : les Mondes de Fontenelle sont un joli petit roman astronomique, destiné à l'instruction de cette espèce de femmes qui ont assez de loisir pour s'informer de ce qui se passe dans les cieux. Quant à celles qui sont plus occupées du gouvernement de leur maison que du système du monde, elles jouissent du soleil et de la lune, sans trop s'embarrasser de connoître leur cours. Socrate lui-même ne faisoit pas grand cas de ces recherches curieuses, qui ont pour objet d'apprendre ce qui se fait dans la lune, tandis que nous ne savons pas ce qui se passe chez nous. Cicéron le loue d'avoir fait descendre la philosophie du ciel sur la terre, et de l'avoir employée à régler nos actions et nos mœurs, plutôt qu'à décrire la marche des astres.

Il ne faut donc pas chercher dans un Traité élémentaire, consacré à l'éducation de la jeunesse, cette grande poésie, ces fictions, ces images, ce feu divin qui caractérisent les productions du génie; l'auteur est un écrivain didactique, plutôt qu'un véritable poète; et quoique son sujet semble plus susceptible d'ornement que des détails d'agriculture, il s'en faut bien qu'il offre le même intérêt : l'art qui nourrit les hommes attache bien plus qu'une science de pure curiosité, pleine d'abstractions et de calculs; l'astronomie est bonne pour régler le calendrier, pour diriger le laboureur et le navigateur : ce qu'elle a de vraiment utile se réduit à quelques observations assez courtes; le reste est la pâture de l'amour-propre; et, dans toutes les sciences, ce qui fait la gloire du savant, est précisément ce superflu dont la société pourroit fort bien se passer. Celui qui se contente des seules connoissances

mathématiques véritablement applicables aux arts, mérite à peine le nom de mathématicien ; c'est un ignorant : le grand homme en ce genre est celui qui se consume sur d'inutiles combinaisons, et qui sait tout ce qu'on n'a pas besoin de savoir.

Il ne faut pas croire, cependant, que M. Ricard ait négligé l'agrément ; il abonde, au contraire, en digressions, en tirades, en épisodes : dans un poëme didactique, l'accessoire l'emporte sur le principal ; le premier devoir n'est pas d'instruire, mais de plaire ; les préceptes sont ce qu'on y cherche le moins ; les Géorgiques de Virgile n'apprennent rien au cultivateur ; elles sont le charme de tous les gens de goût ; mais les épisodes de Virgile sont des chefs-d'œuvres de poésie. Les descriptions de M. Ricard sont quelquefois dépourvues de chaleur et de précision : on y trouve plus de douceur que d'énergie, un style plus élégant que ferme et rapide : l'auteur ne s'est pas dissimulé la difficulté de son entreprise ; il en décrit les dangers au commencement du quatrième livre, mais il est plus aisé de les décrire que d'en triompher :

« Heureux le favori *du* dieu *de* l'art *des* vers,
» Qui, parmi tant d'objets *que contient* l'univers,
» Exerce son talent sur un sujet facile,
» Et trouve à ses désirs une Muse docile ;
» Qui, dans un doux loisir, composant ses tableaux,
» Sait, par des traits rians, égayer ses pinceaux ;
» Nous tracer tour-à-tour, sous des couleurs légères,
» Les combats des bergers, les *soucis* des bergères,
» Les utiles travaux *des actifs* laboureurs,
» Et les champs que pour nous fécondent *leurs sueurs !*
» Tantôt dans les écarts d'un délire agréable,
» Sa Muse rajeunit les vieux temps de la Fable,
» De la nuit du chaos tire les élémens,
» Nous peint de l'âge d'or les plaisirs innocens ;

» La reine de Paphos sortant du sein de l'onde,
» Et dans ces jours si purs de l'enfance du monde,
» Les dieux abandonnant leurs palais éternels,
» Pour jouir des vertus des paisibles mortels.
» Tantôt d'un sel piquant, où la gaîté respire,
» Son vers sur nos défauts aiguise la satyre;
» Ou fait pour soutenir un vol audacieux,
» S'il chante des héros les exploits glorieux;
» Si dans l'art d'émouvoir formé par Melpomène,
» De pitié, de terreur il vient remplir la scène,
» De ces tableaux frappans, les sublimes couleurs,
» Étonnent les esprits, intéressent les cœurs ».

Il y a peu de choses à reprendre dans ces vers; le style en est même assez poétique; mais l'ame et la vie leur manquent; on n'y trouve point cette heureuse chaleur, cette verve, cet élan qui décèle le génie; partout une facilité verbeuse énerve les idées, tout est marqué au coin d'une élégante médiocrité, si toutefois ces deux expressions peuvent s'allier ensemble; mais le don de la véritable poésie est si rare, que le travail de M. Ricard est toujours d'un grand prix, quoiqu'il ne s'élève nulle part au-dessus d'une versification pure et correcte. La foiblesse du style s'aperçoit moins dans les détails techniques, qui ne sont pas suceptibles d'enthousiasme, l'auteur alors a le mérite d'enfermer dans la mesure du vers des préceptes utiles; c'est lorsqu'il veut être poète, qu'on s'aperçoit sur-tout qu'il ne l'est pas. Par exemple, la description du lever du soleil, est un lieu commun très-brillant, mais très suranné, qu'il est facile de parer de vieux ornemens déjà usés par tant de poètes, mais que le génie seul pouvoit rajeunir:

« Que j'aime à contempler ton globe étincelant,
» Lorsqu'amenant le jour des bords de l'Orient,

» Je vois s'en élancer les heures diligentes,
» Et fuir à ton aspect les ombres pâlissantes,
» Qui, pour lutter encore contre tes feux vainqueurs,
» T'opposent vainement leurs humides vapeurs.
» Avant-coureur brillant du jour tout près d'éclore,
» De tes rayons naissans, je vois la jeune Aurore
» Combattre, repousser ces obscurs ennemis,
» Qui, par tes traits de feux divisés et soumis,
» Forcent déjà la nuit à replier ses voiles,
» Et dans leur prompte fuite entraînent les étoiles.
» Mais déjà tu parois comme un point radieux,
» Et des flots de lumière ont inondé les cieux;
» Ces nuages sembloient balancer ta victoire,
» Ils parent ton triomphe et relèvent ta gloire :
» Pénétrés de tes feux, leurs tourbillons flottans
» Déroulent suspendus en voiles éclatans,
» Forment ce dais brillant dont la riche parure
» Vient embellir le char du roi de la Nature.
» Ce roi majestueux s'élève dans les airs,
» Il traverse du ciel les immenses déserts;
» Et de traits enflammés parsemant sa carrière,
» Il dispense aux mortels son ardente lumière ».

M. Ricard embellit souvent la physique des grâces de l'imagination; il égaie les principes de l'astronomie, par des fictions heureuses qui produiroient un grand effet s'il avoit plus de feu, de rapidité et de nerf dans l'élocution : si le soleil s'éclipse, c'est la jalousie et la vengeance de la lune, qui dispute à son frère l'empire du soleil : si la lune elle-même s'obscurcit, c'est la terre qui prend parti pour le soleil. Ptolomée, dans les enfers, apprend avec indignation le succès de la sphère de Copernic ; il exhale son dépit dans un discours qui peint assez bien l'orgueil d'un savant humilié :

» Quoi! des siècles entiers qui consacroient ma gloire,
» N'ont pu d'un tel affront garantir ma mémoire.

» Un rival odieux qu'ont blessé mes succès,
» De sa haine sur moi vient épuiser les traits;
» Et lorsque mon courroux, réduit à l'impuissance,
» Lui fait peu redouter l'effet de ma vengeance,
» Il trouble lâchement ma gloire et mon repos,
» Et détruit en un jour un siècle de travaux.
» Et toi, titre flatteur de ma grandeur passée,
» Dont j'occupois toujours mon cœur et ma pensée;
» Toi qui renouvelois de si doux sentimens,
» Lorsqu'au sein de la paix, du séjour des vivans,
» Je voyois chaque jour, dans ces retraites sombres,
» Arriver des savans les glorieuses ombres,
» Témoins de tous les temps et de tous les pays,
» Dont les récits flatteurs et jamais démentis,
» M'attestoient qu'à l'envi, par d'illustres suffrages,
» Chaque âge éternisoit mon nom et mes ouvrages;
» Non, tu n'es plus pour moi qu'un objet odieux;
» Péris, et pour jamais disparois de mes yeux.
» A ces mots, dans l'excès de sa jalouse rage,
» Il veut au même instant détruire son ouvrage;
» Il le saisit, et l'œil tourné contre les cieux,
» Déjà dans son transport il accuse les dieux;
» Lorsque d'un bois voisin le chantre de la Thrace
» Accourt pour réprimer une imprudente audace
» Que des remords tardifs n'auroient pu réparer.
» Où la fureur, dit-il, va-t-elle t'égarer.
» Loin d'outrager des dieux la sage bienfaisance,
» Rends grace à leur bonté, respecte leur puissance;
» Lorsqu'enfin, dévoilant leurs secrets éternels,
» Ils daignent, par leur voix, instruire les mortels,
» Tu voudrois repousser le jour qui les éclaire.
» Quand de la vérité la céleste lumière,
» D'un préjugé honteux, vient dissiper l'erreur,
» Le bonheur des humains fait-il donc ton malheur?
« Mais un bien que ton cœur à peine osera croire,
» C'est qu'Uranie encor s'intéresse à ta gloire:
» Témoin de ta fureur, qu'elle devroit punir,
» Elle te fait promettre un brillant avenir.

» Ton rival, il est vrai, conserve l'avantage
» De voir de tes erreurs triompher son ouvrage;
» Il a de l'univers mieux pénétré les lois,
» Et de la vérité, rétabli tous les droits.
» Désormais les savans, que sa doctrine éclaire,
» Adopteront le plan de sa nouvelle Sphère;
» Quand des globes des cieux ils traceront le cours,
» L'astre, qui fait éclore et les nuits et les jours,
» Ne s'éloignera plus du centre de l'espace;
» A son roi la nature a marqué cette place.
» Il est temps de marcher au jour de la raison;
» Il doit seul aujourd'hui fixer l'opinion.
» Mais la faveur du ciel te laisse pour partage
» D'influer à jamais sur le commun langage.
» Esclave de tes lois, la foule des humains,
» Consacrera toujours tes glorieux destins:
» Elle ne croira pas que la terre mobile,
» Dans le vague des airs, roule d'un cours facile:
» Les dieux même voudront, pour adoucir tes maux,
» Pour immortaliser tes antiques travaux,
» Que complices forcés de l'erreur populaire,
» Les savans soient l'écho du préjugé vulgaire.
» Garde-toi de briser ce célèbre instrument;
» De la gloire immortelle, il est le monument:
» En tout temps et par-tout la prompte renommée
» Saura le proclamer du nom de *Ptolomée*.
» Du chagrin dévorant la funeste vapeur,
» A ces mots consolans, ne presse plus son cœur;
» Il tourne vers la sphère un œil de complaisance,
» Et dans les vifs transports de la reconnoissance,
» Sensible à ce bienfait qu'il n'a pas mérité,
» Il honore des dieux l'indulgente bonté.
» Satisfait de savoir qu'un si brillant ouvrage
» N'a plus du temps cruel à redouter l'outrage,
» Il va se reposer sous des arbres touffus,
» Près du divin Orphée et du savant Linus.
» De ses honneurs passés le destin le rassure,
» Il y voit un garant de sa gloire future ».

J'ai cité ce morceau tout entier, malgré son étendue, parce que c'est, à tous égards, un des meilleurs de l'ouvrage : l'idée en est ingénieuse et poétique ; le style a plus de mouvement et de chaleur qu'on n'en trouve dans les autres épisodes, et il paroît que l'auteur a plus de talent pour le dramatique que pour la poésie descriptive. Les notes sont peut-être la partie la plus intéressante de son ouvrage : il a puisé dans les meilleures sources les notions les plus exactes et les plus claires sur les principaux points de la science ; et il nous présente un résumé de tout ce que l'astronomie a de plus curieux et de plus agréable.

Sa notice sur les poètes qui ont traité des sujets relatifs à l'astronomie, est un bon morceau de littérature : les jugemens de l'auteur sont toujours dictés par une saine critique, et par-tout l'érudition s'allie avec l'agrément. G.

XXXVI.

Essai sur l'Astronomie.

Sous un règne propice à la gloire des arts,
Près du calme des champs, non loin de nos remparts,
S'éleva cette tour paisible et révérée,
A l'étude des cieux par Louis consacrée (1).
Je vins sur sa hauteur méditer quelquefois :
L'auguste poésie anime encor sa voix
En contemplant les cieux dont elle est descendue :
Son audace a besoin de leur vaste étendue.
Je connus, j'entendis les sages de ces lieux ;
Et quand j'ose chanter leur art audacieux,

(1) L'Observatoire.

Puissent-ils applaudir à celui du poète !
  Déjà de leurs travaux, confidente secrète,
La nuit descend, la nuit fait dans sa profondeur
De ses mille flambeaux rayonner la splendeur.
Cet empire des cieux qu'aujourd'hui développe
A l'œil observateur le savant télescope,
Cacha long-temps ses lois aux mortels curieux;
En vain sollicité par nos premiers aïeux,
Il s'ouvrit à nous seuls; et, vaincu par nos veilles,
Au verre industrieux confia ses merveilles.
  Cependant, vers l'Euphrate, on dit que des pasteurs
Du grand art de Képler rustiques inventeurs,
Étudioient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du temps les traces invisibles;
Marquoient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravoient sur la pierre; et du globe étranger
Que l'univers tremblant rêvoit par intervalle,
Savoient même embrasser la carrière inégale (1).
Ainsi l'astronomie eut les champs pour berceau;
Cette fille des cieux illustra le hameau.
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char,
Qui parcouroient au loin le vaste Sennaar.
Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse,
Dans les champs étoilés, la voyez-vous sans cesse
Promener le taureau, la chèvre, le bélier,
Et le chien pastoral, et le char du bouvier ?
Ses mœurs ne changent point : et le ciel nous répète
Que la docte Uranie a porté la houlette.
  Bientôt le laboureur imita le berger :
De saison en saison il sut interroger
Les signes immortels qui brillent sur nos têtes,
Et régla sur leur cours ses travaux et ses fêtes.
Réjouis-toi, Memphis, entonne des concerts :
L'éclatant Sirius se lève dans les airs;

(1) Les tables Chaldéennes.

Avec lui dans les champs l'abondance est venue;
Le Nil s'enfle, et du fond de sa grotte inconnue
Épanche de ses flots le tribut renaissant;
Son front porte d'Isis le mobile croissant;
Une urne est dans ses mains, où, d'or pur enrichie,
Brille du firmament l'image réfléchie;
Et les ailes du sphynx en ombragent le tour.
La rive au loin résonne; et le Dieu tour-à-tour
Compte, et nomme, et bénit les étoiles propices,
Qui, soulevant le poids de ses eaux bienfaitrices,
Ont donné le signal des moissons et des jeux (1).
Hélas, qu'ils sont changés ces rivages fameux!
L'Alcoran à la main, l'ignorance stupide
S'assied sur les remparts où méditoit Euclide (2):
Elle y commande seule, et c'est là qu'autrefois
Hipparque à la science imposa d'autres lois.
De la voûte étoilée il élargit l'enceinte (3),
Et toujours de ses pas elle a gardé l'empreinte.
Mais que d'erreurs encor! Les cieux trop entassés
Dans des cieux de cristal tournoient entrelacés;
Et les astres, conduits par le seul Ptolémée,
Publièrent mille ans sa fausse renommée.
Il confondit leur place, il changea leurs emplois.
Le soleil, indigné de perdre tous ses droits,
Descendit de son trône, et, soumis à la terre,
Au lieu d'être son roi devint son tributaire.
Cette muse au front calme, au regard sérieux,
Qui tient un globe d'or et mesure les cieux,
A ses frivoles sœurs quelquefois est semblable:
Sous un air de sagesse elle aime aussi la fable;
Et la fable a des cieux peuplé les régions.
O mère des beaux vers, des douces fictions!

(1) On sait que les débordemens du Nil firent naître en Égypte les observations astronomiques.

(2) Alexandrie, qui vit fleurir dans son école Euclide, Hipparque et tant d'autres grands hommes.

(3) Hipparque avoit à peu près compté deux mille étoiles.

O Grèce, ne viens plus de ton docte lycée
Rappeler la splendeur dès long-temps éclipsée !
Je sais que de ton nom les voyageurs épris,
Sur les pas de Choiseul vont chercher tes débris ;
Que ton goût instruisit le ciseau, la palette;
Qu'Homère anime encor les accens du poète,
Qu'il est le Dieu des arts ; mais tes sages vantés,
Dans Paris ou dans Londre aujourd'hui transportés,
Rougiroient des erreurs qu'enfantoient leurs écoles.
Les cieux déshonorés par tes rêves frivoles,
Oublièrent Thalès, Démocrite, Platon,
Mais ils me nomment tous Descartes et Newton.
Aux bois d'Académus, si fameux dans Athène,
L'imagination trop souvent se promène ;
Sous le portique même elle vient folâtrer.
C'est à Gnide, à Délos, qu'on la veut rencontrer :
On ne la cherche point dans l'asile des sages.
Qu'Ovide, en prodiguant l'esprit et les images,
Dieu du jour, avec toi fasse errer dans les airs
Les mois, tes douze fils aux visages divers ;
Qu'il monte, qu'il pénètre en ta cour immortelle ;
Qu'il t'élève, en des vers éblouissans comme elle,
Un palais que Vulcain enrichit à grand frais,
Comme si l'univers n'étoit pas ton palais (1)!
Ovide en a le droit : volez dans la carrière,
Coursiers dont les nazeaux nous soufflent la lumière,
Et qu'en réglant vos pas, les heures tour-à-tour,
Sœurs d'un âge pareil, nous mesurent le jour !
J'applaudis ces tableaux ; ils sont faits pour séduire :
Un poète doit plaire, un savant doit instruire.
Et qu'ai-je appris des Grecs, de ces peuples menteurs ?
Bien peu de vérités, d'innombrables erreurs.
Ils croyoient ces grands corps suspendus dans le vide,
Des points d'or attachés à leur voûte solide.

(1) *Voy.* le début du second livre des Métamorphoses :

Regia Solis erat sublimibus alta columnis,
Clara micante auro, etc.

Leur soleil fatigué descendoit dans les mers.
Rome, sans l'éclairer, soumettant l'univers,
Reçut les lois, les arts, les erreurs de la Grèce.
Quel système insensé nous a transmis Lucrèce!
J'aime ses grands tableaux, ses pensers vigoureux:
Soit que, réunissant sous un emblême heureux
Au pouvoir qui détruit le pouvoir qui féconde,
Entre Mars et Vénus il partage le monde (1);
Soit que du genre humain il peigne le berceau,
Qu'il brise de l'amour les traits et le flambeau,
Qu'il foule aux pieds la mort, et quand l'homme succombe,
L'instruise à mépriser les terreurs de la tombe (2).
Éloquent défenseur d'un dogme criminel,
Lucrèce dit en vain que l'esprit est mortel:
Le sien vivra toujours; mais à tant de génie,
Pourquoi tant d'ignorance est-elle réunie?
Il veut qu'au haut du ciel, l'œil immense du jour
N'ait que cet orbe étroit dont j'embrasse le tour;
Il se figure, enfin, qu'au réveil de l'aurore,
Mille feux s'élevant des monts qu'elle colore,
S'arrondissent en globe, et d'un soleil nouveau (3)
Tous les jours, dans les airs, vont former le flambeau.
Vérité qu'on fuyoit, il est temps de renaître!
Cieux, aggrandissez-vous: Copernic va paroître!
Il paroît, il a dit: et les cieux ont changé.
Seul, au centre du sien, le soleil est rangé;
Il y règne, et de loin voit la terre inclinée
Conduire obliquement les signes de l'année
Et, montrant par degré ses divers horizons,
En cercle, autour de lui, ramener les saisons.
O grand astre, ô soleil, ta loi toute-puissante
Régit de l'univers la sphère obéissante,

(1) *Voy.* l'Invocation à Vénus dans le premier livre de Lucrèce.

(2) *Voy.* les cinquième, quatrième et troisième livres du même poète.

(3) C'est dans le cinquième livre de Lucrèce qu'on trouve cette ridicule opinion.

Depuis l'ardent Mercure, en tes feux englouti,
Jusqu'à ce froid Saturne au pas appesanti,
Qui prolonge trente ans sa tardive carrière,
Ceint de l'anneau mobile où se peint ta lumière!
Tu les gouvernes tous. Qui peut te gouverner?
Quel bras autour de toi t'a contraint de tourner?
Soleil, ce fut un jour de l'année éternelle,
Aux portes du chaos Dieu s'avance et t'appelle!
Le noir chaos s'ébranle, et, de ses flancs ouverts,
Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.
De sept rayons premiers ta tête est couronnée,
L'antique nuit recule; et par toi détrônée,
Craignant de rencontrer ton œil victorieux,
Te céda la moitié de l'empire des cieux.
Mais quel que soit l'éclat des bords que tu fécondes,
D'autres soleils, suivis d'un cortége de mondes,
Sur d'autres firmamens dominent comme toi;
Et parvenu près d'eux, à peine je te voi.
Que dira leur distance, et leur nombre, et leur masse?
En vain de monde en monde élevant son audace,
Jusqu'au dernier de tous Herschel voudroit monter:
L'infatigable Herschel se lasse à les compter;
Il voit de toutes parts, en suivant leurs orbites,
De la création reculer les limites:
Aussi grand que l'auteur, l'ouvrage est infini.
Vers ces globes lointains qu'observa Cassini,
Mortel, prends ton essor; monte par la pensée,
Et cherche où du grand tout la borne fut placée.
Laisse après toi Saturne, approche d'Uranus;
Tu l'as quitté, poursuis: des astres inconnus
A l'aurore, au couchant, par-tout sèment ta route;
Qu'à ces immensités l'immensité s'ajoute.
Vois-tu ces feux lointains? Ose y voler encor:
Peut-être ici, fermant ce vaste compas d'or
Qui mesuroit des cieux les campagnes profondes,
L'éternel géomètre a terminé les mondes.
Atteins-les: vaine erreur! Fais un pas: à l'instant
Un nouveau lieu succède, et l'univers s'étend.

Tu t'avances toujours, toujours il t'environne.
Quoi, semblable au mortel que sa force abandonne,
Dieu, qui ne cesse point d'agir et d'enfanter,
Eût dit : « Voici la borne où je dois m'arrêter ! »
  Newton, qui de ce Dieu le plus digne interprète,
Montra par quelle loi se meut chaque planète;
Newton n'a vu pourtant qu'un coin de l'univers;
Les cieux, même après lui, d'un voile sont couverts.
Que de faits ignorés l'avenir doit y lire!
Ces astres, ces flambeaux, qu'en passant l'homme admire,
A qui le Guèbre antique élevoit des autels,
Comme leur créateur seront-ils immortels?
Au jour marqué par lui, la comète embrasée,
Vient-elle réparer leur substance épuisée?
Meurent-ils comme nous? On dit que sur sa tour,
Quelquefois l'astronome, attendant leur retour,
Vit, dans des régions qu'il s'étonne d'atteindre,
Luire un astre nouveau, de vieux astres s'éteindre.
Tout passe donc, hélas! Ces globes inconstans
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps;
Comme le nôtre aussi sans doute ils ont vu naître
Une race pensante avide de connoître:
Ils ont eu des Pascal, des Leibnitz, des Buffons.
  Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah, si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitans inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connoissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,

Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montoient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empirée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux!
En apprenant leur sort vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleroient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulant de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars;
Et sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent, en me contant nos longues infortunes.
Vous hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas,
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas!
Oh! si j'osois plus loin prolonger ma carrière,
Je chanterois encor cette cause première,
Ce grand Être inconnu dont l'ame fait mouvoir
Les millions de cieux où s'est peint son pouvoir.
Mère antique du monde, ô nuit, peux-tu me dire
Où, de ce Dieu caché, la grandeur se retire?
Soleils multipliés, soleils, escortez-vous
Cet astre universel qui vous anime tous?
En approchant de lui, pourrois-je entendre encore
Ces merveilleux concerts dont jouit Pythagore;
Et que forment sans cesse en des tons mesurés,
Tous les célestes corps l'un par l'autre attirés!
D'autres en rediront la savante harmonie;
Moi, je sens succomber mon trop foible génie.
Et vous, qui m'avez vu repoussant le sommeil,
Franchir les airs, chanter par-delà le soleil,
Si de plus grands efforts plaisent à votre audace,
Il est un Cassini, digne encor de sa race (1),

(1) Cette famille illustre dans les sciences, compte quatre générations d'astronomes depuis Dominique Cassini, appelé en France par les bienfaits de Louis XIV, jusqu'à M. de Cassini, son arrière petit-fils, membre actuel de l'Académie des Sciences.

Qui s'offre à vous guider, qui règne en ce séjour
Où la sage Uranie a rassemblé sa cour.
Ainsi que ses aïeux la déesse l'inspire :
C'est par eux que cent ans, elle accrut son empire;
Tout ce qu'ont dit mes vers leur compas l'a prouvé.
Au ciel, d'où je descends, tous les jours élevé,
Leur fils suit leur exemple : il sait d'une main sûre
Régler les mouvemens des astres qu'il mesure.
Quand la lune arrondie en cercle lumineux
Va, de son frère absent, nous réfléchir les feux,
Il vous dira pourquoi, d'un crêpe enveloppée,
Par l'ombre de la terre elle pâlit frappée;
Pourquoi, du haut des airs, cet astre de la nuit
Soulève l'Océan qui retombe à grand bruit;
Tranquille, il fait rouler, dans leurs justes orbites,
Autour de Jupiter, ses quatre satellites;
Et, les montrant de loin au fier navigateur,
Dirige en paix de Cook le vaisseau bienfaiteur.
Tout cède à ses calculs : et vous le verrez même
Assujétir aux lois que suit notre système,
Et Cérès : et Pallas qui, naguère, à nos yeux,
Ont, après Uranus, prit leur rang dans les cieux.
Sa main ramènera l'étoile déréglée
Qui vient, finit, revient, et cour échevelée.
Moins de gloire appartient à mes humbles essais.
Toutefois j'ai voulu, des poètes français
Élever les regards vers de si beaux spectacles.
Et lorsque la nature, étalant ses miracles,
Prodigue devant nous tant de trésors nouveaux,
Comme elle, s'il se peut, varions nos tableaux.
Faut-il offrir toujours sur la scène épuisée,
Des tragiques douleurs la pompe trop usée?
Des sentiers moins battus s'ouvrent devant nos pas,
Au festin de Didon, voyez-vous Iopas (1)

(1) Premier livre de l'Énéïde :

Citharâ crinitus Iopas,
Personat auratâ, docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam solisque labores.

Chanter le cours des ans, des saisons incertaines,
Et des célestes corps les changeans phénomènes,
Et tout ce qu'autrefois enseignoit dans ses vers
Ce tout-puissant Atlas qui portoit l'univers ?
Reprenez tous vos droits, consultez les vieux âges;
Les poètes jadis furent les premiers sages.
Je choisis des sujets qui les ont inspirés.
Heureux si, les suivant dans des lieux ignorés,
De l'antique Linus je retrouvois la lyre!
Puisse au moins, animé de leur noble délire,
Quelque chantre immortel dignement retracer
Ce grand tableau des cieux que j'osai commencer!

L.

XXXVII.

La Navigation, *Poëme*, *par M.* Esmenard.

Lorsqu'un poëme d'une certaine étendue est annoncé dans le public; lorsque l'auteur est déjà connu pour un homme d'esprit et de talent; lorsque les fragmens qu'on a vus de son ouvrage, loin d'affoiblir cette réputation, la soutiennent et l'augmentent, cet événement littéraire occupe tous les esprits, et le poëme, avant d'être un sujet de lecture, devient un sujet général de conversation. C'est ce qui est arrivé au poëme de M. Esmenard. Les gens sages ne pouvoient en juger l'exécution qu'ils ne connoissoient pas; mais les gens pressés n'attendent pas cette petite circonstance: ils jugent toujours, avant la lecture d'un ouvrage comme après, et toujours à peu près aussi bien.

Mais il est un objet sur lequel on pouvoit prononcer d'avance, et qui se présente toujours le premier à l'esprit des lecteurs et des juges comme à celui des poètes; c'est le sujet du poëme. La *navigation* en offre-t-

elle un favorable pour un long ouvrage en vers ? Ses progrès étonnans et ses merveilleux effets ne paroissent-ils pas plus propres à devenir la matière d'un brillant épisode, ou à inspirer au poète lyrique quelques belles strophes, qu'à être longuement célébré dans un poëme en huit chants ? Telles sont les questions qu'on a souvent agitées et qu'on a assez géneralement résolues contre M. Esmenard.

La possibilité de faire un poëme, et même un *excellent poëme* sur la navigation, avoit cependant déjà été entrevue et indiquée par quelques bons esprits.

L'abbé Desfontaines entr'autres, quoiqu'assez peu porté en faveur de la poésie française en général, et de la poésie didactique en particulier, après avoir assez durement prononcé que c'étoit dans ce genre sur-tout que *notre langue faisoit sentir sa stérilité et son ingratitude*, et qu'elle étoit presqu'incapable d'exprimer *les choses communes*, ajoute : « Il n'en est pas ainsi des objets spirituels et relevés ; nous avons pour ces sortes de sujets assez de manières de les exprimer noblement : c'est ce qui a fait enfanter à M. Despréaux son *Art poétique*, ouvrage accompli.... Je crois, pour cette raison, que nous pourrions fournir *d'excellens poëmes* sur la musique, sur la peinture, sur l'art de la guerre, sur la *navigation* ».

Ce que l'abbé Desfontaines regardoit comme possible, M. Esmenard vient de l'exécuter ; et il faut qu'un critique soit bien obstiné pour persister encore dans son sentiment malgré cette double preuve d'autorité et de fait. Cependant comme l'autorité de l'abbé Desfontaines n'est pas tellement irréfragable qu'on ne puisse être d'un avis contraire, comme le poëme de M. Esmenard, remarquable par un mérite très-distingué, n'est pas tellement bon qu'il réponde à toutes les

objections, je crois, pour me servir d'une expression de madame Dacier, que les *remarques* faites contre le sujet qu'il a traité, *subsistent.*

L'imagination n'aime point à s'occuper de sujets tellement vastes qu'ils sont vagues et indéfinis, et qu'ils n'ont, pour ainsi dire, de bornes ni dans l'espace, ni dans la durée. L'intérêt s'affoiblit lorsqu'il se porte ainsi successivement sur tous les temps, sur tous les lieux, sur une foule d'hommes de toutes les nations; c'est un sentiment qui, comme tous les autres, demande à être concentré pour être vif. Fera-t-on d'ailleurs sur la navigation un poëme didactique? mais cet art très-merveilleux et même très-poétique dans quelques-uns de ses effets, est très-sec dans ses règles, très-barbare dans ses expressions, et j'aimerois autant rimer les termes de la chimie que ceux de la marine. Fera-t-on un poëme historique? mais si cette histoire n'est ni fidèle ni exacte, ni entière, ni chronologique, ce sera une mauvaise histoire; si elle a toutes ces qualités, ce sera un mauvais poëme, et par conséquent encore une mauvaise histoire, puisqu'on ne pourra pas la lire.

M. Esmenard a pris un troisième parti, c'est de fondre ces deux genres en un seul, de faire un poëme historico-didactique, de manière cependant que l'histoire l'emportât beaucoup sur les préceptes, et en cela il a eu raison. Le premier objet de la poésie est d'être agréable, son but est moins d'instruire que d'attacher, que d'émouvoir et de plaire. C'est d'après ces véritables idées de son art, que le poète, sans s'assujétir à l'ordre chronologique, si ce n'est dans les grandes masses et dans les grandes divisions des temps, sans s'astreindre à être un historien minutieux et exact, a choisi dans l'histoire de la navigation les événemens les plus importans, ceux qui ont le plus influé sur

les progrès de l'art qu'il veut chanter, ceux qui sont les plus propres à être embellis par les couleurs de la poésie, à inspirer des réflexions douces ou énergiques, des sentimens délicats ou profonds. Quelquefois il donne à ces événemens une origine fabuleuse, il les embellit par une ingénieuse fiction; et mêlant ainsi les droits du poète aux devoirs de l'historien, il fait sinon un poëme irréprochable, du moins un ouvrage rempli de beaux tableaux et de beaux vers.

Mais M. Esmenard n'a-t-il pas en quelque sorte fait lui-même le procès au plan et au sujet de son poëme, lorsque, parlant de la Lusiade de Camoëns, il dit: *Il n'y a ni action, ni caractère, par conséquent point d'intérêt général.* Si dans l'ouvrage du Camoëns, il n'y a ni action ni caractère, c'est la faute du poète, et non du sujet qu'il chante. L'expédition de Vasco-de-Gama, et la conquête d'une immense et riche contrée, est une action bien plus importante que l'expédition des grecs et le siège de Troie; cette poignée de Portugais qui exécutèrent une action si neuve et si hardie, n'étoient pas des hommes sans caractère. Dans la *navigation*, au contraire, ces deux sources d'intérêt manquoient à son auteur; et ce n'est qu'à force d'art qu'il a pu en donner à son poëme. Il y a, à la vérité, une suite d'action, mais aucune *action* principale à laquelle les autres soient subordonnées, une foule de caractères depuis Jason jusqu'à M. Huon de Kermadec; mais ces personnages épisodiques passant successivement comme dans une lanterne magique, n'inspirent qu'un intérêt passager que chaque renouvellement de scène efface et fait oublier.

Mais, dira M. Esmenard, je n'ai point prétendu faire un poëme épique, mais bien un poëme *descriptif*. Et quels sont, ajoutera-t-il, l'*action* et les *caractères*

de l'art poétique qu'il est tenté de ranger dans la classe des poëmes descriptifs? Mais, lui répondra-t-on, puisque, d'après votre aveu, il n'y a point d'*intérêt général sans action* ni *caractère*, faites vos poëmes descriptifs plus courts, parce que malgré votre rare talent, il vous sera bien difficile d'attacher à un long poëme qui n'est point soutenu par un *intérêt général*. C'est le parti qu'a pris Boileau : de plus, l'objet qu'il a traité a plus de charmes pour le plus grand nombre de lecteurs; enfin on pourroit peut-être donner une troisième raison de la supériorité de son poëme sur le vôtre.

D'ailleurs ne faut-il pas, même dans *un poëme descriptif*, borner la série de ses *descriptions?* Doit-on embrasser un sujet tellement vaste, qu'il offre à peu près tous les objets de la nature et des arts à décrire? Tel est le sujet de la navigation. Il comprend tous les siècles, il s'étend naturellement sur la moitié du globe; mais M. Esmenard empiète considérablement sur l'autre moitié. C'est un navigateur qui débarque souvent, qui relâche dans les ports, qui s'enfonce dans les terres, qui grimpe sur les montagnes, et on le voit tantôt sur les Pyrénées, tantôt sur les Alpes, où jamais vaisseau ne le porta. Cela ne doit point étonner, la mer est le lien du monde physique, les transitions sont le lien du monde intellectuel. Avec la mer et les transitions on peut donc aller bien loin; on peut, tout en navigant, peindre le ciel, la terre et les enfers, décrire tous les objets, célébrer tous les arts, parler de tous les hommes; et c'est sans doute pour user de ce droit que M. Esmenard nous donne, entr'autres excursions, un morceau de l'histoire romaine, et décrit rapidement, et en beaux vers, les règnes de Tibère, de Néron, de Claude, de Caligula, de Commode, d'Héliogabale, de Titus, de Trajan, des deux Antonins,

d'Aurelien, de Constantin et de quelques-uns de ses successeurs, tous gens plus ou moins célèbres, mais que jusqu'ici la marine n'avoit pas réclamés.

Cette surabondance de verve et de tableaux poétiques avoit sans doute frappé le premier de nos poètes, M. Delille, lorsqu'il conseilloit à M. Esmenard de faire *quelques suppressions*. Celui-ci s'en défendit; et M. Delille, aussi poli qu'il est bon juge, et qui ne manqua jamais de fournir une raison ingénieuse et agréable à ceux qui ne se rendent point à ses avis, s'écria: « Monsieur, je l'éprouve comme vous, la poésie qui enfante, c'est Cybèle qui se couronne de fleurs et de fruits; la poésie qui retranche, c'est Médée qui égorge ses enfans; » et M. Esmenard aima mieux sans doute ressembler à Cybèle qu'à Médée, et n'eut point la cruauté d'égorger ses enfans.

Cette tendresse paternelle nous a, au reste, conservé de beaux vers et de beaux tableaux, lors même qu'ils sont un peu étrangers à l'objet que chante le poète; et je n'ai insisté sur le défaut que semble me présenter un long poëme sans action, et un sujet sans bornes, que pour louer avec plus de franchise le parti que le poète en a tiré. Il n'appartient qu'aux hommes d'un véritable talent de vaincre les obstacles que présentent un plan et un sujet défectueux, et de trouver quelquefois dans les défauts mêmes une source de beautés.

Je ferai connoître dans un second article quelques-uns des beaux vers et des beaux morceaux qu'on retrouve en grand nombre dans le poëme de M. Esmenard; et pour n'avoir plus à m'occuper que de ses vers, je vais dire un mot de sa prose: elle consiste dans un discours préliminaire assez étendu et des notes très-longues, mais la plupart curieuses; le style en est assez nombreux, assez harmonieux, et en général cette

préface et ces notes sont assez bien écrites, malgré quelques incorrections qui échappent à tout le monde, et quelques amphibologies qui échappent souvent à l'auteur. On seroit d'ailleurs bien injuste de ne pas en être content; car l'auteur a le but évident de plaire à tout le monde. Il faut être bien obscur, ou bien malheureux pour n'y avoir pas son petit mot d'éloge. L'homme religieux y trouvera des sentimens religieux, et le philosophe qui en aura frémi, trouvera ailleurs des dédommagemens. M. Esmenard paroît même tenir à cette dernière école par ses opinions politiques, par le fond de ses pensées et par leur tour sententieux. Je n'en citerai qu'un exemple entre beaucoup d'autres. Christophe Colomb est présenté à ses souverains, après avoir découvert l'Amérique: « Dans cette audience solennelle, Ferdinand et Isabelle voulurent qu'il fût assis et couvert devant eux comme un grand d'Espagne. On l'accabla de caresse et d'honneurs. Mais la vanité ne se manqua pas à elle-même; elle fit donner à Colomb des lettres de noblesse; et comme si la gloire avoit besoin de titres, dit M. Laugeac, les rois crurent de bonne foi qu'eux seuls venoient d'ennoblir un grand homme ». J'en demande pardon à MM. Esmenard et Laugeac, mais leur mauvaise humeur me paroît bien injuste. Dans tout état où la noblesse est un titre politique, on peut bien mériter d'être ennobli avant la déclaration du souverain, mais on ne l'est réellement qu'après cette déclaration, à peu près comme d'Aguesseau meritoit d'être chancelier avant d'avoir été nommé à cette dignité; mais il ne pouvoit l'être cependant qu'après y avoir été nommé: et qui s'est jamais avisé de faire un crime au régent d'avoir osé donner cette place à cet illustre magistrat! Les philosophes sont bien difficiles à contenter: si Ferdinand

et Isabelle, n'eussent pas ennobli Colomb, ils eussent été des ingrats; ils l'ennoblissent, on les accuse d'une sotte et ridicule vanité ! A

XXXVIII.

Même sujet.

JE n'ose accuser le grand siècle des lumières au moment où la classe de littérature de l'Institut provoque l'examen des titres que ce siècle peut avoir à notre admiration; mais il est certain que de progrès en progrès nous sommes arrivés à une époque littéraire vraiment remarquable : il n'est personne aujourd'hui qui n'ait le talent de quelques pages : il seroit difficile de citer plusieurs qui eussent le talent d'un livre. Concevoir un sujet, s'y renfermer, l'embrasser dans tous ses détails, calculer sous quels rapports il se prête au genre dans lequel on veut le traiter, écarter ce qui feroit contraste; en un mot, ne pas écrire avant d'avoir médité un plan, paroît un effort au-dessus de notre courage. Cependant, comme le mal et le bien se compensent dans le monde, nous remarquerons que si l'art des combinaisons premières semble perdu, nos auteurs n'ont point à s'en plaindre, puisqu'avec quelques phrases brillantes ils obtiennent, pendant leur vie, des succès prodigieux et une immense réputation. Que leur importe ce qu'ils deviendront après leur mort! La philosophie n'a-t-elle pas enseigné à ne vivre que dans le temps présent? Pourvu qu'ils promettent toujours, et ne se fassent jamais imprimer, ils auront les profits de la gloire sans risquer d'en éprouver les inconvéniens. Cette méthode me paroît d'une

invention tellement heureuse, que je me trouverois sans force pour la blâmer, s'il étoit possible de se dissimuler qu'elle abâtardit la littérature, qu'elle la change en agiotage, et fait avorter des talens qui auroient peut-être illustré notre patrie si, en entrant dans le monde, ils avoient été avertis par les efforts de leurs prédécesseurs des conditions auxquelles on obtient des succès durables.

Cette réflexion me ramène naturellement à M. Esmenard. Son poëme contient des détails si brillans, qu'en les confiant à de nombreuses sociétés, et de loin en loin aux journaux, il auroit pu acquérir le renom d'un homme extraordinaire, et voir sa réputation s'augmenter de tout ce qu'on auroit attendu de lui; mais il a dédaigné ce charlatanisme. Il a voulu des juges, sans doute pour l'aider à se rendre plus difficile sur les travaux auxquels il se livrera par la suite: c'est donc avec l'intention de le servir que nous nous montrerons sévères, en rappelant à nos lecteurs toute la différence qu'ils doivent mettre entre les auteurs que l'on juge, parce qu'ils se font imprimer, et les grands écrivains qu'on loue toujours par la raison contraire. Voltaire, qui ne peut être rangé dans cette dernière classe, avoit trouvé une autre manière de se mettre à l'abri de la critique: criant sans cesse qu'on lui avoit volé son portefeuille pour le livrer aux imprimeurs, il reconnoissoit pour être de lui ce qui obtenoit l'approbation des gens de goût, et attribuoit à une main ennemie les passages incorrects, ou les erreurs que malgré toute sa hardiesse il n'osoit soutenir. De vol en vol, de vente en vente, de corrections en corrections, il arrivoit à avouer ses ouvrages sans avoir témoigné sa reconnoissance à ceux qui l'éclairoient, autrement que par les injures les plus gros-

sières. N'est-il pas bizarre qu'à l'époque même où tous les écrivassiers blâmoient les lois, l'administration, récusoient l'expérience des siècles, régentoient les souverains, aucun homme de lettres n'ait voulu supporter la critique? Attaquer la religion, la morale et l'État, c'étoit faire preuve d'un génie au-dessus de la censure; ne pouvoir admirer les sottises des philosophes, les fausses combinaisons d'un versificateur, étoit un crime capital; et bien des gens qui crient par écho contre l'abbé Desfontaines et Fréron, passeroient de nos jours pour de grands littérateurs et de bons citoyens, s'ils avoient les principes, les talens et les connoissances de ces deux écrivains. On ne sauroit trop le répéter, la philosophie moderne repose sur l'orgueil le plus exalté; nos philosophes sont plus irascibles que les poètes, et un poète philosophe est de sa nature le plus intolérant de tous les hommes : voilà pourquoi Voltaire ne pouvoit supporter la critique. Quelques-uns de ses élèves ont révélé, pendant nos troubles civils, jusqu'à quel point un auteur offensé pouvoit porter la vengeance. Ces temps sont accomplis : la religion, les lois, l'expérience des siècles ne sont plus abandonnés aux novateurs; la critique est rentrée dans ses droits; et s'il est vrai qu'elle ne puisse rien sur les vieux routiers de la philosophie, elle a du moins repris son ascendant sur les poètes. Comme les meilleurs sont nécessairement les plus modestes, on peut en toute sûreté s'attaquer à M. Esmenard.

La navigation pouvoit-elle faire le sujet d'un poëme? Pour répondre à cette question, il suffiroit peut-être de demander ce qu'on diroit d'un auteur qui prendroit la guerre pour sujet de ses chants. Les généralités sont presque toujours des erreurs en prose; elles peuvent fournir des détails brillans à la poésie, sans jamais

suffire pour le fond d'un poëme. Il faut aux poètes, comme à tous ceux qui veulent intéresser à leurs récits, une action passée ; car il n'y a que ce qui est passé qui ait une fin : et quand on commence à raconter, la première chose qu'il soit bien nécessaire de savoir, c'est comment on finira. Toutes les fois qu'on se jette dans les généralités, on ne cesse de parler que par épuisement ; M. Esmenard en est convenu de bonne grâce à la fin de son poëme.

Ma foible voix expire ; et ma muse infidèle,
En quittant sans retour le rivage des eaux,
A suspendu sa lyre aux mats de nos vaisseaux.

Quoique ces vers aient de la douceur, et que le dernier présente une image agréable, l'auteur n'en fait pas moins l'aveu qu'il a fini de chanter, non parce que son sujet lui manquoit, mais parce qu'il a senti sa voix expirer : motif dont un lecteur raisonnable ne peut se contenter, et qu'un lecteur malin n'approuveroit qu'en le tournant en épigramme.

Nous n'opposerons pas à M. Esmenard l'Illiade, l'Odyssée, l'Énéide, la Jérusalem délivrée, et quelques poëmes moins fameux, mais bien conçus, qui sont fondés sur des actions héroïques, actions si favorables à la poésie : il nous objecteroit à coup sûr les Géorgiques et l'Art poétique. Quoique ces deux poëmes semblent militer davantage en faveur du sien, nous pourrions répondre que pour imiter Virgile et Boileau, il faudroit faire des vers comme eux ; mais cette manière de trancher la difficulté pourroit ne paroître qu'un désir de l'éluder : ce n'est point notre intention. L'agriculture, qui dans ses détails a fourni peu de vers à Virgile, lui présentoit beaucoup d'images et de souvenirs ; d'ailleurs, en dépit des économistes et des

découvertes qu'ils feront (s'ils en font), l'agriculture offre des résultats accomplis; le sujet est limité par la nature des choses, et l'art du poète consistoit à choisir les tableaux favorables à son talent. Il n'en est pas de même de la Navigation. Elle embrasse le monde entier; les détails qu'elle offre sont infinis; et plus un sujet s'étend, moins il peut fournir la matière d'un poëme. Pour l'Art poétique, on ne doit le comparer à rien, c'est un sujet unique, puisque l'exemple se trouve compris dans le précepte; et que, pour apprendre à bien faire des vers, il suffiroit à un homme heureusement né d'étudier cet ouvrage. Apprendra-t-on à naviguer, à commander des flottes en lisant le poëme de la *Navigation?* Si l'auteur alloit répondre qu'on n'apprend pas à labourer en lisant les Géorgiques, tous les amis des lettres lui crieroient qu'on y apprend du moins à aimer la campagne, à se plaire dans la solitude; et que les charmes d'une vie innocente établissent des rapports constans entre le lecteur et les idées de Virgile : c'est là que réside l'intérêt de son poëme. A quoi s'intéresse-t-on dans la *Navigation?* A rien, si ce n'est au talent de M. Esmenard, quoiqu'il n'ait pas même conçu son plan de manière à nous laisser un souvenir dominant. Ce vague est le plus grand de tous les défauts de composition.

Que l'on vante la littérature et la philosophie du dix-huitième siècle, que l'on prodigue les couronnes à ceux qui prendront mensongèrement leur défense, il n'en restera pas moins certain qu'elles ont éloigné les esprits de leur véritable destinée. On connoît mieux les choses peut-être, on connoît moins les hommes; le matériel de l'administration a pu se perfectionner; l'art de gouverner s'étoit perdu; et comme la littérature et la morale réagissent sans cesse l'une sur l'autre,

la poésie aussi est devenue toute matérielle. On chante les mois, les saisons, les sciences, les métiers; que sais-je? Les vertus, les passions, les qualités, les vices, tout ce qui compose l'humanité, tout ce qui est dramatique est abandonné. Nous ne sommes plus assez forts pour mettre les hommes en action; le temps marche, les talens avortent; et c'est dans l'assemblée même de ceux qui sont censés être les premiers de la nation par leur esprit, qu'on s'élève contre les écrivains qui aiment assez la gloire et leur patrie pour indiquer la véritable route aux génies dignes de chanter les héros! On s'efforce de soutenir un malheureux système moral et littéraire, irrévocablement condamné par l'expérience: soit. Mais quand toutes les académies du monde se réuniroient pour affirmer qu'une généralité peut fournir la matière d'un poëme, le public ne changeroit pas de sentiment; aussi avoit-il prononcé, avant nous, que M. Esmenard s'étoit trompé dans le choix de son sujet. Il ne s'agit donc que d'examiner le parti qu'il en a tiré.

Si l'on s'arrête aux détails, M. Esmenard triomphe: s'attache-t-on aux combinaisons premières, tout s'élève contre lui. De huit chants dont se compose son poëme, il en a consacré trois à la navigation et aux guerres maritimes des anciens; les cinq autres sont employés à raconter les découvertes et les guerres des peuples modernes: cette division a le grand inconvénient de donner la même importance à des choses très-différentes, d'où il résulte changement de merveilleux et confusion de genres. Nous ne connoissons guère la navigation des anciens que par les faits; il falloit que l'auteur rassemblât les principaux dans un seul chant, uniquement pour montrer qu'il étoit capable d'embrasser tout son sujet; et alors il s'y seroit

renfermé. C'est pour avoir voulu traiter l'enfance de la navigation avec trop de faveur, qu'il s'est exposé à mettre en vers une partie de l'histoire ancienne qui n'a point de rapports directs avec la marine. Ce premier chant auroit pu être regardé comme une introduction; et il suffit de lire l'ouvrage pour connoître les heureux détails qu'il offroit à la poésie.

La puissance miraculeuse de Venise et la découverte du Nouveau-Monde, qui font le sujet du quatrième chant, ouvriroient alors le second, et offriroient à M. Esmenard les moyens de s'emparer de l'imagination de ses lecteurs, en donnant à son ouvrage unité d'intentions, de merveilleux et de genre. Il ne lui resteroit plus qu'une difficulté à vaincre pour lier la plupart des chants entre eux; et cette difficulté ne paroît pas insurmontable. En lisant les notes du poëme de la *Navigation*, on sent que l'auteur s'est trop confié aux écrivains philosophes, et particulièrement à Raynal: il auroit dû remonter beaucoup plus haut. Les philosophes tueront toujours l'imagination d'un poète; il y a deux raisons pour cela: la première, qu'ils sont trop déclamateurs; la seconde, qu'ils isolent tous les faits pour se donner la facilité de parler sur tout. Sans trop s'en rendre compte, M. Esmenard a cédé à leur influence; il a tout isolé. Il ne consacre que trente-trois vers à Venise, tant il est pressé d'arriver à Gênes; c'est écrire en voyageur, et non en poète qui a médité toutes les ressources de son sujet. Comment n'a-t-il pas senti que sa principale action devoit être fondée sur Venise, parce que le sort de cette république est tout ce qu'il y a d'accompli dans l'histoire de la navigation moderne? Venise! Venise!

Et je crois voir Venise et ses murs orgueilleux
Sur l'abîme des mers suspendus par les Dieux.

Ces vers ont de l'éclat; mais quel malheur pour M. Esmenard de ne s'être pas arrêté plus long-temps dans cette ville! Il auroit peut-être vu le mariage du doge avec la mer, cérémonie qui entroit si naturellement dans son sujet, qui offroit de si beaux détails à un poète tel que lui, et qu'il a totalement oubliée. A cette fête pompeuse, ne pouvoit-il pas faire assister secrètement les envoyés, ou publiquement les ambassadeurs des puissances qui ont formé la ligue de Cambrai? On sait, et M. Esmenard a prouvé dans ses notes qu'il ne l'ignoroit pas, on sait qu'à cette époque les grands États de l'Europe conçurent des alarmes sur la puissance des Vénitiens qui, par leur navigation, avoient acquis une influence sans proportion avec leur territoire, et que des souverains s'unirent pour faire la guerre à des marchands dont ils envioient bassement les richesses.

De l'or! toujours de l'or! Ah! tigres en courroux,
J'entends ce cri féroce; il est digne de vous.

Cette guerre contre les Vénitiens devoit sortir de la cérémonie du mariage du doge avec la mer, cérémonie poétique, et qui renferme en elle-même une apparence d'usurpation qui suffisoit pour porter des rois jaloux à l'injustice. Tandis que ces rois battoient un peu les Vénitiens, sans les appauvrir et sans diminuer leur influence, étoit-il impossible de faire méditer Colomb sur les moyens d'enrichir sa patrie adoptive, et de réduire Venise par des moyens dignes d'un grand homme? Les écrivains philosophes (et c'est ici que je reprocherai à M. Esmenard de les avoir trop lus comme poète) sont si ridicules, qu'il résulte de leurs ouvrages que Christophe Colomb n'a découvert le Nouveau-Monde que pour savoir s'il

existoit : ils le présentent comme un obstiné tourmenté du besoin de prouver qu'il a raison :

Un pilote éclaira les erreurs de l'histoire,
De vingt siècles éteints ranima la mémoire,
Et, devinant la terre au sein des vastes mers,
Justifia Platon et doubla l'univers.

L'esprit de Colomb et de son siècle n'étoit pas de justifier Platon, mais de découvrir de nouvelles richesses : ce motif seul détermina la cour d'Espagne ; ce motif seul donna des compagnons à Colomb, et précipita l'ancien monde dans le nouveau, pour le malheur des peuples qui l'habitoient. En donnant à Christophe Colomb des vues plus élevées qu'à ses contemporains, il ne falloit pas oublier la passion d'enrichir, d'aggrandir sa patrie adoptive, parce que ce sentiment est plus naturel et plus poétique que l'intention de justifier Platon, et qu'en l'unissant au désir d'humilier Venise, il délioit entre elles les diverses parties du poëme. De cette idée première naissoient, par envie, les conquêtes des Portuguais, des Hollandais, des Français, des Anglais : et la guerre et la navigation des peuples modernes, fondées sur l'avarice, eussent permis à l'auteur de tout rapporter à une idée générale, à une grande jalousie très-favorable en poésie, parce qu'elle n'est absolument étrangère au cœur d'aucun homme. M. Esmenard, qui n'a été qu'historien en beaux vers, auroit pu alors être poëte dans sa composition comme dans ses détails, nous donner des émotions, et réveiller en nous des sentimens dont nous lui aurions tenu compte. De cette idée première, seroit encore résulté plus d'ordre dans sa marche, car il auroit absolument renvoyé aux derniers chants les voyages des navigateurs ; et, pour consoler l'huma-

nité, il auroit montré des entreprises dirigées par la sagesse, après nous avoir présenté des malheurs multipliés par les passions.

A peu de chose près, je viens de tracer le plan du poëme de la *Navigation*, tel que je l'ai retenu; car tout est dans l'ouvrage, excepté la méthode qui sait ranger, unir, diviser les grandes masses de manière à en graver le souvenir. L'auteur va, revient, indique un sujet, l'oublie, se le rappelle, le traite enfin, et s'ôte ainsi le mérite de paroître nouveau chaque fois que l'occasion le lui permettoit. Il faut l'attendre à la seconde édition. Dans cette immense quantité d'ouvrages qu'il a dû lire pour écrire son poëme historique et didactique, on conçoit aisément comment sa tête s'est trouvée trop surchargée pour qu'il lui fût possible de conserver toutes les ressources de son imagination. Ce besoin de lectures savantes et multipliées auroit dû lui révéler combien peu son sujet étoit poétique : dorénavant il n'aura plus à travailler que sur son ouvrage.

Si les philosophes n'avoient pas pris les Casas en amitié, M. Esmenard auroit traité son sujet sans parler de l'influence des prêtres sur les peuples du Nouveau-Monde. Il est difficile d'expliquer comment, dans un poëme sur la Navigation, il a trouvé place pour Néron et Caligula, et n'a pas su s'arranger pour en faire une aux missionnaires. En général, il a trop négligé les parties neuves de son sujet, le tableau des mœurs des sauvages. Il dit en quelques vers l'effet que produisirent les vaisseaux de Colomb sur les habitans d'Haiti; mais il néglige entièrement de nous apprendre l'impression que l'aspect d'hommes nouveaux fit éprouver aux premiers Européens qui les abordèrent. Depuis l'ouvrage de M. de Châteaubriant, il est incontestable

que le Nouveau-Monde est très-poétique; pourquoi M. Esmenard ne l'a-t-il vu qu'en historien? Les poètes de l'antiquité ne lui avoient-ils pas révélé combien la peinture de mœurs nouvelles plaît aux muses? et quelle occasion fut jamais plus favorable que la découverte de l'Amérique!

Après avoir fait sentir les vices de composition, nous pourrions descendre à des critiques de détail; mais chacun sait d'avance que, dans un poëme d'une certaine étendue, il est toujours facile de rencontrer des vers foibles, et que l'harmonie des mots trompe quelquefois le poète sur la justesse des expressions. Nous aimons mieux montrer qu'il ne manque à M. Esmenard aucune des qualités nécessaires pour traiter un sujet poétique, c'est-à-dire, une action une et accomplie. L'épisode qui termine le septième chant est riche en images et en sentimens; l'auteur possède aussi le talent de narrer, talent plus rare et plus utile que celui des descriptions. Nous choisirons pour preuve le récit des voyages et de la pitié active de las Casas.

Le monarque, attendri par ses nobles douleurs,
Du peuple américain déplora les malheurs,
Et tenant quelquefois ses chaines suspendues,
Dicta pour les briser des lois trop méconnues.
Las Casas, averti de ces foibles bienfaits,
Couroit d'un monde à l'autre en presser les effets.
On eût dit que les flots, pour lui seul sans orages,
Se plaisoient à le rendre à ces tristes rivages.
Aux peuples gémissans il portoit tour-à-tour
Des promesses, des soins, et sur-tout son amour,
Il nous fait pardonner à son siècle coupable;
Et lorsqu'à nos regards l'histoire inexorable
Présente le tableau de ces temps abhorrés,
La valeur, les talens, les arts déshonorés;

Le crime dévorant les travaux du génie;
Mégère armant ses mains du compas d'Uranie;
Et l'Espagne en démence, au milieu des bourreaux,
Sur le globe aggrandi versant tous les fléaux;
Le Castillan, jaloux de l'honneur de ses pères,
Rappelle las Casas, et des deux hémisphères
Sa voix, bravant alors les reproches amers,
Répond par ce nom seul au cri de l'univers (1).

On peut remarquer, dans les quatre premiers vers, une de ces amphibologies de pronoms possessifs qu'on a reprochée à M. Esmenard, et contre laquelle il a mille raisons pour se tenir en garde; sa dernière période est longue, c'est encore un des défauts dont on a dû l'avertir : pour nous, nous avons seulement voulu montrer qu'il avoit, comme poète, le talent de narrer. Il n'est pas toujours aussi heureux lorsqu'il fait parler les personnages qu'il met en scène; cet art, en effet, est difficile; mais enfin, M. Esmenard a prouvé quelquefois qu'il le possédoit. Le discours que le roi de Portugal adresse à Gama, a toute la clarté et la dignité requises dans un poëme héroïque.

(1) Il faut toujours faire le même reproche à M. Esmenard. S'il étoit remonté plus haut que les livres philosophiques dans lesquels on n'admire jamais un homme que pour mieux frapper les autres, il auroit vu que les Castillans ont bien des noms à citer avec celui de las Casas. Tous les prêtres, un seul excepté, ont été activement opposés aux cruautés exercées contre les Indiens, et lorsque la guerre civile s'éleva entre les bourreaux de ces infortunés, Gasca, conseiller de l'inquisition, envoyé par la cour, rétablit la paix, puis revint avec la plus honorable pauvreté solliciter le paiement des dettes qu'il avoit contractées pour remplir sa mission. Rendre justice à un conseiller de l'inquisition, c'est s'exposer aujourd'hui à être traité de fanatique; et j'avoue que je tremblerois si un auteur protestant, Robertson, n'avoit bravé avant moi cette accusation ridicule.

Tu le vois, lui dit-il, l'hymen et les combats,
De l'Espagne ennemie élevant la fortune,
Frappoient déjà les rois d'une crainte commune;
Et voilà ses vaisseaux qui, par d'heureux efforts,
A son pouvoir fatal, qui pèse sur nos bords,
D'un second hémisphère ajoutent la richesse.
Ce colosse orgueilleux qui nous touche et nous presse,
Peut un jour accabler nos citoyens tremblans.
Lisbonne menacée implore tes talens.
Pour la sauver du joug aggrandis son empire;
Que Ferdinand la craigne, et que Colomb t'admire:
L'occident sans défense est tombé sous leurs coups,
Va ravir l'orient à nos rivaux jaloux;
Que son commerce antique, égaré dans sa course,
Coule enfin pour nous seuls, et nous livre sa source.
Va, dis-je, et que l'Espagne, aux yeux de l'univers,
Nous cède la moitié de l'empire des mers.

Va, dis-je, paroît commun lorsqu'il s'adresse à un homme prêt à s'embarquer pour des mers inconnues; le pouvoir *qui pèse sur les bords* est trop près du colosse *qui nous touche et nous presse,* pour que le double emploi de la même figure ne se fasse pas sentir; mais ces fautes de détail n'empêchent point de rendre justice au mérite de ce discours.

Nous n'avons loué M. Esmenard par aucune des citations insérées dans les divers journaux; c'est que nous n'avons cherché en lui que le poète fait pour traiter un sujet héroïque: il nous importe peu qu'il y ait en France un bon versificateur de plus. S'il emploie à varier ses mouvemens les mêmes soins qu'il a mis à surmonter les difficultés de ce qu'on appelle la poésie descriptive, s'il quitte l'interrogation et l'apostrophe qu'il prodigue aussi fréquemment que le déclamateur Raynal; en un mot, s'il veut renoncer à l'école qu'il a choisie comme écrivain, quoiqu'il ait tou-

jours renié les principes comme Français, il n'est pas d'espérance qu'on ne puisse concevoir de lui. Et malgré les défauts de composition du poëme de la Navigation, s'il a le courage de sacrifier des beautés qui ne sont point à leur place, s'il veut lier autant que possible les différentes parties de son sujet, son ouvrage restera et sera lu ; ce qu'on ne peut pas dire de quelques prétendus poëmes du dix-huitième siècle, qui ne sont censés rester que parce qu'on ne les lit plus. F.

XXXIX.

Fin du même sujet.

LE dix-septième siècle, si remarquable dans les annales de l'esprit humain et dans l'histoire politique de l'Europe, si fécond en grands événemens et en grands hommes dans tous les genres, si glorieux pour la France, doit une partie de son lustre aux progrès de la marine et de la navigation. L'art nautique se perfectionnoit, il est vrai, depuis cent cinquante ans, par l'invention de la boussole, par la découverte de Christophe Colomb, par les voyages hardis des navigateurs génois, espagnols et portugais; mais la science du commerce qui doit tout à la navigation, et qui depuis a tant influé sur la prospérité des États, étoit à peu près inconnue; mais la tactique militaire sur-tout, étoit entièrement dans l'enfance. L'audace, la force, le courage, et souvent le hasard, décidoient alors uniquement de la victoire comme du temps des guerres Puniques; et, à l'artillerie près, la bataille de Lépante ne diffère pas beaucoup de celle où Duilius

défit les Carthaginois. Mais bientôt l'audace toujours utile, est réglée par des signaux certains et des ordres savans; le courage toujours nécessaire, est dirigé par une tactique sûre; le hasard lui-même, est maîtrisé par des combinaisons profondes : à de simples galères, succèdent des forteresses flottantes qui bravent la fureur des flots et les foudres de l'artillerie. Trois puissances se distinguent, sur-tout, dans ces constructions savantes, dans ces entreprises hardies, et dans toutes les parties de la science navale, soit militaire, soit commerçante. La Hollande sortie, pour ainsi dire, de l'Océan, acquiert et défend courageusement son indépendance, fait dans l'Inde des conquêtes immenses, établit des comptoirs utiles et nombreux, protège ses anciens maîtres après les avoir battus, et l'on voit un sol triste, pauvre et ingrat s'élever à un haut degré de splendeur et de richesse. L'Angleterre jette les fondemens de son ambition et de sa puissance maritime; et la France, qui jusqu'alors presqu'inconnue sur mer, paroît la dernière dans ce nouveau champ de gloire et d'honneur, est victorieuse en y entrant, disperse les flottes rivales, bat leurs amiraux les plus renommés, et obtient sur l'Océan et la Méditerranée la même supériorité qu'elle a dans les arts, dans les sciences, dans la civilisation et dans les armes.

Cette époque, la plus brillante de la marine, est aussi celle qui inspire à M. Esmenard les plus beaux vers. Le sixième et le septième chants, consacrés en grande partie à la célébrer, se font lire avec d'autant plus de plaisir, que l'histoire maritime de ce siècle est très-intéressante, et que de beaux vers ne sauroient gâter une belle histoire. Parmi les divers morceaux qui m'ont frappé dans ces deux chants, je choisirai quelques fragmens sur les merveilles que l'art nautique a opéré

dans la Hollande; je citerai vraisemblablement beaucoup, également entraîné par l'intérêt du sujet et par le talent du poète.

J'en atteste tes champs et tes marais sauvages,
Batave industrieux! Quel dieu vint sur tes plages,
De la mer mugissante enchaîner les fureurs?
Quel art d'un sol impur dissipa les vapeurs,
Et de mille canaux affermissant la rive,
Fit circuler leur onde épurée et captive?
Qui remplit ces déserts d'un peuple courageux?
Qui creusa ces bassins, et d'un limon fangeux
Où le roseau stérile osoit à peine éclore,
Fit des ports à Neptune et des jardins à Flore?
Art des navigateurs! Protée audacieux!
Seul, sous des traits divers, tu fécondes ces lieux.

. . . .

Le Batave te doit ses vertus, sa patrie,
Et ton puissant génie, en fondant ses remparts,
Y créa la nature et la soumit aux arts.

. . . .

Souvent, jusqu'au milieu de ses froids pâturages,
L'Océan mutiné se creusoit des rivages:
Le Batave enchaîna ce monstre menaçant.
Des arbustes unis par un lien vivant,
Joignant au fond des eaux leurs flexibles racines,
Et le sable entassé qui s'élève en collines
Entre l'onde agitée et le sol affermi,
Ont fermé la Hollande à son fier ennemi.
Des joncs entrelacés défiant la tempête,
Repoussent l'Océan qui mugit et s'arrête.
Le voyageur, frappé de ces hardis travaux,
Sur sa tête alarmée entend gronder les flots,
Tandis que sur ses pieds l'art trompant la nature,
Fait naître autour de lui les fleurs et la verdure.
Poursuis, peuple intrépide! accomplis ton destin!
Tes fleuves prisonniers roulent dans leurs bassins;
Et Neptune vaincu sur ses propres rivages,
Te défie et t'appelle au milieu des orages.

. . . .

O ! des navigateurs redoutable science !
Des arts et de la guerre invincible alliance !
Par toi, d'un peuple obscur que dédaignoient ses rois,
Les monarques d'Asie ont adoré les lois.
Le Surinam, l'Hydaspe et les champs Malabares;
Les mers de l'Indostan et les îles barbares,
Où le Malais féroce enfouit ses trésors,
Des *cités* du Batave ont vu couvrir leurs bords
Et tandis qu'il commande aux peuples de l'aurore,
Tandis que l'Amazone et l'antique Bosphore
Ouvrent leur sein paisible à ses mille vaisseaux,
Ceux que sa voix appelle aux plus rudes assauts,
Suivant de Calisto la fatale lumière,
Du nord épouvanté franchissent la barrière.
L'ancre mort les glaçons, vieux enfans de l'hiver.

. . . .

Heureusement que j'arrive là à un morceau sur la pêche de la baleine, déjà inséré dans tous les journaux, sans quoi je n'aurois su m'arrêter; et pour ne plus m'exposer au même danger, je ne citerai plus rien de M. Esmenard, si ce n'est pour appuyer quelques critiques, parce qu'il me sera beaucoup plus aisé de m'arrêter dans la censure que dans l'éloge.

On a pu juger par les morceaux que j'ai déjà cités, le caractère de la poésie de M. Esmenard; elle est brillante; elle a de la force, de la noblesse, quelquefois de la chaleur et de l'harmonie; mais cette harmonie est plus sonore et retentissante que douce et gracieuse; de sorte qu'à la longue elle étourdit plus qu'elle ne flatte, ce qui tient peut-être au défaut de variété et de flexibilité dans les tons. Très-propre à décrire, à raconter, à revêtir les objets des couleurs qui leur sont propres, à célébrer les grands événemens, M. Esmenard me semble moins heureux dans la pein-

ture des sentimens. Il y a dans son poëme plusieurs morceaux qui appartiennent à ce genre, et tous, si vous en exceptez le récit des malheurs de l'infortuné Lapérouse, qu'on lit avec beaucoup d'intérêt dans le huitième chant, me semblent dépourvus de ce charme qu'une grande infortune ou une vive passion jettent ordinairement sur un épisode. Les prières que dans le danger ou dans le malheur on adresse à un Dieu protecteur, à un Dieu consolateur, appatiennent encore au sentiment; or, si l'on en jugeoit par les prières poétiques de M. Esmenard, on croiroit qu'il ne sait pas bien prier. Voyez comme dans la prose de M. de Chateaubriant la prière des matelots est bien plus animée, plus touchante, que dans le poëme de *la Navigation!* Quels accens plaintifs et douloureux le vénérable las Casas devoit élever vers ce Dieu qu'il imploroit pour les malheureux Indiens! Comment, après lui avoir demandé de protéger cet *hémisphère entier què ses mains ont formé*, peut-il s'amuser à lui dire :

Colomb l'a découvert, Amério l'a formé.

Ces petits détails historiques sont assez inutiles à apprendre à Dieu, et refroidissent beaucoup la prière. Enfin, les consolations données à ceux qui sont accablés sous le poids du malheur, sont encore du domaine du sentiment, et j'avoue que je ne goûte pas celles que M. Esmenard donne aux malheureux qui ont tout perdu, lorsqu'il leur conseille de considérer les *rivages de Catane* et les gouffres de *l'Etna*. Cela me paroît peu consolant.

Un autre défaut que je reprocherois à M. Esmenard, c'est l'obscurité qui règne quelquefois dans son style. Ce défaut tient à trois causes différentes ; 1°. aux fréquentes amphibologies qu'on trouve dans ses vers

comme dans sa prose ; le pronom *son, sa, ses*, est un écueil pour l'auteur de *la Navigation* ; on a déja pu le remarquer, même dans les morceaux de choix que j'ai cités. J'en pourrois rapporter plusieurs autres exemples ; je me contenterai de celui-ci, parce qu'il est le plus court :

Et le fils de Minos oubliant *sa* justice.

D'après la construction de la phrase, on croiroit que c'est la justice du fils dont il s'agit, et je me trompe fort, ou M. Esmenard a voulu parler de la justice du père. 2°. Ce défaut tient encore à la longueur de la période poétique qu'affecte le poète ; ses phrases sont souvent de seize vers et quelquefois davantage : voyez, par exemple, son début, dont les différens membres sont liés par des *qui* multipliés et fort éloignés de leur relatif. D'autres fois l'auteur, aux *qui, qui, qui*, etc., substitue des *ou, ou, ou*, etc., qui ne jettent sur la phrase ni plus de rapidité, ni plus d'élégance, ni plus de clarté. Enfin cette obscurité vient aussi du peu de netteté dans les idées de l'auteur, ou dans la manière dont il les exprime ; et je pourrois citer à l'appui de cette observation, entr'autres morceaux une trentaine de vers de la page 268 du second volume ; mais l'espace me manque, je ne fais qu'indiquer la page, et le premier vers que j'entends encore moins que les autres :

L'Épopée aussitôt, souveraine des ondes, etc.

Qui est-ce qui reconnoîtroit, sans le second vers, l'amour de la patrie dans cette tirade si entortillée et si peu poétique ?

Il est un sentiment, *dont le charme vainqueur*,
Au lieu qui nous vit naitre attache notre cœur ;
Qui de nos souvenirs formant nos espérances,
Rapproche les climats, efface les distances.

Cette idée me paroît très-fausse; l'amour de la patrie doit, au contraire, *éloigner les climats, aggrandir les distances*; et le Français qui est à Saint-Pétersbourg doit trouver les climats d'autant plus différens et les distances d'autant plus considérables, qu'il aimera davantage sa patrie.

Je pourrois multiplier ces critiques de détail, et trouver dans le poëme de *la Navigation* beaucoup d'épithètes oiseuses, ou même tout-à-fait déplacées, d'inversions forcées, de transitions qui ne le sont pas moins, d'hémistiches ou de vers entiers très-durs, d'autres très-prosaïques, des images fausses, des constructions vicieuses, des vers dérobés ou trop clairement imités. J'aime à prouver ce que j'avance : ici l'espace me manque; mais si M. Esmenard me demandoit mes preuves, je les lui donnerois.

Mais il ne faut pas que ces critiques fassent oublier les justes éloges que j'ai donnés à ce poëme. Le sujet en est à la vérité un peu vague : et le poète, pour me servir d'une de ses expressions, en éloignant les *bornes infidèles* de ce sujet, l'a rendu plus vague encore; mais il n'en a que plus de mérite d'avoir su donner souvent de l'intérêt à un long poëme sur la navigation. Si son style n'est pas sans défaut, s'il est un peu tendu, s'il n'a pas assez de naturel et de grâce, il est aussi remarquable par de véritables beautés, et aucun poète de nos jours (il faut toujours excepter M. Delille) ne nous a fait lire d'aussi beaux vers. Tel est le jugement que je crois devoir porter de ce poëme, et, je l'avoue, j'ai quelque confiance dans ce jugement qu'on avoit déjà pu recueillir de mon premier extrait, depuis qu'il m'est revenu de toutes parts qu'il avoit également déplu et à l'auteur et à ses ennemis. A.

XL.

Œuvres de THOMAS. — *La Pétréide.*

EN voyant réunis, comme en un seul monument, ce que nous avoit donné le travail de Thomas, et les commencemens de ce qu'il préparoit pour l'avenir; ces premiers discours qui élevèrent sa réputation, et si promptement et si haut, et ces projets d'épopée qu'il auroit désespérément suivis jusqu'à sa dernière vieillesse; quand on se rappelle l'élévation de son ame, combien il désiroit la gloire, et combien il la vouloit pure, on ne sait ce qu'on doit regretter davantage, ou qu'un espace de vie trop limité n'ait point suffi à une si noble ambition, ou que des désirs si vastes aient fatigué son ame et accéléré la décadence de ses forces. Ses yeux mourans jetoient un regard douloureux sur ce grand ouvrage de la *Pétréide*, par lequel il avoit espéré, dans sa jeunesse, associer son nom à ceux des plus grands poètes. Il avoit assemblé, non des matériaux ordinaires, faciles à remuer et à polir, mais des masses et des rochers dont il avoit taillé quelques-uns, se promettant de les réunir et de disposer un édifice. Vain espoir! Je ne laisserai, disoit-il dans une lettre, trois ans avant sa mort, « je ne laisserai que des ruines, qui ressembleront trop à celles de nos jardins anglais, des ruines mortes en naissant et qui n'ont hérité d'aucun grand souvenir. Je me sens loin de la force qu'il faut pour reprendre et continuer mon ouvrage ». Et vers le même temps il s'écrioit : « Misérable espèce humaine! Depuis deux ans je tra-

vaille à conserver ma vie. Cela en vaut-il la peine ?... Eh ! qu'importe de vivre, puisque tout est si fragile, si court, etc. ». Ce langage est touchant, et l'on s'intéresse à cet homme studieux, ardent, courageux, qui ne vécut que pour l'avenir. Il ne regardoit que la postérité, et l'*envisageoit en face*, et ne pouvoit souffrir, disoit-il, *ceux qui, lorsqu'on la nomme, pâlissent et détournent la tête.* Voilà donc quelle amertume remplace l'illusion, et comme *l'espérance trompée se flétrit !* Du moins, il ne manqua pas à la gloire ; il s'efforça de la mériter, et employa sa vie. Il est toujours pénible d'avoir satisfait d'honorables désirs ; mais un chagrin plus inconsolable est celui d'avoir pu s'illustrer par des travaux, et d'avoir consumé vainement et dissipé ses beaux jours.

Les lettres qu'on a recueillies de Thomas furent toutes écrites pendant cette dernière époque de sa vie. Elles respirent, ainsi que les derniers entretiens que ses amis se rappellent, une mélancolie, une sorte d'exaspération secrète qu'il dissimuloit mal aux autres et à lui-même ; car il n'étoit pas content de ses contemporains, et il lui sembloit que leur admiration se retiroit de lui, et que sa réputation commençoit à déchoir. Il le disoit ainsi lui-même, et peut-être qu'en allant au loin, il fuyoit Paris autant qu'il cherchoit la santé. Il vanta les solitudes champêtres qu'il visita, et crut s'y reposer ; mais on soupçonne que Lyon eut pour lui plus d'attrait, et que les honneurs qu'il y reçut lui plurent. Sur-tout il se consoloit par la communication avec ses amis, et il s'écrie quelque part, qu'il s'attache à son sentiment pour eux *comme le malheureux Pilatre* s'attachoit de toutes ses forces à sa galerie, en tombant du haut des airs. Quelle image funeste ! Pilatre et Thomas semblent tous

deux renouveler la fable d'Icare; mais Pilatre seul avoit été téméraire.

Thomas auroit pu compter beaucoup d'amis, mais il n'admettoit que ceux dont l'ame lui sembloit *en harmonie* avec la sienne. Il n'y eut d'exception que pour Barthe; il le vit périr et le pleura, après lui avoir été fidèle, malgré toutes ses inconvenances, et put dire qu'il avoit traîné jusqu'à la fin le poids de cette amitié. Mais les vraies délices de ce sentiment furent pour lui dans le commerce de Ducis, de madame Necker, de madame Monnet. La dernière est connue par ses *Contes orientaux*, qui peignent fort bien son genre d'esprit. Elle portoit, dans toute sa vie et dans son amitié, je ne sais quel tourment intérieur qui étoit fait pour intéresser vivement un homme aussi sensible que Thomas. Cet intérêt étoit presque celui d'une douce compassion; un exercice de la bonté. Celui qui l'attachoit à madame Necker étoit bien plus fort et même il paroissoit de plus d'un genre, la renommée de l'époux, la bienfaisance de la femme, l'admiration qu'ils lui prodiguoient tous deux. Cette maison étoit pour lui le temple de la gloire, il y rendoit un culte assidu, et en recevoit un qui ne l'étoit pas moins. On sait que cette dame et lui vécurent dans un mutuel et vertueux enthousiasme. Mais cet enthousiasme les tint à une hauteur d'idées et de langage où nous autres mortels craindrions de nous élever dans la conversation ou dans le commerce épistolaire. Ils parlent de l'espace, de l'infini, du temps, et de toute l'*ontologie*. Ils sont au-dessus de la terre et conversent dans le langage des planètes. « Le monde, lui dit-il, le monde qui vous entoure ne peut vous suffire; vous vivez comme les Cassini et les Newton, qui avoient les

pieds sur la terre et la pensée dans les Cieux ». Elle lui répondoit des choses non moins admirables, du genre de celles qu'elle écrivoit aussi à Buffon ; un peu d'amour platonique tempéroit ces sublimités, et même Thomas (par respect humain) y méloit un air de galanterie. Lorsqu'il lui rend compte de son voyage à Vaucluse, il ne manque pas de comparer son héroïne à celle de Pétrarque; à cette Laure, célébrée dans ces vers charmans :

Non sa egli come amor ancide e sana
Che non sa come ella dolce sospira,
E come dolce vide, e dolce parla.

Vous allez croire que Thomas exagère ; mais sachez qu'au contraire c'est Pétrarque qui rêvoit les perfections de sa Laure, et que la réalité est ce que Thomas voyoit tous les jours. O! que les métaphysiciens en amour sont heureux !

Cette illusion est touchante, mais on aperçoit l'illusion, et on est plus satisfait de sa correspondance avec Ducis que de celle avec madame Necker ; le ton en est moins *solennel*, et le mérite moral et littéraire de cet ami est un fond qui supporte mieux les ornemens de l'imagination : il s'en faut bien qu'il le flatte. « Mon cher ami, vous êtes le missionnaire du théâtre ; vous faites la tragédie comme le père Bridaine faisoit ses sermons, parlant d'une voix de tonnerre, criant, pleurant, effrayant l'auditoire, comme on effraie des enfans par des contes terribles, les enlevant tous à eux-mêmes avant qu'ils aient eu le temps de se défendre, mêlant dans l'éloquence le désordre à la grandeur, et trouvant, sans y penser, le sublime dans le pathétique. Mon cher Bridaine, je voudrois bien pouvoir assister à votre sermon du roi Léar ».

Nous observerons en passant que dans ce peu de lignes où Thomas badine, on trouve ce caractère qui donna tant de gravité à son éloquence, cette volonté d'exprimer tout ce que contient une idée, et de ne l'abandonner que quand elle ne fournit plus rien. Un autre se seroit borné à dire : *Vous êtes le missionnaire du théâtre, vous faites la tragédie comme le père Bridaine faisoit ses sermons.* Mais le voilà qui ajoute la peinture et presque la pantomime du père Bridaine, et puis celle des enfans qu'on effraie par des contes ; et ensuite le désordre mêlé à la grandeur ; et le sublime trouvé sans y penser dans le pathétique. Ce n'étoit pas *sans y penser* que Thomas le rencontroit. Nous n'avons garde d'en multiplier les exemples ; ils abondent ; mais il faut nous hâter dans un extrait, et parler de son poëme, ou de cette *pensée épique* qui l'occupa et le consuma pendant vingt-cinq ans, sans qu'il ait pu la réaliser.

Puisque chacun publie aujourd'hui ses souvenirs, celui qui écrit ceci s'honore de dire que dès l'an 1760, M. Thomas lui récita quelques vers, les premiers, sans doute, qu'il destina pour cette grande composition. Il croit les reconnoître dans le chant de l'Angleterre, en particulier celui-ci, en parlant de la liberté romaine :

> Et l'ame de Caton fut son dernier asile,

et ceux qui suivent immédiatement :

> Sur sa tombe sacrée elle versa des pleurs,
> Et courut dans le Nord pour venger ses douleurs.
> Là, parmi les forêts, les rochers et les glaces,
> Elle donna le jour à de nouvelles races ;
> Tout-à-coup les lança du sein de leurs déserts,
> Et du monde opprimé courut briser les fers.

Il est clair que ces vers peuvent être d'un jeune homme, et n'ont point la coupe laborieuse et cette empreinte de travail qui se remarque dans les autres. Ce fut deux ans après que, s'occupant de Duguay-Trouin et de la gloire maritime, il imagina le chant de la Hollande. Lorsqu'il voulut bien me faire sa première confidence, je lui demandai quel étoit son plan ; il ne put faire qu'une réponse confuse, qu'il méditoit une conception immense qui étonnoit le génie. Huit et dix ans après, lorsque je réitérai ma question, il ne me dit rien de plus clair. Un jour qu'il vint me voir, je voulus lui conseiller de réduire son sujet, en l'intitulant : *Voyages du Czar Pierre.* Il se tut, et un air de dépit se marqua dans son sourire. Il avoit résolu de peindre une action très-étendue ; la révolte du Czarowitz en devoit faire partie, ainsi, dit-on, qu'un épisode d'un prince tartare, banni de ses États. Cet épisode manque. Il n'a véritablement chanté que les voyages de son héros, en Hollande, où il est instruit par le génie de la marine ; en Angleterre, par celui de la liberté ; en France, par celui des arts ; en Allemagne, par celui qui préside aux richesses souterraines. Toujours des génies ! des êtres moraux ! quoiqu'il ait dit (tome VII, page 121) : « Ce genre de merveilleux, adopté par Voltaire, par égard pour des têtes françaises et philosophiques, est une sorte de voile transparent qui laisse peut-être voir l'objet moral de trop près. Mais, par cette raison même, il ne s'empare point assez de l'imagination, et ne lui donne point de ces secousses vives et fortes, dont l'homme a besoin pour sortir de son calme habituel, et oublier sa propre nature, au-dessus de laquelle il doit s'élever, soit par l'admiration, soit par la terreur, etc ».

Comme dans Virgile, le vaillant Énée pleure souvent par tendresse, ainsi l'infatigable Pierre, à force de travail, est souvent vaincu par le sommeil; il s'endort au chantier de Sardam, il s'endort au fond d'une mine, en Allemagne, etc.; et toujours en dormant, il brille d'une majesté divine; et toujours il a quelque songe prophétique, admirable. Cette machine, si c'en est une, est encore imitée du songe de Henri IV, mais si on s'en sert plusieurs fois, on est soupçonné de stérilité.

Il y a des gens, attachés à leurs vieilles lectures, qui aimeront mieux les voyages d'Ulysse ou ceux de son fils, dans Homère et dans Fénélon, que ceux du Czar dans M. Thomas; et les inventions de la fable, que les détails de marine et de minéralogie. Les richesses de la science ne valent pas, en poésie, les charmes de la fiction. Quelle muse amoureuse du genre ténébreux a suggéré à ce poète le *Chant des mines,* dont les DOUZE CENTS VERS obstruent si violemment une épopée, et cette descente dans des paniers, et par des échelles, et le long des rocs, aux abîmes qui recèlent le métal, et le cortége lugubre qui, à la clarté des torches, embarque le héros dans son voyage, et entonne pour lui un *requiem*.

Dieu, maître de la mort, si leur frêle poussière
Ne doit plus remonter vers la douce lumière,
Daigne les recueillir dans ton sein paternel.
Donne leur, Dieu des morts, le repos éternel.
Le repos éternel! à l'oreille attentive
Trois fois fut répété par la roche plaintive.
L'abîme murmura *le repos éternel.*
Quel chant, s'écria Pierre, affreux et solennel!

On sera de l'avis de Pierre; mais il ne faut point

se hâter de rejeter l'ouvrage d'un homme tel que Thomas. Je serai juste. Je ne l'ai jamais entendu parler de cette partie de son poëme. Mais je suis persuadé qu'il se félicitoit de l'avoir créée, et qu'il croyoit s'être élevé à la sphère la plus voisine de Milton. Je lui pardonne cette illusion quand je remarque une foule de beautés âpres, qu'il a répandues dans ce sujet si nouveau pour la poésie. Dans le peu que je viens de citer, j'aime ce vers :

L'abîme murmura le repos éternel.

Il y a grand nombre de vers, frappés fortement, savamment fabriqués ; mais un grand malheur est qu'ils ne rompent point la monotonie, et qu'à chaque instant on revoit les mêmes formes et on entend les mêmes sons, ce qui, à la longue, tueroit les chants d'Orphée lui-même. Il est évident qu'il a imaginé ce chant des mines pour équivalent à ces descriptions des enfers, que l'on admire chez Homère et Virgile, chez le Tasse, chez ce Milton, que je ne sais quel auteur (anglois je crois) a appelé le poète *excellemment infernal*. L'intérieur d'une mine, ces ténèbres, ces flammes, ces bruits des outils qui se brisent, des roues qui gémissent, des rochers qui éclatent, offrent des images très-approchantes de l'enfer. Mais M. Thomas n'a pu oublier que ces grands poètes ont grand soin de remédier à la terreur en conduisant dans des lieux de délices : Virgile dans son élysée, Milton dans Eden. Le génie de Thomas n'est pas si heureux en contrastes, quoiqu'il les aimât beaucoup et qu'il en parlât souvent. Car ce mot étoit répété sans cesse par Barthe, son écho, qu'on appeloit aussi son *errata*. Le contraste donc qu'il a imaginé pour la peinture des mines, est celle de toutes les cavernes de la terre, de tous

ces grands et obscurs laboratoires de la nature, où elle travaille les métaux, les diamans, etc. etc.; du noir il passe à du noir. Le Czar profondément endormi sur un rocher d'argent, sous une voûte argentée, et reposant *comme un dieu*, rêve une promenade souterraine. L'idée de cette promenade n'est pas précisément nouvelle dans la poésie. Virgile l'a indiquée dans sa fable d'Aristée, et le Tasse, dans son épisode d'un sage enchanteur. L'un et l'autre révèlent les berceaux des fleuves; Thomas dissèque savamment la matrice des métaux, des diamans, de tout ce qu'a enseveli plus profondément l'avarice de la nature, et que celle des hommes cherche à lui dérober et à lui ravir. Je le répète, il en tire des trésors d'une instruction que n'a jamais cherché l'*Epopée*, et comme son héros ne ressemble à aucun autre, sa poésie étonne l'oreille de sons hardis et inconnus, d'une suite de vers fort travaillés, fort beaux et admirablement fatigans. L'imagination qui aime tant à varier et se délasser, ne trouve chez lui que travail, fierté stoïque, chagrin de philosophe; et ce songe qui devoit, en reposant le Czar, le récompenser du courage qui le conduisit au fond des mines, ce songe finit par une épouvantable phantasmagorie, dont on seroit malade pendant huit jours.

Tout-à-coup le héros entend des cris funèbres,
De longs gémissemens, des fers dans les ténèbres,
Se roulant, se traînant l'un sur l'autre heurtés.
Le héros tressaillit : de lugubres clartés
Guident ses pas; il marche à ces voix douloureuses.
Il croit voir dans la nuit des ombres malheureuses
Pleurant :

Ce participe rejeté au commencement d'un vers, ne fait pas un effet heureux. Suivons.

. . . . elles formoient un innombrable essaim ;
Et de longs traits de sang leur sillonnoient le sein.
Il distingue à l'entour des roches éclatantes ;
C'étoit des mines d'or, mais de sang dégoûtantes :
L'or distilloit le sang, l'or distilloit les pleurs.
Où suis-je ? quel spectacle et quel cri de douleurs !
J'aperçois *sous ce globe* un monde de victimes,
Est-ce ici le Tartare *où l'on punit les crimes ?*
—Oui. Tu vois un enfer créé par les humains.
C'est ici, c'est ici que de barbares mains
Ont plongé les enfans de la vaste Amérique.
Deux cents peuples, semés sous le double tropique,
Sont disparus ici sous les coups des tyrans ;
A des peuples de morts succédoient des mourans ;
L'esclavage y trembloit en servant l'avarice.
Pour hâter la richesse, on hâtait le supplice.
Sur des tas d'ossemens rouloit chaque trésor ;
Les habitans d'un monde ont péri pour de l'or.
Vois leurs mânes plaintifs. Un jour dans tes contrées,
Quand l'homme creusera des mines ignorées,
Ce spectacle sanglant t'avertit d'être humain.
—J'en fais, dit le héros, le serment dans *ta main.*
. . . .
Ah ! pour les rois, dit-il, que de leçons sublimes !
Que les trônes sont bas au fond de ces abîmes, etc.

Voilà le rêve que donne Thomas à son héros pour le délasser aux fond des mines! et en même temps il suit le sien (qui étoit alors le rêve à la mode), de donner aux rois des leçons *sublimes*. N'en est-ce pas une de leur dire : *Que leurs trônes sont bas au fond de ces abîmes?* Je souhaite que cette *incorrigible espèce*, appelée les rois, s'amendent par les leçons des pòètes et des philosophes; mais en attendant les poètes trouveront ici une leçon utile pour eux. Il est toujours bien fait de gourmander les puissances comme fait Thomas *qui tumido dilitigat ore.* Mais il faut se sou-

venir pour soi-même et pour ses vers, du précepte tant répété par Horace, et Despréaux, et Voltaire; variez vos tons, passez du grave au doux:

L'hexamètre est fort beau, mais par fois ennuyeux.

La grandeur sans variété et sans souplesse, est un colosse sans jointure et qui ne peut se mouvoir. Tel fut le poëme de Thomas dans sa tête; il ne s'y débrouilla jamais; il a obstinément tâché de rouler cette pierre, tournant autour comme auroit eu à faire ce sculpteur grec qui vouloit tailler le mont Athos en statue; il en a arraché quelques blocs; il y a imprimé fortement et savamment son ciseau; les connoisseurs, en voyant ces fragmens, diront: Cet homme savoit *manier l'outil;* beaucoup de ses vers ont le mérite qu'on appelle de facture, jamais le bonheur de la grâce. On montreroit aisément qu'il a presque le même mécanisme de versification que M. Delille, son contemporain, son ami, et qui, étant plus jeune de quelques années, parut d'abord presque son élève; mais leurs poëmes qui existent et qui prouvent entre eux cette espèce de ressemblance, montre bien en même temps qu'à M. Delille seul, par la flexibilité de son talent et le choix de ses sujets, appartenoit de s'asseoir entre les grands poètes. La place de Thomas est parmi les hommes de beaucoup d'esprit, d'une vaste instruction, d'un travail obstiné, qui font tout, et même des vers, mais jamais la poésie, disoit Métastase dans une lettre que j'ai vue *i versi bene, ma non mai la poesia :* la Muse, lorqu'ils naquirent n'a point regardé complaisamment leur berceau,

Quos non Melpome semel
Nascentes placido lumine viderit.

N'anticipons pas ce que nous dirons à la fin de notre article sur cet homme très-estimable, et présentons aux lecteur un autre morceau de son poëme.

Voyons le Czar lancer à la mer le vaisseau qu'il construisit à Sardam.

Trois fois l'astre des nuits, parcourant sa carrière,
Avoit vu dans les cieux éclipser sa lumière;
Et, ramenant trois fois son disque renaissant,
Avoit de nouveaux feux argenté son croissant.
Tout est prêt. Du vaisseau, la structure immortelle
Semble d'un art divin présenter le modèle.
Déjà les ais serrés ont revêtu ses flancs;
Le bitume épaissi sur les fourneaux brûlans,
A la fureur des eaux le rend impénétrable.
Le rivage est couvert d'une foule innombrable.
Sous le regard de Pierre, un prodige nouveau
Au sein des vastes mers va lancer ce fardeau.
Environné d'appuis, le colosse tranquille,
Reste encor suspendu sur son centre immobile.
Le signal est donné. Le vaisseau chancelant
S'ébranle; on voit marcher ce colosse tremblant.
Sa pente s'accélère, et les cris retentissent.
Les cables sont rompus, les madriers gémissent.
L'air siffle, le sol tremble. En sa course emporté,
Comme un bruyant tonnerre il est précipité:
Son chemin est brûlant; son lit fume et s'embrase,
La rive a disparu sous le poids qui l'écrase;
L'onde mugit, bouillonne, et s'ouvre en frémissant;
Le vaisseau dans son sein s'élance en bondissant.
Jusqu'en ses profondeurs la mer est ébranlée,
Le noir limon se mêle à la vague troublée;
Elle roule en fureur, et le flot écumant
Frappe, à coups redoublés, le rivage fumant.

Jamais procès-verbal d'un vaisseau lancé ne fut si complet et si brillant. Virgile n'auroit pas voulu accumuler tant de détails; mais Lucain s'y seroit

plu, et Stace encore davantage. Quoi qu'il en soit, au défaut peut-être des Muses, Neptune est content.

Ce bruit a pénétré dans ces grottes profondes,
Où le vieil Océan, le souverain des ondes,
Garde, loin du tumulte, une éternelle paix.
Il sort : des branches d'algue et de roseaux épais
Ombragent de son front la vieillesse éternelle ;
Une flamme azurée en son œil étincelle :
Il tenoit dans sa main ce sceptre redouté,
Qui frappe quelquefois le globe épouvanté.
. . . .
. . . .
De sa main immortelle il toucha le navire,
Et dit : je te reçois au sein de mon empire,
Vaisseau sacré, bâti de la main d'un héros ;
Que sous ton pavillon la mer courbe ses flots.
. . . .

Nous avons regret à supprimer quelque chose ; mais c'est la faute de Thomas, toujours long, lors même qu'il est très-beau. Aurions nous mis ce vers-ci :

La mer devant son roi s'incline avec respect.

Il faut mettre fin à cette critique, et résumer notre opinion sur cet homme qui a honoré une belle époque du dernier siècle, qui excita l'attention publique, lorsque de si grands talens l'occupoient ; qui se montra plutôt leur émule que leur élève ; qui lui-même, de bonne heure, entouré d'admirateurs et de disciples, parut avoir formé une école et créé un genre noble et moral.

Voici ce que nous écrivions sur lui, il y a quelques années, lorsqu'on publia cette relation de la captivité du grand Fréderic à Custrin, qui termine la nouvelle édition.

Thomas a su, dans cette intéressante anecdote, allier la simplicité du récit à la dignité historique. Ce morceau, et quelques notes de ses éloges, prouvent que s'il eût entrepris d'écrire l'histoire, ce n'étoit pas le talent qui lui auroit manqué ; il en avoit beaucoup en des genres très-divers. La poésie, l'éloquence, l'histoire, la morale, la méthode de composer les traités, les genres même familiers et agréables, rien ne lui étoit étranger. Il avoit beaucoup cultivé, exercé, retourné, en quelque sorte, un fonds d'esprit excellent et profond. Heureux s'il avoit su se contenter du produit naturel de ce fonds, s'il n'eût pas quelquefois surchargé, exagéré sa pensée ; si, dans l'espoir idéal de je ne sais quelle perfection, qu'il désira plus qu'il ne la conçut, il n'avoit pas substitué, à son talent réel, cette manière ambitieuse, déclamatoire, stoïque que Voltaire appela un jour du nom malin de *Galithomas*. Certes, Voltaire ne prétendoit pas, par un mot plaisant, retirer l'estime publique à un écrivain d'un grand mérite, mais indiquer son défaut, qui étoit *le malheur de tâcher*. Thomas auroit pu éviter ce malheur, et l'on voit de la facilité et de la grâce dans des ouvrages qui sont incontestablement de lui, quoiqu'il n'y ait pas attaché son nom. Ce nom, au reste, est respectable dans l'éloquence, et marche après les premiers. Il y a peu d'hommes de lettres qui n'aient les œuvres de Thomas dans leur bibliothèque, et qui n'aient lu plus d'une fois, son *Descartes* et son *Marc-Aurelle*. Ce dernier, sur-tout, se distingue par une noblesse et une élévation de style plus exempte d'efforts ; mais tous ses ouvrages annoncent le penseur appliqué, l'homme de courage. Tous respire une odeur de vertu qui accompagnera sa mémoire et attirera encore la postérité, comme elle laisse un doux souvenir à ceux qui, comme

moi, ont été les compagnons de sa jeunesse et les témoins de sa vie. *Virtutis veræ custos rigidus que satelles.* B. V.

XLI.

Corinne, ou l'Italie; par Madame de STAEL HOLSTEIN.

UN voyage promet assez ordinairement un roman; ce sont deux sortes d'ouvrages qui ont beaucoup de traits de ressemblance, et que ceux qui aiment à simplifier les choses et à ne point multiplier les genres sans nécessité, confondent à peu près dans la même cathégorie. Mais si, à ces rapports qu'ils ont presque toujours au fond, se joignent ceux de la forme; si le voyage est fondu dans l'intrigue d'un roman, et si c'est enfin madame de Staël qui est l'auteur de tout cela, on peut bien s'attendre à la production la plus romanesque qu'il soit possible d'imaginer; non qu'elle s'abandonne à sa brillante imagination pour multiplier des incidens et créer des faits extraordinaires: il faut si peu de faits et d'événemens à madame de Staël pour faire un gros livre! Et si les aventures qu'elle imagine sortent de l'ordre naturel et vraisemblable, on ne peut pas dire néanmoins, qu'elle se donne à cet égard plus de licence que la plupart des auteurs de romans; mais ce qu'il y a de prodigieusement romanesque dans ses ouvrages, c'est sa métaphysique, ce sont ses analyses des passions, ses subtilités sur le cœur humain; c'est ce monde idéal ou de sentimens tellement chimériques qu'elle ne peut les exprimer que par des mots qui

n'expriment rien de positif; ou de sentimens réels, mais qui cessent de l'être par l'exagération qu'elle leur donne.

Si la nature est riche et puissante, si même trop souvent elle montre une richesse malheureuse et une puissance cruelle, c'est dans le nombre des passions, c'est dans la variété des sentimens qu'elle donne à l'homme, c'est sur-tout dans la force et l'énergie qu'elle imprime à ces sentimens et à ces passions. Mais madame de Staël trouvant sans doute, sur ce point, la nature foible et avare, veut sans cesse suppléer à cette stérilité par l'inépuisable fécondité de son imagination : il lui semble que les passions et les sentimens, tels qu'ils ont été exprimés par ceux qui ont le mieux connu le cœur humain, et qui en ont été les peintres les plus fidèles, ne sont que l'appanage des hommes ordinaires. Or, madame de Staël méprise beaucoup les hommes ordinaires, et plus encore les femmes ordinaires. Peut-être les méprise-t-elle trop, peut-être ne songe-t-elle pas assez que c'est pourtant dans cette classe que se trouveront ses lecteurs, et même ses juges, et même ses critiques : elle crée donc des personnages extraordinaires, elle leur donne des passions extraordinaires, sur lesquelles elle les fait disserter dans un langage souvent extraordinaire. Leurs conversations sont cependant presque toujours brillantes, mais elles sont trop fréquentes ; leur langage est plein d'ame, de verve et de chaleur, remarquable par une foule d'expressions vives et originales, de tours animés et pittoresques ; mais ils étonnent l'esprit du lecteur plus qu'ils ne le séduisent, ils l'éblouissent plus qu'ils ne l'éclairent. Il est souvent impossible de mieux dire ce qu'ils disent ; mais ce qu'ils disent se trouvant trop fréquemment hors de la sphère des idées vraies et des sentimens naturels, il est impossible que leur langage ait ce naturel et cette vérité qui plaît aux bons esprits, et

qui assure un succès durable aux ouvrages. Leurs conversations sont donc un mélange fatigant d'idées, les unes vraies, les autres fausses; quelques-unes grandes, la plupart gigantesques; celles-ci véritablement belles, mais alors même peu convenablement placées; enfin, s'ils sont presque toujours éloquens, presque toujours aussi leur éloquence s'exerce sur des chimères.

A Dieu ne plaise que je place la mélancolie au nombre de ces chimères. Je ne veux pas me brouiller avec les mélancoliques, et cela prouve que je ne les regarde pas comme des êtres de raison : je ne sais cependant si ce sentiment, qu'on ne rencontre que dans les classes oisives de la société, est aussi naturel que le pense madame de Staël : je ne sais si ce n'est pas plutôt une maladie de l'ame, que le plus haut degré de sa perfection. J'ose croire que l'on peut être bon, humain, compatissant, généreux, sensible même, et, s'il le faut, amoureux et passionné (car, à quoi est-on bon, si l'on n'est amoureux et passionné?), sans avoir ces dispositions habituelles de mélancolie qu'elle donne à tous ses héros, à toutes ses héroïnes, et dont elle prive impitoyablement tous les personnages qu'elle sacrifie, et pour lesquels elle ne veut pas intéresser. Il y a d'abord quelque charme et quelque douceur dans ce caractère et ces sentimens qu'elle prête à ses personnages favoris, mais il y a aussi de la monotonie dans le retour fréquent des mêmes idées; il y a sur-tout de l'obscurité dans le développement de cette doctrine mélancolique, et dans toutes les nuances subtiles que Mme. de Staël découvre dans un sentiment déjà obscur par lui-même, fugitif et qui échappe aisément à l'analyse. Toujours ses personnages sont environnés de *vagues*, de *rêves*,

de *mystères*, d'idées mystérieuses dans l'esprit, de sentimens mystérieux dans le cœur, d'une *destinée mystérieuse*; de tous les *secrets de l'homme*; enfin, s'il m'est permis de parler ainsi, d'une certaine fantasmagorie sentimentale, que j'explique sans doute fort mal, parce que je ne l'entends pas, mais que madame de Staël n'explique pas trop clairement, quoiqu'elle l'entende apparemment très-bien.

Si, sortant de ce monde un peu fantastique, madame de Staël aborde un monde plus réel, son imagination, comme je l'ai déjà observé, l'agrandit et l'exagère tellement, qu'il n'est guère moins chimérique que l'autre : elle ne voit d'hommes raisonnables que dans les hommes exaltés; des sentimens dignes de ce nom que dans l'enthousiasme, dans l'admiration, le culte, l'idolâtrie; de passions que dans le délire. Elle s'est fait des idées si singulières sur la perfection de l'homme, que si le beau idéal qu'elle a conçu, venoit à se réaliser, et que beaucoup d'hommes et de femmes ressemblassent à ses héros et à ses héroïnes, tout ordre disparoîtroit dans la société civile, tout bonheur dans la société domestique, et l'on seroit, à chaque instant, témoin ou victime des scènes les plus bizarres et les plus tragiques. Si, en effet, tout le monde étoit parfait, à la manière de madame de Staël, tout le monde seroit amoureux; or, pour être amoureux ou comme le beau Léonce, ou comme le sensible Oswald, ou comme Delphine, ou comme Corinne, il faut que l'amant menace de se briser la tête contre un pavé aux yeux de son amante, ou de se jeter dans un canal; il faut que l'amante soit aussi quelquefois sur le point de se précipiter dans la rivière, qu'elle tombe souvent évanouie, qu'elle se fracasse la tête, que le sang ruisselle; il faut

enfin que l'un des deux au moins périsse victime de son amour : heureux s'ils ne périssent pas tous les deux d'une manière plus tragique encore !

Il faut l'avouer cependant, ces défauts sont ceux de beaucoup d'autres romans ; et si madame de Staël les porte plus loin qu'un autre, mieux que tout autre aussi elle les rachète par les qualités qui tiennent à une imagination brillante, à un esprit rare, et même à un talent distingué, quoique très-inégal. Il y a dans son ouvrage des détails pleins de charmes et d'intérêt ; il y a, à travers trop de dissertations et de subtilités sur les passions et le cœur humain, des aperçus aussi vrais que fins et délicats. On y trouve un grand nombre de belles pensées, exprimées avec énergie et concision ; des traits vifs, ingénieux et inattendus ; des pages éloquentes, peut-être même trop pour le genre. Il me semble qu'en général madame de Staël veut élever son ton fort au-dessus de celui qui convient à un roman ou à un voyage ; elle veut même quelquefois mettre de la poésie dans son style : il vaudroit mieux y mettre plus de souplesse, plus de variété, de clarté, de grâce et de correction, moins d'affectation et de phébus métaphysique et sentimental.

Il me reste peu d'espace pour parler du fonds du roman ; mais mon dessein n'est pas d'en présenter ici l'analyse complète : je me bornerai à parler des caractères principaux tracés par l'auteur, et de quelques faits singuliers qui peuvent donner lieu à quelques réflexions.

Oswald, le héros du roman, est beau, bien fait, et *très-mélancolique* ; il est fort adroit dans les exercices du corps ; parce que, selon madame de Staël, *l'ame se mêle à tout* ; ce qui veut dire que tout homme qui est mal-adroit, n'a pas d'ame, ou n'a qu'une ame

triste et misérable. Oswald a tantôt une grande énergie dans le caractère, tantôt une grande foiblesse et une grande timidité ; il a les passions les plus ardentes ; et ces passions se taisent devant des obstacles qui n'arrêteroient pas une passion médiocre ; il a presque toujours raison quand il parle, et presque toujours tort quand il agit. Il voyage avec un Français que madame de Staël lui sacrifie entièrement, parce qu'il n'est pas mélancolique, et qui cependant a toujours raison contre lui, et qui répond avec autant d'esprit que de vérité au reproche que lui fait Oswald sur sa légèreté. « Vous appelez, lui dit-il, légèreté la promptitude de mes observations. Ai-je moins de raison, parce que j'ai raison plus vite ? » Ce héros, au reste, souvent inexplicable, presque jamais attachant, ne seroit qu'un homme assez ordinaire s'il ne rencontroit une femme fort extraordinaire ; et tant qu'il reste la figure principale du tableau, le roman est froid, languissant, je dirai presqu'ennuyeux.

Cette femme extraordinaire, c'est Corinne : femme admirable sans doute, si le plus grand charme, et même la plus grande gloire de la femme n'étoit pas dans la pratique de toutes les vertus douces, aimables et modestes, si sa plus belle, ou plutôt sa seule destinée n'étoit pas d'être d'abord fille timide et respectueuse, ensuite femme aimable et vertueuse, mère sensible et tendre. Mais ce n'est pas, selon madame de Staël, le beau idéal de la femme. Corinne, qui est sans doute le type de ce beau idéal, paroît d'abord à nos yeux sur un char de triomphe, au milieu d'une place à Rome, entourée d'admirateurs, d'adorateurs, et d'une foule enthousiaste. Là, elle commence par entendre son propre éloge dans un panégyrique presqu'aussi long que celui de Trajan. Cet éloge est simple

et *sans prétention*, dit madame de Staël, et on y lit les phrases suivantes : « La musique que nous avons fait ensemble (avec Corinne), les tableaux qu'elle m'a fait voir, les livres qu'elle m'a fait comprendre, composent *l'univers de mon imagination* : il y a dans tous ces objets *une étincelle de sa vie ;* et s'il me falloit exister loin d'elle, je voudrois au moins m'en entourer, certain de ne retrouver nulle part *cette trace de feu, cette trace d'elle, enfin qu'elle y a laissée,* etc. ». Corinne répond avec prétention à ce discours sans prétention : elle improvise un hymne sur les beautés de l'Italie ; puis apercevant Oswald, qu'elle voit pour la première fois, elle devine le sentiment qui l'occupe, et improvise sur ce sentiment. Oswald, prêt à se trouver mal, s'appuie sur des lions de basalte : Corinne n'est pas moins émue ; et au milieu de la place de Rome naît subitement le plus violent amour qu'il soit possible d'imaginer. En sa qualité de femme extraordinaire, Corinne fait toutes les avances. Oswald est malade ; et Corinne, jeune personne non encore mariée, s'enferme dans son appartement pour le soigner. De si tendres soins ont le plus heureux succès. Oswald guérit, et alors Corinne s'établit son *cicerone :* elle le promène à la ville, à la campagne, pour lui en expliquer les antiquités, les tableaux, les beautés naturelles ; elle juge les arts, la littérature, les mœurs, la politique dans des conversations brillantes ; elle joue la tragédie, elle joue la comédie. Quand tous ces objets sont épuisés à Rome, elle monte en voiture avec son amant, et le mène à Naples. Pendant la route, l'amour s'exalte de plus en plus ; on se prend mutuellement la main, on se presse contre le cœur, on est au comble du bonheur malgré un nuage noir

qui, obscurcissant la lune, présage les plus grands malheurs; et le nuage n'a pas tort.

Cependant Oswald, prêt à épouser Corinne, ne sait pas encore qui elle est. Enfin ils se racontent mutuellement leur histoire: celle d'Oswald est assez intéressante, et point trop romanesque; celle de Corinne l'est prodigieusement: elle parle sur-tout beaucoup trop de sa *supériorité;* et comme les lecteurs peuvent supposer qu'en parlant d'une *femme supérieure*, madame de Staël eut la même idée que ces mots réveillent en eux, cela pourroit ne pas la faire croire modeste. Au reste, cette supériorité de Corinne consiste à lui faire trouver ridicules toutes les convenances, monotones toutes les vertus domestiques, insupportables toutes les villes où il n'y a ni spectacles, ni musique, ni tableaux; et à lui faire croire que les femmes anglaises, au lieu de faire le thé à leurs maris, devroient jouer la tragédie et improviser. Oswald apprend par l'histoire de Corinne qu'elle est anglaise; et il part aussitôt pour l'Angleterre, afin de découvrir si son père, qui est mort depuis deux ans, veut qu'il se marie avec Corinne, et s'il a laissé quelques traces de sa volonté à cet égard. Il découvre en effet que ce n'étoit pas trop son intention; et ce qui l'aide beaucoup à faire cette découverte, c'est qu'il trouve Lucile, jeune sœur de Corinne, bien plus fraîche et plus jolie qu'elle. Lucile a aussi un caractère bien différent de celui de Corinne; et madame de Staël, en le traçant, peint avec beaucoup de talent la réserve, la modestie, la timidité, la pudeur, tous les sentimens doux, aimables et purs de l'innocence: c'est un tableau charmant. L'infidélité d'Oswald est filée avec beaucoup

d'art, et même excusée, autant qu'il est possible, par d'incroyables circonstances. Son union avec Lucile n'est point heureuse. Les deux époux ne peuvent parvenir à dissiper quelques nuages qui s'élèvent entr'eux et à s'entendre, parce qu'ils ne s'expliquent pas, ils ne parlent pas : malheur bien singulier pour des acteurs mis en scène par madame de Staël! Enfin, l'infortunée Corinne, après avoir fait inutilement, pour empêcher l'infidélité d'Oswald, un voyage bien romanesque en Angleterre et en Ecosse, meurt victime de son amour; mais non sans avoir revu Oswald et Lucile, non sans avoir eu le plaisir d'improviser encore devant eux (scène très-déplacée, sans intérêt, sans excuse, et qui sera, j'ose le dire, généralement désapprouvée), et non sur-tout sans avoir vu, au moment même de sa mort, le petit nuage noir, présage de tous ses malheurs. A.

XLII.

Sur quelques passages du nouveau roman de Madame DE STAËL (Corinne), *concernant les Arts.*

Les lecteurs me sauroient, avec raison, mauvais gré, si j'entreprenois d'ajouter quelque chose au jugement qu'on a porté dans ce journal, de l'ensemble du roman de Corinne. Je ne veux examiner de cette nouvelle création, que Madame de Staël livre à nos disputes, que quelques passages touchant la peinture.

Les gens du monde qui n'ont point fait une étude approfondie du dessin, ou qu'une longue habitude d'observer les productions de cet art n'a point familiarisés avec le sentiment de ses beautés, ne cherchent

dans un tableau que des souvenirs historiques, ou des sensations telles qu'ils ont coutume d'en éprouver à la vue d'un événement extraordinaire. Pour eux, la peinture est un art tout d'imagination, fort semblable à l'éloquence et à la poésie : ils en jugent d'après les mêmes règles, en jouissent de la même manière, en parlent dans les mêmes termes. Un tableau est une idylle, un poëme, une pensée profonde, une belle page d'histoire, ou quelquefois seulement un monument curieux des usages anciens ; ils attachent donc un grand mérite à l'invention ou au choix du sujet, à la multiplicité des détails, qui expliquent l'action et allongent le récit ; ils aiment que les passions soient fortement indiquées, et leur inflexible érudition ne pardonne ni les erreurs de dates, ni les fautes contre le costume. Cependant il n'est pas nécessaire, pour les satisfaire, d'être un artiste fort habile : toutes ces choses peuvent se trouver réunies, même dans un mauvais tableau. Cette classe d'amateurs, la plus nombreuse de toutes, ne fait guère de différence de l'ouvrage excellent à l'ouvrage médiocre.

Mais pour l'artiste, pour le connoisseur, la peinture est, avant tout, un art d'imitation : le génie du peintre consiste dans le sentiment exquis de la beauté, et son talent dans la justesse du coup-d'œil et l'adresse de la main. Toutes les choses d'érudition et d'invention que les autres regardent comme le mérite principal et à peu près exclusif d'un tableau, les intéressent foiblement ; ils attachent plus d'importance à la représentation des personnages qu'à celle des faits. Une seule figure isolée, sans nom, dont le souvenir ne se lie a aucun événement, sans action, sans passions qui l'agitent, si l'on veut dans l'état de sommeil, leur plaira souvent davantage qu'une grande composition

historique. Une telle figure suffit pour charmer l'ami véritable de l'art, s'il y reconnoît les belles formes, les justes proportions, l'accord des parties, telles que la nature les auroit nécessairement ordonnées, et que ses lois nous les feroient voir dans cette attitude prise au hasard parmi une multitude infinie d'autres combinaisons également possibles ; s'il retrouve enfin, dans ce personnage inconnu, l'image de la figure harmonieuse de l'homme. La connóissance des difficultés que le peintre a eues à surmonter, la recherche des moyens qu'il a employés pour parvenir à cette imitation, sont encore un sujet de plaisir pour l'amateur délicat.

Ces différentes manières de juger des productions de l'art, ont long-temps partagé les artistes et les gens du monde ; et quand les premiers, séduits par les louanges des autres, se sont empressés de déférer à leur goût, quand ils se sont persuadés qu'ils pouvoient prétendre en toute occasion à la gloire du poète et de l'historien, et qu'ils ne devoient point en rechercher d'autre, ce n'a plus été, parmi eux, qu'incertitude dans les moyens de succès, que confusion dans les jugemens : la décadence de l'art a suivi de près.

Corinne examine la peinture sous ces deux points de vue ; et, contre l'usage de la plupart de ceux qui ont écrit sur les arts, elle en juge en artiste.

Loin d'encourager les peintres à tourmenter leur imagination pour inventer les sujets de leurs tableaux, elle les exhorte, s'ils veulent être entendus, à ne représenter que les traits d'histoire les plus simples et les plus connus ; elle ne croit pas que les scènes dramatiques conviennent à la peinture, et pense que c'est sur-tout une grande témérité à celle-ci de se mesurer avec la haute poésie. Rien de plus judicieux que l'ob-

servation suivante : « C'est, dit-elle, subordonner la peinture à la poésie, que de la consacrer à des sujets traités par les grands poètes ; car il reste de leurs paroles une expression qui efface tout ; et presque toujours les situations qu'ils ont choisies tirent leur plus grande force du développement des passions et de leur éloquence, tandis que la plupart des effets pittoresques naissent d'une beauté calme, d'une expression simple, d'une attitude noble, d'un moment de repos, enfin, digne d'être indéfiniment prolongé, sans que le regard s'en lasse jamais ».

Corinne n'aime point les tableaux composés d'un très-grand nombre de figures : « Ce genre, dit-elle, présente sans doute de grandes difficultés, mais il donne moins de plaisir. Les beautés qu'on y trouve sont trop confuses ou trop détaillées. L'unité d'intérêt, ce principe de vie dans les arts, comme tout (1), y est nécessairement morcelé ».

Les sujets tirés de l'Écriture-Sainte, que les anciens peintres ont traités si souvent, et avec un si grand succès, lui semblent, encore aujourd'hui, préférables à tous les autres, parce qu'ils sont plus universellement connus ; parce que le calme des sentimens religieux s'accorde très-bien avec les habitudes de la beauté, et que les émotions douces de la piété sont, de tous les mouvemens de l'ame, ceux que la peinture exprime le mieux. Mais il faut qu'elle s'abstienne des scènes trop animées : le désordre des passions violentes et les convulsions de la douleur sont également déplacés dans un tableau. Sur ce point, Corinne ne fait pas

(1) Il me semble que Corinne, lorsqu'elle juge les poètes dramatiques, oublie trop ce grand principe, sans lequel rien n'est beau, pas même *le vrai*.

grâce à Raphaël lui-même : elle le blâme d'avoir introduit un possédé dans son tableau de la Transfiguration.

Corinne a dans sa galerie quelques-uns des tableaux les plus célèbres de l'école de France, aujourd'hui la première du monde : elle les examine, elle les juge suivant la doctrine que nous venons d'exposer. Nous hasarderons nos observations auprès des siennes.

Le vieux Brutus vient de rentrer dans sa maison après la condamnation de ses fils ; il n'a point pénétré jusqu'à l'appartement où ses filles et sa femme attendent son retour et le récit de ce qui se sera passé au Forum ; il s'est arrêté dans le vestibule ; son ame, fatiguée de l'effort qu'elle vient de faire, s'est laissée aller à une profonde tristesse ; sa raison, naguère si puissante, n'a plus de force que ce qu'il en faut pour prévenir les égaremens de la douleur. Dans ce même moment on rapporte les corps des deux condamnés : il ne peut les voir de la place où il est assis, mais il entend les cris, et peut-être les plaintes de ses autres enfans, et les reproches de leur mère, auxquels ce spectacle est venu tout-à-coup révéler le sort des deux frères.

Cette situation, on ne peut plus vraisemblable, est éminemment pathétique. L'esprit en saisit sans peine toutes les circonstances. « Vous auriez pu voir ce tableau, dit Corinne à lord Nelvil, sans en deviner le sujet. Et cette incertitude qui existe presque toujours dans les tableaux historiques, ne mêle-t-elle pas le tourment d'une énigme aux jouissances des beaux-arts, qui doivent être si faciles et si claires? » Je crois, contre l'avis de madame de Staël, que ce tableau n'a pas besoin d'explication, pourvu que l'on connoisse

l'événement principal qui a dû produire cette scène : car cette connoissance est indispensable pour l'intelligence de toute espèce de scène muette ; et le peintre peut et doit la supposer dans les spectateurs. Cependant, cette situation si déchirante, cette scène si bien ordonnée pour l'imagination, présente, comme sujet d'une composition pittoresque, tant et de si graves inconvéniens, que le grand artiste qui en a conçu l'idée n'a pu lui-même les éviter tous.

Dans le récit, il y a unité d'action parfaite : la douleur sombre et solitaire de Brutus et les emportemens du désespoir des femmes, sont des modifications d'un même sentiment qui se rapporte à un même objet. Mais Brutus seul, au pied de la statue de Rome, dans un vestibule, et le groupe de trois femmes au désespoir, dans une pièce voisine, forment deux tableaux sur une même toile. Il ne suffit pas de l'accord des sentimens et de la pensée pour mettre les personnages d'une scène pantomime en rapport les uns avec les autres : la vue ne sauroit admettre l'unité d'action entre des gens qui agissent séparément, encore qu'ils s'occupent d'une même chose.

Brutus, sur lequel se porte le plus grand intérêt historique, étoit aussi pour le peintre une figure d'expression admirable : M. David l'a bien fait voir. Mais ce personnage est nécessairement placé dans un coin du tableau ; et le groupe des femmes partage au moins avec lui les regards du spectateur. Cependant la large toile est vide au milieu ; il faut aussi quelque temps de réflexion pour s'assurer que les trois femmes ne peuvent voir Brutus, en même temps qu'elles voient ce qui se passe derrière lui, dans le fond du tableau. Bien que ces défauts, inévitables dans le

sujet donné, soient rachetés par de grandes beautés d'exécution, ils ne laissent pas de nuire à l'effet pittoresque.

C'est bien au Bélisaire de M. Gérard que Corinne a pu faire le reproche de n'être point un tableau intelligible, puisqu'on peut connoître tous les détails de la vie de ce général, et n'avoir cependant aucune raison de se douter que ce soit lui que le peintre a voulu représenter. « Bélisaire, aveugle et mendiant, est ainsi récompensé par son maître; et dans l'univers qu'il a conquis, il n'a plus d'autre emploi que de porter dans la tombe les tristes restes du pauvre enfant qui seul ne l'avoit point abandonné. Cette figure de Bélisaire est admirable, et depuis les peintres anciens on n'en a guère fait d'aussi belles. L'imagination du peintre, comme celle d'un poète, a réuni tous les genres de malheur, et peut-être même y en a-t-il trop pour la pitié. Mais qui nous dit que c'est Bélisaire? » M. Gérard lui-même paroît en avoir jugé ainsi; on peut croire que c'est pour obvier à cet inconvénient que, dans le dessin destiné à la gravure, il a ajouté un casque au costume de Bélisaire, dont rien, dans le tableau, ne relève l'ancienne gloire; mais cet accessoire, plus nuisible peut-être qu'utile à l'effet pittoresque du groupe, nous apprend seulement que ce vieillard fut un guerrier : cela ne suffit point encore pour l'intelligence du sujet; et pourtant cette scène, toute de l'invention de M. Gérard, est un sujet éminemment propre à la peinture, ainsi qu'on en peut juger par le grand parti que le peintre en a tiré.

Marius, épargné par le Cimbre, semble d'abord un sujet on ne peut plus pittoresque; et il l'est en effet beaucoup, si l'on ne considère que la nature et l'action des deux personnages : en le méditant davan-

sage, on trouve qu'il opposera toujours une difficulté insurmontable à ceux qui entreprendront de le traiter. Quelque grand caractère que l'artiste parvienne à donner à la figure de Marius, cette expression ne suffira jamais pour motiver la vénération et l'espèce de terreur qui s'empare du Cimbre; on sera porté à accuser le peintre d'être demeuré au-dessous de son sujet, sans penser que l'impression produite sur l'esprit du barbare par la présence de Marius, tenoit à une foule de circonstances indépendantes de l'aspect de celui-ci, et qu'il n'est pas au pouvoir de la peinture de représenter.

Le quatrième tableau que Corinne examine, est celui dans lequel M. Guérin a représenté Hippolyte accusé par Phèdre devant Thésée. Je transcris l'observation fine et délicate qu'elle fait sur le vice de ce sujet :

« Est-il possible, dit-elle, de supposer que Phèdre, en présence d'Hippolyte, pût soutenir son mensonge; qu'elle le vît innocent et persécuté, et ne tombât point à ses pieds? Une femme offensée peut outrager ce qu'elle aime en son absence; mais quand elle le voit, il n'y a plus dans son cœur que de l'amour : le poète n'a jamais mis en scène Hippolyte avec Phèdre depuis que Phèdre l'a calomnié. *Le peintre devoit les réunir pour rassembler, comme il l'a fait, toutes les beautés des contrastes.* Mais n'est-ce pas une preuve qu'il y a toujours une telle différence entre les sujets poétiques et les sujets pittoresques, qu'il vaut mieux que les poètes fassent des vers d'après les tableaux, que les peintres des tableaux d'après les poètes? »

Les opinions de Corinne sur la peinture, la sculpture, l'architecture, sont en général fort sensées : c'est que, pour bien juger de ces arts, qui s'adressent à

l'imagination par l'entremise des sens, il faut sur-tout être pourvu des sens délicats et faciles à émouvoir; et cette qualité est éminente dans l'héroïne du dernier roman de madame de Staël : de là cet amour d'un doux climat, cette admiration inépuisable pour un beau ciel, pour cette ravissante musique que la nature semble avoir réservée à l'Italie; de là cette abondance de souvenirs, cette multitude d'émotions qui remplissent la vie de Corinne.

Cette grande sensibilité est une disposition précieuse sur-tout dans l'auteur d'un ouvrage descriptif: aussi la partie descriptive est incomparablement la mieux traitée dans le roman de Corinne. On est généralement frappé du point de vue nouveau et brillant sous lequel madame de Staël a vu l'Italie, de la vérité et de l'éclat des tableaux qu'elle trace du climat, des sites, des monumens, des pompes religieuses, des fêtes publiques, des usages de ce pays et de ce peuple, éternels sujets de souvenirs et de curiosité pour le reste du monde. M. B.

XLIII.

Le Chansonnier du Vaudeville, ou Recueil de chansons inédites, de MM. Pis, Barré, Radet, Armand-Gouffé, Laujon, Philippon-la-Madelaine, Dieulafoy, *etc., tous convives des Dîners du Vaudeville; ou auteurs de ce théâtre; pour faire suite aux Dîners du Vaudeville. Deuxième année.*

Je veux croire qu'il existe un théâtre des Dîners du Vaudeville, puisque le titre de ce volume le dit; et même je crois de confiance, qu'on y fait de très-bons

dîners, mais tout ce que je puis garantir, c'est qu'on y joue fort bien la gaîté.

Sur ce théâtre, il est, ou il étoit d'usage (car je ne sais s'il n'a pas éprouvé quelque révolution) de dîner une fois par mois, et de payer son écot avec une chanson, dont le sujet avoit été fixé dans la réunion précédente. Un dîner par mois, c'est bien peu; mais cela ne laissoit pas que de rapporter beaucoup de chansons; et si on songe à la quantité prodigieuse d'esprit qu'il falloit rassembler pour en composer une seule, on conviendra que ce n'étoit pas trop que de donner un mois pour cela.

Il n'en coûtoit pas tant autrefois pour être gai avec un bon dîner, et même sans cela, pourvu que la compagnie fût choisie. On chantoit une ronde à laquelle chaque joyeux convive ajoutoit son couplet malin, et on rioit sans chercher de l'esprit pour rire, et peut-être même parce qu'on n'en cherchoit pas. Mais tout est changé; il s'est fait une révolution jusque dans le rire et dans les chansons. Maintenant la gaîté ne sauroit aller sans l'esprit, et on ne peut plus rire que par antithèse. Convenons-en franchement, et donnons à l'ancien et au nouveau goût, les justes éloges qui leur conviennent. Les *rondes* d'autrefois produisoient plus d'effet à table, mais elles auroient fait dans un livre une pauvre figure; au lieu que le vaudeville actuel fait un effet merveilleux quand il est imprimé, et c'est là qu'il faut le juger.

Il ne s'agit donc pas ici de ce vaudeville dont parle Boileau, de *cet enfant de plaisir*, qui *veut naître dans la joie*, ni de cet *agréable indiscret* qui *passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant*. S'il en étoit ainsi, il n'y auroit aucune espèce de gloire à faire un joli vaudeville. Croyons-en plutôt MM. Piis, Radet et

Barré : en fait de chansons, je ne connois pas de noms plus imposans que ceux-là. Leurs vaudevilles sont enfans de l'esprit, ils sont nés dans le cabinet, et ils ne se montrent que lorsqu'ils sont tous formés : ils ne s'accroissent donc pas en marchant ; qui oseroit ajouter quelque chose aux couplets de MM. Piis, Radet et Barré ?

Cependant, il reste encore à ces vaudevilles deux des qualités qui distinguoient les anciens, ils sont *agréables* et *indiscrets*. Qu'ils soient agréables, c'est ce que je puis me dispenser de prouver, après les noms que je viens de citer ; et quant à leur indiscrétion, elle est extrême ; mais je ne pourrois la démontrer qu'en l'imitant, c'est-à-dire, en redisant ce qu'il falloit taire, et en faisant réimprimer dans ces feuilles ce qu'on n'auroit jamais dû écrire.

Après tant d'ouvrages scandaleusement moraux et follement philosophiques, dont notre littérature a été infestée, il seroit temps de lui rendre les deux caractères qui la distinguoient autrefois de toutes les littératures ; je veux dire, la sagesse ornée, et la gaîté décente ; la sagesse dans les genres nobles et sérieux, la gaîté dans les genres légers et agréables. Mais où trouver des auteurs qui n'aient pas été plus ou moins gâtés par l'esprit du siècle ? Et sans parler, à propos de chansons, de ces hommes à grandes prétentions, qui vont semant dans de pesans livres des nouveautés dangereuses et des maximes anti-sociales, où sont les hommes aimables qui n'ont pas quelquefois cherché à le paroître, en parlant contre leurs propres principes ? Je suis fâché, je l'avoue, quand je vois des poètes pleins de goût, et qui seroient faits pour en donner des modèles, suivre le torrent d'un goût détestable, et lui immoler ce qu'il y a de meilleur et de plus nécessaire. Que les chansonniers du Vau-

deville cherchent à rappeler la nation française à cette gaîté qui la rendoit si aimable, ils lui rendront en cela un très-grand service; mais ils lui en rendroient un fort mauvais s'ils ne savoient être gais qu'à la manière de Voltaire. Encore pourroit-on leur dire que s'il est facile d'abuser comme lui de ses talens, il n'est pourtant pas très-facile de montrer, même dans l'abus qu'on en fait, autant de talent que lui.

Ce reproche s'adresse sur-tout à M. Piis; il est fait pour l'entendre, et je lui crois assez d'esprit pour ne pas s'en offenser. Par la facilité de son talent, par la grâce dont il sait couvrir les négligences de sa poésie, par toutes les qualités qui font le poète et l'homme aimable, il est devenu en quelque sorte le chef de la bande joyeuse des convives du Vaudeville. Tant qu'il se contentera de rire avec eux, qu'il rie de tout ce qu'il voudra : c'est son affaire, et on ne pourra que le plaindre s'il rit mal-à-propos. Mais quand il se fera imprimer, il me permettra de lui dire, que pour briller il n'a pas besoin de s'abandonner à ce vieux esprit de licence, contre lequel des hommes tels que lui devroient, au contraire, se liguer; et qu'enfin on ne devroit pas suivre le mouvement désordonné qui fut imprimé à notre littérature, par des hommes dont la plupart n'eurent ni goût, ni esprit, ni talent, quand on a soi-même assez de talent, d'esprit et de goût pour lui en imprimer un nouveau. J'ai vu de lui, sur-tout depuis quelque temps, des vers très-jolis qui sembloient annoncer des principes assez différens de ceux qu'il affiche dans ce recueil; qu'il le relise, et il se convaincra que pour les faire très-agréables, il n'a besoin que de les faire moins indiscrets. Pour cette fois, je suis fâché de ne pouvoir lui offrir que mon regret de ne pouvoir le louer.

On me trouvera peut-être sévère. Horace, me dira-t-on, a fait des chansons très-libres, et Horace soupoit chez Mécène avec la meilleure compagnie de Rome. J'en conviens, et je sens moi-même qu'il ne faut pas juger des chansons avec la gravité qu'on mettroit à discuter les défauts de la Henriade et de l'Énéide. A table sur-tout, on peut avoir, comme ailleurs, des momens d'oubli; mais Horace, que l'on me cite, ne badinoit pas avec le néant, et dans ces plus grands écarts, il y a des choses que ce poète ne cesse de respecter. Catulle lui-même, quoiqu'il soit plus libre qu'Horace, n'a jamais lancé de sarcasmes contre Jupiter et Junon; et enfin, Catulle et Horace, quand ils chantoient à table, ne pensoient pas à se faire imprimer.

Il y a donc de fort jolis vers dans ce recueil; mais ils sont en si mauvaise compagnie, que je ne saurois en conseiller la lecture. Parmi ceux qu'on pourroit citer, j'ai distingué sur-tout deux pièces de M. Maurice Seguier. Je voudrois même pouvoir rapporter en entier celle qu'il intitule : *Grande Conversation philosophique;* mais il faut se borner, et c'est l'unique raison que j'aie pour ne parler que de lui, et n'en citer que bien peu de vers. Voici comment il fait parler son philosophe :

Tout cet univers qui t'étonne,
Étonne peu quand on raisonne :
Je sais bien que plus d'un badaud
S'émerveille en voyant la terre :
Apprends aujourd'hui le grand mot;
Un peu de *carbone* et d'*azot*,
Mon cher, voilà tout le mystère.

. . . .

Naguère encor de ce grand maître
Nous avions fait un *géomètre*;

Maintenant que nous voyons mieux
En quoi chaque chose consiste,
Cet être qui règne en tous lieux,
Qui forma la terre et les cieux,
L'Éternel, n'est plus qu'un chimiste.

S.

XLIV.

Contes, Fables, Chansons et Vers de L. P. Ségur *l'aîné, ex-ambassadeur, membre du corps législatif.*

Un journaliste a reproché à M. de Ségur d'avoir mis des titres si pompeux à la tête d'un ouvrage si frivole; je crois que ce journaliste n'a pas absolument tort : il me semble que c'est attacher trop d'importance à quelques chansonnettes que de les charger de rappeler au public le rôle que l'auteur a joué, et celui qu'il joue encore dans les affaires. Est-ce à de petits vers de nous apprendre que M. de Ségur siège maintenant dans le sénat français, et qu'il a jadis rempli les fonctions d'ambassadeur? N'est-ce pas même prostituer, en quelque sorte, des titres dont on s'honore, que de les afficher sur le frontispice d'un recueil de chansons? L'auteur des *Lettres Persannes* n'osa pas mettre son nom; il eût encore moins osé mettre ses titres, comme il le dit lui-même, à la tête d'un ouvrage léger, qu'il regardoit comme trop peu d'accord avec sa place. Lorsque J.-Jacques Rousseau donna *la Nouvelle Héloïse*, il la signa, mais il défendit expressément à son imprimeur d'ajouter à son nom son titre de *citoyen de Genève* qu'il ne vou-

loit point prodiguer; il s'en explique dans sa préface; et si l'on peut soupçonner un peu de charlatanisme dans le fameux *citoyen*, on voit au moins qu'il avoit à cet égard un sentiment juste de la bienséance : il ne convenoit pas, en effet, à un honorable membre du *souverain génevois*, de s'abaisser jusqu'à des romans d'amour. Convient-il davantage à un *ex-ambassadeur* et à un *législateur* d'imprimer et de publier des chansons? S'il a le talent d'en faire de jolies, tant mieux pour lui : qu'il s'amuse à chanter, et qu'il donne même au public les productions badines de son loisir; mais alors il faut qu'il ne se montre que comme un poète aimable; je ne veux voir en lui qu'un émule d'Anacréon, et non pas un rival des Solon et des Lycurgue. Quand je lis les vers de M. de Ségur, je n'aime point à me le représenter avec son costume de législateur, ou avec son porte-feuille de diplomate; c'est au milieu des joyeux héritiers des Collé, des Piron, des Favart, que mon imagination le place; et s'il vouloit ajouter quelque chose à son nom qui, je crois, suffisoit bien, il falloit qu'il intitulât son ouvrage : *Par M. de Ségur, un des dîneurs du Vaudeville.*

Ces réflexions paroîtront peut-être un peu sévères; mais il est si important de rétablir aujourd'hui l'empire des convenances! Tout est bouleversé, confondu parmi nous : douze années de révolution ont brouillé toutes les idées. Nous ne saurions trop nous hâter de remettre chaque chose à sa place; c'est ainsi que nous verrons l'ordre renaître dans toutes les relations sociales; car il n'est pas seulement le fruit des bonnes lois, et le résultat d'une sage administration : les bienséances ont, pour ainsi dire, leur législation à part, qui est l'ouvrage de l'opinion publique perfectionnée;

c'est elle, c'est cette opinion publique qui doit suppléer à ce que ne peut faire un gouvernement dont les moyens ne sont pas aussi étendus que les lumières, et dont l'action rencontre nécessairement des bornes.

Au reste, je ne puis dissimuler que les honneurs du recueil nuisent un peu aux poésies de M. de Ségur : l'indulgence sourit à de petites chansons, qui brillent successivement et s'éclipsent dans des feuilles éphémères, et qu'on regarde presque comme des *impromptu;* mais dès que l'auteur veut fixer leur existence, on les examine de plus près; la prétention réveille la critique; on n'avoit remarqué que les grâces de ces petits ouvrages, on en remarqua les défauts; ils n'ont plus d'ailleurs pour eux cet agrément de la nouveauté qui les avoit fait goûter; car il y a dans des productions si légères, comme dans les fleurs, quelque chose de fugitif, qui passe rapidement; elles se fanent vîte; elles ne semblent destinées à vivre que l'espace d'un matin. M. de Ségur auroit donc mieux entendu les intérêts de sa gloire poétique, s'il s'étoit contenté de la réputation que ses vers lui ont assurée dans les sociétés, et s'il n'avoit pas ambitionné l'honneur périlleux de l'édition.

Il y a sans doute des chansons fort agréables parmi celles qu'il vient de publier, mais on en trouve aussi de foibles; quand il s'agit de faire un volume, on vide son porte-feuille; tout passe pêle-mêle; le bon, le mauvais, le médiocre ont la même destinée; l'objet est de remplir un espace fixe; je crois que M. de Ségur ne s'est pas montré assez sévère sur le choix de ses poésies, et s'il avoit eu pour lui-même cette espèce de sévérité dont les auteurs parlent beaucoup, mais qu'ils ne pratiquent guère, peut-être le nombre des pièces conservées n'auroit-il pas suffi pour l'épais-

seur requise de l'*in-octavo* : une douzaine de chansons charmantes, trois ou quatre petites pièces fort jolies, et particulièrement un petit dialogue intitulé, *l'Ame et le Corps*, voilà tout ce qui peut donner quelque prix à ce recueil; le reste ne méritoit pas de survivre aux applaudissemens des sociétés de l'auteur; il pouvoit se dispenser de publier ses *Épîtres*, ses *Allégories*, ses *Contes* : ces pièces sont souvent ingénieuses; mais, en général, la versification en est foible, décolorée et même incorrecte; tout cela ne s'élève point au-dessus du médiocre.

Le vrai talent de l'auteur est celui de tourner un couplet de chanson; il a, dans ce genre, de la grâce, de la facilité, de la vivacité, du piquant, et cette portion d'art et de bon sens qu'exige Boileau, lorsqu'il dit :

Il faut même en chansons du bon sens et de l'art.

Dans les recueils que la société du *Vaudeville* publie périodiquement, les couplets de M. de Ségur l'aîné, et ceux de son frère sont presque toujours les meilleurs; les faiseurs de profession, les gens du métier ont peine à soutenir la comparaison; mais il y a loin de là à ce qui constitue le véritable poëte, et quand on ne peut raisonnablement se flatter d'être placé à côté de l'abbé de Voisenon et auprès de Boufflers, il faut se contenter d'être un homme d'esprit, et ne point se piquer d'être un auteur.

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de réfléchir sur le caractère français, quand on fait attention à cette multitude de chansons nées au sein de la révolution même : le Vaudeville n'a point cessé, au milieu des querelles politiques, de faire entendre sa voix et ses grelots; *les Dîners du Caveau*, institués dans un temps de paix, ont reparu parmi les trou-

bles, et les dîneurs ont compté au nombre de leurs associés des personnes même à qui l'on n'auroit pu faire un crime de montrer moins de gaîté; enfin, parmi tant de journaux politiques, on a vu paroître, tous les quinze jours, le journal de ces dîners, véritable encyclopédie de couplets qui, pour peu que cela dure, finira par encombrer les bibliothèques des curieux.

Cependant le peuple ne chante presqu'aucune de ces chansons, et celles qu'il chante sont détestables; on diroit qu'il ignore qu'il existe à Paris un comité de chansonniers perpétuellement en exercice : il se contente des *Pont-Neufs* les plus grossiers; peut-être les chansons des dîneurs sont-elles trop fines et trop ingénieuses pour lui; car, malgré la perfectibilité et le progrès des lumières, on ne doit pas s'attendre qu'une certaine classe d'hommes ait jamais un esprit bien délicat, ni un goût bien épuré. Y.

XLV.

Des Conteurs, et de l'Art de conter.

Nous sommes de grands enfans, et de tout temps nous avons aimé les *contes;* à la ville, dans les campagnes, dans les châteaux, dans les camps, sous les cabannes, les uns *content*, les autres écoutent : personne ne s'est lassé, ni ne se lassera de son rôle.

Les rois n'ont-ils pas eu leurs *bouffons* pour se désennuyer par leurs burlesques récits? Si nous passons de la cour au village, dans *les veillées*, les paysannes n'ont-elles pas leurs *conteuses* qui, rabâchant toujours trois ou quatre vieilles histoires, ennuient la jeunesse, endorment la caducité, mais occupent le plus grand nombre?

Voyez l'Arabe chargé de rapines ; après ses courses vagabondes, il s'asseoit sous un *palmier* pour écouter avec délice, en fumant, les histoires merveilleuses qu'on lui raconte, et qui plaisent à son imagination.

Retournons-nous à la ville? Entrons dans ce corps-de-garde : un des soldats est le *conteur,* le *loustic.* Il tient le dez, entremêle ses histoires du récit de ces campagnes ; ses camarades l'écoutent avec une grosse gaîté qu'il produit, et qui est sa récompense.

Et dans *cette taverne,* ne voyez-vous pas cet homme à moitié couché sur la table, le verre à la main, l'œil brillant, le teint enflammé ? Que fait-il ? Il s'enivre, mais il *conte :* les autres l'écoutent ; et plus il entasse de mensonges et d'absurdités, plus leur joie bruyante redouble.

Chaque café n'a-t-il pas *son beau diseur* qui décide sur les nouvelles du jour ? Il fait la paix, il fait la guerre ; il fait des lois, des plans, des promotions, etc. Ses auditeurs se lassent et l'abandonnent quelquefois ; mais il en revient d'autres : il peut être ridicule, ennuyeux, mais il est entouré.

Et dans *les foyers des théâtres!* c'est là qu'on trouve de grands *conteurs !* Remarquez *Damon ;* il sait d'avance le répertoire de la semaine ; la pièce nouvelle qui tombera, celle qui réussira ; il connoît l'amant de chaque actrice, l'intrigue de chaque acteur ; il fulmine contre les abus du théâtre : de son temps, cela n'alloit pas ainsi ; il date de *la Comédie Française, rue des Fossés-Saint-Germain,* et presque de *l'hôtel de Bourgogne ;* de là, mille histoires sur les acteurs de ce temps : on se moque de lui ; mais tout le monde le laisse dire, et même l'écoute un peu ; il remplit l'intervalle des deux pieces : n'est-ce pas beaucoup, et pour les autres et pour lui ?

Mais un tableau plus intéressant nous appelle : quelle

est cette société peu nombreuse, mais choisie, point bruyante, mais animée? c'est celle d'*Ismène*. *Ismène* a déjà trente ans, mais beaucoup de moyens de plaire. Elle a calculé que les jouissances qui naissent de l'esprit et de l'amabilité, durent plus que celle de la beauté et de la coquetterie. La foule des *adorateurs* s'est éloignée d'elle! Beaucoup d'*amis* lui sont restés. Il y a des gens qui prétendent que les uns valent bien les autres. *Ismène* est de cet avis.

Tous les soirs on se rassemble chez elle. On y cause (ce qui est bien rare aujourd'hui)! Il est vrai que ce sont toujours à peu près les mêmes personnes qui se retrouvent. Les *histoires*, les *contes* de tous genres arrivent à leur tour dans la conversation, pour la varier et la rendre encore plus piquante. Mais ce ne sont point ici de ces anecdotes triviales, de ces *contes* bien lourds, dont un *conteur* plus lourd encore vient nous assommer. Tout s'épuise dans le centre du goût. Chez *Ismène*, c'est un art que de bien *conter*. Parmi tant de gens de la société, pleins d'esprit et d'instruction, une ou deux personnes (au plus) peuvent être citées dans ce genre.

Au reste, nous devons remarquer que ce n'est qu'en France que l'on peut trouver ce talent et l'apprécier, parce qu'à *Paris* seulement l'*art de la société* est poussé à un tel degré de raffinement, qu'on exige de celui qui veut réussir dans un cercle, mille qualités rares et difficiles à réunir.

Que d'adresse, en effet, ne faut-il pas à celui qui a la prétention d'être un *conteur aimable* en bonne compagnie!

D'abord, on sent de quelle importance est le choix de l'histoire qu'il raconte; mais l'art de la placer, de l'amener sans qu'on s'en doute, tient à une intelligence secrète, à un sentiment fin qu'on rencontre

rarement. On a tant de peine à fixer la mobilité des esprits français, à captiver l'attention fugitive! N'oublions pas ce mot de Fontenelle : *Je meurs content, on n'écoute plus!*

La société se compose de différens caractères; l'un a la manie, par l'habitude de fronder, de conjurer d'avance contre son propre plaisir, et cherche à vous embarrasser dès le premier mot; l'autre, *grand amateur* de nouvelles, en demande ou en débite. Celui-ci croit parler bas à sa voisine, et c'est avec une chaleur!.. Il est excusable; elle est jolie; il est écouté: peut-on exiger qu'il se taise?

La société d'Ismène est charmante; mais comment ne se composeroit-elle pas de tous ces élémens? Ils se retrouvent par-tout; les nuances seules distinguent les cercles plus habituellement aimables, et ces momens de décousu sont malheureusement trop fréquens.

J'en reviens à mon *conteur;* il faut qu'il triomphe de tous ces obstacles. A-t-il commandé l'attention? c'est à lui de ne pas la laisser échapper en variant sans cesse ses tableaux, en mêlant ses récits de quelques douces malices dont chacun puisse faire l'application : s'il peut y joindre l'art de contrefaire avec vérité, son succès est certain.

Ce talent de *contrefaction* est un des plus nécessaires à celui qui veut *conter* d'une manière brillante. Vos auditeurs éprouvent une secrète jouissance à retrouver les ridicules, et la vérité de *certaines manières connues* qu'on leur retrace.

L'homme est *imitateur* par nature : la *médiocrité* étoit le lot du plus grand nombre; il y a peu d'*originaux*. Nous sommes presque tous condamnés à être *copistes;* de là ce goût général, cet attrait pour l'*imitation*.

Les lettres et la société viennent de perdre un des

hommes qui *contoit* avec le plus de piquant, d'esprit et de grâce; c'est *M. de Vaines*. Il joignoit au charme des récits les plus aimables, un sang-froid précieux, en disant les choses très-fines et très-gaies : c'est encore une des ressources les plus sûres pour un *conteur*, mais qui n'appartient pas à tout le monde.

Par un effet singulier, mais constant, si le *rire* gagne celui qui *conte*, c'est souvent l'instant où cesse la gaîté de ceux qui l'écoutent : le *conteur* lui-même, en ce moment, change de rôle; il se mêle presqu'à ceux qu'il veut amuser; il ne dirige plus rien, ne peut rien entretenir; il a quitté sa place, son personnage est fini.

M. de Vaines possédoit au plus haut degré ce talent de *contrefaction* dont je parlois tout-à-l'heure : je l'ai vu souvent mettant en *scène*, dans ses récits, *différens personnages connus ;* passer de l'un à l'autre avec une rapidité surprenante : je l'ai vu les imiter, prendre leurs tons, leurs gestes, leur voix; en un mot, les peindre avec une telle vérité, que chacun croyoit les entendre parler. Par une adresse d'un autre genre, il savoit, sans plan, sans projet, sans penser à la plus légère aventure, faire tout-à-coup une *histoire de rien;* attacher, *intéresser,* amuser tour-à-tour; et tout cela, je le répète, avec si peu de fonds, que lorsque l'histoire étoit finie, lorsqu'elle avoit charmé tout le monde, on en cherchoit le sujet ou la suite; on ne pouvoit rien trouver qu'un souvenir aimable de détails délicieux que l'esprit se retraçoit, sans pouvoir les fixer. Voilà le chef-d'œuvre du *conteur* (1).

Il est un autre genre d'histoire : ce sont celles qui finissent par un *trait*. Celles-ci paroissent d'abord d'un

(1) « Ce talent étoit aussi celui de l'infortuné *Lauzun* qui » faisoit avec une grâce originale, des *contes* qu'il étoit impos- » sible de répéter, parce qu'ils tenoient à ce *je ne sais quoi* qu'on » n'imite pas, etq u'on ne peut même définir ».

succès plus certain, mais elles présentent un écueil. Craignez qu'une fois arrivé à ce *mot* sur lequel vous comptez, vous le prononciez sans effet : c'est toujours la faute du *conteur*, quand l'assemblée reste froide. Il a voulu sans doute faire trop d'effet dans le commencement ; il n'a pas nuancé, gradué son récit avec assez d'art, jusqu'au dernier moment. Puisqu'on attend tout son succès d'un seul *trait*, il faut que tout le prépare, et que l'auditeur y soit amené sans qu'il sans doute.

Je ne parlerai pas de la maladresse de laisser deviner *ce trait* d'avance ; on est perdu!... dans ce cas, l'histoire doit disparoître, et le *conteur* aussi. Enfin, un homme qui *conte* une histoire au milieu d'un cercle, est presque un *acteur* sur la scène, avec cette différence que l'*acteur* récite ce qui lui est dicté ; tandis que le *conteur* est obligé d'improviser, qu'on le voit de plus près, qu'il faut que son naturel soit bien plus vrai. Le prestige entoure l'*acteur;* le *conteur est* entouré de ses modèles. C'est une *copie* qui doit être assez fidèle, pour soutenir la comparaison continuelle avec *l'original.*

Autrefois, lorsque la société avoit plus d'ensemble, on faisoit bien plus de cas de ce talent de *conteur.* On citoit beaucoup de gens à qui cet art valoit de grands succès. A présent, c'est rarement l'esprit et le goût qui fait aimer les *contes* et les *conteurs ;* c'est tout simplement un penchant général de tous les hommes qui se plaisent à rire des aventures des autres; et puis, ce que nous craignons avant tout, c'est l'*ennui.* Les *contes* le préviennent on le dissipent.

J. A. S. le cadet.

XLVI.

A Quelques Poètes.

« Les vers sont la langue des Dieux,
Dites-vous, toujours libre et fière,
Loin de l'idiôme vulgaire
Elle s'élance dans les cieux ».
Eh bien, soit; comme vous sans doute
Là haut l'on parle, et l'on écoute.
Mais sur la terre descendus,
Les Dieux, quand leur esprit est sage,
Désenflent pour nous leur langage,
Et veulent bien être entendus.
Toujours sur la plage homérique
On voit l'Olympe, ainsi qu'Argos,
Ennemi franc et très-épique
Des murs troyens et du Pathos :
Jupiter, dont la voix suprême
D'un mot ébranle l'univers,
Dans Virgile adoucit ses vers;
Eole, Mars, Alecton même,
Y sont purs, élégans et clairs.
Daignez n'être pas plus sublime;
Comme eux humanisez vos rimes;
A leurs prêtres échevelés
Laissez le style des miracles,
Et l'obscurité des oracles
Sur le trépied menteur hurlés :
L'énigme, permise aux prophètes,
Ne l'est pas encore aux poètes.
Le génie a d'antiques droits,
D'accord; mais la langue a des lois.
Vous accusez son indigence,
Sa foiblesse; et malgré ses torts,
Des peuples la reconnoissance
Adopte et répand ses trésors.
Par vos témérités nouvelles
Prétendez-vous de nos modèles
Vieillir les vers et les leçons ?
Qu'à leurs pieds tout orgueil fléchisse;

Devant eux calmez les frissons
De votre fièvre créatrice;
De grâce, Messieurs, moins d'effets!
Moins de fracas, moins de merveilles,
Et par pitié pour les oreilles,
Parlez français à des Français.
Trop divin, si votre délire
Ne peut ainsi s'humilier,
Si cette plume et ce papier
Que vous appelez votre lyre,
Brûlans et célestes pour vous,
Sont bizarres et froids pour nous,
Partez, abandonnez la terre;
Dans vos poétiques ballons,
Sur l'aile de vos aquilons
Volez par-delà le tonnerre,
Et restez-y; car ici-bas
L'excès du grand est ridicule,
Et l'homme, sans trop de scrupule
Siffle des Dieux qu'il n'entend pas.
RACINE, ce roi du Parnasse,
Est toujours vrai dans son audace,
Et dans sa force toujours pur.
Anathème au poète obscur!
S'il est bouffi, double anathème!
Que sont les sulfureux éclairs
Pour la raison, juge suprême
De notre prose et de nos vers?
Ses arrêts que le goût proclame,
D'abord foiblement écoutés,
Par le temps sont exécutés:
Elle annulle et flétrit du blâme
L'hymen brusque et forcé des mots,
Dont l'éclat, cher à l'ignorance,
Aux yeux du bon sens qu'il offense
N'est qu'un jour importun et faux,
Une pénible extravagance,
Un vain effort de l'impuissance,
Et le crime des vers nouveaux.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LEFEBVRE, RUE DE LILLE, N°. 11.

